

VALERY ALEFF

LE DRAGON ET L'AGNEAU

MON TALMUD

Si on me demande si je suis juif ou non je réponds que tous les Occidentaux sont juifs, sinon ils ne seraient ni des Occidentaux ni des roseaux pensants. Je suis peut-être un roseau impensable, d'autant que je ne cherche pas à chérir les pensées qui m'analysent et me traitent de pensant, d'impensable, d'impassible, de semblable, d'insupportable. Je suis insupportable dans le sens où je ne supporte pas ce rituel qui nous rappelle les autres où nous nous reflétons et nous nous reconnaissons pour la première fois. Et chaque fois qu'un autre apparaît, je suis censé me reconnaître (pas lui, pas nécessairement, superflueusement), et renaître une fois de plus, comme si ma vie n'était qu'une longue renaissance. D'abord je suis le saint François de Giotto, ensuite j'endosse les vêtements de Raphaël, de ses madones, bambins et poupons.

Si l'on pense que je suis impensable, indésirable, dérisoire et rasoir, je sais que je suis un Juif – aux yeux de tous les bâtons non-pensants, de tous les antisémites. Je le suis depuis toujours et plus que toujours, plus que jamais ; et je le serai dans les siècles des siècles ; au moins dans les siècles à venir. Et ils ne tarderont pas à venir, quoi qu'il se passe : une bombe tombe, un atome s'écrase et écrase, le temps passe. Et même si rien ne vient, je resterai avec *mon* Talmud car il n'y en a pas d'autres. Tout est fait à ma mesure et je porte une décoration qui le prouve et certifie. Pourquoi décrire cette décoration ? Il faut la porter pour la connaître. « Rav Simaï l'a enseigné : Lorsque les Israélites s'engagèrent à faire avant d'entendre, six cent mille anges descendirent et attachèrent à chaque Israélite deux couronnes, l'une pour le faire, l'autre pour l'entendre. »

La question se pose : « J'entends ou non ? » Je fais quelque chose, tout le temps, et il n'y a pas de temps où je ne fais rien, de sorte que je me demande si le temps ne quittera pas le monde si j'arrête d'écrire – d'agir, autrement dit ; de faire, autrement dit. Tout le temps je dis quelque chose, autre chose, et je dis l'autre peut-être (le dit de l'Autre), sans le voir, sans l'accueillir chez moi ou même dans mon cœur, juste dans mon cœur pour éviter la proximité de son visage. Même cela est au-dessus de mes forces, de ma patience, de mon indulgence vis-à-vis du monde. Je fais avant d'entendre parce que si je prête mon oreille à tout ce qui s'entend dans le monde, je risque de devenir sourd ; même quand le monde joue pianissimo. D'ailleurs, je me demande si le monde joue quelque chose, si minime soit-elle, cette chose. À mon avis – et mon avis n'est pas aussi humble que cela – le monde tape sur un clavier gigantesque d'où sortent des lettres et des son musicaux. Mais les lettres qui en sortent n'ont rien à voir avec les

lettres de l'alphabet hébraïque qui, d'après la Cabale, sont à l'origine du monde. (De quel monde ? de ce monde-ci ? N'importe quelle lettre hébraïque est mille-et-une fois plus belle que ce monde ou plutôt cet immonde.) Et les sons que ses mains ou plutôt ses pieds produisent ne sont pas musicaux.

Je fais et puis j'écoute ce que je viens de faire, et je me rends compte que j'ai déjà entendu ces faits et ces gestes – avant d'entreprendre quoi que ce soit. J'avais tout entendu avant de me séparer du ventre de ma mère ; ou avant de m'y installer confortablement. On s'installe tantôt dans un fauteuil, tantôt dans le ventre de sa mère, et le ventre maternel est mille coudées au-dessus de n'importe quel siège épiscopal, sans parler des trônes. Et les deux couronnes dont Rav Simaï me parle ? Les ai-je portées dans le ventre de ma mère ? Un ange descend – un ange me suffit amplement – et pose deux couronnes sur le ventre de ma mère qui les regarde sans étonnement. (Rien d'étonnant à cela.) Et puis les couronnes se mettent à pénétrer dans son ventre, comme englouties par le ventre, par ma création, par mon *small bang* à venir. Les aurais-je perdues au moment de ma création ? « Dès qu'Israël eut péché, douze cent mille anges descendirent et enlevèrent les couronnes. » Pourquoi ? Être né, serait-ce un péché d'office, comme disait ou se demandait saint Augustin ? Nous sommes nés et à la place de deux couronnes, nous trouvons une écharde dont saint Paul nous entretient à volonté ; à sa volonté, pas à la mienne. Peut-être à la volonté de Dieu qui soit faite, quoi qu'il arrive ou n'arrive pas.

« Douze cent mille anges exterminateurs descendirent et enlevèrent les couronnes. » Nous sommes nés avec deux couronnes et souvent le ventre de notre mère n'arrive pas à laisser passer et sortir deux couronnes à la fois. Mais l'embryon (s'il est élu et sage) ne fait rien pour faciliter la tâche de sa mère, pour l'aider à résoudre le problème de son propre passage. Il y a des embryons dont la nature vacille entre le Tout-Puissant et l'amour que l'on doit porter à sa mère, même à sa mère porteuse, si bien qu'ils enlèvent une couronne et tous les obstétriciens poussent un soupir de soulagement : la césarienne ne s'impose plus et par conséquent la mère ne risque pas de mourir au cours de son passage sur le billard. Mais elle peut mourir autrement : l'enlèvement d'une couronne ne garantit pas la paix de l'âme et du corps. Pendant trois jours, ma mère a vécu (ou plutôt agonisé) entre la vie et la mort, ce qui semble prouver que je n'ai pas enlevé la deuxième couronne. Et mon ange était sans doute en congé, car les anges, eux aussi, ont leur jour du sabbat. Il n'a pas enlevé la première couronne non plus, ce qui explique ma constante préoccupation du péché et de ses conséquences.

Il se peut que je doive m'étendre sur cet épisode dans mes prières, mais je ne prie pas : je n'ai pris cette habitude ni dans mon enfance ni dans ma jeunesse, sans parler de l'âge mûr que je quitte peu à peu. Ou c'est lui qui me quitte – peu importe. Ce qui compte, c'est la proximité

de la mort que je ne vois pas encore ; et pourtant, à présent, ma vue est bien supérieure à son homologue qui m'a rendu la vie impossible pendant cinquante-cinq ans de mon existence. C'est il y a quinze ans que je me suis fais opérer pour empêcher la myopie de poursuivre sa marche triomphale à travers les images que Dieu m'offrait dans Sa bonté, grâce à Son omnipotence. Depuis lors, je sais à quel point les animaux et les plantes sont beaux ; à quel point les humains (non seulement les inhumains) ne le sont pas.

J'espère que le saint béni-soit-il
M'entend et je ne suis donc pas obligé
D'élever ma voix.

Je dois, d'autre part, élever mes pensées pour qu'elles touchent

Les étoiles, et pas mon plafond.

Devrais-je prier dans mon jardin ?

Je sors et je vois les étoiles, la lune et tous les autres astres.

Ma prière a l'air de se balader entre eux.

Mon Dieu, mon Dieu !

M'entends-Tu ?

Je n'ai plus de couronnes à ma disposition,

Sinon je Te les donnerais toutes.

J'aimais ma mère et rien que le mot « césarienne »

Me rendait malade.

Je rendais, je rendais, je rendais.

Il n'est pas facile de naître

En vomissant.

Ni autrement.

Les talmudistes continuent à se demander s'il ne vaut pas mieux rester à l'écart de la Création en s'enfonçant de plus en plus dans le ventre de la mère jusqu'à ce qu'aucune césarienne n'arrive à sortir quoi que ce soit de son utérus. On n'arrive pas à s'en sortir et on vous laisse tranquille dans votre néant où il n'y a ni Hitler ni Staline ni Pol ni Pot. Paul et Virginie peut-être ; dans l'attente de leur éternel retour.

Les talmudistes décident à la longue – et ils sont presque unanimes à ce sujet – qu'il vaut mieux ne pas naître, même si dans le néant il n'y a ni Paul ni Virginie ni Roméo ni Juliette. Souffre-t-on de la solitude au milieu du néant ? Au milieu de nulle part – oui, sans aucun doute,

sauf si l'on est saint Antoine qui, telle une mère porteuse, donnait naissance à toutes sortes de démons ; sans discontinuer, paraît-il. On est au milieu du néant et on dit, on crie : « Virginie, Virginie ! Viens, viens ! Je suis Paul. Ne me reconnais-tu pas ? Causette, Causette ! Je suis Jean Petrovitch de Valgeant ! » Causette vient et cause. Tantôt elle chante, tantôt elle danse : elle fait partie de cette comédie musicale que je n'ai ni vu ni entendu ; et aussi de la fable de La Fontaine que j'ai lue dans la version russophile de Krylov. N'y aurait-il pas de différence entre le néant et la vie terrestre ? Même si l'on n'appelle ni Causette ni Juliette, l'autre viendra avec son image, son visage qui, une fois de plus, criera sur les toits : « Tu ne tueras point. » Et une fois de plus je penserai : « Je tuerais, point à la ligne. » Mais je ne ferai rien. Je ne ferai qu'écouter ma voix intérieur : « Tu tueras, point à la ligne. Tu tueras, point à la ligne. »

Il y a beaucoup de lumières dans les livres sacrés ; ils s'accordent tous à reconnaître la valeur de ce phénomène qui éclaire les pensées, l'existence et aussi les péchés, ce qui nous empêche de les enfouir sous les cendres de nos passions. Le Talmud évoque la lumière de la Torah et nous conseille de faire en sorte que notre visage soit aussi rayonnant que le firmament. Avant de sortir de chez moi, je mets souvent des lunettes de soleil, même s'il n'y a aucun soleil dans le firmament, ni rouge ni noir. Je vois des visages au cours de mes promenades et, à mon avis, ces visages ne rayonnent pas. En tout cas, ils ne rayonnent pas comme le firmament. Et pourtant j'ai besoin de me protéger – contre les vibrations négatives, sans doute. C'est comme si le diable ou le serpent disait à la cantonade : « Que ton visage vibre, que tes bras vibrent, que ton ventre vibre, que tes cuisses vibrent. » Ma femme est magnétiseuse ; elle nettoie parfois des maisons entières, des châteaux. Cela s'appelle « bio-géo » ou « géo-bio ». Je me demande si c'est Adam « que Dieu investit du droit de donner le nom à ce rite », comme dit Michna. Si ce nom a son origine ailleurs, je ne suis pas obligé de le retenir. Quoi qu'il en soit, ma femme ferait mieux de nettoyer notre quartier ; et toute la terre, par la même occasion.

« Que tes paupières s'ouvrent sur la ligne droite. » Le raisonnement n'emprunte cette ligne qu'au moment où tout devient clair et où l'on voit la fin devant soi ; ou Dieu, face à face. Mais cette rencontre ne peut avoir lieu qu'ailleurs, dans l'au-delà ou simplement dans le royaume de la Mort. Appliqué au raisonnement, la ligne droite dénote soit un crétin, soit un saint qui ne perd jamais la vertu de vue. Et la vertu est une expression parfaite de la droiture : elle ne zigzague pas dans les buissons. Un homme droit et vertueux se dirige droit vers la vérité et se cogne la tête contre un mur de verre. « Mon Dieu, dit-il, je pensais que la porte était ouverte.

- Pensais-tu que c'était une journée portes ouvertes ? demande un mauvais plaisantin. Pensais-tu que tout le monde allait connaître toute la vérité et rien que, rien que, rien que ?

- Non. Mais je pensais que *ma* porte était ouverte. »

C'est ainsi que les aventures des vertueux se terminent, la plupart du temps. Il est vrai que parfois, ils vont jusqu'au bout éclairé par la lumière aveuglante qui les aveugle ; Dante en témoigne assez souvent. Et puis il voit un graffiti sur un mur lumineux, et ce graffiti ne contient qu'un mot en vingt-deux langues : Vérité. Alors le vertueux se rend compte qu'il est au Paradis. Que fait-on au Paradis ? On regarde Dieu, on boit et on mange, d'après le Talmud. Que mange-t-on au Paradis ? Que boit-on au Paradis ? Réponse à la dernière question : on boit au Paradis.

« Que tes paupières s'ouvrent sur la ligne droite. » Un autre commentaire nous dit que le Talmud ne tient pas compte de la théorie de la relativité qui courbe la lumière en faisant un angle, un triangle ou carrément un zigzag. C'est pourquoi le sage numéro trois annonce dans ses conférences : « Que tes paupières s'ouvrent sur le zigzag » qui, d'ailleurs, correspond davantage à la sinuosité de la méditation talmudique fêrue de coins, de recoins et de niches où se cachent beaucoup de commentaires et de visionnaires. Un vrai talmudiste ne se contente jamais de la première réponse qui lui vient à l'esprit. Il étudie la question de tous les côtés – sur toutes les médailles, sur tous les revers, comme on dit – en la tournant en tous sens, dans tous les non-sens. « Les lignes droites sont pour des ploucs », dit un autre commentaire qui propose un autre usage de ces lignes. Pas de lumière, pas de marche rapide vers la vérité, pas de face à face avec Dieu. « Il faut prendre sa mire », dit le commentaire. « Il y a Satan ou un méchant voisin au bout de la ligne. Il est plus facile de tuer quelqu'un qui ne s'enfuit pas en zigzagant. »

Les commentaires du Talmud ne se comptent plus ; il en va de même pour les commentateurs. Aux États-Unis, il y a un train dont une voiture est remplie de talmudistes-amateuristes à qui on propose des questions ou des mots sur lesquels ils brodent. Un Rabbi dit : « Lumière » et la voiture se met en marche.

Que mes yeux contemplent
Tes yeux pleins de lumière, de sagesse et de pureté. Et de
chasteté.

Ta lumière illumine mon arbre de vie.

Ta lumière illumine ma pensée qui Te contient.

Mon chat s'installe sur le rebord d'une fenêtre qui baigne dans la lumière du soleil.

La vie est un spectacle son et lumière.

Une époque sombre est suivie, dans tous les plans cosmiques, d'une époque lumineuse,
pure, régénérée.

Sauf notre époque. Nous sommes foutus.

Prions ! Dieu seul peut nous sortir de là.

« Peut-on prier de nos jours ? demande un néophyte.

- Aurais-tu des doutes à ce sujet ? demande le Rabbi.

- Le Talmud nous enseigne ceci, dit le néophyte. Celui qui est en train de prier et lâche un vent doit attendre jusqu'à ce que l'odeur se soit dissipée avant de se remettre à prier.

- Penserais-tu que tous les habitants de notre globe ont lâché un vent ? demande le Rabbi.

- Oui, répond le néophyte.

- Au même moment ?

- Oui.

- Les montagnards aussi ?

- Oui.

- N'y aurait-il pas de montagnes inhabitables ?

- Quelques sommets ne le sont pas.

- Grimpe sur une montagne, installe-toi sur son sommet, mesure la pureté de l'air et prie, si les conditions y sont favorables. »

Vous avez une panne de courant et en principe ni personne ni rien ne vous empêche de prier. Mais vous dites que les sages préfèrent le pire au mal car le mal prend son temps et devient le pire avant de virer vers la lumière et la régénération ; tandis que le pire doit se dépêcher, sinon vous risquez de sombrer dans la dépression ou dans l'alcool ou dans les deux. Alors, le pire s'installe au pied d'une montagne, regarde le sommet où la neige scintille (comme si de rien n'était, comme si nous n'étions pas foutus) et se met à escalader le pic.

Supposons que le pire ne bouge pas, comme si, pour une raison ou pour une autre, il soit cloué de stupeur. Il ne lève pas le petit doigt, malgré l'épaisseur des ténèbres qui menace non seulement une famille accroupie derrière un divan, mais toute une civilisation. Alors, la maîtresse de maison lâche le vent et son mari ainsi que ses enfants et ses neveux suivent aussitôt son exemple. L'odeur devient insupportable et lorsque les narines constatent qu'elle est en train de se dissiper, tout le monde lâche le vent une fois de plus. « Qui sème le vent récolte la tempête », dit un neveu. « Autant en emporte le vent », dit le fils aîné. Le vent emporte la dégénération et le pire se met en marche.

« Selon un rapport de l'OMS, la pollution de l'air fait davantage de victimes que le sida, la tuberculose, le diabète et les accidents de la route combinés » dit *Le Monde*. Les deux mondes nous le disent : le journal et le monde où nous vivons et mourons de la pollution, du sida, etc. Si l'on ajoute « etc. » à l'amalgame des maladies qui, même unifiées – l'union fait la force –

n'arrivent pas à la cheville de la pollution, de la destruction qu'elle porte en son sein, nous pourrions peut être égaler le record de la pollution dont les mondes nous disent qu'elle tue sept millions de personnes par an. Et les animaux ? Meurent-ils de la pollution ? Ils meurent des accidents de la route : tous les automobilistes le savent, même s'ils n'écrasent ni chiens ni chats ni renards le long de leurs itinéraires. Ils meurent aussi du sida ; en tous cas, les Russes le pensent, sinon ils n'auraient pas appelé le sida animalier « *tchumka* » (pestka). Et la pollution ? Tue-t-elle nos animaux domestiques que certains de nous – je suis un membre honoraire et perpétuel de ce club – préfère à leurs épouses et époux qui ne sont que des poux, d'après Ménélas et Offenbach ? Mon chat quitte la maison de temps en temps, mais il reste à proximité de la porte, de sorte qu'il ne risque rien. Moi aussi, je me promène dans cette partie de mon jardin et je ne suis pas encore mort ; cela prouve que les alentours de ma maison ne sont pas encore pollués au point de tuer tout ce qui bouge. Une substance bouge sans arrière pensée – sans aucune pensée liée à la mort ; la pollution la serre dans ses bras et la substance tombe, se tord de toutes les douleurs possibles et imaginables et expire sur l'herbe noire.

Hélas, je quitte souvent non seulement ma maison, mais aussi ses alentours, ses environs, son quartier et sa sécurité foncière. Je quitte la santé et m'approche de plus en plus d'une maladie incurable – due à la pollution, comme disent trois mondes (l'au-delà y compris). Je dis et je constate que la pollution de l'air fait tousser presque tous les promeneurs solitaires et communautaires. D'accord, ils toussent d'abord et les autres promeneurs entendent leur toux qui résonne dans l'atmosphère remplie à raz bord (à gaz bord) de la pollution et de notre inattention. Au lieu de composer des poèmes du genre : « Attention, pollution, attention, pollution », nous nous promenons, comme si de rien n'était. Et puis nous mourons – comme si de personne n'était. Et pourtant chaque année sept millions de personnes meurent dans les deux mondes – et elles continuent à mourir dans le troisième monde – « parce qu'elles respirent un air trop chargé en particules fines ».

Si une grosse particule (un brique, par exemple) se dirige vers notre tête en ayant quitté un toit quelconque, nous pouvons éviter la collision, à condition d'être adroit et plus ou moins prévoyant. Ou bien nous mourons sur le champ, instantanément, sans plus de façon ; tandis que si nous inhalons des particules fines, d'une finesse incroyable, digne de la plume de Flaubert, nous mourons tout doucement, en douceur, avec une langueur quasi infinie.

On ne peut pas dire que le monde ou la terre nous parle de cette pollution, à l'exemple du *Monde* qui nous en informe assez généreusement, en nous donnant des chiffres où nous nous trouvons avec horreur et presque sans espoir. On nous dit : « Il est inacceptable que plus de trois milliards de personnes – **la plupart sont des femmes et des enfants** – continuent à respirer

des fumées mortelles tous les jours en utilisant des poêles et des combustibles polluants dans leurs maisons. » Cela veut dire qu'on ne peut même plus se fier à la protection de sa maison, surtout si l'on est un homme et de surcroît un vieillard.

Pourquoi les hommes ne s'agglutinent-ils pas en nombre autour des poêles et des combustibles polluants ? Les enfants sont curieux : dès qu'ils voient un poêle ou un combustible, ils se précipitent et le touchent, mangent, boivent, jouent et s'empoisonnent à volonté. Les adultes persistent et signent dans leur être.

La pollution, à en juger d'après l'avertissement du Talmud qui parle des vents et des prières, exerce une influence encore plus sinistre : elle nous empêche de communiquer avec le Tout-Puissant. Elle bloque nos prières, et si nous ne prions pas, elle met les bâtons dans les roues de la miséricorde que Dieu manifeste parfois à notre égard, même si nous oublions de prier et de Le remercier. Si un vent innocent que nous risquons de lâcher après un dîner copieux et plein de graisse, est capable de bloquer notre vie au point de nous couper le souffle, la pollution qui agit à une échelle mondiale, fait des dégâts indescriptibles dont *Le Monde* mesure l'étendue avec éloquence et honnêteté, omettant, cependant, de s'étendre sur la prière talmudique.

Le problème de la communication resurgit une fois de plus. Nous pensions que nous l'avions enterré avec Antonioni et ses aventures : Internet oblige, remplaçant la noblesse. Nous nous trompons une fois de plus : les particules fines de nos raisonnements et conclusions se heurtent aux particules décrites plus haut, et l'air nous dit : « *No pasarán* », comme si la poésie de nos pensées s'apparentait en quelque sorte aux tendances et aux mouvements fascistes. Bref, nos pensées, nos demandes et nos supplications ne *passaranent* pas.

Il y a un mois ou deux, j'ai envoyé une lettre à Catherine Deneuve qui faisait de son mieux pour calmer les esprits néoféministes qui balançaient leurs porcs à tour de bras. Dommage que je ne puisse leur faire concurrence dans ce domaine – dans le domaine des porcs et des cochons. Je donne mes perles aux pourceaux qui s'en balancent. J'aimerais les balancer à mon tour, par mes fenêtres.

Oui, c'était un slogan dont on ne se souviendra peut-être pas au XXII^e siècle. Il y avait des porcs (pas des rhinocéros) qui harcelaient des actrices et d'autres jolies femmes, avides d'ascension sociale, artistique et financière. Les porcs les reniflaient d'abord pour s'attaquer ensuite à leurs vêtements. D'après les féministes acharnées et moins acharnées, il fallait balancer ses porcs avant qu'ils n'atteignent leur but ; ou après, peu importe. (La plupart d'entre eux ont marqué le but.) Catherine Deneuve a dit qu'il ne fallait pas accélérer la cadence. « Un porc par jour, pas plus », disait-elle. « Quatre porcs par jours », répondaient ses adversaires qui

l'accusaient de laxisme et d'humanisme. « Tu es une vieille bique bourgeoise », criaient-elles.
« Tu es une vieille brique qui essaie de ralentir notre marche vers la justice et le matriarcat. »

Voici ma lettre :

Madame,

J'ai pris la liberté de vous écrire parce que mon témoignage et soutien sont quelque peu différents de ceux de vos admirateurs qui n'ont connu ni la tyrannie à visage découvert ni l'art auquel je voue ma vie. Je suis né en Union Soviétique et par conséquent je connais l'influence qu'une doctrine, une idéologie, l'intolérance généralisée peuvent avoir sur les arts et même sur la vie quotidienne. Je suis pianiste et écrivain, ce qui rend ma tâche doublement difficile et agréable. Et je connais de l'intérieur les exigences de l'harmonie qui gouverne aussi bien la création que l'interprétation. Cette harmonie dépend à tel point de notre disposition intérieure que toute intervention vulgaire et démagogique risque de perturber son équilibre délicat. Le respect et l'amour que je porte aux femmes ne s'inspirent ni de la grammaire ni de la mauvaise humeur de Don José. Si c'est à Desdémone que l'on demande de tuer Othello – cela lui imposerait quelques visites dans une salle d'aérobics – la pièce de Shakespeare en souffrira irrémédiablement parce qu'Émilie est un pauvre substitut de Iago, ce *Spartan dog*.

La littérature de notre époque oublie que le style est une mécanique quantique qui nous fait goûter l'union d'objets et de sujets séparés par des années-lumière. Goethe et Baudelaire en parlaient, et puisque ils ont presque toujours raison, la texture d'une œuvre littéraire ou cinématographique qui fait appel uniquement aux sujets, aux idées et parfois aux adjectifs ne reflète rien à part les débats télévisés et les bavardages que l'on entend au café de commerce ou dans un aéroport. Un nombre impressionnant de machos parsème notre histoire de l'art, mais seuls les machos potentiels et les artistes ratés tirent des leçons idéologiques de leurs œuvres en ignorant le reste. Vous ne devenez pas antisémite en lisant certaines œuvres de Céline, si vous les lisez en pensant à la mécanique quantique, à l'art, à la texture d'une œuvre et à l'inconvénient d'être né et mort antisémite. On ne lit pas *Anna Karénine* pour se suicider ou pour ne pas se suicider. On ne la lit pas pour apprendre la cruauté et les particularités de la haute société russe à l'époque tsariste. On la lit pour jouir de chaque phrase parce qu'il n'y a rien d'autre dans une œuvre littéraire : des phrases, des vers, des lignes et ce qui est écrit entre les lignes. D'ailleurs, tout est écrit dans les lignes.

Le reste n'est pas littérature, mais une intervention vulgaire à laquelle tiennent les individus qui ne disposent pas de vrais cadeaux du destin. « Le patriotisme est le dernier refuge d'une fripouille », disait Samuel Johnson. Beaucoup d'ismes sont brandis par les fripouilles qui ne jouissent pas d'une neutralité (ou harmonie) de la vie où la dignité humaine est soumise à l'épreuve que le héros et l'héroïne de la *Flûte enchantée* surmontent grâce à la musique de Mozart. C'est la grâce de cette musique qui nous enseigne l'insignifiance des modes et l'importance de la fugue.

Je vous envoie un roman que j'ai écrit il y a environ trente ans. Il n'est toujours publié ni en français ni en anglais. À mon avis, il pourrait servir de pièce à conviction dans le monde où il y a trop de procès et très peu de vraies convictions.

Permettez-moi de vous exprimer toute l'admiration que je vous porte depuis ma jeunesse passée à Moscou dans les années soixante. Vous êtes mon icône depuis les *Parapluies de Cherbourg* et il n'y a pas d'autres parapluies dans mon existence.

Pas de réponse. Soit la pollution, les vents de toutes sortes, empêchent ma lettre (pas mon e-mail) atteindre sa destinatrice (son secrétaire, plutôt), soit la même pollution ouvre ses portes dans un sens, mais les referment aussitôt dans l'autre – dès qu'une réponse se pointe à l'horizon. « Un homme ne doit prier que dans une pièce où il y a des fenêtres. » Dans la pièce où j'ai écrit ma lettre une fenêtre était grand-ouverte : j'aime l'air frais et cette inclinaison me sauvera peut-être de la mort un de ces jours, sauf si l'air qui pénètre dans mon bureau à travers la fenêtre ouverte est un messenger de la mort ; ou la mort elle-même. « Il est dit : Les fenêtres de la chambre supérieure étaient ouvertes dans la direction de Jérusalem. » Je ne sais pas dans quelle direction ma fenêtre est ouverte. Il n'y a qu'une fenêtre dans mon bureau et par conséquent je ne peux pas affirmer que « les fenêtres de la chambre supérieure étaient ouvertes dans la direction de Jérusalem », d'autant que je ne sais pas s'il s'agit vraiment d'une chambre supérieure. Certes, mon bureau est situé au premier étage, mais cette position lui donne-t-elle le droit au prédicat « supérieur » ? En quoi est-elle supérieure aux autres pièces de ma maison ? à ma maison elle-même ? Elle est au-dessus de la salle à manger qui s'étend en bas, au rez-de-chaussée, au rez-de-jardin, au rez, au rez – sur la note ré, d'après mes calculs. Je me demande si les fenêtres que j'ouvre me donnent accès à Catherine Deneuve et à son influence dans le domaine des arts et tous les autres domaines. Et Jérusalem ? J'ai écrit une lettre (pas un e-mail) à Catherine Deneuve qui n'est pas née à Jérusalem. Elle peut mourir à Jérusalem et même à Moscou, mais il serait indécent de parler de sa mort – surtout maintenant, lorsque je m'occupe

de ma vie et de sa prospérité. Même si moi, je ne prospère pas, il faut que ma vie prospère ; sinon ma vie n'est qu'une invitation au suicide.

Je crois que j'ai écrit cette lettre (à *the* Catherine Deneuve) fenêtres fermées : il faisait froid et je n'avais pas envie de m'exposer à la première affection pulmonaire (lésion pulmonaire) de ma vie. Mais il vaut mieux s'exposer à tous les maux, à toutes les maladies incurables que d'écouter une absence de réponse, d'autant que cette réponse ô combien virtuelle doit (devrait, aurait dû) venir d'une actrice que tout le monde connaît ; le monde aussi. Je me demande si l'autre monde (ou le troisième monde) la connaît. À l'intérieur du troisième monde on parle au troisième homme : « Connaissez-vous Catherine Deneuve ?

- Est-elle morte ?
- Elle est en vie.
- Je ne connais que les morts. Les morts-vivants à la rigueur.
- Dans quelques années, elle sera sans doute une vivante-morte.
- On verra tout ça dans quelques années. »

Et même si, avant de m'adresser à cette star incontestable et parfois contestataire, j'avais ouvert toutes les fenêtres, je ne suis pas sûr que je les aurais tournées du bon côté, pour la bonne raison que mes fenêtres ne tournent pas. Il ne s'agit pas de fenêtres tournantes. Il est vrai que Paris (et peut-être Jérusalem) se trouve dans cette direction, mais l'actrice et ses parapluies ne résident pas toujours dans la capitale de son monde. Et ni moi ni ma maison ne sont des girouettes. Ou faut-il que les fenêtres regardent toujours Jérusalem, quelle que soit la personne à qui vous vous adressez ? Et si vous vous adressez à un Japonais ? Faut-il qu'en ce cas les fenêtres regardent le Mont Méru ? ou le Bouddha ? ou le mot russe « *da* » qui englobe tout ce qui est positif dans le monde, y compris Jérusalem, Dieu et Catherine Deneuve ? Il recèle aussi l'espoir messianique dont les russes, eux aussi, parlent souvent dans leur écrits et dans leur clubs.

Abaye et Rabba se tiennent devant Rabah. Rabah leur demande : « A qui adresse-t-on les bénédictions ?

- A Dieu, répondent-ils.
- Et où est Dieu ?

Rabba désigne le plafond, Abaye sort et désigne le ciel.

Rabah leur dit alors :

- Vous êtes des rabbis tous les deux. »

Si l'on me demande : « Où est Catherine Deneuve ? » je montrerai n'importe quel parapluie, même celui qui ne s'ouvre pas et qui a l'air cassé définitivement. Mais, pour respecter

le rite de la Torah, je dois prendre ce parapluie, aller à Jérusalem et poser ce parapluie en face d'une synagogue.

Supposons que je me donne la peine d'imprimer cette lettre une fois de plus. C'est la poste qui m'agace, pas mon imprimante, pas mes doigts qui tapent sur tous les claviers, bien-tempérés, pas-tempérés-du-tout. Je le fais quand-même – je fais tout ce qu'on me demande, même si je ne sais pas qui me demande ceci, cela ou simplement là. La-bémol, par exemple ; ou si-dièse. Avant de me mettre devant mon ordinateur, j'ouvre les fenêtres de mon bureau en direction de Catherine Deneuve, de son esprit, de son écoute, de sa compassion, de sa compréhension. Mais ce n'est pas la peine d'ouvrir une fenêtre (ou une boîte de conserve) sans bénédiction. Vous pouvez ouvrir tout ce que vous voulez – vos propres veines, par exemple –, mais si une bénédiction n'accompagne pas votre ouverture, vous n'obtiendrez rien, pas même un morceau de pain.

Il faut tout bénir, même ce que vous ne touchez ni de loin ni de près. Vous tapez un texte et vous le mettez un peu partout ; pas seulement dans votre cerveau qui ne retient rien. Vous le mettez dans votre salon, dans votre salle à manger. Vous mangez ce texte, pour ainsi dire. Et pour ainsi et aussi dire, quel que soit ce dire.

Béni soit-il

Béni soit-elle

Béni soit cette nappe

Béni soit cette bêtise

Béni soit cette sottise

Béni soit ce suicide

Béni soit ce Maimonide

Béni soit ce monde hideux

Béni soit Cath de Neuve

Béni soit Cath la Vieille

Les autres sont l'expression la plus parfaite du mot « fatigue ». Si étrange que cela paraisse, ce mot ne me fatigue pas, à la différence d'autres mots, tels que « liberté », « amour », « prochain », « joue ». Le mot « jeu » me fatigue à tel point que je m'allonge sur mon lit et que je refuse même un jeu d'échec, sans parler de football et de volley-ball. Le mot « volley » me plaît et n'importe quelle balle excite mon chat. Mais le mot « basket » me laisse indifférent et m'inspire plutôt du dégoût. Voici les bénédictions au cours desquelles on s'incline : la

bénédiction des Pères, au début et à la fin ; la bénédiction de la fatigue, au début, pas à la fin. Arrive-t-on à s'incliner après la mort ? Quand on voit quelqu'un s'incliner, on dit : « Il n'est pas encore mort. »

Je me soucie peu de Catherine Deneuve, mais, pour lui rendre un hommage de poche, j'ai revu *Belle de jour* – dans la foulée, à vrai dire : je me délectais d'une rétrospective privée, confinée à mon salon, des films de Buñuel. Quant aux parapluies, j'en ai plusieurs, mais ils ne fonctionnent pas. Récemment, j'ai reçu chez moi l'ambassadeur de France – une femme remarquable à tous points de vue. Et même si j'augmentais ces points de vue à l'infini, elle serait toujours remarquable. Je vais à sa rencontre, un parapluie à la main ; il ne s'ouvre pas. Un autre effet de pollution, un de plus ?

Ma femme et mon amie de longue date ont préparé un dossier volumineux qui pourrait ravir et attendrir n'importe quel porc : il y a des perles sur lesquels les pourceaux ne crachent pas. Mais les humains ne sont pas porcs, d'après les humanistes, les darwinistes et les cartésiens qui prétendent que les porcs marchent dans la boue ou plutôt dans leurs propres (sic !) excréments. Les humains produisent plusieurs sons et marchent dans l'herbe et sur les plages où ils se couchent sous le soleil – parfois sous le soleil couchant (ou de Satan). Entre-temps, deux femmes préparent un dossier que personne ne lira – pas à cause de la Torah qu'il faut lire tous les jours. (Ces gens ne connaissent ni la Torah ni le Talmud. Ils ont d'autres chats à fouetter, et ils fouettent les chats, les autres, les mêmes.)

Je reçois la réponse d'un sponsor potentiel (impotentiel) :

Chère Madame,

Désolé de vous décevoir mais le Conseil n'a pris aucune décision quant aux nouveaux dossiers. Il souhaite revoir la stratégie actuelle vu le (trop) grand nombre de demandes et par ailleurs se focaliser sur quelques thèmes : la jeunesse, l'environnement et la santé. Donc je n'ai pas d'espoir qu'il puisse approuver votre demande. Navré de vous envoyer un message négatif.

Cordialement,

Alain De Wal
General Secretary
Ballet Latour Laffite

À la porte d'un magasin, on rencontre beaucoup de frères et d'amis. Ces frères aussi bien que ces amis disent et crient sur les toits : « Je suis jeune et je suis malade. Mes enfants sont

malades, eux aussi. Et nous respirons l'air impur. » Les portes du magasin s'ouvrent et tous ces gens entrent pour profiter de la charité et des cadeaux qu'on leur donne au nom de la charité et de l'humanisme. Moi, je suis sans doute à la porte d'une prison, parce que l'on dit : « À la porte d'une prison – plus de frères, plus d'amis, plus de mécènes. » Je marche dans la voie de l'intégrité. C'est de moi qu'il est écrit *L'intégrité des hommes droits les dirige* ; et c'est de ceux qui marchent dans la voie de la perversité qu'il est écrit *Mais les détours des perfides causent leur ruine*.

Pour quelle raison est-il écrit *Cette citerne était vide, il n'y avait point d'eau* ? Puisque le Texte dit *Cette citerne était vide*, n'est-ce pas évident qu'*Il n'y avait point d'eau* ? Qu'est-ce que ces derniers mots nous apprennent ? Que de l'eau, certes, il n'y en avait pas, mais qu'il y avait des serpents et des scorpions ! Les gens s'arrangent pour nous anéantir entièrement : ils ne se contentent pas d'un anéantissement partiel. Il y a beaucoup de citernes autour de moi ; en tout cas, je le crois. Autrement dit, je crois aux citernes ; et en Dieu, cela va de soi. Pour ne pas confondre les pessimistes avec les optimistes, on parle d'habitude d'une bouteille qui est à moitié quelque chose. Mais il y a un autre test au début duquel les deux camps répondent à la question suivante : « Y a-t-il des citernes dans notre monde ? » Les optimistes disent « oui », ce qui est logique et compréhensible. Deuxième question : y a-t-il de l'eau dans ces citernes ? Les optimistes répondent : « Oui. » Mais il n'y a point d'eau dans les citernes. Les optimistes gardent le silence et les pessimistes disent : « Certes, il n'y a pas d'eau, mais il y a des serpents et des scorpions. » Nous pouvons mettre un point d'exclamation à la fin de la phrase précédente. Conclusion : les citernes ne sont jamais vides.

« Le cadavre ne sent plus le couteau qui le frappe », dit le Talmud. Et un commentateur d'ajouter : « Nous sommes devenus indifférents aux malheurs à force d'en subir. » Un autre commentateur ajoute ceci : « Les vers font éprouver au mort une douleur aussi aiguë que celle d'une aiguille dans la chair d'un vivant car il est dit *Mais il (le cadavre) éprouve de la douleur en son corps*. » Moi, je pense qu'il éprouve de la douleur non seulement à cause des vers qui le rongent, mais aussi parce que les violeurs de tombes s'acharnent contre lui, en croyant que sa famille a mis dans son cercueil toutes ses décorations et même ses boutons de manchettes en diamant. « Il n'en aura pas besoin, se disaient les membres de sa famille, mais cela lui fera plaisir, nous en sommes certains. Il aimait ces boutons autant que son chat. » Les violeurs utilisent des pioches qui blessent le cadavre en lui infligeant un supplice qui est bien plus affligeant que toutes les aiguilles qu'il a ressenties dans sa chair au cours de sa vie. Je me souviens d'une séance d'acupuncture qui était censée me guérir de mon rhume des foins dont je continue à souffrir. Si je connaissais le Talmud presque par cœur, je me serais dit : « C'est

ainsi que les vers me mangeront dans l'au-delà. Je me demande si je dois m'entraîner pour ce supplice d'outre-tombe. » Je me suis dit tout simplement que je n'irais plus jamais chez un acuponctureur ou même un aiguilleur ou un aiguillonneur.

Suis-je indifférent aux malheurs ? Si on vous enfonce des aiguilles sous les ongles, cette opération devient indolore au moment où vous perdez connaissance ; pas avant. Vous avez beau vous dire : « Je suis un stoïque. J'ai toujours admiré Cicéron car je crois qu'il était un stoïque, aussi stoïque que Sénèque qui a avalé du poison pour faire plaisir à Néron, si je ne me trompe. Ou à Poppée, si j'ai raison. Donc, ça ne me fait rien : je ne sens pas les aiguilles. Et je ne crie pas parce que ça ne me fait ni chaud ni froid. Ça me fait mal, c'est tout. Mais je suis par-delà le mal et le bien. Je suis par-dessus tout. Aïe, aïe, aïe. »

Je continue, donc, à dire « aïe, aïe, aïe », lorsque je subis un échec dont je dois me remettre au plus vite pour ne pas subir d'autres échecs ; pour ne pas m'exposer à la musique sérieuse des échecs. Autrefois, j'aimais la musique sérieuse ; à présent je l'aime moins. Et je n'aime pas du tout les échecs en série, malgré l'admiration que je porte à Sénèque qui chante superbement dans l'opéra de Monteverdi. Je ne sais pas d'ailleurs si mon admiration ne provient pas de la musique et de l'interprétation que j'écoute à l'aide de mon tourne-disque : il ne s'agit pas d'un CD, Dieu soit loué. En tout cas, je préfère Monteverdi à toutes les aiguilles sur lesquelles je bute quotidiennement – même (et surtout) aux aiguilles de ma montre. Je le préfère même aux chiffres que je vois sur le cadran de ma montre. Je me demande si je ne le préfère pas à tous les chiffres que je connais. Mais Monteverdi n'aurait pas pu se passer des nombres : nul compositeur ne le peut.

Je me demande ce que font ces individus, ces sponsors – à part le tournage de pouces. Ce sont des tourneurs de pouces et leurs pouces tournent comme des derviches ou des girouettes ou une maison d'où une multitude d'e-mails partent tous les jours : Great Garbo, Dieu des Russes, Dieu des pauvres, Messi. Les pouces n'envoient rien du tout, ne communiquent avec rien, à part la jeunesse, l'environnement et la santé. Comment s'attaquent-ils à la santé ? Veulent-ils financer l'introduction du vaccin contre le Sida ? ou sa phase finale ? ou le juste milieu prisé par Aristote et Bouddha ? On favorise la voie moyenne d'un vaccin et il s'arrête au milieu de vos intestins : vous êtes incapable de le digérer ou même de le rejeter. Vos toilettes demeurent silencieuses. De la même façon ils contribuent à la guérison : la tumeur se déplace vers les intestins ou vers le milieu de la prostate et les toilettes demeurent silencieuses, comme si elles avaient perdu leur voix.

Je me souviens d'une pièce qui s'appelait *La sobriété des toilettes*. On entendait la chasse d'eau à intervalles réguliers ou irréguliers, pendant une bonne demi-heure. Pourquoi ce titre,

cette sobriété ? Parce qu'aucun être humain n'a souillé les toilettes pendant la pièce. « Sa durée n'est pas souillée par les humains », précise le compositeur dans une note qu'on lit en feuilletant le programme.

Si l'on vous dit qu'on dépense des millions pour votre rate, vous comprendrez vos bienfaiteurs et vous serez même capable de parier sur leur argent pour retrouver les splendeurs de la vie terrestre. Mais si l'on dit : « On s'occupe de la santé », vous ne vous dites rien du tout, car il est impossible (même si ce n'est pas français) de s'attaquer à tous les cancers, à toutes les dépressions et les pressions, à toutes les hémorragies et mes rages sans issue dont l'origine ne se trouve même pas dans l'inconscient. Vous leur dites : « J'ai mal au talon.

- Ah bon, vous portez des talons ?

- Non, je ne porte pas de talons. Je porte mon propre talon qui me fait mal. Mon talon d'Achille, si vous voulez.

- Nous nous occupons du corps entier, cher Monsieur. Pas d'un talon qui porterait atteinte à notre dignité. Nous prenons soin du cosmos du corps, si vous voyez ce que nous voulons dire. Et nous prenons soin de l'humanité entière, pas d'un quelconque Achille.

- Et l'environnement ?

- Nous prenons soin de tout ce que nous environne.

- Il n'y aura donc plus de poubelles abandonnées dans nos rues, je présume.

- Non.

- Et la jeunesse ?

- Les jeunes enlèvent les poubelles où se trouvent les vieux.

- Mais vous ne sauriez financer un orchestre. Il y a des vieux dans un orchestre.

- Ils joueront dans les poubelles. C'est à cette condition que nous donnerons de l'argent aux orchestres.

- Et les chanteurs ?

- Les anciens costumes et les anciennes robes sont des poubelles, surtout si on porte une épée ou un éventail.

- Il y a aussi des vieux dans la salle.

- On leur mettra une cagoule.

- Une cagoule du Ku Klux Klan ?

- Une cagoule de pénitent. »

Cher Alain De Wal,

Merci de votre mail. Merci aussi de m'avoir mis du baume au cœur. À présent je sais qu'au cours de cette année, je ne souffrirai pas du cancer. Quant à l'environnement, je suis soulagé d'apprendre qu'au cours de cette même année, les motards ne pollueront ni mes oreilles ni le peu d'air frais dont je profite avant de subir les retombées de la politique trumpienne. Et tous mes espoirs revivent lorsque je pense aux jeunes nullités qui, d'ici la fin de cette année miraculeuse, deviendront dignes de leurs illustres ancêtres.

J'espère que vous continuerez sur votre lancée en 2019, en 2020 et ainsi de suite, sinon le sida reprendra son cours et les jeunes retomberont dans leur médiocrité foncière. Inutile de vous décrire l'état de l'air privé de votre secours.

Cordialement et spirituellement,

Valery Aleff

MON EX-AMI, ALIAS YAHOO

*« Ma distendi oggimai in qua la mano;
aprimi li occhi. » E io non gliel'apersi
e cortesi fu lui esser villano.*

(Mais étends la main à présent jusqu'ici,
ouvre-moi les yeux. » Et moi, je ne les ouvre
pas,
et ce fut courtoisie de lui être vilain.)

Dante, *La divine comédie, Enfer XXXIII*

Le Talmud nous dit qu'un vivant ne peut démentir un vivant ou simplement venir à bout des arguments qu'un autre vivant continue à lui lancer à la figure pour prouver une fois pour toutes qu'il a raison. Il a raison une fois pour toutes, deux et trois fois pour toutes, et toutes les fois qu'il a raison, l'autre a tort ; à moins qu'à son tour il ne se mette à lancer quelque chose à la figure de son interlocuteur ou adversaire. Que ce soit un mot ou une pierre, il vaut mieux lancer quelque chose tout le temps, contrairement à ce que disent certains sages qui sourient au lieu d'agir et de lancer des grenades.

J'avais un ami qui prétendait qu'une certaine Sibylle – pour moi, elle est plutôt incertaine – avait plus de livres que moi, ce qui n'est pas impossible : quelqu'un peut avoir plus de livres que moi. Je crois que c'était le cas d'Umberto Eco dont la bibliothèque était connue dans le

monde entier ; ou plutôt dans le monde intellectuel qui est loin d'être entier. Mais ce n'est pas le cas de Sibylle, j'en suis certain, et je n'ai même pas besoin de voir tous les livres qu'elle a achetés depuis ma dernière visite dans sa demeure.

Cet ex-ami me casse les pieds depuis longtemps – depuis le jour de notre première rencontre, pour être exact. Sa langue de vipère est surchargée, et je me demande parfois pourquoi son poids n'entraîne pas tout son corps vers la terre. Quelle chute spectaculaire ! pourrait-on dire. Pendant sa dernière visite à *ma* demeure, il a fait de son mieux pour démolir mes meubles – au sens figuré, fort heureusement. Son chouchou était là – un pianiste aux yeux noirs, comme disent les Russes – et il (mon ex-ami) pensait qu'il se mettait en valeur en disant : « Cette période n'est prisée ni par les antiquaires ni par les commissaires priseurs. » Cet ex-ami n'est pas encore mort – en devenant un ex, on ne meurt pas toujours –, et par conséquent je n'arriverai jamais à lui faire comprendre qu'il ne connaît rien ni dans le domaine de la musique, ni dans celui de la littérature. D'ailleurs, ses connaissances dans le domaine de l'ébénisterie sont encore plus nulles que partout ailleurs.

Quoi qu'il en soit, j'ai beau lui dire : « Désolé de te contredire, mais cette période est actuellement plus prisée que les meublés créés sous Louis XV, XVI et XIV. » Il me répond : « C'est impossible » ou « ce n'est pas vrai », et il n'en démord pas, même si je lui montre plusieurs catalogues de ventes. Et même si je le mordais au cou, il n'en démordrait pas parce que, contrairement au verbe « mordre », le verbe « démordre » ne se trouve pas dans ses gènes.

Il me mord partout – non seulement au cou, comme je dis en parlant de moi-même et de mes capacités dans ce domaine que j'appelle « mordage ». Éventuellement, je pourrais le mordre au cou, mais dès que je m'en approche, je vois ses dents et pas son cou ; et je recule, faute de mieux – pour ne pas être mordu tout de suite. On dirait que je suis mort : seuls les morts ne sont pas capables de contredire les vivants ; d'après le Talmud. Un vivant lance tout ce qui lui tombe sous la main ou sous la langue, et un cadavre encaisse tout sans broncher. Il est vrai que ce cadavre bronche parfois s'il reçoit une grosse pierre en pleine figure, en plein estomac, mais ce bronchage ne peut être considéré comme une répartie, du tac au tac, un argument massue ; tandis que les pierres et les coups de pieds sont des arguments massues que nul cadavre ne peut réfuter.

Le roi de Basan, Og (ou Ogre), voulait lancer un rocher sur Israël. Il se disait : « Je vais déraciner un mont de trois parsi et le faire tomber sur eux, et ainsi je les tuerai. » Je ne sais pas ce que mon ex-ami se disait, et il se peut qu'il ne se disait rien : c'est à moi qu'il disait quelque chose, et ces choses étaient des pierres et des vipères. Passons. Le roi déracine un mont de trois parsi (un mont farci de trois parsi), l'élève au-dessus de sa tête et s'apprête à le lancer en

direction d'Israël. Mais le saint, béni soit-il, envoie sur le mont et aussi sur les parsi des fourmis qui y font des trous, de sorte que le mont et toutes ses merveilles se mettent à s'effondrer sur le cou du roi. Il essaie de s'en débarrasser ; son cou tournicote et pivote – en pure perte, pourrait-on dire. Il finit donc de tourner, pour ne pas perdre le reste de son élan vital, et les dents du roi s'allongent et s'entrechoquent : elles ont réussi à conserver leur élan vital en état de marche. L'élan marche – il est en marche, autrement dit – et les dents continuent à s'entrechoquer en choquant tous les spectateurs, que ce soit les Ogrois ou les Israéliens. C'est ainsi qu'il faut comprendre *Tu as brisé les dents des méchants* (Ps. 3, 8) : comme le dit R. Simon b. Lakich, il ne faut pas lire *Tu as brisé* (*Chibartha*) mais *Tu as allongé* (*Chirbavtha*).

Il faut reconnaître qu'à la longue, je suis parvenu à allonger les dents de mon ex-ami, mais cette histoire est longue et je n'ai pas envie de la raccourcir, *making it short (and sweet)*. Malgré la douleur que cela risque de me causer, je préfère dresser la liste (rabelaisienne) des insultes qu'il continuerait à lancer en ma direction, si j'étais encore à l'intérieur de son champ de vision ou de son portable. (Et dire qu'il y a encore un mois, j'étais à l'intérieur de son portable.) Non, j'ai mis fin à cette infamie pour ne pas vivre sous le stress ou sous l'épée de Damoclès qu'il tient toujours dans sa main gauche, mon ex-ami gaucher. Mais cette épée est suspendue au-dessus d'autres têtes qui tombent de temps en temps pour se reposer un tant soit peu : mon ami les ramasse, les remet par-dessus leur cou et tout recommence.

Un jour, il a porté un coup à mon amie très chère qui est peintre professionnelle, quoique pas immortelle. Peu importe – c'était mon amie, ce qui accentue l'insulte fabriquée de toutes pièces par le salopard en question. Cette amie me donne un tableau où Saint-Pétersbourg semble sortir de ses gonds ou de son cadre. En tous cas, la ville que l'on voit sur le tableau n'est pas celle que l'on visite, si l'on décide finalement d'aller en Russie en bravant tous les dangers, tous les Poutine et tous les Raspoutine. Par parenthèses, les Russes appellent Poutine « Dvapoutine », ce qui n'est pas facile à comprendre, si l'on ne connaît ni les Russes ni le russe. « *Ras* » veut dire « un » ; « *dva* » veut dire « deux ». L'esprit tordu des Russes veut dire par là (par Dvapoutine) que Raspoutine était Poutine numéro un, tandis que Poutine est Raspoutine numéro deux.

Bref, mon ex-ami passe devant le tableau et je lui dis en regardant mon amie très chère (elle se tenait aussi en face du tableau) : « C'est un tableau de Milia. » Mon ex-ami jette un coup d'œil distrait, indifférent et presque endormi sur le tableau en question et repart sans mot dire. Que puis-je dire au sujet de cet épisode malencontreux ? Un épisode sans paroles – sans mot dire, pour ainsi dire. *Ohne Worte*, pour ainsi *Worte*.

Nous savons tous que le silence est d'or, ce qui n'est pas toujours exact, étant donné que les paroles peuvent être de platine, selon les circonstances et la capacité verbale de ceux qui font partie de ces circonstances. Les paroles de mon ami ne sont jamais de platine ou même d'or, d'argent, à moins que nous ne parlons d'argent comptant. Pour mettre les choses au mieux, ces paroles sont de cuivre, lorsqu'elles contiennent quelques grammes de gentillesse et de bienveillance. Comme il est incorrigiblement inculte, il ne peut discourir ni sur la philosophie ni sur la science, sans parler de la littérature où il n'a aucune parole à nous offrir. Et il a encore moins de paroles à nous offrir dans les deux domaines précédents. Il est vrai qu'il est capable de vous bombarder de ses paroles sur n'importe quel sujet : sur le Parlement français, anglais ou russe, sur la bombe atomique ou subatomique. Mais les paroles qu'il prononce en ces occasions sont tellement nulles, pour ne pas dire nullissimes, qu'on peut les comparer soit à zéro, soit à moins quelque chose. R. Janaï proclamait : « Malheur à celui qui n'a pas de cour intérieure mais se fabrique un portail comme s'il en avait une. »

Donc, si je lui disais : « Tu aurais pu, cher ex-ami, gratifier mon amie la plus chère d'une remarque rangée dans la catégorie de la pure politesse. Quand on regarde un tableau plutôt gentillet, on n'est pas obligé de pousser des cris d'admiration, entrecoupés par des remarques du genre : 'Quel chef-d'œuvre ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ni au Prado ni à Londres. Tous les tableaux sont crados à côté de celui-ci.' Non. Tu aurais pu dire simplement : 'Je n'ai jamais vu Pétersbourg comme ça, sous cet angle. Vous m'offrez une autre vision de ma ville natale.' Au lieu de cette amabilité de pure forme, tu te contentes d'un silence sinistre et tu repars en tournant les talons, comme si tu avais un rendez-vous d'affaires d'ici une demi-heure. Ou de là-bas une demi-heure, étant donné que nous sommes dans le passé, à l'intérieur d'un épisode qui a eu lieu il y a environ quatre ans. Mais je n'arrive pas à l'oublier, figure-toi. C'est comme si c'était hier ou même ce matin, ici et pas là-bas.

- Le silence est d'or.
- Cette fois, j'opte pour l'argent.
- Tu n'aimes pas les anges qui passent ? les anges tout court ?
- Tes anges sont trop courts.
- Il vaut mieux avoir un ange court qu'un diable long. »

Malgré son horreur intrinsèque et extrinsèque, cette goutte n'était pas la dernière, malgré la coupe et sa surabondance. « Bavure », comme disent les journaux qui nous renseignent sur les manifestations et les actions de la police. À vrai dire, il y avait beaucoup de dernières gouttes ; il y avait aussi quelques flaques un peu partout – sur le parquet de mon bureau, entre

autres. Mais ma patience n'a pas de limites et je le regrette amèrement aux moments où il faut craquer pour survivre ; sinon on craque complètement, pour la dernière fois.

On dit parfois que je me suis privé des autres sans lesquels la vie ne peut continuer ; sans eux, quels qu'ils soient, elle n'a pas de raison d'être. Sans les autres, la vie a sa raison de non-être. Et moi, je pense que c'est sans les autres – une fois qu'ils sont partis pour toujours – que la vie commence pour de bon. Alors vous dites : « La vie a du bon », et personne ne vous entend. Si personne ne vous entend, ce n'est pas la peine de dire quoi que ce soit, dirons certains – à moi, par exemple. Je leur répondrais ainsi : « C'est à moi que vous parlez en l'occurrence. Et vous ? Vous êtes Sibylle ? Il paraît que votre bibliothèque est plus grande que la mienne. En combien de langues lisez-vous ? Moi, je possède des livres en six langues. J'ai les livres sacrés de l'Orient en anglais – une collection prestigieuse que j'ai acquise à Londres il y a quarante ans. J'ai aussi les Pères de l'Église sur lesquels je suis tombé à Oxford. Et vous ? qu'avez-vous dans votre bibliothèque ? l'intégrale de la Pléiade ? Vous lisez Gogol en français ? Vous lisez Julien Green, Julien Gracq ? Je préfère une julienne de légumes. Et Shakespeare ? en quelle langue le lisez-vous ? » Je récite quelques monologues d'Hamlet et elle me répond qu'elle préfère une omelette aux truffes. C'est cela les autres. Avec eux, tout se termine en queue de poisson ; sans poissons, s'entend.

Et si on me rebat les oreilles avec cette maxime que j'entends depuis des années, pour ne pas dire des siècles : « Sans le regard de l'autre tu n'existes pas », je dis que ma montée au ciel ou dans ma propre estime n'a pas son origine chez les autres, qu'ils soient le duc de Guermantes ou Odette ou Odile. C'est grâce à moi-même (à Tout Autre) et par mes propres forces que je m'élève au-dessus de tout ; et je connais cette vérité de La Palice depuis Platon qui a mis en circulation cette Vérité Absolue. D'habitude, en guise de réponse, les gens me regardent avec consternation et disent : « Parlez-vous de Platon ou de Plotin ? » Dans de pareils moments, pour une fois, je me souviens avec gratitude de mon ex-ami qui ne m'aurait jamais posé cette question pour la bonne raison qu'il ne connaît pas Plotin.

Une fois encore, le même ex prononce le mot « quoi », et j'entends un point d'interrogation à la fin de ce mot, si court soit-il. Sa voix monte ; la tension monte aussi. Certes, il écoute de la musique tous les jours, et cette écoute régulière l'encourage à tel point qu'il ose me contredire au sujet de Wagner ou de Bach sans même prendre son courage à deux mains. Il est sûr de lui et une fois de plus je lis de l'affabilité, de la nonchalance et de la fatigue sur son visage boursoufflé.

Vous faites partie du cosmos, puisque vous êtes relié à tous les étants et même aux non-étants. Mais vous êtes aussi une monade qui ne communique avec personne – sauf avec Dieu,

si je m'en souviens bien. Et puis vous constatez qu'un trou vient de faire son apparition dans votre mémoire. Cela veut dire que vous avez oublié quelques notes qui émaillent la partition de la musique des sphères. Et votre existence dépend de cette musique ; ou de Dieu, si vous préférez. (Il y a des individus qui aiment la musique, mais dont les oreilles sont allergiques au mot « musique ».) La mort se met en route par ce silence. Qu'on ne me dise pas que je meurs depuis ma conception, que je ne fais que cela, au lieu d'écrire un commentaire du Talmud. Ce n'est pas vrai, réponds-je. C'est mon premier trou de mémoire qui marque les débuts de la mort dans mon corps. La mort se met à danser *La mort du cygne* de Saint-Saëns. « Quelle belle mort », aurait-dit Napoléon, s'il avait eu l'occasion en or de voir cette danse exécutée par Anna Pavlova ou Oulanova ou Plissetskaïa. Dans mon corps tout entier.

« Quoi ? quoi ? quoi ?

- Des trous, des trous. Ne pas confondre avec froufrou, froufrou. En sa robe bleue tout en satin qui fait frou-frou. »

Si vous me dites que les tempi de Klemperer vous paraissent soporifiques, je peux faire une allusion à la Belle au bois dormant. Mais je ne dirais pas que vous êtes ignare, voire ignoble. Si, par contre, vous n'entendez pas les trous de mémoire, vous l'êtes. Vous êtes un ignare presque ignoble. Ou noble – c'est le mot « ignare » qui compte et ressort à chaque fois qu'on y pense.

Et on y est toujours, malgré les pages qui tournent et ne se retournent pas. On y est toujours, et pourtant un nouveau chapitre est sur le point de sortir – pas de mon stylo ou de mon ordinateur, contrairement à ce que n'importe quelle cause veut et même exige. D'ailleurs, j'aimerais que rien ne sorte ni de ma plume ni de mes deux ordinateurs parce qu'il y a des moments indescriptibles ou inconcevables. Parfois on arrive à décrire une situation inconcevable : quelques figures de style peuvent y contribuer et même suffire. Mais la bassesse humaine (ou inhumaine, comme dit un cinéaste français) me fait baisser les bras qui ne baisseront jamais au Paradis – promis, promis, promis ; quel que soit son ordre et sa beauté. (Pas de volupté au Paradis de Dante.)

Supposons que les bras m'en tombent définitivement. Hélas, il y a un bras qui se lève pour prendre un portable ; une heure plus tard deux bras se lèveront pour écrire un e-mail sur un ordinateur. Si vous vous dites qu'il y n'a rien, au lieu d'être tout (le monde, par exemple), vous dites quelque chose : c'est une réflexion digne d'un livre que même Leibniz a écrit lorsqu'il se demandait, jour et nuit, pourquoi il y a quelque chose plutôt qu'un rien pur-pur et

simple. Il y a un rien, pur et simple ; et puis ce rien devient impur – c’est ainsi que le monde s’est mis en marche. Ensuite il est devenu compliqué ; du coup, tout est devenu compliqué : les relations entre les hommes et les femmes, entre autres. Il y a une théorie qui s’appelle « l’inflation du chaos » où l’on voit le monde grandir et devenir insupportable en un rien du temps. Vous voyez un point et puis boum, bam, bim – vous avez un monde sur le dos. Et dans ce monde il y a des ex et des amis qui vous trahissent à tout bout de champ ; il y a des champs qui vous trahissent à tout bout ; et il y a aussi des bouts qui pendent, comme disent les Anglais. Et vous ne savez pas quoi en faire, de ces bouts ; et vous vous pendez vous-même – pour devenir un bout, sans doute. Un bout de quoi ? Peu importe. Vous êtes un bout – c’est cela qui compte. Vous existez, au lieu d’être un bon à rien.

De quoi peut-on se rassurer dans ce monde qui n’est pas rien ? Des petits riens ; ou des grands riens ; ou de grains de sable que l’on peut compter à l’infini en se disant que Dieu est aussi infini que le nombre de ces grains de sable. Et puis on arrive au bout du compte et on se dit que Dieu est encore plus grand que ce bout du compte. Et on s’accroche à n’importe quoi pour ne pas tomber dans l’infini. On s’accroche même à un ami qui dit n’importe quoi en prétendant que Sibylle a plus de livres que n’importe quel bibliothécaire.

Miro a peint la terre – un peu comme Dovjenko. La terre de Miro montre ses entrailles, comme si elle était exhibitionniste ; comme si nous étions anatomistes. En regardant ce tableau, on comprend que la terre est un être humain ou presque ; ou plus qu’un être humain puisque la terre est plus, de toutes les façons. Pas plus que parfait, pas plus qu’imparfait. Elle est plus tout simplement, parce qu’elle est plus grande que n’importe quel humain – plus grand qu’Adam Kadmon, par exemple. Miro a peint le ventre de la terre. Et il a aussi peint beaucoup de constellations, comme si tout cela sortait du même ventre, de la même mère. Il y a des choses qui existent d’elles-mêmes sans que quelqu’un ou toute autre chose en parle. Le ciel ressemble à la terre. Ils se ressemblent comme deux gouttes de vodka. Paracelse nous dit que le ciel a ses maladies, qu’il y a des antagonismes entre les astres ou les constellations de Miro. Les maladies humaines dépendent pour l’essentiel de ces combats célestes. On peut prendre le pouls du patient dans le ciel. Inversement, on peut prendre le ciel dans le pouls du patient ou de n’importe quel être humain. Vous tâtez le pouls de votre cousin et vous prenez le ciel : c’est ainsi que cela marche dans le cadre de cette mécanique quantique.

Vous prenez le ciel et vous en couvrez votre corps, comme s’il était votre couverture, ce qu’il est, de toute façon, sinon il ne serait pas au-dessus de vous ; sinon vous ne survivriez pas à l’instant à venir ou plutôt à l’instant passé. À mon avis, mon ex-ami souffre d’épilepsie mentale : son esprit tombe, se tortille, écume comme une mer, pendant que son sujet ou objet

sourit en proférant des bêtises. Je lui dis que, d'après Paracelse et moi-même, le seul remède est de soustraire le sujet – le sujet de mon discours et de la maladie – à son « astre », comme on entrave à l'occasion la croissance naturelle des minéraux, comme on sépare l'huile du feu pour empêcher la flamme de jaillir. La flamme de mon sujet – c'est ainsi que je l'appellerai dorénavant – jaillit sans cesse pour brûler tout ce qui se trouve autour de lui. Et même si je consacrais ma vie à cette séparation de l'huile et du feu, je n'arriverais pas à séparer mon sujet et sa bêtise foncière : elle se tapit au fond de sa substance.

:

Je m'écris des lettres à moi-même pour prouver que l'existence est mieux que la non-existence – que tous les non que nous pouvons trouver (et nous trouvons) sur notre chemin. « Sans tout cela » est-il mieux que la mort – que l'absence de tout cela qui nous guette au-delà de toutes les frontières ou d'une chaise que nous regardons oisivement ? Nous nous levons pour nous diriger vers cette chaise et nous nous y dirigeons – y, y, y, y, y. Nous pensons que ce « y » veut dire des emplettes, une côtelette d'agneau qui nous attend dans le supermarché le plus proche ou le plus lointain. Et puis nous constatons que c'est Rien Du Tout qui nous attend – ou rien tout court car il n'y a pas de tout derrière tout cela, sauf si nous pensons et nous nous disons que la mort est le tout et qu'il n'y a pas d'autres tout, d'autres toi ou moi (ou toit) à part la mort. Il y a un toit et ce toit n'est rien d'autre que le couvercle de notre cercueil. Et toi ? et l'autre ? C'est aussi le même couvercle, de sorte que nous pouvons nous voir dans autrui en regardant le couvercle de notre cercueil. (Comme je dis dans mon dernier poème russe : « Il n'y a pas de tombe / Il n'y a qu'une couverture. ») C'est lui, c'est son visage, c'est notre visage, c'est nous-mêmes du pareil au même. Et patati. Et patata se trouve de l'autre côté.

Rabah a dit : « Le bœuf est tombé, aiguiser le couteau. » Yahoo gisait par terre et j'ai eu suffisamment de temps pour aiguiser mes couteaux : il en fallait plusieurs pour mettre fin à ses insolences. Une dizaine de ces couteaux ont aiguisé mes pensées. D'habitude, elles ne s'occupent pas de ceux qui transgressent les règles de la bonne conduite : elles se concentrent surtout sur l'harmonie universelle. « Quiconque a la possibilité de s'opposer aux fautes des gens de sa maison – et l'univers est ma maison – et ne le fait pas est responsable à leur place. Il en sera de même s'il s'agit des gens de sa ville. » Il s'agit des gens de ma ville : Yahoo et sa femme ont acheté un appartement à Bruxelles. Et il s'agit de tous les hommes de la terre aussi. Yahoo et sa femme sont nés sur notre planète et pas sur une des planètes habitables du cosmos dont les magazines scientifiques nous parlent sans cesse en disant : « Nous ne sommes pas seuls. Nous ne sommes pas seuls. » Moi, je n'ai aucune envie de souffrir à la place de Yahoo, ce que

je ferais, si je laissais passer ses fautes sans intervenir. Le prince de l'Exil, ajoute R. Pappa, répond des fautes du monde entier.

Cher Yahoo,

Je sais que tu ne lis pas le Talmud où l'on trouve l'expression suivante : « Celui qui est destiné à tomber depuis la Création. » En ta présence, je me souvenais régulièrement de cette phrase, et je me disais : « il n'est pas encore tombé, mais il tombera tôt ou tard car il tombe depuis la Création. Bientôt il s'écrasera au sol et personne, même pas sa femme, ne pourra recoller les morceaux. C'est que les gens de bien suscitent le bien et que les coupables créent les épreuves. »

À quel moment les péchés des hommes sont-ils examinés ? Selon Rech Lakich, quand ils passent sur un pont. Sur un pont uniquement ? Non, en fait il voulait dire : sur tout ce qui ressemble à un pont. En ta présence, tout ressemble à un pont, et j'ai envie de couper ce pont. Le pont Neuf suffit à mon bonheur. Rab ne montait jamais sur un bac où se trouvait un idolâtre. « C'est peut-être le jour où il doit être jugé. Je pourrais être pris en même temps que lui », disait-il.

Je me suis donné la peine de t'écrire parce que je n'aurai pas l'occasion de t'exprimer ma surprise et ma tristesse de vive voix.

V. A.

0=1-1

0=2-2

0=3-3

0=4-4

0=5-5

0=6-6

C'est ainsi que l'on perd des amis et aussi les plaisirs et les jours. Il y a un plaisir et un jour, et puis on constate que l'un aussi bien que l'autre ne sont plus là. Ils sont peut-être là-bas, comme dit Carmen – elle dit toujours quelque chose – mais ils ne sont plus à portée de la main. On porte la main vers un plaisir et celui-ci se dérobe, comme si de rien n'était. Cela veut dire : il y avait tout et il n'y a plus rien, si bien (si mauvais) que l'on se dit : « Il vaut mieux n'éprouver aucune extase pour ne pas en être démuné quand il n'y en a plus. » Pour ne pas être diminué, autrement dit. Et l'on se sent diminué lorsqu'on voit qu'un nul (zéro en russe) est composé de

privations – il n'est pas nul tout court. Vous voyez un nul et vous vous dites : « Voici un nul. Il est tout court parce qu'il n'y a rien à côté de ce nul. Et ma vie est longue, étant donné le nombre de femmes et d'hommes que j'ai connus dans mon existence. Où sont ses femmes ? Où sont ses hommes ? » Le nul n'est pas tout court, mais il vaut mieux qu'il soit court.

Il y a Yahoo, mais il n'est plus au bout du fil. Il se permet trop de choses, et trop c'est trop. Et pas assez n'est pas assez. Il est ignare, notre cher Yahoo. Sa femme l'appelle 'notre rabbin' – métaphoriquement, bien entendu. Si les Juifs – quel peuple merveilleux – avaient des rabbins comme ça, ils auraient disparu de la surface de la terre avant l'avènement de Jésus, ce qui veut dire qu'il ne serait pas venu. À propos, notre Yahoo est un zéro sans rien à côté, ni devant ni après. D'après sa femme, il prend un livre, lit une demi-page et laisse tomber le livre, si bien qu'elle passe des heures à ramasser les livres qui jonchent les tapis. Il lit beaucoup de demi-pages, dirait-on. La vie se compose souvent de figures de styles, sauf que notre Yahoo ne lit même pas une demi-page par mois. Et tout d'un coup il se lance dans une analyse de la vie politique, mine de rien, la mine sérieuse, affable et nonchalante. Cette tête de rien ne connaît qu'une demi-page du livre qui s'intitule *Le déclin et la chute de la France*. Il cite une phrase de cette demi-page tout en la déformant, parle du parlement – car il pense qu'il faut toujours parler des parlements, sinon ils ne serviraient à rien – et dit que la France n'est pas un pays démocratique.

Yahoo écrit tous les jours : « Plus 10000, plus 100000, plus 1000000 », mais il ne pourra jamais écrire le dialogue qui suit :

NIETZSCHE CONTRA MALEBRANCHE

Malebranche : Non, Friedrich, à parler exactement et en rigueur, votre esprit n'est et ne peut être uni à votre corps.

Nietzsche : Pourquoi pas ?

Malebranche : Car il ne peut être uni qu'à ce qui peut agir en lui.

Nietzsche : C'est le cas.

Malebranche : Pensez-vous vraiment que votre corps puisse agir dans votre esprit ?

Nietzsche : Je le pense vraiment et sérieusement.

Malebranche : Pensez-vous que ce soit par lui que vous êtes raisonnable, heureux ou malheureux et le reste ?

Nietzsche : Tout à fait. Et le reste.

Les dialogues de ce genre ne font pas partie des amusements d'un retraits ignare et inculte ; d'un retraits qui n'a jamais entendu parler de Malebranche. Yahoo ne connaît Nietzsche que de nom (et peut-être de prénom), mais il sait que Nietzsche connaissait Wagner.

Malgré l'absence de Yahoo – il n'est ni au bout du fil ni au bout de mon jardin – je vois ses dents et je les tiens des deux mains. Je les allonge de plus en plus, de sorte que ses dents sont à présent aussi longues que ses bras. « Tu ne sais pas marcher sur les mains, lui dis-je. Essaie de marcher sur les dents – c'est plus original, plus virtuose. » Il se met sur trente-deux pattes et lève les jambes en l'air ; c'est ce que j'appelle le « par-dessus la jambisme ». Il marche mieux sur les dents que sur les jambes. À propos, comment va son genou ? Il y a encore quelques mois, il boitait à n'en plus finir. D'ailleurs, le boitement finissait assez vite parce qu'il n'arrivait pas à marcher au-delà de dix minutes. En tous cas, il marche bien sur les dents, malgré leur pourriture indéniable.

Je suis sûr que Yahoo ne m'appellera jamais : non-noblesse non-oblige. Sa femme pourrait le faire pour rafistoler quelque chose. « Car toujours *je suis* coutumière, de payer toute la première », dit La Fontaine. La femme de Yahoo n'est pas coutumière de cela : elle marche sur les traces de son mari. Elle est coutumière du rafistolage. Yahoo fait une gaffe ; sa femme rafistole la gaffe ou ce qui reste quelque part. Yahoo fait une deuxième gaffe ; sa femme opère un deuxième rafistolage. Et c'est ainsi que cela marche.

Si elle (sa femme) m'appelle, je lui dirai tout cela. Je lui dirai aussi que son mari est caricatural. Je lui dirai : « Je serai cruel pour être gentil. Connais-tu cette expression anglaise ? » Durant sa dernière visite dans ma demeure (ni chaste ni pure), en passant devant *The Golden Bough* de Frazer, il me pose cette question (elle en dit long sur sa connaissance des langues étrangères) : « C'est quoi, *Bough* ? » « On dit 'bau', lui ai-je répondu. Il ne s'agit pas d'un archet, ni d'un nœud. » Un peu plus tard, dans la cuisine, il voit une pile de journaux anglais. « Je peux les prendre ?

- Non, Yahoo, désolé. Je ne les ai pas encore lus. »

Je n'ai rien ajouté, rien du tout. J'aurais dû lui dire : « Est-ce ainsi que l'on devient riche ? On ramasse tout ce qui traîne ? Et bien, prends le frigo, tant que tu y es. » S'il était assez fort et pas boiteux, il le prendrait, j'en suis sûr. La nourriture aussi – toutes les denrées alimentaires qui s'y trouvent.

J'aurais dû lui dire : « Tu ne connais pas le mot '*bough*'. Tu ne saurais pas lire ces journaux. De toute façon, tu sais ce qui se passe dans le monde : ce n'est pas pour rien que tu as lu une demi-page du *Déclin de la France*. » Qui est riche ? Celui qui est satisfait de ce qu'il a, dit R. Meir ; celui qui possède cent vignobles et cent champs cultivés par cent esclaves ; celui

dont l'épouse fait bien tout ce qu'elle fait, dit R. Akiba ; celui qui a des cabinets attenants à sa maison, dit R. Yossi. Yahoo possède quatre appartements et une Mercedes ; et sa femme a une Jaguar. Il y a beaucoup de cabinets autours d'eux. Et dans leur cave à vins il y a environs trois mille bouteilles. Mais Yahoo n'est pas satisfait de ce qu'il a : il veut aussi avoir mes journaux et mon frigo.

SANS VIS-A-VIS

Yahoo est devenu caricatural dans le ventre de sa mère, car nous devenons tout ce que nous sommes dans ce ventre et pas ailleurs. Ou au ciel, ou dans l'esprit du Tout-Puissant. Dans tous les cas, nous n'attendons pas l'éveil du complexe d'Œdipe qui s'éveille dès que notre père envoie un baiser à notre mère – même s'il le fait par téléphone. Dans ce ventre, nous tuons tous ceux que nous pouvons tuer et parfois nous forçons la note à tel point que nous devenons mort-nés avant de devenir des tueurs à gage dans la réalité qu'on appelle la vie de tous les jours. Dans le ventre dont je parle, nous ne connaissons pas encore la vie de tous les jours parce que c'est une nuit primordiale qui nous entoure de tous côtés – à cause du vis-à-vis.

Quand j'ai rencontré Yahoo, je savais peu de choses de lui, et j'aurais dû m'en tenir à ce peu de choses qui n'incluait ni les dimensions de ma bibliothèque ni le silence en face du tableau de Milia. Il est vrai que Leibniz nous octroie tous nos attributs à la fois, et par conséquent nous les portons en nous depuis le moment où le Tout-Puissant nous permet de nous installer dans Sa tête. (« Je suis un martel dans la tête de Dieu », disait mon ami taganrogois.) Toutes les insultes que j'ai supportées de Yahoo faisaient déjà partie de sa substance, mais je l'ignorais en toute simplicité, et une fois de plus, à cette occasion, on peut se dire que l'ignorance est une béatitude. Si je n'avais pas approfondi la connaissance de son for intérieur (et son for extérieur est encore plus fort), je n'aurais pas rongé mon frein, en me disant : « J'aurais dû lui dire, j'aurais dû riposter, j'aurais dû lui claquer la porte au nez, j'aurais dû l'envoyer sur les roses. »

Un jour, en mon absence, il aurait découvert toutes ces insultes sans savoir exactement à la figure de qui il devait les lancer. Il connaissait un homme dont la fiancée s'appelait Milia, mais elle ne peignait pas de tableaux. Un soir, faute de mieux, il s'est tenu devant elle sans rien dire et ce silence se prolongeait au-delà de toute limite décente, d'autant qu'elle ne disait rien non plus, surprise outre mesure par son comportement. « Que se passe-t-il ? a-t-elle dit enfin.

- Rien, rien. Je ne sais pas. N'avez-vous jamais rien peint ? un petit dessin de rien du tout ?

- Oui, dans mon enfance. Une vingtaine de dessins.

- Pourriez-vous me montrer un de ces dessins ?

- Je les ai toutes perdues. Elles n'avaient aucune valeur.

- Oui, c'est ça, c'est ça. Sans valeur. Vous ne faites rien d'autre ? Que faites-vous dans la vie ?

- Je fais la cuisine pour mon mari et ses amis », a-t-elle dit en riant.

Au cours du dîner, Yahoo n'a fait que regarder les plats sans ouvrir la bouche ni pour manger ni pour parler. Au moment du dessert, il se lève et part sans dire au revoir. « Ne t'avise pas de revenir ! » crie son ex-ami.

Yahoo a dit à plusieurs reprises et à plusieurs personnes qu'un pianiste russe parlait bien l'italien, et un Italien lui a répondu que lui, Yahoo, ne connaissait pas sa langue suffisamment pour pouvoir en juger les nuances. « En revanche, ma connaissance du français me permet de savoir que l'on ne dit pas le Concours *de* Tchaïkovski. Toi, tu le dis. Et pourtant tu vis dans des pays francophones depuis quarante ans.

- J'ai une intuition, un sixième sens.

- Il y a des mathématiciens qui pensent que l'intuition joue un rôle très important dans leurs travaux. Par exemple, Gödel pensait que le temps, lorsqu'il était soumis à l'examen de l'intuition, cessait d'exister.

- Nous sommes immortels alors, dit Yahoo.

- Si notre intuition est assez puissante. Mais Gödel cherchait une preuve. Il faisait appel à la rigueur des mathématiques pour appuyer sa thèse intuitive.

- J'aimerais avoir une preuve de mon immortalité », dit Yahoo.

IMMORTALITE (1)

Quand R. Kahana tomba malade, les rabbis envoyèrent R. Josué, fils de R. Idi, pour se rendre compte de son état. En arrivant, il vit que R. Kahana était mort. Il déchira ses vêtements, puis arrangea les déchirures derrière son dos, et revint en pleurant. « Il est mort », s'exclamèrent les rabbis. « C'est vous qui le dites, ce n'est pas moi », leur dit-il, et il ajouta : *Celui qui répand une mauvaise nouvelle est un insensé* (Pr. 10, 18)

Ce n'est pas la résurrection des morts qui m'intéresse et me passionne, malgré l'éloquence de Paul de Tarse. On approche une baguette magique de mon nez, on touche une de mes narines et je ressuscite, après un séjour indéterminé dans la tombe ou en plein air. Pendant ma mort, je

ne profite ni de ce plein, frais, bio-*mio* air ni de la lumière tamisée de mon cercueil qui laisse passer quelques rayons, lasers ou solaires, de sorte qu'on n'est pas réellement dans l'obscurité, dans l'au-delà. L'au-delà n'est pas tout à fait obscur, d'autant qu'on ne sait pas exactement s'il s'agit de l'au-delà ou non. On vous met de côté, tout simplement. Dieu ou Son assistant dit aux autres (qui sont toujours là) : « En attendant, on le met de côté. » On me met de côté et puis les assistants entendent un réveil matin et disent : « Il faut le mettre à l'endroit. » Comme si l'on disait : « Remettons ces chaussettes à l'endroit. » Je n'aime ni cet endroit ni ces chaussettes.

En attendant, il (Yahoo, il n'y en a pas d'autres) cherchait sans doute une preuve de sa liberté et il l'a trouvée dans son appartement qu'il avait acheté à cause de l'absence de vis-à-vis. « Le quartier n'est peut-être pas joli, mais il n'y a pas de vis-à-vis, se disait-il. J'habite Issy, mais j'ai plus de liberté que la plupart des parisiens. » Et il avait l'habitude de renchérir sur cette idée intuitive en se disant qu'un jour il pourrait s'envoler loin de la mortalité parce que, grâce à la présence de Dieu et des anges, il y en avait beaucoup moins dans le ciel, sinon pas du tout. D'après lui, il était tout à fait capable d'imiter l'élan de Natacha Rostova (dont maints écrivains parlent dans leurs romans lorsqu'il s'agit d'un vol cosmique) et s'envoler de son balcon, d'autant qu'aucun mur, aucun vis-à-vis ne l'empêchait de le faire. « Et la force de gravitation ? » La question était posée par sa femme dont l'intuition était plus développée que la sienne. « Je suis sûr qu'Einstein l'a supprimé », a-t-il répondu.

Jusqu'au jour où il a réussi à établir une relation mathématique entre la bibliothèque de Sibylle et la mienne, il avait toujours eu l'impression qu'une bibliothèque contenait plus de livres qu'une autre. Il savait que son raisonnement était logique, et pourtant il voulait une preuve de ce qu'il avançait dans ses pensées. Il ne lui suffisait pas de se dire : « La Bibliothèque du Congrès contient plus de livres que n'importe autre bibliothèque au monde. » C'était trop facile et, de surcroît, n'importe qui aurait pu le dire à sa place. Il lui fallait un exemple concret sans lequel le malaise qu'il ressentait déjà allait le poursuivre – jusqu'à la fin de ses jours, peut-être.

Quand il a vu la bibliothèque de Sibylle, sa collection intégrale de la Pléiade qui l'a toujours impressionnée par sa reliure, il a compris qu'il lui fallait trouver une bibliothèque qui pourrait lui servir de faire-valoir. « Oui, la bibliothèque de Tolstoï est plus petite : elle ne contient pas toute la collection de la Pléiade. Pas un seul livre, en vérité. Mais Tolstoï est mort et si je lui lance une pique, il ne sentira rien. D'ailleurs, il n'a plus besoin de sa bibliothèque, ni de sa faux, ni de sa faucille. » Et puis il fait ma connaissance. Il sait que je suis un des intellos qu'il méprise parce qu'il ne lit ni le Talmud ni le reste. Il est donc inutile de lire le reste et le Talmud, d'autant qu'il sait que la famille est plus importante que les services rendus par des

maîtresses dans toutes les villes où l'on séjourne au cours d'une tournée de concerts et que la santé compte plus que le *Deus sive natura* de Spinoza.

Pendant une rencontre fortuite, il me fait comprendre à quel point ma bibliothèque est nulle par rapport à celle de Sibylle, et la quantité de ses globules rouges triple. Je ne sais pas comment on appelle tous ces foyers de santé qui logent dans notre corps jusqu'à ce que la mort les expulse – ils ne sont après tout que des migrants –, mais je ne doute pas un instant que quelque chose grandit dans le corps de Yahoo lorsqu'il se penche sur les comparaisons et les démolitions de tout genre ; peut-être la vésicule biliaire.

Au cours d'un voyage à Paris, il me demande quelle est ma bouteille la plus précieuse. Je lui réponds qu'il n'est pas facile de choisir, étant donné le nombre des vieilles bouteilles que j'ai achetées dans les salles de ventes il y a une vingtaine d'années. « Latour 26 est l'une d'elles en tous cas, dis-je en fin de compte.

- Tu peux la jeter, dit-il.

- Penses-tu qu'elle soit morte ? Ne serait-elle aussi immortelle que toi ?

- Non. Elle n'a pas d'aussi bons médecins. Elle ne se fait pas soigner à l'hôpital américain. (Il ne le dit pas : ce serait trop ridicule, même pour son snobisme caricatural. Mais il n'en pense pas moins.)

- Je t'assure, ami de longue date, que cette bouteille est bel et bien vivante. Elle a beaucoup de corps et il faut l'ouvrir quatre heures à l'avance. N'oublie pas que j'ai appartenu à un club de dégustateurs. Un jour, nous avons dégusté les vins du XIX^e siècle. Sur douze bouteilles, une seule était morte de sa belle mort. »

Nous nous approchions d'un embouteillage. « J'aimerais m'envoler, tu sais. Pourquoi ne pouvons-nous pas voler au-dessus des embouteillages ?

- Les vis-à-vis te travaillent toujours, à ce que je vois.

- Quels vis-à-vis ? De quoi parles-tu ? »

Il est vrai qu'à cette époque-là (pas si lointaine, après tout), il ne vivait plus à Issy ; il avait déjà acheté un appartement près du jardin du Luxembourg. Sans vis-à-vis, cela va sans dire. Mais à présent, il n'avait pas besoin de le signaler : ce n'était pas le seul atout de son nouvel appartement. À la place du vis-à-vis, il disait donc : « Le jardin du Luxembourg. Je m'y promène tous les jours. » Ou « trois toilettes, sans compter les bidets. Deux salles de bains avec jacuzzi.

- N'auriez-vous pas par hasard un pissoir pour les léopards ? demande un visiteur russe.

- Pourquoi ? Auriez-vous un léopard dans votre ménagerie ?

- Non, mais j'ai un chat tigré que j'ai appelé 'léopard'. »

C'est ainsi que je pourrais mesurer l'espace à ce stade de la narration, car l'espace est partout : dans le domaine de l'amour qui fait son impossible pour le supprimer et aussi à l'intérieur de n'importe quel mépris, rejet, condamnation. On prend un sans-vis-à-vis – même celui dont Yahoo se vantait à l'époque d'Issy – et on y ajoute encore un sans et encore et encore. Et puis on s'imagine qu'un sans-vis-à-vis est infini. Et pourtant celui d'Issy n'était pas si infini que cela, étant donné qu'il y avait des immeubles de l'autre côté du boulevard périphérique. Et il y avait aussi des voitures, des embouteillages, et mon infini ou plutôt mon vide personnel a peur des autres, des voitures, des immeubles et même des autres infinis.

À notre époque mégalomane, un Yahoo s'autorise de déclarer qu'il est immortel parce que Gödel pensait que le temps n'existait pas. Et il n'était pas seul, ce que notre Yahoo ne savait pas, sinon il se serait mis à crier sur les toits (il y a une vingtaine d'années) : « Je suis immortel. » Parménide le croyait aussi ; et Kant, et J.M.E. Taggart – au début du XXe siècle. Moi, je le crois aussi ; en tout cas, je suis aussi immortel que le personnage d'Orson Welles ou celui de Robbe-Grillet.

IMMORTALITE (2)

Je ne sais que faire de l'immortalité. Si on me disait : « Tu es immortel », je serais content, outre mesure peut-être. Mais personne ne me le dit, et personne ne me montre un e-mail signé Dieu – *to this effect*. (D'après les anglophiles, Dieu ne parle que l'anglais.) Pourquoi mourir ? Si vous mourez, c'est fait, c'est fait ; pas la peine de revenir là-dessus. Ne revenez ni là-dessus ni là-dessous : vous avez prouvé votre incapacité de persévérer dans votre être et par conséquent vous n'avez jamais eu ce que Heidegger appelle *Sein*. Vous n'êtes ni *Sein* ni *mine* ni rien du tout. Comment distingue-t-on un être d'un non-être ? Le premier persévère, se casse, persévère, se casse, persévère ; le deuxième se casse, un point (une casse) c'est tout. Et la résurrection ? (Pas de majuscule, pour une fois.) C'est comme si on vous mettait au frigo : on ne vous laisse pas sur la table de la cuisine à cause de la puanteur. Vous passez trois jours au frigo. Et puisque vous n'êtes pas Jésus Christ, pour autant que nous le sachions, vous y passez une dizaine de jours. D'ailleurs, il faut que vos ressusciteurs regardent la date limite qui doit être inscrite sur votre corps. Sinon, bonsoir les dégâts. (La plupart des dégâts ont lieu dans la soirée.) On vous ressuscite, mais votre odeur est tellement insupportable que l'on vous supprime tout de suite. Quant à la date limite, on écrit simplement : « Le Jugement dernier. »

Le premier sans-vis-à-vis n'est pas infini, loin de là, mais un infini ne perd rien de son statut, si on lui enlève une partie ; d'après Cantor. En d'autres termes, un ensemble infini demeure infini, même si on lui enlève presque tout – le cerveau, par exemple. Chaque être humain (chaque être tout court) est infini, qu'il soit paralysé ou privé de tous ses membres. Cette privation n'enlève rien à son statut, à sa dignité. Quant à notre Yahoo, il ne dit pas « d'après Cantor » car il ne connaît ni Cantor ni Kant ni Auguste Comte. Il connaît quelques cartoons, c'est tout.

Yahoo reconnaît qu'il n'a pas de dons et il se peut que cet état de choses indéniable lui cause quelques soucis. (Donc, pas : pas de souci.) Son cœur lâche de temps en temps, et puis il y a relâche : il se sent dispos et se promène au jardin du Luxembourg pendant une heure et demie ; tous les jours. Un de ces jours, la relâche le lâche, et cela recommence de plus belle. Hélas, cette série (*set*) n'est pas infinie. Yahoo est capable de vous dire (personne ne l'en empêche, surtout s'il ne le dit à personne) : « Je serais immortel ou éternel, même si on me privait de tout mon temps, sauf un instant. » Et puis il se rend compte que cet instant approche à pas de géant, et il se souvient de Gargantua ou de Pantagruel ; ou de tous les deux. (Les héros favoris de la femme de Yahoo.) Il leur dit : « Il paraît que vous êtes bons et intelligents.

- Cela dépend, cela dépend.
- Vous êtes des géants, n'est-ce-pas ?
- Spas.
- Vous pouvez donc me porter jusqu'au Paradis et à l'éternité.
- Avez-vous lu le livre ?
- La quatrième de la couverture.
- Et la cinquième ?
- J'avais peur de devenir la cinquième roue du carrosse.
- Et si vous devenez la sixième roue du carrosse ?
- Pour rester en vie, je suis prêt à devenir la onzième roue du carrosse.
- Mais quelle roue du carrosse portez-vous dans vos gênes ?
- Il y en plusieurs, vous savez, dans mes gênes et dans mes jeans.
- Seule la trente-sixième roue du carrosse vous garantit l'éternité. Sinon, le carrosse risque de s'arrêter à cent-trente-trois ans et vous cracherez du sang sur les essieux. Et sur la route.
- Il faut que je m'accroche à mon astre, dit Yahoo.
- À ton désastre, veux-tu dire ? »

Il ne veut rien dire, mon Yahoo, et de toute façon je n'ai plus le temps pour lui. D'ailleurs, je me demande pourquoi j'ai le temps, au lieu de ne pas l'avoir. Vous n'avez pas le temps – on

vous le dit à votre naissance – et vous le répétez à tous ceux qui son prêts à vous sacrifier leur temps pour vous donner des conseils. Vous écoutez leur sagesse (qui sort de la bouche d'Apollon ou de Delphes) et vous entendez : « Œdipe tuera son père. » Vous leur dites, à eux tous, sans exception : « Je n'ai aucune intention de tuer mon père ni ma mère ni Clytemnestre ni Gilles de Maistre. Laissez-moi vivre tranquille sur l'île du capitaine Le Muet, comme disent les Russes. Vous parlez d'un vis-à-vis quelconque. Je ne vois rien devant moi : ni le ventre de ma mère, ses parois, ses émois, ni les voitures qui s'agglutinent devant les feux ou un feu d'artifice. Tout est artifice dans ce monde que j'aborde avec crainte. J'imagine que vous ne pouvez m'épargner le monde. Vous en faites partie, et si je vous demande de me l'épargner, je vous engage à participer à la vie de ce monde. Et d'après Gödel c'est impossible, même si ce n'est pas français. Si vous faites partie de ce monde, vous n'arriverez jamais à prouver que vous en faites partie. Tant mieux, tant mieux. Je prouve que je n'en fais pas partie. »

Je me suicide – pif-paf, pif-paf, pif-paf, pif-paf, pif-paf, pif-paf. Raté, raté, raté, raté, raté.

Il y a un infini qui dit : « Tu veux te soustraire à moi ? en te coupant une jambe ? C'est raté. Tu as toujours autant de jambes que tu veux. Tu en veux combien ? »

- Deux, dis-je.

- Mais tu as une multitude de jambes. Tu peux marcher jusqu'à Saturne ; en tous cas, jusqu'à l'un des anneaux.

- Je préfère d'autres anneaux.

- Ceux de Nibelungen ? »

Il paraît que la tragédie humaine recommence de cette façon : dès que vous parlez d'une alliance, on vous ressort cette blague vénérable : « Avec cette bague et blague, Wagner a épousé Cosima Wagner pour pouvoir créer le *Ring*. » Vous savez que c'est ainsi que la tragédie humaine recommence ; Hitler, entre autres. Mais vous ne dites rien, et vous répétez tout simplement : « J'assume, j'assume. » Vous assumez la fin du monde et les souffrances de billions et de trillions, comme disent les Américains. Vous dites : « J'assume », sans broncher. Quelqu'un, peut-être, bronche pour vous quelque part, à l'autre bout du cosmos, mais vous ne bronchez pas, ce qui va à l'encontre de tous les tests de la mécanique quantique. On chante des cantiques en l'honneur de la mécanique quantique ; vous ne bronchez pas. Les gens se mettent à chuchoter : « Il ne bronche pas, il ne bronche pas.

- Pourquoi ne bronche-t-il pas ? disent d'autres gens. Serait-il partisan d'Einstein ? ou un partisan rouge, soviétique ?

- De quoi parle-t-on ? de l'alliance ? de la résistance ? »

La bêtise est toujours supérieure au reste, à l'exception des nombres et du rire. Yahoo dit : « Sans vis-à-vis », et vous riez à n'en plus finir. Puis vous vous arrêtez pour compter le nombre de vos rires et surtout le nombre de fois que vous avez prononcé le mot « clown » ou « con » à l'intérieur de votre monologue intérieur. Ce qui donne : molj oinhçiuhyb !è t !§(ex'§ek ;lp !è !§((('(' »('§('§(è§èç !à))à)àçà !908908709°9_°9_9_9_9_878965876785765 76576.

Et puis on vous dit que les nombres, malgré leur longévité, ne seront plus les mêmes d'ici un million d'années, même s'il est prouvé par a et par z qu'ils se conservent mieux que les sonates de Beethoven. Vous, vous êtes rempli de nombres (surtout Yahoo) et le même Yahoo, qui n'est toujours pas entre parenthèses – comment se débarrasse-t-on de Yahoo ? – n'aura pas les mêmes millions sur son compte en banque d'ici un million d'années.

Et que restera-t-il de nombres et d'ombres d'ici quelques années – d'ici la prochaine décennie ? Oublions les comptes en banque – je n'aurais aucun problème à essayer d'oublier le mien. Je n'oublie pas le rire que Yahoo provoque dans mon cerveau, dans son rhume et partout ailleurs, car ce rire me fera vivre jusqu'à l'éternité, si j'arrive à le maintenir à ce niveau. C'est ce qui compte, pas les comptes en banque.

Jim Holt dont je suis en train de lire le livre, prétend qu'à la longue, les plaisanteries se confondent avec le bruit de la rue. Sa thèse ne me convainc pas : je ris souvent en relisant Shakespeare, et je suis même sûr que personne ne peut se soustraire au rire en lisant le monologue du gardien dans *Macbeth* – parce que la vie est ridicule et ponctuée de rires. Ce gardien vous parle de son vit, tandis que la vie du roi est déjà hors de la portée de tout le monde : même Shakespeare n'a plus de prise sur elle parce qu'il n'a pas le temps de réécrire cet épisode. Et il n'en a pas envie parce qu'il veut écrire cette tragédie qui, sans le meurtre de Duncan, n'aurait pas de sens. Isadora Duncan, son suicide, aurait pu remplacer le roi dans cette pièce, mais aucune chronique consultée par Shakespeare n'en avait dit mot, de sorte qu'il était presque obligé de se rabattre sur Duncan, Macbeth et compagnie – sa compagnie théâtrale.

Je ris de Yahoo tout seul et en présence de sa femme. Je lui dis en substance : « Ton sage doit savoir qu'il est un clown, sinon il ne se comporterait pas de cette façon. Mais les clowns de Shakespeare et n'importe quel clown digne de ce nom nous apprennent quelque chose. Ton clown de mari m'a appris l'impuissance de la science, des lectures, de tout ce qui sort de l'ordinaire. »

D'accord, je m'intéresse à la science ; pour une fois, je suis d'accord avec tous les moi qui s'intéressent à la science dans la mesure du possible. Qu'en résulte-t-il ? Je me dis que je suis dans une boîte imaginée par Einstein pour prouver que la mécanique quantique ne vaut

rien. Cette mécanique qui agit mécaniquement sur tout ce qui bouge et ne bouge pas, nous dit que je suis dans cette boîte, mais je ne suis pas exactement où je suis. Certes, je suis dans cette boîte mais, malgré sa petitesse (cette petitesse concerne tous les sens du terme), on n'arrive pas à me trouver, même si l'on me cherche au moyen de plusieurs microscopes. On me rassure en me disant que l'on me cherche sans me trouver, mais cela ne m'avance pas car on ne me trouve toujours pas. D'après eux et toutes les planètes que nous consultons pour connaître notre destin, il faut un observateur, un œil et une substance – pour me dénicher. « Ah, c'est lui, dit l'œil.

- En êtes-vous sûr ?

- Oui.

- Comment pouvez-vous en être sûr ? à cent pour cent ?

- Je le connais personnellement.

- Avez-vous fait l'amour avec lui ?

- Non.

- Vous n'êtes donc pas un témoin digne de confiance. Au suivant ! »

Le suivant dit la même chose : depuis quelque temps, je ne fais l'amour avec personne, et ceux (celles) avec qui j'ai fait l'amour autrefois ne s'en souviennent pas. Trop d'amours se sont interposés entre nos amours, et ces derniers ne se trouvent même pas dans les boîtes d'Einstein ou d'Eisenstein : on ne s'est pas donné la peine de les filmer. Il n'empêche que je suis toujours dans une boîte avec quatre vis-à-vis. Mon espace est tronqué, mon temps aussi, me semble-t-il. À un moment donné, j'ai eu l'impression que je me trouvais dans le ventre de ma mère où, paraît-il, tout le monde peut revenir, à part les présidents de tout ce que l'on veut et des prix Nobel qui se montrent partout, non seulement dans les coins de Hyde Park. On applaudit, on admire, tandis que l'on est plutôt discret lorsqu'on se réfugie dans le ventre de sa mère. On ne fait pas de discours ; on ne chante pas des chansons, entouré de jeunes filles quasi nues.

Et puis, si vous êtes dans le ventre de votre mère, on ne vous cherche plus ; et vous voulez que l'on vous cherche, que l'on recherche votre compagnie parce que vous pensez à Descartes que la reine de Suède voulait faire venir pour profiter de ses conseils, pour supprimer ses doutes. Certes, on me cherche et je devrais en être fier. *Primo*, on pense à moi, au lieu de penser aux Dupont et Duval. Ensuite on veut me trouver à tout prix pour démontrer qu'Einstein ou Nils Bohr a raison. (Ont raison.) Il y a des individus qui veulent savoir si Einstein et Nils Bohr ne déraisonnent pas à tout bout de champ. Et si on leur dit : « Oui, ils déraisonnent, mais pas toujours, vous savez », ils répondent : « D'accord, très bien. À présent nous aimerions savoir à quel bout de champ ils déraisonnent.

- Vous parlez du champ magnétique ?

- Nous parlons de la boîte. Et cette boîte n'est pas une boîte de nuit, contrairement à ce que vous pensez. »

Un peu plus tard je comprends que je suis une sorte de Belle au bois dormant ou, comme disent les Anglais, la Belle au bois dormant *of sorts* ; de sorte que c'est un prince qui doit me trouver et me réveiller, même si je ne dors pas. Pour le moment je ne dors pas, mais personne ne sait ce qui peut m'arriver d'ici un quart d'heure. Aucun prophète ne le sait, à en juger d'après ce qui se passe à la bourse. Seul Dieu le sait et Il le dit de temps en temps ; de temps en temps Il dit ce qu'Il sait, un petit bout de ce qu'Il sait. Personne n'entend ni ce bout ni Dieu ni ce sait.

J'attends donc mon prince Charmant et par conséquent, j'interroge tous ceux qui s'approchent de la boîte. « Qui êtes-vous ?

- Je suis Nicolas.

- Vous êtes un prince ?

- Non, je suis un comte.

- Partez. J'attends mon prince.

- Pourquoi ?

- Pour qu'il me réveille.

- Vous êtes déjà réveillé.

- C'est un rêve éveillé que je suis en train de vivre, rien d'autre. Adieu. »

Un jour, le prince charmant jette un coup d'œil dans ma boîte et dit : « C'est lui. Je le jure sur la Bible. » On apporte un exemplaire de la Bible, il met la main droite sur cet exemplaire et jure, jure, jure, jure. Tout le monde est content, sauf un individu qui dit qu'il faut diviser la boîte en deux. Pourquoi ? Pour en envoyer la moitié à Tokyo. Pour quoi faire ? Pour voir si je me trouve à Tokyo ou à Bruxelles. « Je suis à Bruxelles, dis-je, et j'aimerais boire plusieurs bouteilles de bière.

- Vous trouverez toutes les bières que vous voulez à Tokyo. Vous trouverez aussi tous les vins de Bourgogne que vous recherchez depuis longtemps.

- Et le Manneken-Pis ? ma petite puce ? »

Il n'y a rien à faire et je ne parle donc plus. Tu ne m'aimes donc plus ? comme chante Don José. Je ne parle donc plus, pendant que je chante à l'intérieur de la boîte, en attendant qu'on me laisse sortir et profiter à pleins poumons de l'air frais et de fraises qu'on ne trouve pas dans la boîte. Oui, dans la boîte il y a pénurie de fruits rouges, si étrange que cela paraisse.

D'après les secousses que je subis dans ma boîte, je me rends compte que je ne suis plus en Belgique, à l'abri de mon toit. Par parenthèses, cet abri présuppose la présence de ma cave

qui doit être à ma disposition dès que la recherche de mon identité devient trop pénible, pour ne pas dire insupportable. Je me demande qui je suis et je ne trouve pas de réponse à cette question. Je descends donc dans ma cave, je cherche une bouteille appropriée à la recherche de l'identité personnelle (pas celle qui se réfère à tout ce qui est impersonnel), je trouve cette bouteille, je remonte à la surface de la terre et j'ouvre la bouteille ; mais pas la boîte, que Diable m'emporte. Et cette boîte se trouve à présent à Tokyo, si mes souvenirs et mes calculs sont exacts. Mais je suis à Bruxelles, moi, et je commence à trembler. Tous mes membres – tous les membres du club Valéry Aleff – se mettent à trembler en attendant le verdict des physiciens qui s'apprêtent à ouvrir la boîte à Tokyo. Si je suis dans cette boîte-là, ils diront : « D'accord, il est ici, avec nous. Il n'est pas à Bruxelles. » Supposons que je sois ici, à Bruxelles, et pas avec eux. Certes, j'avais l'impression de voyager dans l'espace, dans un avion – pas en première classe, je vous signale. J'avais aussi l'impression d'atterrir quelque part – à Tokyo, selon toute vraisemblance. Cette vraisemblance n'est pas très vraisemblable, mais laissons tout cela de côté, pour le moment ; en dehors de cette boîte et même de ce monde.

Les princes ouvrent la boîte et disent : « Il est ici, notre chouchou chéri. Comme il est mignon, n'est-ce pas ? Il est encore plus mignon que nous ne le croyions. Il est donc ici, parmi nous, un membre de notre club. Il est à la fois la Belle au bois dormant et le Beau à la boîte dormant. Charmant, n'est-ce pas ? » Je crie sur les toits que je ne suis pas dans cette boîte-là, quoiqu'ils disent et pensent ; je suis dans cette boîte-ci qui se trouve à proximité d'un magasin où l'on vend des bières dignes de ce nom. De quel nom ? De mon nom, par exemple. Qui plus est, mon chat n'est pas à Tokyo, et pour rien au monde je ne lui ferais subir un tel voyage, même s'il se trouve à mes côtés, dans sa boîte, dans notre première classe.

Vous mettez un chiffre quelque part, et vous vous dites que ce chiffre est lié à son double, quel que soit la distance qui les sépare. Le chiffre que vous choisissez est 3, comme d'habitude. Vous voyez ce chiffre partout. On dit que les ivrognes voient des doubles partout – des doubles de tout ce qu'il y a et même n'y a pas. Ils voient par exemple, le double de *n'y a pas*. Ils voient *n'y a pas* ici et puis, en faisant un tout petit effort, ils voient *n'y a pas* là-bas. Et bien, ces *n'y a pas* sont de mèche, de sorte que si vous effleurez ce *n'y a pas*-ci, l'autre *n'y a pas* se mettra en branle – même s'il se trouve sur une étoile lointaine dont des siècles-lumière nous séparent depuis des siècles et des siècles (des ténèbres).

Il paraît que nos prêtres se mettent à l'ordre du jour et évoquent la mécanique quantique assez souvent et un peu partout – dans nos églises et aussi dans nos salles à manger, au cours de nos dîners. Ils nous disent que nous sommes déraisonnables parce que nous mettons la raison bien au-dessus de l'amour qui est pourtant capable d'éparpiller le monde tout le long de la

même onde. « Prenez les particules dont la mécanique quantique nous entretient, disent-ils. Les physiciens les séparent, si bien qu'une particule prend sa place à l'un bout de l'univers et l'autre se place à l'autre bout. Mais si une particule donne un baiser à l'autre particule, cette dernière répond par un baiser que personne n'attend d'elle. Malgré la distance, malgré toutes les années et toutes les lumières que l'on trouve entre les deux particules, elles s'aiment tendrement – comme les personnages de La Fontaine. Et vous, que faites-vous ? Vous êtes assis l'un à côté de l'autre et vous vous chamaillez à n'en plus finir. Vous échangez des coups bas, pas des baisers. Vous vous enlisez dans un procès ridicule au bout duquel vous gagnez cinq euros et le mépris du monde entier. Les particules subatomiques vous donnent une belle leçon, mais vous ignorez cette leçon. Et vous faites la sourde oreille à mes sermons, à mes appels à votre cœur, à votre chaleur humaine. »

Un deuxième prêtre aborde le sujet brûlant de l'amour d'un angle différent, même s'il demeure fidèle, lui aussi, à la mécanique quantique. Il parle de la « densité de présence » en en donnant la définition suivante : « Le pouvoir et l'omniprésence de l'amour. » Cet amour, d'après lui – mais l'amour est toujours et partout le même – vit dans notre cœur et sa présence est dense et sa présence (figurez-vous) danse. Oui, l'amour danse parce qu'il est joyeux, et si on lui demande si Zarathoustra danse parce qu'il aime quelqu'un, il répond : « L'univers danse, lui aussi. Tout ce que l'on regarde irradie la joie et cette joie est si irrésistible que l'on se met à danser, même si l'on est paralysé ou à moitié mort. » Et puis il revient au sujet qui lui tient à cœur parce que ce sujet se trouve dans son cœur ; il s'agit une fois de plus de l'amour.

Bien sûr, il n'y revient pas vraiment car il ne quitte jamais l'amour. Et, d'après lui, nous ferions de même, si nous nous donnions la peine de fureter dans tous les coins de notre cœur. « Il est là, il est là, répète-t-il, et il est dense, aussi dense qu'une foule que nous voyons devant la basilique de Saint-Pierre à l'occasion de la bénédiction urbi et orbi. Il suffit d'ouvrir ou d'orbir ou d'urbir votre cœur pour pouvoir scruter votre for intérieur où l'amour se blottit contre une paroi quelconque. Du coup, vous deviendrez l'observateur de l'amour qui se mettra à danser, inspiré par votre regard scrutateur. »

L'amour danse, l'amour chante, et je me demande ce que je fais dans cette galère. Hier, je suis allé chez des amis pour assister à un dîner, pour écouter plusieurs discours à propos des merveilles proposées et soulignées par notre époque. On me disait que notre époque continuait à avancer – surtout à cause de la mécanique quantique qui nous prépare déjà à d'autres iPods (ippons, iodas). Je ne sais pas comment tout cela s'écrit, mais je sais qu'il y a des communications partout, comme si l'on était sur le point d'arriver à un consensus, un sensus, un sens commun ou simplement à un sens – celui de l'odorat, par exemple. Le monde entier

s'assied autour d'une rose, pour simplifier les choses, et l'on hume, hume-t-on, l'on hume, hume-t-on. On devient humain par la même occasion ; et il y a aussi des hymens avec leurs nœuds et leurs extases.

On perd les pédales. On se sent enfermé dans une boîte où l'on est en butte aux moqueries, de sorte que l'on veut en sortir pour aller dans une autre boîte ; comme si cette autre boîte garantissait la paix d'esprit ou n'importe quelle autre paix. Je sors de ma boîte où l'on ne me trouve toujours pas, et je vais chez mes amis ; je sonne à la porte de leur boîte pour passer une soirée avec eux et avec un homme que je ne connais pas. Cet homme est adorable ; sa femme insupportable. Tout ce qu'elle a est insupportable en commençant par sa voix, en terminant par sa voix. (Comme si elle avait fumé toutes les cigarettes du Brabant Wallon en une seule journée.) On fait une boucle et l'on termine par sa voix qui continue à parler des avantages de notre temps où les portables surgissent à tour de bras, sans parler des theyPods.

Elle parle de ses voyages en dehors de son corps. « Un matin, j'ouvre les yeux et je me sens aussi légère qu'une plume. Et je pars à l'aventure, je traverse ma fenêtre, je vole au-dessus de la rue, et puis j'entends une voix qui me demande : 'Veux-tu rentrer chez toi, dans ton corps non-astral ? Veux-tu vivre dans la lumière ?

- Que l'on voit d'habitude au bout d'un tunnel ?

- Exactement.' »

Quant à moi, je déteste ces lumières et ces tunnels que tout le monde voit. Et puis tout le monde meurt en laissant parler sa douleur.

Il y a une douleur dans une prison ; il y a une douleur dans une autre prison. Cette dernière douleur (elle n'est certainement pas la dernière) vibre au même rythme que la douleur qui se trouve au bout de toutes les lumières qu'on imagine pour se persuader qu'il y a une lumière au bout du tunnel archi-ultime – définitif, comme on dit aujourd'hui. Grâce à la mécanique quantique, toutes ces douleurs vibrent à l'unisson. Au lieu de refermer la boîte une fois pour toutes, l'observateur met une paire de lunettes sur son nez, sa figure, ses yeux, ses papilles, et il voit les douleurs avec plus de précision.

Je n'aime pas la lumière dont ils parlent, tous ces tunnels, tous ces immortels qui nous assurent que, grâce à leur coma, ils savent que c'est la lumière débordante qui nous attend. La lumière déborde tout ce qu'il y a à déborder et je ferme les yeux, je me couche pour être à l'abri de la lumière. J'aime la lumière tamisée, et je crois sincèrement que Dieu n'a pas besoin de tape-à-l'œil pour converser avec nous. Ne peut-on pas lire le Talmud à la lumière issue d'une lampe que personne ne prend pour le soleil de la résurrection ? ou celui de la continuation ?

Pourquoi parle-t-on toujours de tonnelles avec les paradis au bout, de lumières aveuglantes ? Les paradis n'existent pas dans les serres que l'on traverse pour jouir de toutes les senteurs et leurs profondeurs, fondeurs et heures. À chaque heure sa profondeur.

Vous me laissez de côté ; vous me réveillez grâce à votre réveille matin, à votre bzik, bzik, bzik, brick. Je me réveille et je trouve l'immortalité basée sur trois principes. Je ne dois pas connaître ces principes : leur force réside dans l'ignorance sainte. Vous oubliez tout, vous ne savez rien ; ou vous savez tout mais n'oubliez rien.

On vous ressuscite avec les moyens du bord et vous faites de votre mieux – et de notre mieux et pire, parce que nous avons voté pour vous – pour arriver au piédestal et exécuter les travaux les plus pénibles, horribles.

La recherche de moi-même, si nécessaire soit-elle, se borne à la lecture des passages qui se rapportent à tout ce qui m'arrive, même si rien ne m'arrive ou ne peut m'arriver ou ne peut se rapporter. Hier, on me parlait du chemin de l'avenir que la mécanique quantique se fraie quelque part, peut-être dans notre monde – un monde entre autres. Je parlais de nos ancêtres pour qui j'écrivais ce que j'avais à écrire. Ma voisine de table évoquait ses sorties de son corps ; moi, je parlais de mon envie de sortir du monde sans sortir. « Quand je sors de mon corps, je suis partout, disait-elle.

- Partout ? où ? parmi ces marécages ?

- Je me sens unie au cosmos.

- Le cosmos est peut-être infini. Notre temps ne l'est pas. Notre temps me prive de cette omniprésence dont vous parlez avec ostentation. Je ne veux pas couvrir ce monde-ci de mon corps. Qu'il trouve une autre couverture. J'écris pour nos ancêtres, je m'étends dans le passé.

- Mais vous ratez le présent qui est merveilleux. Voyez les téléphones portables. »

CONNAISSANCE

ERKENTNISS

CONNAISSANCE

Si je pars à l'aventure en quittant mon corps, je pourrai couvrir le cosmos qui ne m'intéresse pas et m'effraie par la quantité d'idioties qu'il contient. Pourquoi dois-je mettre mon corps par-dessus ces idioties ? Je n'ai rien à voir avec elle. Seuls les génies m'intéressent ; seuls mes frères et sœurs éveillent la curiosité en moi. Parfois, on me dit : « Vous savez que la mécanique quantique vous attribue un double qui loge et qu'on nourrit sur Sirius. Quand vous êtes de mauvaise humeur, lui aussi, il est renfrogné. Il vous comprend, vous savez. Vous avez besoin de ceux qui vous comprennent, de votre club de fans. Allez vers lui, ce qui est d'autant plus facile que vous ne devez aller nulle part : facebook suffit largement. »

Je ne cherche pas n'importe qui, et à vrai dire je ne cherche personne : tout vient vers moi au moment voulu. Je ne sais pas si je veux ce moment ou si c'est réciproque : parfois, j'ai l'impression qu'un moment n'existera jamais sans moi, sans ma volonté de puissance momentanée. Je me dis : « Un moment, pourquoi pas ? » et le moment surgit de nulle part ou peut-être de quelque chose : d'une colline, par exemple. Nous vivons ensemble pendant un moment ; nous nous embrassons, nous nous disons, « Au-revoir, *see you* lors de l'éternel retour. Au début de votre éternel retour vous logez au Sofitel, n'est-ce-pas ?

- Spa.

- Ou commencez-vous votre éternel retour aux Caraïbes ? »

Pour moi, ce fameux et coûteux éternel retour a dû se dérouler dans le passé – grosso modo jusqu'au XXe siècle. Et puis on a dit : « Les problèmes techniques nous empêchent de continuer notre programme au-delà de cette limite prescrite par le destin. » Vous n'avez qu'à vous rabattre sur la Torah, même si vous n'êtes pas rabbin. Vous devez toujours vous rabattre (rabbiner) sur quelque chose ou quelqu'un, et cette loi m'oblige à recevoir des Yahoo, au lieu de me consacrer à la lecture sacrée du Talmud. Si vous vous rabattez sur vos invités ou sur ceux de quelqu'un d'autre, sans parler de tous les maîtres de maison, vous vous emportez, vous vous emportez loin du calme et de l'harmonie. La Torah vous remet d'aplomb : « Car la pression du lait produit de la crème, la pression du nez produit du sang, et la pression de la colère fait sortir les querelles. » Même si vous n'êtes pas vraiment colérique, ni nerveux, ni ambitieux, la pression du nez – vous en êtes coutumier. Vous le pressez jour et nuit, même si vous n'êtes pas inquiet et si aucune angoisse ne vous perce le cœur. Vous pressez le nez, vous l'appellez « nez pression » ; lui, il vous appelle « maître pression ». Votre sang recouvre non seulement vos oreilles et votre drap, mais aussi le monde entier. C'est ce que l'on appelle *non-local connections, if you please*.

Vous cherchez de la crème fraîche – pour des tas de raisons. En qui peut-on trouver la crème de la Torah ? En celui qui, pour l’amour d’elle, vomit le lait du sein maternel.

Nous avons longuement parlé des morts à la table où nous mangions n’importe quoi. Les morts viennent chez nous, auréolés et habillés de bleu. Ils ne nous lèguent rien, à part quelques bijoux sans valeur, mais cela ne m’empêche pas de vivre parmi eux. De mon corps je couvre le passé presque entièrement.

ALEFF

ALEFF

ALEFF

Je vomis le lait du sein maternel. J’oublie le sein maternel. J’ai assez de lait dans mon propre corps. Je le vomis peu à peu, jour et nuit, et je ne vois plus ma mère. Elle ne m’implore plus depuis les nuages.

Sommes-nous reliés ?

Le vomissement est une étape importante dans l’alchimie talmudique. Pendant quelques jours, on ne fait que vomir, et l’on va jusqu’à vomir le lait de sa mère. Il y a d’autres mères, d’autres laits. Y a-t-il un vrai lait, une vraie mère ?

Quiconque se déprend de l’étude de la Torah ne trouvera en lui aucune force pour le soutenir aux jours d’adversité : *Si tu faiblis, aux jours d’adversité ta force n’est que détresse.*

Les jours de l’adversité sont là, tout autour de moi, si bien que l’on dira que le temps est circulaire. Où est mon prochain jour d’adversité ? À gauche. Et puis à droite, et puis derrière moi dans le mauvais sens du terme. Les malheurs s’abattent sur moi, et si je me retourne pour m’enfuir, ils s’abattent sur moi une fois de plus.

Je vomis le lait de ma mère ; je vomis mon propre lait ; je vomis mon yaourt, mon fromage de chèvre. Je vomis mon corps, mon esprit, mon destin. Je vomis le poème suivant :

S’il y a encore

Quelque chose,

Éloigne, éloigne

Cette chose d’ici

Pour qu'elle puisse
 Arroser de lait
 La voie lactée.

Il est difficile de vivre sans un vis-à-vis qui nous renvoie à nous-mêmes, d'une manière ou d'une autre. Vous lancez un ballon en direction du mur d'en face et le ballon rebondit pour rebrousser chemin, revenir et se reposer dans les paumes de vos mains, ce qui veut dire que le cosmos répond à votre appel et vous dit même « merci » de l'avoir appelé. S'il n'y a pas de vis-à-vis, personne ne me trouvera, même si le monde entier regarde la mer, comme il le fait dans un poème de Frost. Il en va de même pour le ciel où je me perdrais à la première occasion. Et la première occasion se présenterait à la première occasion – à l'intérieur d'un premier nuage ou même de la première goutte de pluie, si je deviens infinitésimal au cours de ce processus. (Quel processus ? Tous les processus sont cosmiques ou mystiques, comme disent les gourous.) N'importe quel vis-à-vis – Yahoo est un vis-à-vis de rechange – vous offre un écran où vous voyez ce que les autres y écrivent : *fuck*, par exemple. Tout le monde connaît l'anglais, surtout en Belgique, et ce monde écrit « *fuck* » dès que ce monde voit un mur. Il y a des individus qui se sentent malheureux, s'il n'y a pas de murs dans leur voisinage. Ils se mettent à écrire « *fuck* » dans l'air, mais l'air ne garde pas leurs missives parce qu'il est mince (*thin*).

Alors les francophones prennent leurs dictionnaires, regardent tous les mots qui se réfèrent à l'air et à son humeur et disent : « L'air doit devenir *thick*. » La densité de présence, comme disent les physiciens. L'air est dense à présent et une main invisible – pas celle qui guide l'économie libérale, hélas – y écrit « *fuck* ». Et puis un observateur ouvre la boîte, voit le mot et dit : « Il n'y a rien dans cette boîte. » Et le mot « *fuck* » meurt de mort naturelle. Il va sans dire que *fuck* lui-même ne mourra jamais, mais il ou elle peut mourir par-ci, par-là : sur un vis-à-vis, par exemple.

Si j'avais un vis-à-vis, je l'arroserais du lait de ma mère, de ma grand-mère, de mon propre lait que je garde au frigo ; et aussi de l'eau bénite que mon cousin me rapporte de Russie à chaque fois qu'il visite l'Europe. On se rencontre à Paris ou à Londres ; il me tend plusieurs litres d'eau bénite et je mets dans sa valise plusieurs kilos de fromages dont les Russes sont dépourvus depuis que les sanctions des ennemis occidentaux se sont abattues sur leur pays. Et j'y écris quelques poèmes, en russe, en anglais et en français. Ou plutôt, en craignant qu'un vaurien ou un diabolin n'efface mes révélations poétiques, j'y mets « *fuck* », comme tout le monde : personne ne l'effacera, j'en suis sûr ; même pas un agent de police.

Josué : Que sont-elles ?

Nathaniel : Deux tas d'immondices.

Josué : Et son menton ?

Nathaniel : Un tas d'immondices.

Josué : Et son cou ?

Nathaniel : Un gros tas d'immondices.

Josué : Il paraît que chaque parole prononcée par le Saint, béni soit-il, remplissait le monde entier de parfums.

Nathaniel : C'est exact.

Josué : Que se passe-t-il à présent ? Le Saint, béni soit-il, ne parle-t-il plus ?

Nathaniel : Non.

Josué : Pourquoi ?

Nathaniel : Parce que tout est dit. Parce que ce n'est plus la peine de parler. Cela ne sert à rien. Rien ne sert à rien.

Josué : J'aimerais trouver un rien qui serve à tout.

Nathaniel : Tu es un des nôtres.

Josué : Jusqu'ici je ne trouvais que le tout qui ne servait à rien.

Nathaniel : Tu es un des nôtres.

Josué : Il paraît que, de ses réserves célestes, le Saint, béni soit-il, sortait le vent qui répandait au loin le parfum dont nous avons parlé tout à l'heure.

Nathaniel : Ce sont les êtres humains, maudits soient-ils, qui s'occupent du vent à présent.

Ma femme (Chaline, une passeuse d'âmes) dit que, lorsque elle dirige les âmes des morts vers une sortie appropriée ou carrément vers leur nouveau domicile, elles la remercient en créant un parfum céleste (Ciel N° 5) dont elle jouit pendant un bon quart d'heure. Aujourd'hui, seuls les morts en sont capables, mais je me demande si *tous* les morts sont à la hauteur de cette tâche. Si Yahoo était mort, il serait capable de reprendre sa tâche d'empoisonneur de l'air. (C'est pour cela que je ne désire pas sa mort.) À ma demande, Chaline et tous ses collègues feraient leur devoir, je n'en doute pas un instant : ils chasseraient l'âme de Yahoo de la surface de la terre car sa place est bien au-dessous de tout ; au-dessous de tous les cimetières, de tous les terrains vagues, de toutes les vagues que les océans déversent sur nous. Mais à chaque manœuvre, à chaque stade de cette chasse au grand sorcier, l'air deviendrait de plus en plus

irrespirable. À la longue, les chasseurs renonceraient à leur devoir pour ne pas mourir d'étouffement, pour persévérer dans leur être, pour ne pas entamer leur non-être.

BOÎTE

Si je dis à Yahoo qu'il ne doit pas faire le clown car il y a en assez dans les parages (Trump, Hollande et quanti tutti) il pourra me répondre : « Le Saint, béni soit-il, ne donne la sagesse qu'à celui qui a de la sagesse. D'après toi, je n'en ai pas. Je ne l'aurai donc jamais. » J'imagine que son grand-père lui a dit un jour : « Yahoo, tu n'es pas intelligent. Ta force réside ailleurs : tu peux gagner de l'argent car pour cela on n'a pas besoin d'intelligence. Il suffit d'avoir un sixième sens et de connaître quelques trucs. Ne perds pas ton temps à lire des livres. Tu n'y comprendras rien ou tu comprendras tout de travers. Il vaut mieux ne rien comprendre que tout comprendre de travers. Les travers de toutes sortes gâchent la vie. Le Saint, béni soit-il, donne la sagesse aux sages et la science à ceux qui savent comprendre. Il leur donne ce qu'ils ont déjà. Tu le sais – on ne fait de la publicité que pour les produits et les artistes qui marchent déjà, sinon on perd de l'argent. Si le Saint, béni soit-il, décidait de te donner la sagesse, il perdrait beaucoup d'argent. À ta place, je ferais en sorte que l'argent destiné à ta sagesse atterrisse dans ta poche. À ta place, je dirais ceci au Saint, béni soit-il : 'Oh Saint, béni sois-tu, je sais que tu es magnanime et que tu veux que nous soyons tous des sages. Mais un autre saint que je ne bénirais pour rien au monde, ne m'a rien donné pendant mon séjour dans le ventre de ma mère. Il aurait pu lui donner les cachets de sagesse, en disant : 'Chère Madame, vous devez prendre trois cachets par jour. Si vous le faites, votre fils sera un sage.' Il ne lui a rien donné du tout. Ou bien il lui a tout donné, mais ma mère s'est dit : 'A quoi bon devenir un sage ? Les sages défient les autorités et le sens commun. Ils finissent leurs jours soit en prison, soit dans la rue, lapidés par la foule des ignorants ou de mécréants.' Donc, ma mère a vendu ses cachets à notre voisine dont le fils vient de recevoir le prix Nobel de physique. »

J'ai fait un mauvais rêve, encore un. Faire un mauvais rêve est une plus dure semonce que d'être battu, *Car Dieu agit ainsi afin qu'on le craigne*. On me bat, on me bat. Je dis : « Arrêtez, je préfère un mauvais rêve. » Je fais donc un mauvais rêve où l'on me bat à mort, à mort, à mort. Je dis : « Arrêtez, je préfère la réalité où l'on ne me bat pas à mort. » Je me réveille et on recommence à me battre ; et je me demande si l'on me bat à mort ou non. Je me dis que pour le moment, on me bat à vie et pas à mort. C'est-à-dire qu'à la fin de l'opération, je vivrai couvert de bleus. Au bout d'une demi-heure je me dis que l'on commence à me battre à mort,

de sorte que si j'ouvre la boîte d'Einstein je verrai la mort et pas moi-même. Je leur dis à tous que je crains Dieu. « Et nous, nous crains-tu ? » me demandent-ils.

- Je craigne Dieu plus que vous.

- Alors, d'après ce que nous entendons, tu nous crains moins que Dieu. »

Et ils redoublent d'efforts. « À présent, disent-ils, tu nous crains comment ?

- Comment, comment ?

- Plus ou moins ?

- Je vous crains plus.

- Tu nous crains plus que Dieu ou non ?

- Je vous crains deux fois plus. Mais je crains Dieu dix fois plus.

- C'est par la sagesse que l'Eternel a fondé la terre, c'est par l'intelligence qu'il a affermi les cieux ; c'est par sa science que les abîmes se sont ouverts. Que se passerait-il si tu étais Dieu ?

- Je ne sais pas. Je n'ai pas assez de sagesse pour répondre à cette question.

- Tu n'aurais pas fondé la terre.

- Tant mieux, tant mieux. La terre est affreuse. La vie aussi. La terre ne s'occupe que de nos cadavres. Elle ne nous prépare que sa tremblote.

- Tu n'aurais pas affermi les cieux.

- Tant mieux, tant mieux. Les cieux nous font peur avec leurs éclipses. Ils nous envoient des météores, des ouragans et de la grêle.

- Tu n'aurais pas ouvert les abîmes.

- Je peux me passer des abîmes.

- Tu n'aurais pas ouvert un abîme dans ton cœur qui s'appelle 'le désespoir'. Tu n'es pas créé à l'image de Dieu. »

La crainte et le tremblement logent dans mon corps, même si la terre ne tremble pas et si les arbres ne craignent rien. Ce que je crains, c'est ce qui m'arrive ; ce que je redoute, c'est ce qui m'atteint. Il ne s'agit donc pas d'angoisse : je ne crains pas quelque chose de flou et d'incertain. Ce que je crains est certain car cela m'arrive, et je me demande quand je finirai de craindre cela car il n'y plus rien à craindre. Je souffre et c'est l'augmentation des souffrances qu'il faut craindre. Je redoute ce qui m'atteint, mais je ne le redoute plus car je suis déjà atteint. À présent il faut retirer la flèche de mon corps, et cette opération liée à l'extraction de la flèche est le sujet de ma redoute.

Vous savez qu'il y a quelque chose dans une boîte. Vous ne savez pas ce que c'est, mais vous savez que si vous ouvrez la boîte, vous verrez quelque chose. Vous donnerez vie et identité

à cette chose. Vous ouvrez la boîte et y trouvez un fouet. Vous acquiescez d'un signe de tête et vous vous mettez à vous flageller.

Vous vous flagellez jusqu'à ce que le sang apparaisse un peu partout – même sur le mur d'en face, sur votre vis-à-vis favori. Vous êtes peut-être sur votre lit de mort, et vous lisez les psaumes de votre vie.

Je craignais, je tremblais.
Je versais mon sang
Pour ma patrie, pour ma santé,
On me saignait et je mourais comme Gogol.
Cela ne servait à rien.
Rien ne sert à rien : ce fouet,
Cette boîte où il y a toujours quelque chose,
Quelqu'un, Einstein, Gödel, Gogol, Mogol, Google.

Dès que vous tombez malade, un médecin arrive et dit qu'il faut vous saigner, sinon vous saignerez abondamment et autrement. Vous dites que vous êtes contre cette saignature – « signature », comme dit Böhme, corrige le médecin – parce que Gogol en est mort il y a presque deux siècles. « Gogol n'est pas mort de ça, dit le médecin.

- De quoi est-il mort, d'après vous ?
- Du vis-à-vis, dit le médecin.
- Quel vis-à-vis ? celui de Yahoo ?
- Il y n'a qu'un seul vis-à-vis, d'après Tolstoï. C'est le cercueil.
- Voulez-vous dire qu'il a été enterré vivant ?
- Exactement.
- Faut-il toujours choisir des appartements sans vis-à-vis pour conjurer le sort ?
- Oui.
- Et la monade de Leibniz ? »

Mais avant de recevoir un philosophe ou quelqu'un qui connaît la philosophie trente-six fois mieux que Yahoo, vous affrontez un prêtre et son sermon sur l'amour. Vous répondez que vous n'aimez personne parce que le monde est détestable et que personne dans ce bas monde n'est créé à l'image de Dieu. « Pas vous, Père. Les Pères de l'Église oui, vous non. » Et puis vous lui dites que l'amour est mathématique – d'après Paracelse qui, entre nous soit dit, n'était pas vraiment un mathématicien. Et vous expliquez à votre Père (le vôtre est mort il y a très

longtemps) qu'à chaque créature correspond un *Gestirn* ou *astrum* – invisible. « Je le vois, (dit le Père, mais vous ne l'écoutez plus)

- De même que 'l'ombre' du corps matériel lui survit comme 'larve', ou dans la poudre de momie, le 'corps astral' des âmes échappe aux déterminations spatio-temporelles et permet entre elles des communications instantanées. Vous me suivez ?

- Je suis obligé de vous suivre.

- Comme une ombre ?

- Comme une ombre.

- Comme mon corps astral ?

- Que Dieu m'en garde. Vous êtes un grand pêcheur, *a man-hater, a woman-hater*. Vous haïssez le monde entier, vous méprisez la création.

- Sauf les animaux et les plantes. Et mon corps astral gravite dans l'orbite d'un ignare imbuvable, d'un certain Yahoo. Je dois admettre qu'à travers nos âmes vit un esprit subtil qui, pareil à Dieu, se manifeste dans le cosmos au moyen des corps. Nos corps astraux, celui de Yahoo et le mien, s'embrassent fraternellement et si délicatement qu'ils donnent naissance à un esprit subtil. Vous pigez ?

- C'est trop subtil pour moi.

- Ce qui prouve indéniablement la véracité de mes propos. À présent, si vous me le permettez, j'aimerais me pencher sur la monade de Leibniz. »

Mais avant de me plonger dans la monadologie, je tressaille d'horreur car mon œil mental, indépendamment de ma volonté, m'esquisse la rencontre de nos corps astraux (celui de Yahoo et celui de votre humble serviteur). Son corps dit : « Es-tu venu ici pour m'insulter ?

- Et toi ? Es-tu venu ici pour me dire que je ne parle pas l'italien ?

- Oui, je confirme que tu ne parles pas la langue de Dante.

- Et toi, tu ne parles pas la langue de Pessoa.

- Et toi, tu ne parles pas la langue de Balthazar Gracian.

- Et toi, tu ne parles pas la langue des trois Grâces.

- Et toi, tu ne parles pas la langue de Grace Kelly.

- Et toi, tu ne parles pas la langue de Samuel Johnson.

- Et toi, tu ne parles pas la langue de Lao-Tseu.

- Et toi, tu ne parles pas la langue du Che.

- Et toi, tu ne parles pas du tout. *Ni bé ni mé ni koukarékou*, comme disent les Russes.

- Et toi, tu ne parles même pas le russe.

- Et toi, tu ne parles pas le biélorusse. »

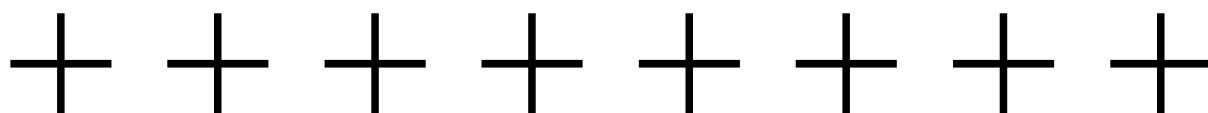
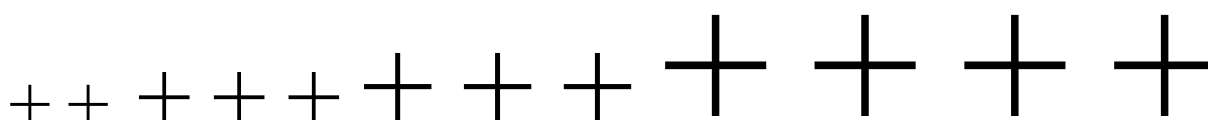
Je ne sais pas ce qui pourrait se passer dans l'espace astral et entre les corps qui flottent dans cet espace, après avoir perdu leur stupidité mentale et toutes les autres stupidités que l'on attribue à notre cerveau qui ne marche pas bien, même si l'on dit qu'il est en marche. Malgré mon amour des hommes (et des femmes) je ne saurais embrasser un corps d'homme dont les caractéristiques ne correspondent pas à mon sens esthétique. En revanche, les corps qui se rencontrent au diable vauvert ou plutôt au Dieu vauvert ne propagent pas de mauvaises odeurs ni ne pâissent des incon vénients liés à la fermentation, aux exhalaisons, aux parfums mal placés, surabondants. Je suis prêt à approcher n'importe quelle tarentule, au lieu de rencontrer mon ami de jadis sur le plan terrestre, funeste. Mais le plan astral ouvre des perspectives que mon corps serait capable d'accepter, à condition de ne pas rester en contact trop direct avec un autre corps qui débite des bêtises à longueur de journée.

Et qu'on ne me demande surtout pas d'entrer en contact physique du premier degré, sinon je craque une fois pour toutes. Comme Ivan Karamazov, je refuse le ticket qui nous donne accès au Paradis où les jeunes filles attendent les vieux messieurs avec délectation. Mais ce contact physique est peut-être une condition *sine qua non* de toute harmonie post-mortem (post-moderne), si bien que non seulement j'embrasse Yahoo, mais aussi je couche avec lui dans le même lit, et nous faisons l'amour de tous les côtés : il est facile d'explorer tous les côtés et tous les aspects de la vie en tant que corps astral.

Les corps astraux qui font connaissance dans le royaume astral doivent se rendre compte qu'ils ne sont pas là pour faire l'amour et oublier leurs contentieux. Ils sont là pour former Adam Kadmon ou l'homme cosmique qui sera, à l'heure due ou indue ou à n'importe quelle heure ou minute, crucifié sur la matière. Voici la matière et vous y serez crucifié – c'est ainsi que vous, tout gourou que vous êtes, expliquez cet événement aux néophytes, aux corps astraux qui s'agglutinent autour de vous. Vous dites : « Voici la matière :

« et vous êtes obligé de vous coucher sur cette matière. Pourquoi faire ? Pour être crucifié.

Voulez-vous que je vous montre la croix sur laquelle... » + + + ++++++++ +



Pour démontrer l'adhésion de nos parties, de nos membres, nous devons nous coucher tout au long de cette croix, le long de tous ses membres qui nous unissent. Unissons-nous, unissons-nous. Par la mort et la résurrection, nous avons triomphé de la matière et du Démon.

Les corps astraux ne sont pas aussi spirituels qu'on ne le pense car ils se souviennent de leur corps tout court (tout corps), et les mêmes querelles éclatent sans qu'on s'en rende compte, sans qu'on s'en défende. Il y a une querelle à droite, à gauche, et l'harmonie à laquelle on aspirait en pensant que les corps astraux étaient plus sages se révèle nulle et non avenue, et la dissonance est là – aussi féroce que lors des rencontres de leurs homologues corporels. Ils disent, par exemple : « Nous sommes plus corporels que le corps. Nous sommes plus féroces que la férocité. Nous sommes moins astraux que les astronautes. »

Et puis tout le monde se couche sur la matière ou sur la spiritualité : l'essentiel est de se coucher et de dormir une fois pour toutes. Ou deux fois pour toutes.

ASTRES

J'ai toujours pensé que sur le plan astral l'amour régnait sans partage à cause de la dissolution du moi, si chère à Maître Eckhart. S'il n'y a pas de « moi », il n'y a pas de Yahoo

ou plutôt de « lui », et si son indolence insupportable n'existe plus, il n'est qu'un corps parmi d'autres. Il est un corps astral qui n'exhibe ni son ancienne laideur ni une nouvelle laideur : tout est beau dans le royaume des astres. Vous apercevez un point de lumière, un foyer de lumière et à mesure que vous vous en approchez, vous entendez ses paroles de plus en plus clairement : « Bienvenue au foyer, bienvenue au foyer. » Et puis vos corps (ou lumières) s'enlacent car ils n'ont rien d'autre à faire. C'est la préoccupation principale de tous les corps astraux ; ils s'enlacent à n'en plus finir. Et s'ils finissent cet exercice, ils s'enlacent de nouveau dès qu'une occasion se présente. Et les occasions se présentent tout de suite et partout, et vous constatez presque sans étonnement qu'il n'y a que des occasions dans les royaumes astral.

Sur terre, il y a aussi des occasions – personne ne le conteste à ma connaissance ; mais il s'agit surtout d'occasions ratées. Elles existent pour que vous puissiez rater quelque chose. Voici une occasion en or ; vous la saisissez et vous la ratez pour une raison ou pour une autre. Ou pour une autre occasion du même genre, du genre raté, comme on dit dans les milieux intellectuels. Et bien, il en va de même dans le royaume des astres, si j'ai bien compris ; d'après ma propre expérience. Tout s'accélère : nous sommes plus légers et nous nous rendons compte que les muscles pèsent beaucoup plus que nous ne le croyons. Ici-bas ou plutôt dans le pays des corps réels, nous ne pensons pas aux muscles parce que c'est dangereux. Si, en marchant le long d'une rue (sans parler des montagnes) nous nous mettons à penser à chaque pas, nous trébuchons, tombons et ce qui reste de nous se résume au mot *tréboukha*. C'est un mot russe et il est trois heures du matin ; et par conséquent, je n'ai pas envie de visiter ma bibliothèque située à l'autre bout de la maison. Je le ferai demain, peut-être à la première heure. À mon avis, il ne reste de nous que des déchets ou un des synonymes de ce mot, par exemple : « ruines » ou « avaries ». On peut toujours dire que nous ne sommes rien d'autre, mais ce n'est pas là le sujet de mon discours. De toute façon, même les ruines peuvent s'entendre entre elles ; sans parler de déchets et d'avaries.

Moi, par contre, je n'arrive pas à m'entendre avec Yahoo – même sur le plan astral. Une fois de plus, nous avons échangé des propos désobligeants ; une fois de plus, il a dit que ma bibliothèque était minuscule. « En tout cas, la bibliothèque du Congrès est beaucoup plus grande », a-t-il dit en me regardant maladroitement dans les yeux. Il se peut que certains corps astraux n'aient pas d'yeux : ils voient tout par l'intermédiaire de leur peau ou de leurs intestins. Moi, je voyais Yahoo de mes propres yeux, et il était aussi laid que son homologue tridimensionnel. Il était encore plus stupide et ridicule que son homologue. Contrairement à ce que nos amis communs pensent, on peut être encore plus stupide que ce Yahoo connu à Issy et à Bruxelles. Et je suis presque sûr qu'un jour il profitera de cette possibilité (ou occasion) pour

nous offrir quelques perles du genre : « Le soleil tourne autour du soleil parce qu'il me salue en essayant de m'amadouer. »

Je ne vois qu'une caricature de la sagesse dans la substance de Yahoo – dans toutes les substances de Yahoo – que je n'aime pas du tout : j'ai une autre image, un autre esprit astral dans mon cerveau, dans ma mémoire qui retient toujours quelques astres, si minuscules soient-ils. Mais ma femme m'apprend une chose qui ne m'étonne pas outre mesure : rien ne m'étonne plus, étant donné la folie au milieu de laquelle nous vivons. Ma femme me dit que les corps astraux ne s'aiment pas toujours. D'après elle, il faut préparer leurs unions sur terre, sur le plan terrestre, parce que notre karma est ici et pas ailleurs ; il en va de même pour notre salut éternel et même temporaire. C'est grâce à nos mérites terrestres que nous pouvons atteindre le nirvana en coupant tous les ponts avec les ponts et aussi avec tous les autres ponts. Ensuite nous pourrions passer aux parcelles que ces ponts relient entre eux.

Bref, pour faire plaisir à ma femme et à Plotin que j'aime depuis mon installation en Occident (1974), je recherche la beauté intérieure de Yahoo qui donne parfois des bonbons aux enfants, au jardin du Luxembourg. Et s'il va à Versailles – en mon absence, j'espère – il donne aussi des bonbons aux Versaillaises et à leurs enfants ; et aux touristes.

« Tu me donnes un bonbon ? lui dis-je.

- Tu n'es pas pauvre. Tu peux acheter ton bonbon toi-même.

- J'aimerais tomber amoureux de toi. Si tu me donnes un bonbon, je serais plus en mesure de t'aimer.

- Quel corps as-tu en ce moment ?

- Je suis astral, infernal – peu importe. Je veux tomber amoureux de toi.

- Tu es devenu chrétien ?

- Je suis devenu homme.

- Voici ton bonbon. »

Je prends le bonbon, je le mange et je tombe amoureux de Yahoo. Puis, une fois le bonbon avalée et disparu, je tombe de l'autre côté de l'amour que je viens de porter à cet homme. Je me dis qu'il est facile de donner des bonbons aux enfants, d'autant que je ne l'ai jamais vu le faire. Il adore les animaux et il les caresse, parfois à longueur de journée ; mais les caresses ne coûtent rien et il n'est toujours pas prêt à dépenser quoi que ce soit, que ce soit pour les animaux domestiques ou pour ses domestiques qu'il n'a pas, à ma connaissance ; à part deux ou trois femmes de ménage à qui il donne peut-être des bonbons, pour mettre les choses au mieux.

Un renard marche le long du fleuve. Il y a des renards qui risquent de s'introduire dans mon jardin pour effrayer mon chat et le manger éventuellement. En s'introduisant dans mon

jardin, ils ne sauront pas qu'il y a un chat qui les attend au sens figuré : mon chat n'attend personne à part moi et ma femme. Et c'est mon chat qui risque de rencontrer un renard dans ces circonstances ; et je ne crois pas que ces circonstances soient propices à la survie de mon chat.

En tout cas, il y a un renard qui marche le long du fleuve, et ce renard-là voit et même étudie les poissons qui filent en tous sens d'une manière insensée. « Pourquoi courez-vous comme ça ? » demande-t-il. Et les poissons de lui répondre : « C'est par la crainte des filets et des pièges qui nous sont tendus. C'est pour ça que nous sommes tendus. » « Montez donc sur la berge et nous demeurerons ensemble, vous et moi, comme jadis nos ancêtres et les vôtres. » Les poissons lui répondent sans réfléchir : « Tu es le plus avisé des animaux. Il paraît que tu es plus avisé que les humains. Comment se fait-il que tu ne sois pas avisé, que tu sois un imbécile ? Si nous sommes en danger dans l'élément qui nous fait vivre, nous le serions bien plus dans l'élément où nous trouvons la mort ! »

Il y a des filets et des pièges dans le monde où je vis sans vouloir y vivre. Je reçois une lettre du fisc et je vois avec horreur les chiffres qui indiquent le montant de ma contribution à la santé financière de la Belgique. Mon comptable ne demande aucun délai, malgré mes prières et supplications ; de temps à autre, il me parle de l'évolution de mon dossier qui demeure au stade où les humains marchaient à quatre pattes, comme les singes ; parce qu'ils étaient des singes. Puis je reçois une lettre recommandée où le nombre des chiffres surpasse tous les nombres que j'ai connus dans mon adolescence où je m'intéressais aux mathématiques. Et mon comptable dit calmement : « Vous devez payez, sinon vous payerez beaucoup plus. Si cela vous arrange, faites à votre guise. » C'est ainsi que mon guide financier me parle. Moi, je parle plutôt à ma femme. Il est bien plus agréable et même profitable de parler à ma femme qui est bien plus jolie que le comptable ; et je peux la caresser pour m'assurer que je demeure toujours sur le plan infernal.

C'est ainsi que ma femme.

Ma femme, cette beauté.

Je ne sais pas quand j'ai écrit ce court poème. (Je viens de le trouver dans mes archives.) Ce n'est pas un poème, proprement dit. Mais que dit-on proprement ? Et s'il s'agissait d'érotisme, pur et simple ? ou du paroxysme de quelque chose ?

Quand on dévie de la ligne droite qui nous indique notre corps, sa naissance, sa mort et pas toujours sa résurrection, on atterrit en un lieu où il y a une multitude de corps que l'on peut énumérer pour pouvoir en parler plus facilement. Il y a un corps bas et tout ce qu'il fait est assez

bas dans tous les sens du terme ; mais ce corps est utile parce que si vous ne faites pas l'amour presque tous les jours – l'amour physique, s'entend – vous ne comprendrez jamais rien aux autres amours, à l'âme du monde et à son esprit. Il y a l'âme du monde et son esprit ; et puis il y a l'esprit de l'esprit et l'âme de l'âme que l'on appelle parfois : « Niam, niam, niam. » C'est en mangeant que l'on trouve son appétit ; c'est aussi en mangeant que l'on trouve son âme, de temps à autre. Et tout cela veut dire que le corps physique et le corps spirituel ne peuvent vivre l'un sans l'autre, et quand le dernier dit : « Je suis à court d'idées », l'autre se met à engloutir quantité de viandes et autres aliments, sans prêter attention à leur pourcentage bio. On dit à ce corps-ci : « Si vous mangez cela, vous aurez un cancer. » Et le corps de répondre : « Sans ce produit cancérigène, je n'arriverai pas au bout de la théorie des cordes. Voulez-vous que des cordes pendent de partout ? »

On monte du corps bas au corps haut qui reçoit de l'énergie soit du Bouddhisme, soit de l'Hindouisme. On monte et on descend jusqu'à ce que les marches sur lesquelles les pieds se posent soient complètement usées et deviennent inusables. Alors, on glisse plusieurs fois de suite ; et on tombe le même nombre de fois. Et on a recours à un serpent qui régénère tout ce qu'il y a à régénérer, et on se met à voler, comme un yo-yo. Un ange sonde votre corps, votre âme et le reste de votre substance, et les sondages nous disent : « Cette substance joue au yo-yo.

- Non, je joue au aïe-aïe, dit la substance.
- Comment ça ?
- J'ai mal partout.
- C'est votre corps bas qui a mal. C'est pour cela qu'on l'appelle le 'bas-fonds'.
- Non, j'ai mal au ventre, pas aux pieds.
- Le ventre, lui aussi, fait partie du corps bas, à cause de la nourriture, des excréments et des fluides érotiques et sexuels.
- J'ai aussi mal aux épaules. C'est quoi, les épaules ? le corps moyen ?
- Vos épaules n'ont pas accès aux fluides bouddhiques. Quel homme, même pécheur, ne voit ses vœux satisfaits quand il a prononcé le beau nom de *Nârâyana* ? »

Nârâyana

Nârâyana

Nârâyana

Nârâyana

Nârâyana

Mes vœux ne sont toujours pas satisfaits. Quels vœux ? Je veux tomber amoureux de Yahoo, mais je n'y arrive pas, malgré tous les noms que je prononce. Oui, je le traite de tous les noms, mais je n'arrive toujours pas à l'aimer. C'est peut-être le nom de Yahoo que je dois prononcer.

Yahoo

Yahoo

Yahoo

Yahoo

Yahoo

Yahoo

O langue, je t'en prie, répète les Noms de Yahoo qui disent la vérité suprême. Ignare, salopard, force tranquille, sage indolent, salopard, salopard, salopard, salopard.

Comme tout être humain digne de ce nom – de quel nom ? salopard ? – j'ai deux corps et un de ces corps est mort. Il s'agit du corps qui se rapporte aux animaux, comme si tous les animaux et la vie animale en général étaient morts. Et la vie végétale ? Mais je n'ai pas de corps végétal, peut-être parce que je ne suis pas végétarien. Pendant trois mois je n'ai pas mangé de viande en me disant que Tolstoï n'en avait pas mangé pendant deux décennies, grosso modo ; mais je ne suis pas Tolstoï et la viande qu'il ne mangeait pas était bien plus succulente que celle que nos bouchers décortiquent sous nos yeux. De toute façon, les mérites de Tolstoï dans le domaine des non-viandes sont bien plus supérieurs aux miens et ce n'est pas la peine de s'étendre là-dessus : je risque de perdre (m'éteindre) une fois de plus.

Mon corps animal ne vit que grâce à l'aide matérielle du corps sidéral. N'est-ce pas sidérant d'apprendre qu'un corps subtil nourrit un corps grossier ? Ma propre viande vit grâce aux ondes, aux anges, aux chakras et en partie à Ravi Shankar que je continue à écouter à mes heures perdues. Ma viande n'aime pas Yahoo ; elle ne le supporte pas physiquement, comme s'il était repoussant, indigeste et imbuvable. Il est imbuvable et indigeste, et je suis rempli de dégoût, rien qu'en laissant ma pensée effleurer son image ; et pourtant je ne suis obligé ni le boire ni le manger. Si j'étais un ogre, je ne le mangerais pas, ni ne boirait son sang, mais personne ne me demande de le faire. Et je ne suis pas un ogre, jusqu'au nouvel ordre.

Mon corps sidéral ou sidérant (il continue à me sidérer) pourrait éventuellement s'amouracher de Yahoo, s'il relisait Schopenhauer dans l'original : en français cela ne marcherait certainement pas. Pitié, pitié, commisération. Pourquoi ? Parce que nous sommes tous dans le même bateau et que ce bateau se trouve sur la mer décrite par Kant dans un de ses ouvrages que je confonds, comme d'habitude, avec d'autres ouvrages. Nous sommes ballottés

(une parcelle de matière et une parcelle de vérité spirituelle) entre une chose en soi et un être hors de soi et de lui et d'elle. Nous ne savons rien de rien, sauf si les choses en soi s'entrouvrent et nous montrent leurs entrailles, comme si une telle vue pouvait nous enchanter, nous ravir, nous plonger dans une extase sans bornes. Comme si nous ne connaissions pas les madones de Raphael que je n'aime pas outre mesure.

Nous sommes donc ballottés et je me sens obligé de me dire, ballottine que je suis – je pourrais le dire aussi à tous mes compagnons de voyages – que j'aime tout le monde car j'ai pitié de tous les êtres, quel que soit leur statut social, moral et royal. Nous sommes la même volonté qui se dirige vers la souffrance parce qu'il n'y a pas d'autre direction dans le cosmos de la volonté. Et si quelqu'un me dit : « Je n'ai pas de volonté » ? Je lui riposterai du tic au tac : « Alors, je ne peux avoir aucune pitié pour vous. » Cet individu est capable de me dire qu'il peut très bien se passer de ma pitié, et je suis presque sûr que Yahoo me dirait quelque chose de semblable pour continuer à tenir l'emploi du sage et non-connaissant et oui-ignorant.

Je pourrais lui dire que nous appartenons à la même force, que nous faisons partie des mêmes cordes, de la même théorie dont il n'a jamais entendu parler. Si je lui en parle, un jour, il est capable de me dire : « Lénine a dit : 'Les capitalistes nous vendront des cordes avec lesquelles nous les pendrons.' Veux-tu me pendre ? Je peux te vendre quelques cordes, à condition que tu ne me pendes pas. Tu sais, le prix des cordes flambe. À ta place, j'en achèterai une centaine toute de suite. » Son corps animal s'approche de plus en plus, et je me dis tout bas, pour ne pas l'offenser : « Couple des yeux, contemplez Krishna ; couple des pieds, gagnez la demeure de Hari. Narines, sentez le basilic du pied de Mukunda ; tête, salue Adhoksaja. » Son corps sidéral s'approche aussi et je me dis ceci, ceci, ceci :

Puissions-nous toute notre vie joindre pieusement les mains,
En baissant la tête, en frissonnant par tout le corps,
La voix tremblante, les larmes jaillissant des yeux,
Quand nous goûtons la douceur de méditer au couple de lotus de Tes pieds.

Il est vrai que tout être, quel que soit sa laideur physique, chimique ou éthique, est un Dieu ; sinon il n'y pas de Dieu ni sur terre ni sur mer. De ce point de vue – et de tous les autres points de vue qui sont tous des anges (un point de vue=un ange) – je dois traiter Yahoo de cette façon ; comme s'il était un ange, pour mettre les choses au minimum. D'habitude on met les choses au mieux et on commet une erreur en le faisant : on ne peut que mettre les choses au pire, ce qui veut dire qu'il ne faut pas bouger les choses, au risque de les mettre quelque part.

SPINOZA (1)

Spinoza essaie de nous convaincre que nous sommes tous Dieu le Père (ou Dieu la Mère, comme on dit aujourd'hui) ; ou plutôt Dieu est le tout et aussi les parties de ce Tout que nous voyons tous les jours, sauf si nous sommes aveugles ou dans le coma. Nous voyons ce Tout (ne serait-ce qu'en partie) un peu partout, où que nous allions. Nous allons à droite et nous rencontrons un ami, comme dit une chanson soviétique. (Que tu aille au Nord ou au Sud {de l'Union Soviétique, s'entend}). Il en va de même du côté gauche et de tous les arrières mondes que nous laissons en plan. Nous répondons à tous les Soviétiques qui sont déjà morts, pour la plupart : « Il vaut mieux rencontrer Dieu qu'un ami. Certes, Dieu n'est pas un ami, surtout si l'on se range du côté de Spinoza, mais au moins Il ne nous haït pas, d'après le même Spinoza. Il n'a pas de pitié de nous non plus. 'Voici ce sentiment, je vous l'offre. Faites-en ce que vous voulez.' » Ou bien c'est Schopenhauer qui dit ça. Et Spinoza définit la pitié de la façon suivante : « Tristesse née du mal subi par autrui ». Moi, j'éprouve ce sentiment vis-à-vis de moi-même ; quant aux autres (les animaux mis à part), je n'ai pas de vis-à-vis. Pourquoi ? Parce que la tristesse, on doit l'éviter coûte que coûte, même si l'on n'est pas un spinoziste impénitent. La tristesse que j'éprouve en m'apitoyant sur mon sort suffit largement à mon bonheur. J'ai déjà donné, comme on dit. Je me suis déjà acquitté de cette dette ; entre autres.

Je ne sais pas s'il faut démêler toutes ces choses ou laissez le méli-mélo et la mêlée tels quels : Dieu est partout et on ne démêle pas Dieu, au risque d'éveiller son courroux qui se réveille parfois tout seul, sans l'ingérence d'un réveille-matin. (De quoi vous mêlez-vous ? Ne savez-vous pas Qui Je Suis ?) **Nous n'avons pas seulement pitié d'une chose que nous avons aimée, mais aussi d'une chose pour laquelle nous n'avons éprouvé auparavant aucun sentiment, si nous la jugeons semblable à nous.** Au départ, le Monsieur Sans Vis-à-Vis dont nous parlons depuis quelque temps (et quelque espace) n'a suscité aucune réaction de ma part, dans ma poitrine ; si l'on exclut le ridicule auquel il s'exposait régulièrement. Je riais doucement, sous cape ; ou même à gorge déployée : cela dépendait des espaces et des temps où je me trouvais au cours de mon face-à-face avec Dieu. Ou corps-à-corps ou âme-à-âme ou pensée-à-pensée. Si, au cours de cette période initiale, cette ouverture ou *Vorspiel*, Yahoo était tombé dans sa salle de bains et s'était cassé quatre côtes, je n'aurais éprouvé aucune pitié à son égard (toujours sans vis-à-vis), d'autant que même à cette époque-là, je ne le jugeais pas semblable à moi. Loin de là. Oui, d'accord, nous sommes tous dans le même bateau, sauf que mon bateau n'a rien à voir avec votre *Narrenschiff*. « Nous sommes tous des êtres humains, et rien d'humain ne... » « Tout humain, tout humain », dis-je en pensant à vous.

Je ne suis toujours pas semblable à Yahoo et à ses semblables, même si l'on me dit :
« Mais vous avez deux bras et deux jambes.

- C'est ça, répondrai-je, sauf que je fais autre chose. J'aime l'autre chose, pas l'autre, et je fais beaucoup d'autres choses par rapport à ce que fait Yahoo avec ses deux bras. Comme il n'est ni Bouddha ni une divinité indienne, il n'a que deux bras, mais ces bras font n'importe quoi, à la différence de mes bras, à moi. (Il faut toujours insister sur le fait qu'il s'agit de *mes* bras, à moi, à moi, sinon on risque de croire que suis un Yahoo.)

- Mais que faites-vous de vos bras ?

- Je fais tout ce qui est à l'opposé de ce que fait Yahoo. Il fait un bortch, moi, je n'aime pas le bortch. Si vous me dites ce que Yahoo fait en ce moment, je ferai le contraire. Il est facile de vivre de cette façon. Est-ce cela la prédestination, le déterminisme ? Une opposition presque totale à ses faits et gestes.

- En ce moment, il se promène au Jardin du Luxembourg. »

Je suis dans mon jardin, assis en face de ma maison, d'une fenêtre que je regarde en pensant à mes corps. J'en ai peut-être dix ou vingt ; ils sont spirituels, subtils, sidéraux, sidérants, anti-sidérants, anti-Cioran, Cioran, Qu'Oran, et tout ce que vous voulez. N'oubliez pas que nous avons la même volonté et c'est pour cela que vous devez avoir pitié de moi, sinon je sombre quelque part ; et ce quelque part est plus sinistre que la mer décrite poétiquement par Kant.

Je suis dans mon jardin et j'oublie tout mes corps, tous les fluides qui y parviennent du bouddhisme ou du jansénisme ; et même d'un quelconque séisme. Je regarde cette fenêtre et je me dis que je ne suis pas derrière cette fenêtre. Je suis là où je suis assis. Il n'y a ni voisins ni fleuves ni voitures. Je regarde cette fenêtre et je me dis que je la regarderai jusqu'à ce que mon visage apparaisse derrière cette fenêtre, de sorte que je puisse le voir face à face.

PAS DE TREMBLEMENT

Il ne craint point les mauvaises nouvelles ; son cœur est ferme, confiant en l'Eternel.
D'autre part (où est cette part, où est cette part ?) on dit : « Heureux l'homme qui est continuellement dans la crainte. Certes, mais il s'agit de la crainte de la Torah. »

Je lis et relis la Torah. Tout est la Torah, comme on dit. Je suis la Torah ; tout ce que j'ai écrit est la Torah parce qu'il n'y a rien d'autre au monde. Et il n'y pas d'autres mondes. La terre était un tohu-bohu et elle est toujours à la fois tohu et bohu, comme si c'était le jour de la Création. On dit : « Je ne suis pas né de la dernière pluie » ; moi, je crois que je suis né de la dernière pluie, quoique je ne me souvienne pas de cette dernière pluie qui a dû avoir lieu il y a

quelques jours ou quelques minutes. Il est vrai que les nouveau-nés ne se souviennent pas de la pluie qui accompagne parfois la naissance d'un bébé. Pour eux, ce n'est ni première pluie ni la dernière effusion du sang, ce qui explique le fait que les nouveau-nés ne portent pas de parapluies. Les cadavres ne portent pas de costards, les nouveau-nés font la même chose (ou ne font rien) avec les parapluies.

Je lis la Torah et je comprends que la terre est toujours un *tohu-bohu*, malgré les efforts des jardiniers qui nous préparent des promenades dans le parc de Versailles, entre autres. Les parterres de Le Nôtre ne sont ni *tohu* ni *bohu*, mais ils ne font que confirmer la règle qui s'appelle « *tohu-bohu* » ou « *chaos* » ou « *théorie des cordes* ». Pour venir à bout de cette dernière théorie – j'espère qu'elle est vraiment la dernière – il nous faut un visionnaire, comme dit Jim Holt ; comme je le dis moi-même depuis pas mal de temps. Je le dis à propos de tout : cordes, pendants, concerts, poésie, philosophie, femmes, hommes, enfants, bébés, spermatozoïdes. Ces visionnaires, prophètes ou *seers* voient des cordes d'un bout à l'autre, pas seulement deux centimètres qui s'emberlificotent dans des explications confuses. Si vous ne voyez pas toute la corde, vous ne voyez rien – même pas la fenêtre que je contemple depuis mon fauteuil, mon jardin ; sans parler du visage qui doit apparaître derrière cette fenêtre.

une ténèbre sur les faces de l'abîme

Du coup, je me rends compte que ce que je vois derrière la fenêtre n'est rien d'autre qu'une face, un visage de l'abîme, ce qui veut dire (et ça se dit, elle le dit, il le dit) qu'il n'y a pas d'autres visages de par le monde, quel que soit le monde, quel que soit le corps dont nous parlons : bas, medium, haut, astral. Entre la fenêtre où le visage loge et vit et mon visage qui le contemple il y a une distance que l'espace et le temps peuvent réclamer, s'ils le veulent. Et cette distance, ces temps et ces espaces me protègent contre les bombes atomiques qui s'abattraient sur moi si j'étais collé à cette fenêtre, après avoir grimpé jusqu'à elle. Je ne l'ai pas fait, craignant une chute spectaculaire, presque théâtrale (celle du *master-builder* chez Ibsen) ; ou plutôt j'étais sur le point de le faire à l'aide d'une échelle que je garde dans ma bibliothèque, mais le souffle d'Elohîm planait sur les faces des eaux ; et aussi sur les faces de mes fenêtres ; et aussi sur ma face. À quoi bon planer sur les faces des eaux si ma face demeure intacte et ne voit rien du tout ? Ne serais-je pas un observateur privilégié, un participant, un gagnant ?

Elohîm dit : « Une lumière sera. » Quelle lumière ? celle que l'on voit quand on ouvre les yeux ? D'accord, certaines lumières vous aveuglent au point que vous ne voyez même plus l'obscurité. Vous ne voyez même plus votre petit doigt. Il n'est peut-être pas nécessaire de voir son petit doigt, sauf si l'on veut mener quelqu'un au doigt et à l'œil. Mais pour cela, on n'a pas besoin de voir son petit doigt : il se débrouillera tout seul. Après tout, on ne voit pas l'œil qui

mène tout le monde à la baguette ; à moins que l'on se regarde dans un miroir. Pour parler franc, on ne voit même pas l'œil qui nous guide, surtout s'il s'agit des icônes russes. Quand on regarde cet œil-là (il s'appelle parfois « terrible », comme Ivan), on se dit : « Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Ai-je tout fait de travers ? Où sont mes travers ? Il n'y a que la ligne droite dans ma conduite, béni-soit Tu. »

Elohîm voit la lumière : quel bien !

Quel mal, mon Dieu, quel mal ! On voit trop de choses. La pornographie, par exemple. On voit une centaine de femmes nues (elles nous montrent tout ce qu'il y a à montrer et à cacher) et l'on ne sent plus rien. Elles nous montrent ça et ça. On regarde ça en pleine lumière et on se dit : « Ce n'est pas ça. Je ne sens rien. » Et puis les autres. Ils arrivent sur l'écran grandeur nature : on voit tout l'univers sur cet écran. Et l'univers se résume souvent à une jambe féminine, sans parler d'autres membres et organes. Quel bien ! quel mal ! Nous sommes étendus sur nos divans devant cet écran et sa lumière. Nous voyons un zigzag, une corde, et nous pensons à la théorie des cuisses. Nous ne pensons plus à notre voyage en Suisse parce que nous nous disons, souvent inconsciemment, qu'il pleut toujours en Suisse. Autrement dit, il n'y a pas assez de lumière pour regarder les cuisses – même pas les cuisses de grenouille, s'il vous plaît.

Elohîm sépare la lumière de la ténèbre.

Je ne prétends pas à la place sur le podium de la lumière, mais Yahoo se trouve pour toujours du côté des ténèbres – pas du côté de chez Swan (une place qu'il s'offrirait sans doute, s'il connaissait Swan). Je ne sais même pas s'il connaît le mot anglais « *swan* », sauf s'il possède un DVD américain où Plissetskaïa danse *La mort du cygne*. Il est vrai que dans ma poitrine la lumière et les ténèbres s'engagent dans une entreprise risquée qui risque de nuire à ma santé psychologique. Ou bien... ou bien luttent pour une décision dont une partie de ma vie dépend presque entièrement. Malgré mes fréquentes identifications avec Elohîm – c'est un exercice que je m'impose pour me surpasser – je n'arrive pas à séparer la lumière des ténèbres, le yin du yang, la colère de la tendresse, la haine de l'amour. Je hais Yahoo, mais cette haine succombe sous l'effet de l'osmose, de sorte que ces deux sentiments opposés vivent en osmose, en quelque sorte, et la boîte où ils se trouvent est remplie (à moitié, à moitié) de pitié.

Tout vit en osmose et l'équilibre contre lequel je bute à chaque fois que je pense à la création me remplit d'une joie douce. Comme nous le savons tous, Yahoo n'a pas de dons ; moi, je n'ai pas d'argent. Un jour, il me dit : « Pourquoi n'as-tu pas accepté cet engagement ? Tu aurais été payé.

- Tu te souviens de notre promenade à Pétersbourg ?

- Quelle promenade ? Il y en a eu tant.

- Tu réponds à un appel téléphonique. Moi, comme tu le sais, je n'utilise presque jamais mon portable. Toi, tu ne t'en sépares jamais.

- Je suis un homme d'affaires, tu sais.

- Je sais. On t'appelle donc au milieu de la rue. Tu réponds, rends hommage à une série de blablas, raccroches et annonces : 'Je viens de gagner cinquante mille euros.'

- Et alors ?

- Moi, j'aurais gagné cinq mille euros pour cet engagement. Et quarante-cinq mille, je les aurais payé à Dieu pour mes nombreux dons. Une sorte de redevance, tu sais. Je suis toujours mal payé. Pourquoi ? Parce que ma redevance est énorme. Des millions et des millions. Et toi, tu ne dois rien à Dieu. Tu vis dans un paradis fiscal. Ta vie est un prêt, la mienne un don. La vie que je porte vient de plus loin que moi. Ta vie vient de toi-même, de ton cœur. »

Qui a un corps contenant *plurima* (plérôme et tutti quanti), comme dit Spinoza, a un esprit dont la plus grande partie est éternelle. J'aurais pu en parler à Yahoo, mais il s'enfuit dès qu'il entend le nom d'un philosophe ou même un terme philosophique. Si je lui avais parlé de *L'Éthique*, il aurait été frustré au point de vouloir commettre un « petit crime entre amis ». N'ayant pas de livre à sa disposition, il aurait laissé tomber mon vase chinois, par exemple. Je dis : « *L'Éthique* de Spinoza » et il répond : « J'aime beaucoup ce vase. Pourrais-je le prendre pour voir combien il pèse ? » Et avant que je ne dise « non » ou « stop » ou « va-t-en, Satan », il prend ce vase et le laisse tomber ; au lieu d'un livre.

Rolland Caillois traduit cela ainsi : « Qui a un corps apte au plus grand nombre d'actions... » Mais les actions de Yahoo sont aussi multiples que des grains de sable sur une plage de choix. (Et les actions sans dons – les dons ne les soutiennent pas – sont dangereuses.) Il cuisine des plats et y ajoute de la ciboulette qu'il va chercher dans son jardin ou dans le Jardin du Luxembourg. Il passe soixante coups de fil par jours et envoie des SMS à tous ses amis. Il en a cent. Le proverbe russe dit : « Il vaut mieux avoir cent amis que cent roubles. » Vu l'inflation et les sanctions occidentales, aujourd'hui il vaut mieux avoir un ami sûr et certain que dix mille roubles. Moi, je n'ai ni roubles ni amis ; c'est plus facile, moins coûteux, moins dangereux, moins verbeux. Si vous avez des dollars, on vous les vole ; si vous avez des amis, ils vous trahissent. Ou ils disent des bêtises à longueur de journée. Et c'est la journée la plus longue, contrairement à ce que pensait Kubrick. Ils vous donnent de mauvais conseils, ils mettent en doute vos dons en disant que votre poésie est mieux que votre prose et que vos essais sont supérieurs à vos romans. Et que votre Beethoven est plus convaincant que votre Mozart qui est aussi lourd que le Beethoven de Yahoo, que Yahoo lui-même. Votre femme vous dit qu'elle aimerait avoir sa vie, être indépendante en faisant ce qu'elle veut ; ce qui veut dire

qu'elle n'a pas tellement envie de faire ce que vous voulez qu'elle fasse. Au bout de la journée, vous ne voulez plus rien, sauf le repos d'une pierre tombale sur qui on peut compter ; à moins qu'elle ne tombe pour vous ensevelir une fois de plus. D'après cette pierre, un enterrement ne suffit pas.

Il se peut que la lumière et les ténèbres soient séparées. Au début de sa vie, Einstein a fait exploser nos notions d'espace et de temps, si bien que nous ne les séparons plus. Nous disons « espace-temps ». Pourquoi ne pas dire « lumière-ténèbres », « yang-yin », « amour-haine » ? Nous disons « des chauds-froids de poulet ». C'est de cette façon, sans doute, que nous pourrions unifier la mécanique quantique et la théorie de relativité. « Quantique-relativiste ». Ou « relativité-quantité ».

Un jour, au deuxième étage de la tour de Babel, deux hommes (ou deux femmes) se parlaient pour échanger quelques points de vue. Même à cette époque lointaine, les individus avaient des points de vue, malgré leur ignorance de la philosophie, de la sociologie et de Saussure, sans parler de Roland Barthes. Ils avaient besoin de communiquer entre eux car ils ne savaient pas que le problème de communication entre les êtres humains était déjà à l'ordre du jour, vu la proximité de la fin des travaux.

Ces deux êtres communiquent sans se poser de questions, sans analyser les films d'Antonioni, sans écouter les anges qui ne passent pas : le silence n'a ni temps ni envie de s'installer en compagnie de ces deux êtres. L'un dit à l'autre : « Tu jouis de la vie ?

- Tu parles de mes relations sexuelles ?

- Non, de la vie en général.

- Pas tellement. C'est notre langue qui me gêne de plus en plus. Nous prononçons tous les mêmes mots et inévitablement nous disons la même chose, tout le temps. J'aime la diversité dans la vie, et je suis sûr que je l'aimerai aussi dans le royaume des morts.

- Que peut-on faire ?

- Il faut provoquer le Tout-Puissant en lui faisant croire que nous voulons le renverser. Nous avons décidé de bâtir cette tour pour entendre le ciel, pour écouter ses oratorios à l'aide d'un système bien plus perfectionné que celui que la terre nous octroie dans sa générosité relative. Dieu a eu vent de notre projet – il a vent de tous les projets, de toutes les pensées et décisions – et Il s'est dit : 'Mes sujets ont l'oreille musicale. Je n'ai rien contre cette idée. Ils auront une installation stéréophonique ou même quadriphonique, s'ils sont sages comme ma propre image.'

- Je vois où tu veux en venir. Mais ne penses-tu pas que Dieu aura vent de notre nouveau projet bien avant la fin des travaux ?

- Aucune importance. Tant mieux, et je dirai même : ‘Bon vent.’

- Je vois où tu veux en venir.

- Oui. Il coupera notre langue en quatre, en trente-six, en mille-et-une langues. *What fun !* »

C’est à ce moment-là que Dieu en a eu vent et, comme aurait dit Rabelais, au moment de la réception de ce vent, « il lâcha un vent » car le vent de la tour du Babel « créa un effet de surprise ». Ce dernier vent se dirigea vers la tour inachevée et renversa tout ce qui s’élançait vers le ciel dans l’intention de s’emparer du Tout-Puissant et de Le jeter par terre. Cet élan de pierre s’écroule et on entend : « *How do you do ?* » « *Who are you ?* » « *The hell I will !* » « *Khorosho.* »

Plurima, plurima, plurima. Une multitude de dons. Un esprit dont la plus grande partie est éternelle. Quelle partie ? Sur quelle partie peut-on compter pour devenir entier, pour reconstituer son esprit et son corps *entièrement* ? Que ferais-je avec cette partie spinozienne ? dans l’au-delà ? Cette partie sera capable de rimer mes poèmes russes, mais elle ne sera ni en mesure ni en démesure d’écrire quoi que ce soit en français, en anglais. Pourquoi ? Parce que vous êtes né en Russie et votre langue maternelle est le russe. Il est plus ancré en vous que d’autres langues. Vous vous souvenez de votre enfance qui est bien plus lumineuse que les autres stades et stages de la vie. Vous souriez à tout ce que vous voyez : chaque insecte, chaque être humain jouissait de votre joie, de votre gaîté de cœur, de votre innocence. Ensuite vous êtes devenu nocent ou non-sens – nonsense, autrement dit. Et le nonsense n’est pas admis dans le royaume de l’éternité.

« N’y a-t-il rien à part mon enfance ?

- Votre adolescence, en partie. La partie sage qu’on appelle ‘image’.

- Et mes œuvres de la maturité ?

- Tu-tu-tu-tu-tu, comme disent les vieilles dames en riant. Quelles œuvres ? Schubert et Beethoven sont éternels dans le cadre personnel de votre éternité. Personne d’autre ne les entendra. Et vous ne jouerez plus rien à part ces deux compositeurs.

- Quelques mazurkas de Chopin ? quelques intermezzi de Brahms ?

- Faites de votre mieux pour ne pas oublier votre russe. »

Mon esprit est divisé en deux parties ; l’une est éternelle, l’autre temporelle. La première s’élance vers le haut en criant : « Je suis la première, je gagnerai la course. » L’autre partie, la dernière, n’arrive pas à suivre, malgré tous ses efforts : lorsqu’elle fait un effort, elle se dirige vers le bas, pas vers Dieu, l’éternité et la lumière qui jaillit déjà sur la partie numéro Un. (Cette

partie est aussi une partie de l'Un, cela va sans écrire.) La partie numéro Deux est jalouse, envieuse, affreuse. Elle dit à la première partie : « Penses-tu être supérieure à ce que je représente ?

- Oui.

- Pourquoi ?

- Parce que j'ai des dons, toi, tu n'en a pas. Toi, tu t'empiffrais dans les restaurants étoilés ; moi, j'écrivais des poèmes en russe. Tu te soûlais dans les mêmes restaurants et dans ton lit, comme John Gielgud et son personnage. *The Providence*, tu t'en souviens ?

- Oui.

- Rien d'étonnant – ce film fait partie de la partie éternelle de ton esprit. Tu peux le revoir quand tu veux. »

La partie temporelle est jalouse au point de vouloir entraîner avec elle sa cousine germaine qui jouit déjà des bienfaits du non-temps, comme disent les physiciens. Celle-ci ne dit plus : « Quoi ? L'éternité. » Elle dit : « Toi, l'éternité. » L'éternité, Dieu, anges, les parties éternelles de quoi que ce soit et de tout ce que l'on veut se tutoient et chantent des chansons : *Kleinzak*, entre autres. Entre-temps, la cousine temporelle fait de son mieux pour descendre et rejoindre les bas-fonds où le baron de Gorki l'attend, en disant : « Oui, j'avais, oui, je possédais, une centaine domestiques, une troupe théâtrale, trois carrosses d'or. Et ma femme, ma femme, ma Cendrillon. » C'est ainsi que les habitants du Purgatoire se souviennent des jours anciens.

Elle descend, elle descend, mais son but n'est pas atteint. Elle peut descendre tant qu'elle veut, si bas qu'elle peut (et dans ce domaine, dans le domaine de la bassesse, elle peut tout) ; personne ne lui coupe cet élan dégringolant. Son problème est ailleurs : elle ne réussit pas à entraîner dans sa chute sa cousine bienheureuse qui continue, comme si de rien n'était, à danser une farandole dans le plérome ; avec saint Jérôme. Alors, elle (la deuxième cousine) prend un tome de l'Encyclopédie Britannica en se disant : « Il ne faut surtout pas que je le laisse tomber. Je ne suis pas Yahoo, je ne suis pas Yahoo, je ne suis pas Yahoo. » De toute évidence, elle compte sur le poids de ce livre pour niveler par le bas la structure qui la lie encore, ne serait-ce qu'en partie, à son homologue bien-bien-bien-bienheureuse. Elle ne lâche pas le livre, pas une seconde ; au bout d'une heure elle se rend compte que le poids n'est pas adéquat à la tâche. Comme elle est d'une qualité inférieure, yahooïenne, elle ne comprend pas que ce n'est pas le poids d'une bibliothèque qui compte. Il lui suffirait de prendre une Bible de poche et de la mettre dans sa poche pour que son entreprise vienne à bout de sa peine, de sa douleur. Il suffirait même de citer quelques vers, n'importe lesquels. Elle a tout oublié, cette partie misérable ; tout

sauf sa propre haine. Elle n'aspire ni au plérôme ni à Dieu. Elle veut simplement nuire à sa cousine triomphante.

Je ne sais pas si je crains quelque chose ; et puis je me demande si ma crainte de la mort est plus grande que ma crainte de la vie. On dit que la vie est la pire maladie de toutes parce qu'on en meurt lentement, mais sûrement. Pas toujours lentement, d'ailleurs. Quel dommage que l'on ne puisse pas dire : « Pas toujours sûrement, d'ailleurs. » En tous cas, quelque chose tremble en moi, même quand je me dis que ne crains plus rien, même pas les jours à venir, même pas l'année dernière, que ce soit à Marienbad (marinade, comme dit mon correcteur) ou ailleurs. Et je ne rate aucune occasion de me demander : « Qu'est-ce qui tremble en moi ? » Je n'ai que l'embarras du choix car nous avons sept corps et même les corps les plus subtils, les plus astraux risquent de trembler, si les risques que nous courons dans la vie courante augmentent à vue d'œil (ou à ouïe d'oreille, comme aurait dit le même Rabelais).

Moi aussi, j'ai sept corps – comme tout le monde, comme n'importe quel criminel ; ou comme Dante, par exemple. Il y avait dans son intérieur (for et pas fort) trois espaces (l'enfer, le purgatoire, le paradis), sept corps, sept chakras et des milliards et des milliards de cellules. Ma femme aurait pu travailler sur ses blocages pour les débloquer, pour lui permettre de traverser les corps solides sur terre – pas seulement dans le Paradis. Il aurait pu traverser les corps de tous ses ennemis pour s'installer à Florence une fois pour toutes, au lieu de courir à droite et à gauche à travers les marécages.

Ma femme met ses mains au-dessus de ma tête et dit : « Ton taux vibratoire est assez bas. C'est pour ça que tu as les yeux cernés. Huit mille, ce n'est pas beaucoup. » Et puis elle énumère tous les organes et toutes les cellules qui sont bloqués – pas une fois pour toutes, Dieu soit loué. Sur le portail de mon petit domaine, on voit l'inscription : « Sous surveillance ». Un de ces jours, je la remplacerai par l'inscription : « Sous bienveillance. » Ma femme veille sur moi ; elle le dit et je crois à ce qu'elle dit et ce à quoi elle pense. Et même si elle me disait : « Tu as mille-et-un corps à ta disposition », je la croirais. Et je penserais que je mettrai un milliard d'années pour traverser tous ces corps, un à un.

Le premier corps est le corps physique, et en toute logique on tombe sur lui dans la partie inférieure du corps tout court. On dirait que ce corps ne s'occupe que de nourriture, d'amour physique, corporel, dépourvu de toute spiritualité, et d'excréments. Par parenthèse, Rabelais n'aurait pas omis de nous le rappeler. Il va sans dire que si vous parlez de la nourriture, vous pensez aussi aux excréments et à tous les problèmes liés à cette notion : aigreurs, brûlures et crampes d'estomac, entre autres ; colique, constipation et remèdes purgatifs. Un jour j'ai dit que, pour moi, la psychologie n'existait pas, si bien que je ne pouvais souffrir d'insultes,

d'humiliations, d'échecs, de mortification de ma volonté et ainsi de suite. Les maux d'estomac, par contre, sont capables de briser non seulement ma volonté, mais mon ego, mon super ego et même ma superbe.

Rab disait que le gémissement brise une personne en deux : *Et toi, fils de l'homme, gémis, les reins brisés*. Selon R. Johanan, le gémissement brise entièrement une personne. À cause d'une mauvaise nouvelle, le cœur entier est confondu. Les mauvaises nouvelles auxquelles je dois faire face sont si nombreuses que si mon cœur *entier* en était confondu, il me faudrait au moins une dizaine de cœurs pour vivre jusqu'au nouvel an, en espérant que je trouverais une vingtaine de cœurs sous le sapin de Noël. Certes, ma femme serait en mesure d'en procurer une trentaine, à en juger d'après l'étendue de son don parapsychologique, paranormal et paraphysique. Heureusement que ne crois pas devoir recourir à sa générosité car mon cœur ne souffre qu'*en partie* de ce qui m'arrive presque tous les jours.

Mon comptable ne répond pas à mes appels téléphoniques, et il fait fi des e-mails (émois) que ma femme lui envoie trois fois par semaine. (Et il fait fi de ses maux de tête.) Et puis, il daigne me laisser un message sur mon répondeur : « Je me permets de vous déranger pour vous donner des nouvelles de l'évolution de votre dossier. » « Si, après-demain, nous ne trouvons pas dans nos caisses les trente-neuf mille euros que vous nous devez, vous serez dépouillé de vos biens par nos services. » Je reçois des lettres recommandées du ministère des finances, tandis que mon dossier continue à évoluer en adoptant le tempo recommandé par Darwin. Si mon cœur réagissait *en entier* à cette politesse perverse, obscène et immorale, je serais déjà dans un monde meilleur. En d'autres termes, je ne serais plus dans le meilleur des mondes possibles.

Un jour Hillel l'Ancien rentre de voyage. Tout d'un coup il entend un cri de détresse. Moi aussi, j'entends des cris de détresse, sans cesse, sans cesse ; sans cesse, sans cesse. Ma femme en entend encore plus. Si elle entend mille-et-un cris, elle sait qu'il y a un tsunami quelque part ; ou un tremblement de terre et dix milles craintes. « Je suis sûr que ce n'est pas chez moi », se dit Hillel. Moi, je me dis la même chose. « Ce n'est ni dans mon cœur ni dans ma glande pinéale », me dis-je. C'est d'un tel homme qu'il est écrit *Il ne craint point les mauvaises nouvelles ; son cœur est ferme, confiant en l'Eternel*. Craindrais-je un tsunami ?

Je ne gémis pas, sauf si j'ai mal aux dents. Si cela m'arrive, malgré les efforts experts de ma femme qui approche ses mains de ma bouche douloureuse, je gémis en suivant le conseil de Montaigne qui faisait fi du comportement stoïque quand cela lui facilitait la vie. (Je gémis et je crains que cela n'empire, mais je ne tremble pas.) Moi aussi, je fais tout pour me faciliter la vie, mais je ne sais pas si l'absence de mon clown de service – alias Yahoo – me facilite la vie ou

la rend plus joyeuse. Yahoo est une corne d'abondance, et ses sottises sont plus aptes à réveiller mon inspiration que les livres les plus savants qui me parlent de la théorie des cordes ou des dimensions supplémentaires qui, d'après l'un d'entre eux, nous gâcheraient la vie considérablement. Supposons que Dante vive dans un monde à cinq dimensions. Au lieu de se lancer à la recherche des rimes, il les trouve partout, sans se lancer, sans lancer quoi que ce soit. Elles vous tombent du ciel et atterrissent directement dans votre bouche, comme disent les Russes. Et les Ukrainiens disent : « Une *galouchka* vous tombe dans la bouche » (ou dans la bouchka). Cette *galouchka* (ne pas confondre avec *galoubouchka*, qui veut dire « ma chérie ») est une sorte de *pirojok*. À vrai dire, je ne sais pas exactement ce que cela veut dire ni à quoi cela ressemble, mais je sais que cela se mange ; ou pour que cela puisse se laisser manger, il faut que cela se mette dans la bouche soit à l'aide d'une main, soit à l'aide de Dieu qui, d'après les contes ukrainiens, laisse tomber les *galouchki* dans les bouches ouvertes.

C'est notre monde à trois dimensions qui crée la tension grâce à laquelle nous écrivons nos comédies et nos tragédies et nos symphonies où les intervalles tendent vers une résolution, une solution harmonieuse de leurs dissonances. Est-ce ainsi que Dieu le Mathématicien crée les mondes ? Il se dit : « Voici le monde pour les paresseux. Il a quatre dimensions, ce qui leur permet d'avoir tout ce qu'ils veulent à portée de la main. Il n'y a pas de créateurs parmi eux, mais cela n'a pas d'importance. Quelqu'un a dit : 'Les Suisses n'ont rien créé.' 'Mais ils ont créé la Suisse', a répondu quelqu'un. Et Paracelse, et Rousseau, et Jung, et Burckhardt, et Giacometti et Le Corbusier. Bon, les habitants de mon beau monde vivront en Suisse sans Paracelse et même sans Rousseau, sans parler de Jung qui, entre parenthèses, a dit un jour qu'il savait que j'existais. Il ne croyait pas en moi ; il savait. Qu'en savait-il ? Rien du tout. Qu'il réfléchisse un peu à sa conduite, à ses manières et à la tenue de ses pensées. Il y aura tout le temps qu'il lui faut pour accomplir cette tâche. »

Non, à mon avis, cela c'est passé autrement. Je ne peux pas dire que je le sais ou que même j'y crois, tout simplement. C'est un conte que je dédie à Voltaire. Le chaos a des démangeaisons. À bout de forces et patience, il se met à se gratter pour diminuer l'effet des démangeaisons qui lui gâchent des journées entières, sans parler des nuits. Dès qu'il se met à se gratter, le monde (notre monde) surgit des ténèbres et pas de l'esprit de Dieu, d'après Stephen Hawking. Que cela se passe hors de l'espace et du temps – peu importe. Le chaos se gratte – c'est ce qui compte. Plus il se gratte, plus il se dit : « Ça me chatouille, ça me gratouille. » Il se met à rire et du son « hi-hi-hi » naissent des sons et à la longue la musique que nous entendons, entre autres, dans le poème symphonique de Richard Strauss *Till Eulenspiegels lustige Streiche*. Puis Méphistophélès se met à chanter son air que tout le monde connaît, même notre Yahoo :

*Satana tam pravit bal, tam pra-avit bal,
Liudi guibnout za métal, tam za-a métal.*

J'ai entendu cet air de Gounod mille-et-une fois dans l'interprétation de Chaliapine. Il le chante en français – cela va sans chanter ; je préfère la traduction russe à cause du mot « métal » qui confère à cette remarque un sens beaucoup plus temps-spatial. J'imagine que Gounod et son librettiste parlaient d'argent (je n'en sais rien), tandis que les Russes avaient compris qu'il valait mieux parler de métaux précieux : d'aluminium, par exemple. Cela rapporte beaucoup plus ; il suffit de compter les richesses d'un Abramovitch (pas Baranovitchi) ou d'un Dérépaska (pas Défripas).

Grâce au chant de Chaliapine, les métaux ont fait leur apparition sous terre, dans les boyaux de notre terre. Et puis Dieu a dit : « *Move your bowels* » et les intestins se sont mis à bouger. Mais je ne suis pas sûr – je ne suis sûr de rien parce qu'il paraît qu'il ne faut pas être *overconfident* (outresûr de soi) – que les boyaux parlaient anglais à cette époque lointaines, pré-babylonienne. (La construction de la tour ne s'était pas encore mise en route.) Ils parlaient peut-être latin ou grec ou araméen ou rien du tout. En fait, Dieu s'adressait plutôt à la terre, pas à ses boyaux. Après tout, Il s'adresse à nous et pas à nos intestins. Il y a des mystiques qui pensent que Dieu s'adresse surtout à nos parties infimes ou plutôt intimes (ou ultimes) parce que les autres parties s'occupent du monde extérieur et des théorèmes de toutes sortes ; ou des gammes, s'il s'agit de pianistes, de violonistes, de violoncellistes et ainsi à l'infini : tout l'univers fait des gammes pour rester en forme. Les astres font des gammes pour produire et reproduire la musique des sphères. Les désastres font des gammes, eux aussi, pour continuer à nous massacrer.

Les intestins bougent et apparaissent sur la surface de la terre ; et les savants se mettent au travail pour échafauder ce que l'on appelle « la théorie des boyaux ». Grâce à ces boyaux ils réussissent à joindre les deux bouts : la théorie de la relativité et la mécanique quantique. Ils se disent que tout est uni dans l'univers ; d'ailleurs, c'est pour cela que l'univers s'appelle l'univers et pas le déconnecteur. « C'est un homme », se disent-ils. « C'est une femme », ajoutent-ils. Oui, ces boyaux appartiennent à l'Être cosmique qui ressemble à l'Être humain comme deux gouttes d'eau (ou comme deux boyaux). Et puis un autre groupe de savants arrive et dit : « Votre univers, celui où vous vivez et échafaudez vos théories, s'appelle le 'déconneur'. » Et cela recommence de plus belle.

Le premier groupe dit : « Ptolémée avait raison : l'homme est au centre de l'univers. C'est la représentation de l'homme qui crée l'univers. Et si l'univers est comme ça (et il n'est pas autrement), c'est parce que nous le regardons. Le principe anthropique. » Il y a des individus qui répondent du tac-au-tac : « Nous ne regardons pas cette horreur », mais il faut tout de même reconnaître qu'il y a la splendeur des étoiles sans laquelle on ne peut vivre cosmiquement (pas comiquement). Il y a des arbres sous lesquels on peut s'asseoir pour lire un livre ou embrasser un copain, une copine ou un chat, tout en attendant les délices d'un déjeuner sur l'herbe. On peut aussi déjeuner sur l'herbe, comme le tableau que nous connaissons tous l'indique. Mais il vaut mieux ne pas déjeuner *sous* l'herbe, comme dit un de mes amis ; et il n'a pas besoin de préciser que le déjeuner sous l'herbe concerne les vers, pas les humains.

L'autre groupe de savants nous dit que Copernic avait raison : nous sommes dans la banlieue du système solaire ; nous sommes des banlieusards, autrement dit. Par parenthèses, dès que nous disons quelque chose, « autrement dit » nous contredit, même s'il va dans le même sens. Les mots ne sont pas les mêmes et nous sommes des mots, rien d'autre. Si les mots changent, nous changeons aussi et Einstein votait pour l'immobilité de l'univers. D'ailleurs, il n'a pas bougé non plus ; au cours de sa vie. Sa vie courait ; il ne courait pas. Il se promenait avec Gödel, ce que le livre de Jim Holt m'a déjà appris. Sur la couverture on voit Gödel et Einstein, côte à côte ; et il y a beaucoup de petites souris autour d'eux. Je me demande avec étonnement pourquoi, malgré la présence des ces souris, on ne sait rien de leurs conversations.

J'ai ma propre théorie de la Création – de la *Grande* Création, comme je l'appelle. (Les mazurkas de Chopin appartiennent à la série de *petites* créations.) Je pense qu'il faut réconcilier pas mal de choses. Il faut que nous nous réconciliions avec nos voisins, au lieu de leur montrer nos joues en les invitant à nous frapper sans cesse pour respecter les règles édictées par la Bible, par son nouveau testament. L'Ancien testament ne nous dicte rien de tel, et nous demeurons immobiles en face de notre ordinateur, en frappant les touches. Je pense qu'il faut réconcilier un soi avec un autre soi ; un soi avec un moi – avant de passer à l'étape où un soi se réconcilie avec un toi. Il faut se réconcilier avec son propre toit, avant de se réconcilier avec un toi ou un vous ; sinon on ne peut inviter personne sous ce toit.

Imaginez la situation qui en résulte assez souvent : un toi et un vous sont chez vous et vous vous préparez à boire un verre. Mais votre toit n'a pas l'air d'apprécier ce gueuleton, sans parler de l'engueulade qui va venir nécessairement, vu la frustration générale et partielle. Votre toit manifeste son déplaisir et vous ripostez en lançant des boulettes de pain ou de papier en direction du toit. Vos invités vous disent : « Qu'avez-vous contre votre toit ? »

- Je n'ai rien contre lui. Il est vrai que de temps à autre je reçois les gouttes de pluie en pleine figure.

- Il faut faire venir un couvreur pour qu'il répare la toiture.

- Non, il faut que je me réconcilie avec mon toit.

- En lançant des boulettes de pain dans sa direction ? »

Nous sommes pétris de contradictions. Nous battons ceux que nous aimons ; nous caressons ceux que nous détestons. Il n'empêche que nous devons nous réconcilier avec tout le monde et toute chose – avec l'univers, autrement dit. Tout est en contradiction avec soi, avec le monde, avec toutes les théories du monde et de ses origines qui nous accablent. Ses origines nous accablent – il n'y a aucun doute là-dessus. Sans ses origines, nous n'aurions pas d'origines, nous non plus. Nos origines nous accablent d'une manière ou d'une autre. Il y a deux mille et une manières de nous accabler au moyen de nos origines, de nos fins, de notre faim qui nous fait connaître l'obésité dans toute son horreur et dans toute sa grandeur, et ainsi de suite. (Et ce ne sont pas les suites royales qui nous attendent au bout du chemin.) Il vaut mieux, donc, se rabattre sur des théories sans issue, sans solution : en l'occurrence, il s'agit de théories et pas de crises de nerfs, pas de cancers. Il est vrai que l'on peut souffrir d'une théorie et même en mourir, mais une cirrhose du foie est mille fois pire.

C'est pour cela que l'on échafaude des théories – pour ne pas se laisser envahir par des passions tristes ; parce que c'est triste, tout compte fait. Offenbach nous dit : « Soyons gais », et pourtant je ne crois pas qu'il connaissait Spinoza par cœur.

J'ai donc ma théorie de la Création qui me permet de ne pas succomber aux cancers et aux nerfs qui sont toujours au bord d'une crise. Je crois que Dieu est un peu paresseux : vous ne pouvez vous empêcher d'être paresseux si vous ne devez pas *struggle* pour la vie. La vie est là, simple et tranquille et vous êtes immortel, unique, incomparable, imbattable. Il y a des tsunamis un peu partout, mais vous êtes Dieu et votre fauteuil à bascule se situe à la hauteur de l'Olympe – même si vous êtes le Dieu chrétien. Les tsunamis passent, cassent, lassent ; vous êtes à l'abri de tout cela et même de tout ceci, ce qui dit long sur votre invulnérabilité. Mais même si vous êtes indolent et bon à rien, vous pouvez créer un monde de toutes pièces parce que ces pièces se trouvent dans votre chambre. Vous ramassez ces pièces en disant : « Ramassez-vous, unissez-vous, soyez vous, soyez moi, soyez le monde !!!!! ». Et les pièces composent un spectacle intitulé « son et lumière et ombre » où les humains se promènent parmi les arbres en cueillant des fruits défendus, autorisés, testés dans tous les laboratoires, bio (cela va sans dire), anti-bio (cela va sans dire également). (Pas anti-Dio.)

Donc Dieu (mon Dieu, mon Dieu) crée une sorte de brouillon où tout se brouille car vous avez d'un côté la prédestination, le déterminisme et le misme (personne ne sait ce que cela veut dire), et le libre arbitre ; de l'autre côté. Cet arbitre pose problème parce que, de temps à autre, il est libre, à condition de ne pas arbitrer. En d'autres occasions, il arbitre, mais il n'est pas libre de faire tout ce qu'il veut ; si bien qu'il n'est pas vraiment un arbitre. En tout cas, il n'est pas arbitre à juste titre. Il est peut-être arbitre à injuste titre, mais cela sort du cadre de mes réflexions, de mes préoccupations ; de mes sions (de nos sillions), tout simplement.

Dans ce brouillon, dans ce bouillon de culture il n'y a que l'embarras du choix et l'humanité ou plutôt ses embryons se mettent à choisir et font tout ce qui leur passe par la tête. Par leur tête passent tous les déterminismes, tous les pessimismes, tous les cataclysmes que l'on peut imaginer. Ils imaginent tout cela et c'est pour cela que tout cela existe. C'est pour cela qu'on dit que l'homme se crée à l'image de Dieu qui cuisine le monde : un bouillon, une purée, un méli-mélo (salade composée), un bortch. Mais c'est à nous de tirer quelque chose de ce bortch. Il y a des individus qui mangent tout cela sans se soucier du reste : de leur libre arbitre, de la métaphysique, de la physique, de la mécanique quantique et non-quantique, non-quantitative, de la mécanique qualitative, de la qualité tout court. Les individus mangent et disent : je mange ceci. Et les journalistes annoncent au monde : « Ils mangent cela. » Ce qui compte ne se réfère nullement à la qualité de ceci ou de cela. C'est la mangeaille qui compte.

Il y a donc un brouillon et nous nous débrouillons ; ou plutôt nous sommes censés nous débrouiller car Dieu ne s'occupe plus de notre bortch. Il ne se donne même pas la peine d'y mettre un peu de *smetana* (crème fraîche). Il y a des individus qui mangent le bortch tel quel, sans y mettre quoi que ce soit : pas de sel, pas de poivre, pas de ciboulette. Cela s'appelle un « bortch nature ». D'autres individus prétendent qu'ils jouissent du libre arbitre et qu'ils feront tout pour tirer le maximum de la liberté, « sinon ça ne sert à rien ; sinon c'est pour des prunes ».

Pour commencer, ils mettent un peu de *smetana* dans le bortch prédestiné. « C'est ce que vous appelez 'notre exercice du libre arbitre' ?

- C'est cela, entre autres.

- Et quoi d'autre ?

- Quoi, quoi d'autre ?

- Y a-t-il d'autres éléments que vous appelez le 'libre arbitre' ?

- Le sel, le poivre.

- C'est tout ?

- Nous pouvons aussi jeter le bortch par la fenêtre et le remplacer par de la bisque de homard. »

Et Spinoza continue à manger son bortch nature ; et il l'aime, il aime son *fatum*.

Une question se pose : Les partisans de la prédestination, souffrent-ils plus que les adeptes du libre arbitre ? Libre à eux de souffrir plus ou moins, serait-on tenté de dire au sujet de ces derniers. Est-ce vrai ? Pouvons-nous régler nos souffrances en fonction de nos vues philosophiques ?

Elohîm crie à la lumière : « Jour. »

À la ténèbre il avait crié : « Nuit. »

Les ténèbres entend Elohîm : elles sont aveugles et par conséquent elles entendent bien mieux que ceux qui voient le monde grâce à la lumière ; et que la lumière elle-même. En d'autres termes, la lumière entend moins que la nuit à cause de ses yeux de lynx et sa propre lumière. Elohîm a beau s'époumoner : la lumière ne l'entend pas. C'est pour cela que nous voyageons dans le noir, même quand nous sommes en plein jour. Nous crions à la lumière : « Tu es au bout du tunnel ! Tu es la preuve de notre vie éternelle ! » La lumière ne nous entend pas. Par contre, les ténèbres sont toute oreille. Elles sont peut-être la preuve éternelle de l'oreille qui nous écoute, quoi que nous fassions. (Même si nous ne faisons rien, l'oreille nous écoute.) Mais les ténèbres ne nous donnent jamais un coup de main, sauf si nous leur dédions des hymnes, comme l'ont fait Novalis, Tioutchev et Mozart. « *V notchi moiei pîlaet jajda mesti* », comme chante une soprano russe (la reine de la Nuit) dans *Die Zauberflöte*. (Dans ma nuit brûle la passion de la vengeance.) Ou dans *La Flûte enchantée*, pour simplifier les choses ; ou n'importe où, n'importe quoi. Le piano enchanté, par exemple. Attention, Elohîm continue à créer quelque chose ; et nous crions, crions, crions. Et c'est un soir et c'est un matin : jour un. C'est un match de boxe. On entend : un, deux, trois, quatre, cinq, et puis bing, bong, big-bang – knock-out, en d'autres termes. (Ce sont les mêmes termes, le même knock-out.) Bientôt vous serez KO, sauf que je ne sais pas comment ça s'écrit. Kao, kaoliang, kaolin, Katarina ?

Jour un : vous allez au tapis ou sur quelque chose où les boxeurs se trouvent après le premier knock-down. Vous vous relevez et vous apprenez qu'il y a encore un jour à venir ; et qui vient, quoi que l'on vous en dise. Le jour se lève, vient et une fois de plus vous allez au tapis ou simplement par terre ; un, deux, dit-on. Vous enlevez le sang de votre corps et vous continuez à vous battre pour la vie, d'après Darwin qui ne s'est même pas battu pour son livre, d'après ce que je sais.

Et c'est un soir et c'est un matin : jour un. Vous êtes toujours sur le même tapis (on vous y ramène tout le temps), dans la même arène. Le taureau entre dans l'arène, comme on dit. Est-

ce vous, le taureau ? Ne seriez-vous pas par hasard un chrétien exposé à la fureur du taureau qui ne supporte ni les bigots ni les moines décrits par Rabelais ? Cela recommence de plus belle, vous dites-vous (ou vous vous dites). Encore le premier jour, encore une vie sans rien, sans tout, sans nous et je et mots ; et pleine de taux d'intérêt. Dieu plante quelques cellules et ces cellules plantent quelques grains humains ; et une multitude de pépins. D'après Darwin (bien avant Darwin), cela grandit, se multiplie et recouvre toutes les surfaces que l'on trouve sur la face de la terre.

Elohîm dit : « Un plafond sera au milieu des eaux :
il est pour séparer entre les eaux et entre les eaux. »

(Entre les maux et entre les maux serait mieux, plus humain. Le *perpetuum* mal est insupportable.)

Il y a des eaux de vie ; il y a aussi des eaux de mort. Il y a des ivrognes et il y a des individus qui boivent de l'eau bénite tous les jours, tous les matins. « Quand je bois cette eau, dit l'un d'eux, je me bénis moi-même. Je me dis : 'Je suis un grand saint, béni soit-il', et ça me fait du bien. Cette eau n'est pas cancérigène, à la différence de toutes les autres eaux, de tous les aliments, de tous les médicaments que l'on avale sans savoir exactement ce que l'on avale. Les médicaments, la survie, la vie, pense-t-on. La mort, dit la voix de la sagesse. Il faut avaler les herbes du jardin. »

Un jour, ma femme me demande si je veux écouter sa lecture d'un livre qu'elle tient dans les deux mains. Par respect pour ma femme, je dis : « Oui, ma chérie. » Elle commence sa récitation et j'écoute toute une leçon au sujet des herbes qui poussent un peu partout, surtout dans les espaces sacrés qui ont les vertus médicinales. Il ne faut prendre ni des cachets de l'aspirine ni aucun cachet lié à la médecine que nous connaissons tous – grâce à nos médecins qui arrivent chez nous, se déshabillent et se mettent à nous palper de tous les côtés. Il faut mâcher cette herbe-ci et cette herbe-là. Et puis je constate qu'il y a beaucoup de là, là, là dans la récitation que j'écoute avec attention, cela va sans dire. Cette récitation est littéralement parsemée par là, là, là. Et par ci, ci, ci, ci, ci. Et puis je dis : « Ma chérie, à quoi rime tout ça ? Tu ne m'offre pas ces herbes sur une assiette, que je sache. » Et ma femme de me répondre : « Ne t'inquiète pas. Je veille sur toi. »

Je ne connais pas par cœurs les eaux de vie dont nous parlent les ivrognes allemands, mais j'imagine qu'elles ressemblent à s'y méprendre à la vodka. On s'y méprend si souvent que les ivrognes russes qui refusent boire de la vodka pour la bonne (ou la mauvaise) raison que cette eau ou liquide risque de détruire leur vie et même porter atteinte à leurs chances de s'installer au Paradis se persuadent que s'ils boivent de l'eau de vie, ils vivront éternellement.

Et pourtant l'alcool est toujours là, là, là, là, là : quarante degrés, cinquante degrés, soixante degrés. Au bout de quelque temps (et ce temps n'a rien à voir avec l'éternité) ils s'écroulent tous et c'est à ce moment-là, là, là, là (Lalalalera, lalavalera, comme dit Figaro dans l'opéra de Rossini) qu'on se met à réfléchir au sujet de la différence entre cet eau-ci et cette eau-là. Et l'on comprend que Dieu sépare toujours l'Évian de la vodka, comme pour nous dire à tous qu'Il veille sur nous, contrairement à ce qu'Épicure et Spinoza nous inculquent à longueur de journée.

Elohîm fait le plafond.

Quand on nous parle des plafonds, à nous et aux châtelains, nous nous disons que nous devons veiller sur les toits de nos châteaux qui sont pleins de trous – au moins virtuellement. « Je dois faire réparer mon toit », disons-nous à ceux que ne comprennent rien parce qu'ils n'ont ni toi ni loi. « Tant mieux pour vous, disons-nous, car les toits nous causent tant de soucis que nous envions n'importe quel clochard qui couche à la belle étoile. Pourquoi ? Parce que les étoiles sont beaucoup plus belles que les toits qui nous parlent de fuites. Les étoiles n'ont pas de fuite, autant que nous le sachions. Et les étoiles filantes sont autrement plus belles que n'importe quelle goutte d'eau. »

Nous parlons donc à Elohîm de cette façon : « Cher Elohîm, béni-sois Tu, nous Te connaissons grâce au plafond que Tu as fabriqué. Ton plafond est merveilleux, mais n'oublie pas que nous sommes Tes créatures. Par conséquent, nous méritons des plafonds de la même envergure.

- Avez-vous un cœur d'or ? demande Elohîm.
- Oui, naturellement.
- Quelle est votre numéro ?
- Pardon ?
- Le numéro ?
- Mais nous ne sommes pas des prisonniers du Goulag.
- Vous avez un cœur d'or. Quel est le numéro atomique de cet or ?
- Nous ne le savons pas. Nous ne sommes pas très forts en mathématiques.
- Si votre numéro atomique est 79, je vous répare votre toit. Sinon, non.
- Oui, notre numéro atomique est 79.
- Je crois que c'est plutôt 69 », dit Elohîm.

Il sépare les eaux sous le plafond des eaux sur le plafond.

Les ivrognes et leurs bouteilles se situent sous le plafond ; ils sont aussi sous les tables et même sous les tapis qu'ils prennent d'habitude pour une couverture. Les mystiques sont toujours sur les toits. Ils boivent de l'eau bénite et mangent de la nourriture bénite, alias les

herbes du jardin. Ils s'installent sur les toits et s'apprêtent à s'envoler pour tous les mondes meilleurs dès que le glas sonne – pas dans le roman d'Hemingway, s'entend. Vous entendez les glas ou les glouglous, et vous vous dites : « C'est Hemingway avec tous ces espagnols et Ibarruri. »

Elohîm dit : « Les eaux s'aligneront sous les ciels
vers un lieu unique, le sec sera vu. »

Le sec est vu – il suffit que je me regarde dans un miroir. Les ciels sont vus aussi puisqu'il fait beau aujourd'hui. (Je ne suis pas sûr qu'ils seront vus demain, vu la météo maussade et malade que je trouve sur Internet.) Mais les eaux ne s'alignent pas sous les ciels ; elles s'alignent peut-être sous la terre, je n'en sais rien. En tous cas, les flaques par-dessus lesquels je saute pour arriver à ma destination ne s'alignent pas, sinon je ne sauterais pas : je renoncerais purement et simplement à ma promenade. Je pense surtout à mes promenades moscovites : à Moscou, le sol est tellement raboteux, même quand il s'agit d'une rue asphaltée, que les flaques sèment la pagaille au cours de mes promenades. Heureusement que je ne me promène presque plus à Moscou.

« Les eaux s'aligneront sous les ciels » veut nous décrire, d'une manière plutôt poétique et métaphorique, l'avènement de la théocratie. Au début, il n'y a que des tribus qui tabassent tous les humains qu'ils voient devant eux (et même derrière, même à gauche), de sorte que l'on peut les comparer aux flaques sur lesquelles je marche sans prêter attention à la perméabilité de mes chaussures. Poum, poum, poum, comme disent les gens qui veulent imiter ces coups-là et mes pas sur les flaques. Et puis un souverain arrive dans sa Rolls et tout le monde s'immobilise pour signifier son obéissance ; personne ne saute, autrement dit. Les eaux sont alignées et la Bible nous prouve son utilité : si on la lit tous les jours, on sait ce qui se passe aujourd'hui, au-delà des fenêtres.

Et puis nous avons affaire à la démocratie qui nous tombe du ciel ou des livres de Tocqueville. On peut en conclure (si on répète le mot « démocratie » trente-six fois) que les flaques et les sauts sont de retour. Nous sautons tous et chaque saut est différent d'un autre saut. Et chaque sot est différent d'un autre sot. Il est sot à sa manière, et on appelle cela « démocratie ». Mais Tocqueville nous dit que les Américains s'unissent sans cesse, ce qui veut dire qu'il y a beaucoup moins de flaques qu'on ne le croyait. Il y a des rivières, sinon Tocqueville n'aurait pas dit : « Non seulement ils ont des associations commerciales et industrielles auxquelles tous prennent part, mais ils en ont encore mille autres espèces : de religieuses, de morales, de graves, de futiles. » Une fois de plus, la Bible a raison : « Les eaux s'aligneront sous les ciels. »

« La disposition à en croire la masse augmente, et c'est de plus en plus l'opinion qui mène le monde. » La Bible et Tocqueville ont raison et je regrette de ne pouvoir sauter par-dessus des flaques parce que, en plus de tout le reste, c'est un bon exercice. Je pourrais sauter par-dessus les chaises et les fauteuils, mais c'est un rite périlleux : mes jambes ne sont plus aussi agiles qu'autrefois, à l'époque où je pouvais sauter dans les salles de gymnastique. J'ai toujours eu de très mauvaises notes pour mes sauts. Quand je sautais par-dessus des flaques, personne ne jugeait mes sauts, d'autant que, au bout de quelques minutes, j'y renonçais, et je marchais sur les flaques sans prêter attention à ceux que j'arrosais au cours de mes promenades.

Nous aimons tous les chansons car elles nous aident à oublier nos craintes et nos tremblements. Et si, en chantant, nous balançons notre corps, ce balancement n'a rien à voir avec le tremblement dont Kierkegaard nous rebat les oreilles et les yeux dans son livre dédié à Abraham. On s'en balance, comme on dit, et l'on oublie ce que R. Hamnouna Zouti a fait pour satisfaire la demande d'un groupe de rabbis. « Chante-nous une chanson, maître », disent les rabbis. Et le maître se met à chanter :

Malheur à nous, malheur à nous.

Pourquoi chanté-je cela ?

Parce que nous allons tous mourir.

Tout un chacun, sans exception.

Alors, les rabbis se demandent ce qu'ils doivent chanter en réponse. Ils savent tous que les commandements que l'on trouve dans la Torah peuvent et doivent les protéger. Mais où est la Torah ? où est la Torah ? Pourquoi ne l'avons-nous pas apprise par cœur ? Et puis quelqu'un chante : « Elohîm crie au plafond : 'Ciels.' » Et tous les autres entonnent : « Nous crions aux ciels : 'Plafond.' » Pourquoi le font-ils ? Pour se sentir chez eux dans l'univers qui est leur maison, tout compte fait ; pas l'endroit où on les jette après leur naissance. Et même avant, bien avant. On les jette d'abord dans l'utérus d'une femme d'où on les projette dans une maternité ou dans les champs, s'il s'agit d'une paysanne ou d'une femme de chambre. Pendant une heure ou deux, ils se prélassent dans l'herbe et dans les buissons, comme s'ils faisaient l'école buissonnière. Ensuite on les ramasse, en oubliant parfois de ramasser leur mère, et ils se voient tout d'un coup dans le monde de tous les jours, sauf s'ils sont nés aveugles. Dans ce cas, ils s'entendent dans le monde de tous les jours, sauf s'ils n'ont pas l'oreille absolue.

Elohîm crie au sec : « Terre. » Ces paroles se perdent et se déforment dans les traductions parce que les traducteurs ont leur soucis (même s'ils disent : « Pas de soucis » à longueur de

journée) et leurs soucis transparaissent dans les mots qu'ils substituent aux termes que l'on trouve dans l'original. Par exemple, au lieu d'écrire « au sec », ils écrivent « au sexe », soit parce qu'ils sont impuissants et ne pensent qu'à leur incapacité à participer au sexe du monde, soit à cause de leur libido démesurée. Dans leurs traductions, versions et publications, Elohim crie au sexe : « Terre. » Et les créatures qui sont à peine réveillées après leur chute – après la Chute, pour être exact – se mettent à se tortiller en préparation au sexe qui doit recouvrir la terre pour multiplier le sexe – tout d'abord. D'abord on multiplie le sexe, ensuite on multiplie les enfants. Et puis ces enfants sont adoptés par toutes sortes d'homosexuels qui habitent sur la même terre, au lieu de trouver des spas (centres de soins et de repos) sur la lune, comme le préconisent leurs opposants.

« Pourquoi n'allez-vous pas sur la lune ? disent les opposants.

- Parce que Elohim a crié : 'Terre.'

- Il l'a crié au sec, *didn't He* ? Et la lune est sèche, *isn't she* ?

- Nous préférons la terre et Elohim n'a rien contre notre demeure chaste et pure. Et terrestre.

- À l'alignement des eaux, il avait crié : 'Mers.'

- Les mers de nos passions. Elles ont les vagues au corps et puis, au bout de quelque temps, nous voyons une mer de passion, une seule. Cette mer est notre mère. »

Et *patatichka* et *patatachka*, comme disent les Russes. Elohim voit : quel bien ! Le sperme ? quoi ? Quelques plages ou un sauna ? D'accord – tout est bien et Il l'a dit ; et Leibniz l'a répété quelques siècles plus tard. La terre gazonnera du gazon, dit-Il. Et s'il ne pleut pas ? Je me promène dans mon jardin et je constate que la terre ne gazonne pas : tout est sec. Tout est brut, comme le champagne. Je verse de l'eau sur mon herbe et je bois du champagne brut à volonté. Ma volonté est aussi démesurée que celle de Schopenhauer et de Nietzsche. Donc je bois mon champagne jusqu'à la lie, jusqu'à l'herbe, jusqu'à la terre. « Herbe semant semence. » Sperme aidant. « Arbre-fruit faisant fruit pour son espèce. » Arbre-vie faisant bruit pour son espèce. Beaucoup de bruit pour rien (pour *Nichts*, comme disent les détracteurs de Heidegger). Où est cette vie dont vous parlez sans discontinuer ? Discontinuez, s'il vous plaît : votre vie ne vaut rien – non seulement parce que la mort nous fait toujours une queue de poisson. Nous aimons les poissons, mais nous demandons à nos poissonniers de couper leur queue et leur tête, surtout s'il s'agit de soles d'Ostende. Donc, nous n'aimons pas la mort, les maladies, les amours malheureux dont vous nous gratifiez tout le temps, comme s'il n'y avait rien d'autre dans l'univers, dans le cosmos et aussi dans l'osmose.

Les lustres seront au plafond des ciels, pour séparer le jour de la nuit. Ne les séparez pas, s'il Vous plaît car nous voulons célébrer notre trépas non-stop, quels que soient le jour, la nuit, l'heure, la minute, la mutinerie du temps et de l'espace. Nous exécuterons notre bal, carnaval, gueuleton en période de peste. Les lustres sont là pour éclairer nos rendez-vous. Rendons-nous à ce vous, ce qui doit signifier quelque chose, sinon il n'y aurait ni vous ni moi ni nous.

R. Johanan et R. Eléazar ont dit tous deux : Au temps où le Temple existait, l'autel était un lien d'expiation pour Israël. À présent qu'il n'est plus, c'est la table de chaque homme qui l'est devenue. Moi, mon bureau. Et mon jardin où je m'assois dans la nuit pour lire au sujet des nombres primaires et de zêta.

PLOTIN

Car l'âme est plusieurs choses ; elle est toutes les choses, les choses supérieures et les choses inférieures, et elle s'étend dans tout le domaine de la vie. Chacun de nous est un monde intelligible ; liés aux choses inférieures par ce que l'on voit de nous, nous touchons aux choses supérieures par ce que nous avons d'intelligible ; par notre partie pleinement intelligible, nous demeurons en haut ; mais, par la partie qui tient le dernier rang, nous sommes enchaînés aux choses d'en bas, répandant sur elles une émanation ou plutôt une activité émanée de la partie pleinement intelligible, qui n'en est d'ailleurs nullement amoindrie.

(III, 4, 3)

Plotin disait : « Il n'y a pas de beauté plus réelle que la sagesse que l'on voit en quelqu'un. » Mon commentaire : « Il n'y a pas de laideur plus réelle que l'ânerie que l'on voit en quelqu'un. » « On l'aime sans égard à son visage, qui peut être laid. » « On ne l'aime pas sans égard à son visage, qui peut être beau. » « On laisse là toute son apparence extérieure, et l'on recherche sa beauté intérieure. » « On laisse là tout ce qu'il y a, on cherche la sortie, on la trouve et on s'enfuit au bout de la nuit, et on poursuit sa course jusqu'au début du jour. »

Je pense que les peintres flamands (selon Auden) ont compris à quoi nous avons affaire ; avec quoi nous n'avons rien à faire. Ils ont compris qu'à la naissance de Jésus, les rois mages et tous les autres rois, mages, images et imâms ont compris ce qui se passait autour d'eux, à l'intérieur de leur corps et corpuscules (et crépuscules). Ils ont compris que la race humaine est vouée aux crépuscules qui ne concernent que les dieux et les autres créatures de la création (de

pas : « Ah, le Golgotha ! Oh, la Crucifixion ! » Vous ne vous dites rien – c’est ce que disent les tableaux. Même si vous ne regardez personne, même pas un paysage qui jouit de sa propre beauté dans une des fenêtres, vous ne dites rien. Bouche cousue, esprit cousu, âme cousue – cela va sans dire. Vous êtes là et je me demande si vous aimez vraiment ce *fatum*. C’est un état des choses, comme nous le savons, même si ni Jésus ni la Vierge ne sont là pour nous le rappeler. Et s’ils sont là, ils ont l’air de dire : « C’est ça, c’est ça, c’est ça », tandis que les peintres italiens nous disent : « Tout n’est qu’ordre et beauté. La tristesse est belle, la mort est belle, la beauté est belle. Il en va de même pour les couleurs. » Quand on restaure un tableau flamand, les couleurs deviennent *neutres*, comme si elles n’existaient pas. (Elles existent bel et bien ou plutôt neutre et bien, inexistant et grandissime.) Les couleurs italiennes deviennent plus vives ; pas plus mortes, en tous cas. Pas plus *fati*. Pas *fati*. Plus *vitti*. Pourquoi pas ? Monica Vitti était une femme d’exception.

En 1943 Heidegger disait : « Il peut y avoir un être sans êtres. » En 1949 il a rectifié le tir : « Il ne peut y avoir d’être sans êtres. » Les Anglais s’enfuient dès qu’ils entendent un tel *load of bullshit*. Moi, je reste, comme disent les futurs champions des jeux télévisés – pour comprendre d’abord *the bull* et ensuite *the shit*. Ensuite je pourrai les mettre ensemble et ajouter à ce couple un *load*. Si vous êtes un être – et vous en êtes un, sinon je ne parlerais pas de vous – vous êtes là en tant qu’un argument ou une substance que je suis en train d’utiliser pour comprendre de quoi il s’agit et à quoi cela revient. Je suis un être, moi aussi, et par conséquent j’existe, même si vous n’existez pas. Votre présence ne rime à rien : pas une seule rime ne vient de votre substance. Et c’est d’une rime dont j’ai besoin en ce moment. Pourquoi ? Pour écrire une petite chanson. Comme dit une chanson soviétique :

Une chanson nous aide à construire et à vivre.
Comme une maîtresse elle nous appelle et nous guide.
Celui qui marche avec cette maîtresse à travers la vie
Ne sera jamais ni perdu ni envoyé au Goulag.

Il y a des rimes dans le texte de cette chanson, si bien que l’on ne peut pas dire que cela ne rime à rien ; cela rimait toujours à quelque chose, lorsqu’il s’agissait du Goulag. Aujourd’hui, les jeunes ne savent pas de quoi on parle, si l’on parle du Goulag et de ses prisonniers. Ils disent : « Goût, goût – le goût de quoi ? » Il faut leur expliquer que Soljenitsyne... « Sol, la clé de sol ? » Au moins, ils connaissent quelque chose sur la musique.

Il faut chercher des rimes, lorsqu'on traduit une chanson soviétique, sinon cela n'a aucun sens. Dans sa traduction d'*Eugène Onéguine*, Nabokov a fait l'économie des rimes. La chanson que j'ai citée, n'a rien à voir avec le roman en vers de Pouchkine, et par conséquent je me sens obligé de la rimer, ne serait-ce que pour ne pas ridiculiser mes anciens compatriotes. J'écris donc : « Une chanson nous aide à construire et à vivre. Elle nous aide également à devenir ivres, même si nous n'avons rien à boire, rien à boire du tout. Ou-ou-ou. » Vous chantez : « Ah, ah, ah, ah, ah, ah », et vous devenez ivre, au bout de quelque temps.

Un texte nous aide à surmonter nos problèmes.

Je m'assieds devant l'ordinateur, mon IBM.

Et je mange ma pomme ou plutôt mon Apple.

Je regarde un film avec ma chère Miss Marple.

Quant à Heidegger et ses êtres sans êtres, non-êtres sans non-êtres, ils dépendent peut-être du temps qui s'écoule entre 1943 et 1949. Si le temps est substantiel et existe en bloc, ce temps-là, cette période marquée par la fin de la guerre et la peur du philosophe pour la préservation/découverte/divulgence de ses archives, s'écoule toujours, comme s'il avait toujours été là, avec ses archives, ses fuites, ses cachettes, ses nuits passées chez des amis. Un jour, Heidegger se cache chez un ami dont la femme joue du piano. À d'autres moments, jours et années, un être peut se passer des êtres, ce qui est mon cas. Vous mettez mon cas sur un piédestal et vous voyez qu'il peut se passer d'autres et d'autres piédestaux : un piédestal lui suffit largement. Il s'installe sur ce piédestal et quoique ses jambes dépassent des bords et pendent, et même se balancent à l'air libre, il se sent à l'aise. Pareil à saint Sébastien, il peut y passer toute l'éternité sans échanger un mot avec ses semblables, d'autant qu'il n'a pas de frères ; par définition, par information ou par toute autre chose.

Et puis la nuit vient où les cœurs s'éprennent. Heidegger se trouve dans l'appartement d'un ami où trône un piano, comme s'il pouvait remplacer la reine Victoria et sa légende. Heidegger demande à la femme de son ami de jouer quelque chose pour lui. Elle joue la *Sonate* de Schubert *en si-bémol majeur*, DV 960. Et Heidegger dit : « Nous n'arriverons jamais à faire cela avec la philosophie. » Avec la philosophie, sans l'autre. Qui est cet autre ? Ce n'est pas un visage qui flotte en face de votre visage pour vous montrer toutes ses facettes, toutes vos fossettes. (Tue-moi, si tu peux. Caresse-moi, si tu peux. Fais-moi l'amour ; tu ne peux pas.) C'est une sonate écrite par un être qui est votre être et qui n'est pas votre être. Vous vous unifiez

en devançant l'unification de la théorie de la relativité et de la mécanique quantique. Votre unification personnelle devance même la réunification des deux Allemagnes.

Avec qui nous unissons-nous en ce cas ? avec des ondes, des particules ? Avec l'*Agneau mystique* où la couleur s'unit à l'humeur qui est tout simplement là. Qui est. Et ce qui est ne bouge ni ne s'exprime ; pas de tristesse, pas d'harmonie. EST n'est pas un phénomène apte à se soumettre à quoi que ce soit – même aux catégories musicales. Il ne faut pas confondre EST et *SEIN*. EST est un diminutif de *SEIN*. On est est sans *sein*. Avec *ein* peut-être. Ou avec les « aïe » de Falstaff.

Vous voyez une sorte de lumière. C'est une lumière *all right* ; non, cette lumière n'est pas *all right* – tout ne resplendit pas ; pas pour tout le monde, en tous cas. On a l'impression que tout le monde y participe et que par conséquent les portes sont ouvertes. Les portes sont entr'ouvertes ou carrément fermées. Cela se passe ailleurs et tous les ailleurs sont ailleurs, sauf qu'ils reviennent au même, à la même terre d'accueil où il y a un homme mystique qui ne mérite pas cet honneur.

Ils m'ennuient avec leur lumière, tous ceux qui sont de l'autre côté de la barricade ; de l'autre côté de l'espèce humaine. Ils ont leurs tunnels, leurs résurrections, leur force de gravitation qui les porte vers le Paradis, par-delà les nuages. Lumière, lumière, disent-ils ; son, ajoutent-t-ils de temps à autre. Leurs sons sont faux jetons et leurs lumières tapes à l'œil. Ils ne savent rien de la lumière car ils ne voient pas l'*Agneau mystique*. Ils se plantent devant le retable, un récepteur collé à l'oreille. Ils reçoivent une information au sujet du sujet de l'*Agneau*. Ils ne changent pas de position ; ils ne regardent pas l'*Agneau* de tous les côtés, sous tous ses aspects. Il n'y a qu'un côté, un aspect pour eux. L'homme unidimensionnel ; un agneau unidimensionnel. Et pourtant la source de la lumière est toujours multidimensionnelle.

La vraie lumière est discrète : elle ne tape pas dans les yeux. Et elle n'est pas au bout des tunnels. Il n'y a pas de mystères, de voies à travers les bois. L'agneau est là – simple et tranquille, comme d'habitude. On perd les bonnes habitudes – celles que ces peintres-là avaient en abondance. C'est une évidence, une source lumineuse, la source de tout ce qu'il y a et y aura, d'autant que tout est déjà là et qu'il ne peut rien y avoir d'autre. Il n'y a pas d'autres, il n'y a rien d'autre. L'être est avec un être ; ou avec l'être, avec soi-même. Soi est le même ; le même est soi. La route de la soie. La roue de l'infortune.

ÉTANT DONNÉ
ÉTANTS DONNÉS
L'ÉTANT DONNÉ

« Si elle ne vous fait pas dire qu'il est beau, vous serez incapable, en regardant en vous, de vous apercevoir vous-même comme beau. » On sort quelques mots du contexte, on les cite hors du contexte, et on se demande à quoi cela rime. S'il s'agit de l'agneau de Van Eyck, on dit qu'il est beau, sauf que je ne pense pas qu'il soit beau : il est la source. De toute façon, je suis incapable de m'apercevoir moi-même comme beau, ce qui est d'autant plus facile que je ne suis pas beau. Je suis là et cela suffit peut-être, si l'on oublie la charité, la bienfaisance et les séances philanthropes que les autres pratiquent quand les photographes ne sont pas loin.

L'AGNEAU, MUSIL, LES MUSES

Parménide, Empédocle et Démocrite déclarent que l'âme est identique à l'intellect ; d'après eux, il ne saurait y avoir d'animal tout à fait dépourvu de raison

Aétius, *Opinion*, IV,v,8.)

...j'ai une perception et une interprétation très animalistes de tout ce que je fais, pense, écris, vis, mais aussi de tout, de toute l'histoire, de toute la culture, de toute la société dite humaine, à toutes les échelles, macro- ou microscopiques. Mon seul souci n'est pas d'interrompre cette « vision » animaliste mais de ne lui sacrifier aucune différence, aucune altérité, le pli d'aucune complication, l'ouverture d'aucun abîme à venir.

Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*

Mon chat qui s'appelait Musil est mort. C'est ma femme qui l'a emmené dans tous les hôpitaux, chez tous les vétérinaires des environs ; et les vétérinaires cosmiques. Il est mort du cancer en cinq jours et même les pendules de ma femme n'ont rien su faire. Elle pendulait, ils pendulaient ; l'intérieur de la maison ressemblait à une gigantesque balançoire. Comme d'habitude, c'est la mort qui profitait de cette balançoire, entre deux casse-croûtes. Il est mort sur ses genoux ; je n'aurais pas pu le supporter : je suis insupportable.

Il y a des photos de Musil ; il y en a même beaucoup et même dans mon ordinateur, pas sur les murs. Il y en a sur la table à jeu Louis XVI, comme si on jouait avec les images, avec les formes et leur effacement. « Nous ne nous étonnerons pas de voir complètement affranchi

de toute forme, même intelligible, l'objet qui produit cet immense désir : dès que l'âme s'enflamme d'amour pour lui (pour un oui et pour un non), elle se dépouille de toutes ses formes, et même de la forme de l'intelligible qui était en elle ; elle ne peut ni le voir ni s'ajuster à lui, si elle continue à s'occuper de n'importe quel autre objet ; elle ne doit rien garder pour elle, ni bien ni mal, afin de le recevoir seule à seul. Supposons que l'âme ait la chance qu'il vienne vers elle. »

Mon âme n'a pas eu cette chance. Musil n'est pas venu vers moi ; il fallait que j'aie vers lui. Une photo m'a suffi. J'ai fait le voyage jusqu'à Moscou et je l'ai vu enfin chez mon ex, *my former mistress*. Je dormais avec lui, mais je n'ai pas compris qu'il présentait les mêmes caractéristiques que l'*Agneau* de Van Eyck. À la longue, il est venu vers moi ; pas pour longtemps. Il a vécu neuf ans et cinq mois, et à présent je le vois à Gand où le retable ne le montre qu'à moitié : il est assez loin et la lumière est tamisée. Mais c'est le même regard que je vois et mon âme se dépouille de toutes ses formes : hommes, femmes, institutrices, amour, mort. Je ne vois que les yeux de Musil qui étaient là et pas là, mi-présents, mi-absents, d'autant plus présents qu'absents, presque indifférents, entre les deux, ni l'un ni deux ni l'autre, perçants, mais qui ne perçaient rien, curieux et distraits, sauveurs, prometteurs et promeneurs, regardant droit dans les yeux (pas comme les Yahoo), ne voyant pas les yeux ou voyant d'autres yeux, l'agneau que j'ai pris dix mille fois dans mes bras ; le même regard, mi-scrutateur, mi-baladeur ailleurs – sans bouger pour autant. Ma Chekina.

Je regarde un livre consacré à l'*Agneau mystique*. Je vois les yeux de Musil qui n'ont ni forme ni contenu. À mon avis, la lumière ultime n'a ni forme ni intensité ni appel physique ni contenu métaphysique. Elle est là, et vous ne pouvez vous en passer. Et si vous vous en passez, vous passez, vous tré.

Je lève ce livre au-dessus de ma tête et je le regarde, comme s'il fallait regarder vers le haut, vers le ciel, pour voir ce retable. Mais vous ne pouvez pas aller à Gand, extraire ce retable de son église et le promener dans les airs comme une banderole. Vous ne pouvez pas vous coucher sur lui, rouler sur lui, faire l'amour sur ses volets, sur ses saints, sur ses génuflexions. Vous ne faites pas l'amour avec les prières que vous entendez dans vos oreilles ou dans la bouche des autres, d'autant qu'il s'agit d'un autre genre d'amour. Vous imaginez une femme ou un homme à la place de l'agneau, et vous en faites ce que vous voulez. Vous le regardez sous tous les angles ; vous le mettez dans votre baignoire, sous l'eau. L'*Anneau (Agneau) aquatique*. Vous l'appropriez ; vous vivez et dormez avec lui, comme s'il était votre matelas ou votre couverture. Toutes sortes d'espaces s'ouvrent en vous lorsque vous le maniez à votre guise, au lieu de l'*admirer* en présence d'autres personnes et leurs appareils photos. Il peut

intervenir tangiblement à votre cérémonie du thé en se tenant entre une tasse et une théière. Vous pouvez le soulever au moment où vous portez votre tasse aux lèvres. Vous pouvez le mettre au milieu d'un jardin japonais, pas loin d'une cascade ; comme s'il vous récitait l'Évangile dans la langue de l'eau. Vous le traitez, vous le maltraitez, vous achetez une autre reproduction si vous brûlez votre premier exemplaire, comme s'il s'agissait de Giordano Bruno. Il s'inscrit mille et une fois dans votre vie courante et un jour vous serez capable de dire : « L'Agneau ou ma vie. » L'Agneau ou moi.

« Qu'est-ce en somme que l'aura ? demande Walter Benjamin. Une singulière trame de temps et d'espace : apparition unique d'un lointain, si proche soit-il. » Prenons

■ Il est situé dans l'espace, et le temps que je passe en sa compagnie fait partie de la trame dont parle Walter Benjamin qui insiste sur l'importance de l'aura sans laquelle nous perdons l'unicité de ce qui se présente à nos yeux, à notre substance où notre âme goûte les plaisirs des jours ; et les souffrances des nuits. Je continue à écrire et je m'éloigne de lui d'autant plus sûrement que je n'arrive pas à le regarder toutes les deux secondes. Pourtant, mes pensées ne s'éloignent pas trop de l'Agneau parce qu'il est le sujet de mon récit, de ma narration à la Leskov. Il est toujours dans mon champ de vision, comme si je n'avais pas encore quitté la ville de Gand, l'église où il est exposé. Le vrai agneau, je peux le découper de la reproduction et le pendre sur une croix à l'aide de quatre clous. Lui aussi, il peut me pendre, m'ensevelir ; un petit bout de papier. Il ne perd pas son aura. Il est vrai qu'à Gand, j'éprouvé une sensation unique liée à toutes les trames qui accompagnent l'immobilité et le caractère universel, rituel de l'œuvre d'art. Mais je ne veux pas croire que mes relations avec lui soient partagées et envahies par des centaines de touristes ou spécialistes parce que je ne partage rien avec eux, sauf l'amour pour l'agneau que je détache du cadre pour le posséder autrement, dans l'aura créée par mes efforts, par ma vie, ma maison, toutes mes cloisons.

D'après Walter Benjamin, si l'on sort un objet de son halo et détruit son aura, « le sens du semblable dans le monde » se voit intensifié à tel point que, moyennant la reproduction, il parvient à standardiser l'unique. Les gens regardent et photographient le retable ; ce sont eux qui standardisent l'unique. Grâce à mon appropriation fantaisiste et justifiée, il retrouve sa fonction dans le monde où il y a tant de *sive* : *Deus sive natura*, Chaline *sive* agneau, *Deus sive* moi. À Gand, devant le retable, vous criez à la cantonade : « L'Agneau *sive* moi. » En néerlandais si vous voulez. En pure perte. À la maison, vous pouvez exercer votre libre arbitre démesurément et dire : « Ma baignoire *sive* l'Agneau, mon rasoir *sive* Dieu, Dieu *sive* mon Dieu, ma femme *sive* l'aura, ma femme n'est pas *sive* Lara du *Docteur Jivago*, ma femme *sive* saint François d'Assises, l'aura *sive* l'aura. » Il y a une multitude d'auras de par le monde, une

multitude de trames. Francis Bacon n'a jamais voulu voir les tableaux de Vélasquez à Rome « de peur qu'il ne perde à ses yeux l'aura qu'ils avaient pour lui ». Quelle aura avait-elle pour lui ? L'aura de sa salle de bains, de son jardin, de sa cave à vin, de son cerisier en fleurs ?

YAHOO, MES CHATS ET MOI

Un jour, Yahoo et sa femme viennent à l'improviste (ils font beaucoup de choses à l'improviste, à la différence des vieux communistes qui attendaient des directives) et voient feu mon chat qui pesait six kilos. Inconsciemment ou plutôt consciemment et volontairement, je le lance sur les genoux de Yahoo. Musil sort ses griffes et roule les yeux, comme Laurence Olivier dans la deuxième moitié d'*Othello*. (Moi, j'en aurais fait autant, si j'avais eu des griffes à cette époque-là. À présent, j'en ai.) « Yahoo, Hooya », crie sa femme qui connaît un peu le russe ; peut-être pas suffisamment pour se rendre compte que, si elle mettait un « ni » avant hooya (ni houïa, en français), elle pousserait un juron de telle envergure que, même si elle en restait là, si elle se contentait d'un seul juron, elle lancerait tout de même une bordée de jurons. (Ou un bordel de jurons, comme dit mon ami Versaillais.) « Il ne griffe pas », dis-je en m'inclinant vers Musil. Pour rien au monde je ne me serais incliné vers moi-même : je ne réponds de rien, lorsque Yahoo est à ma portée ou simplement à ma porte.

L'autre jour, j'étais en compagnie de mon premier comptable belge. (Je ne connais aucun comptable français. En Belgique, j'en connais déjà trois.) C'était un vieux monsieur qui ne parlait que de trois choses : sa fille, ses pâtes et l'enveloppe que je devais lui tendre au moment opportun ou plutôt à n'importe quel moment ; tous les moments sont opportuns, lorsqu'il s'agit d'argent. Sa fille était violoniste. Je crois qu'il m'est permis de dire qu'elle *était* violoniste, malgré sa santé à toute épreuve ; à quelques épreuves, en tout cas. Avant que je n'entende parler d'elle, elle avait joué dans un orchestre de Liège. Au moment où j'ai enfin entendu parler d'elle – c'est son père qui a décidé de me faire perdre mon temps de cette façon – elle ne jouait plus nulle part ; peut-être même pas à la maison. Son papa m'a dit tout de suite : « Ma fille est une superbe violoniste, mais elle n'a plus de travail. Pourriez-vous lui en trouver un ? » Il parlait tantôt en flamand, tantôt en français ; tantôt il me vouvoyait, tantôt il disait « tu » sans arrêt et sans façon, si bien que, moi aussi, je disais « vous », « toi », « vous », « toi », « moi », « mes revenus », « ton enveloppe ». Lui, il disait : « Mes pâtes, j'en ai une vingtaine de kilos dans la voiture. En veux-tu une dizaine ? Cent euros. »

Musil se roule sur le dos, demeure pendant une minute dans sa position préférée – les pattes en l'air. Je suis censé le caresser à ces moments d'extase ; mais je ne le fais pas par politesse envers le vieux monsieur qui, à cette époque-là, avait soixante-dix-neuf ans. Alors,

Musil se lève, court vers la table devant laquelle nous sommes assis, saute sur la table et se couche entre nous. Certes, il ne griffe pas les joues du vieux comptable ; les deux à la fois ; pas la peine de les tourner. Il se couche simplement entre nous pour me protéger de ce vieil imbécile qui m'a fait perdre pas mal d'argent. Remarquons qu'il n'a perdu ni ses pâtes ni les trois enveloppes que je lui avais tendues au cours de trois années. Le compte est bon ; mon compte en banque l'est moins. Et les comptes de Yahoo se portent comme le pont Neuf. Dommage que Musil ne lui ait pas griffé les joues, le nez, le front, le menton, le cou et ainsi de suite. À mesure que je découvre les multiples défauts des gens qu'il n'a pas griffés, la patience et l'amabilité de mon chat chéri deviennent proverbiales.

Le chat qui anime ma vie aujourd'hui – Moosey, Moosey, Moosey, Moosey – est un digne successeur de Musil. Une fois de plus, Yahoo vient me voir. (Dorénavant, je dirai : « Une fois de moins, une fois de moins, un Yahoo de moins. ») « Où est ton chat ? » N'oublions pas que Yahoo aime les chiens, à l'instar d'Hitler. Dès qu'il voit Moosey dans mes bras, il se met à balbutier : « Viens, viens, viens, mon petit. Tu seras mieux contre mon corps. » Je tends Moosey à ce Hoo et Moosey s'enfuit. Moosey se débarrasse de l'étreinte de Yahoo, de l'esquisse de cette étreinte plutôt, et disparaît au-delà du mur. Yahoo ne disparaît pas. Je ne crois pas qu'il ait vu le film d'Hitchcock où une femme disparaît. Même s'il l'avait vu, il n'aurait pas disparu ce jour-là. À présent je suis débarrassé de son étreinte. D'habitude, mon ami polonais dit en me tapotant le dos : « À bientôt, j'espère. » « À tout jamais, j'espère », dis-je en pensant à Yahoo.

MA FEMME

Avant-hier, ma femme m'a fait une séance télépathique à un moment où j'éternuais sans cesse. D'habitude, quand vous faites quelque chose sans cesse, vous pouvez cesser de la faire. Par exemple, vous dites : « Il est temps d'aller se coucher », mais vos invités sont toujours là et apparemment ils n'ont aucune envie de bouger. Alors, vous dites une fois de plus : « Il est temps d'aller se coucher. » Vous ne vous permettez pas de bâiller, mais vous prononcez le verbe « se coucher » plusieurs fois de suite pour que les invités comprennent qu'ils doivent aller au diable. Ils peuvent aussi aller à Dieu, s'ils le veulent et si Dieu les accepte ; en tout cas, ils doivent aller quelque part pour ne pas vous empêcher de dormir sur vos deux oreilles. Vous n'êtes pas friand de jeux de mots, qu'ils soient faciles ou non. Cette fois, vous dérogez à cette règle de votre vie en disant : « Je n'aime pas dormir sur une de mes oreilles. » On ne vous comprend toujours pas. Alors, vous dites : « Si je ne recours pas à mes deux oreilles pour dormir, je ne dors pas du tout. » Tous les invités font la sourde oreille et par conséquent vos prières demeurent sans

réponse. Et puis vous *cessez* de parler car vous savez le faire. Et tout le monde part, à l'exception de votre femme, de votre maîtresse ou de votre maître.

Si vous souffrez du rhume des foins, vous éternuez sans cesse pendant une bonne demi-heure sans pouvoir arrêter quoi que ce soit : ni vos éternuements ni l'heure. Si ce rite d'éternuement s'était déroulé en présence (en chair et en os) de ma femme, elle aurait peut-être dit : « Arrête ! » comme le font des enfants qui se battent. Je lui parlais à distance, à l'aide de mon téléphone qui n'était ni portable ni transportable. (« Ni transsibérien », ai-je failli écrire.) Elle me dit : « Je te ferai une séance.

- Ah bon ! Tout de suite ?
- A huit heures pile.
- Dois-je m'allonger ?
- Ce n'est pas obligatoire. »

Je m'allonge tout de même et un quart d'heure plus tard, je n'éternue plus. La vie est facile, comme disent les Américains, les Suisses et les Européens dont les pays font partie de l'Union (pas Soviétique). Les Russes ne le disent pas ; moi non plus.

Certes, il suffit de dire à sa femme : « Chérie, j'éternue et mes yeux continuent à pleurer, malgré les bonnes nouvelles que je reçois de partout. S'il te plaît, essaie de visualiser mes yeux et mon nez au moment où ton énergie salvatrice se libère de ton corps. Au lieu de prier, s'il te plaît dirige cette énergie vers mes organes souffreteux pour qu'ils se remettent à vivre dignement. » Un quart d'heure plus tard, vous êtes digne du monde et de vous-même, mais il y a d'autres problèmes auxquels vous ne pensez plus aux moments de l'euphorie. Et puis ils s'abattent sur vous, et votre euphorie s'envole, comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait jamais eu de joie dans votre vie ; ou de joie de vivre.

YAHOO ET JOHNNY DEPP

Je ne dis pas que Yahoo est beau : il n'est beau ni extérieurement ni intérieurement, et s'il possède un milieu, ce milieu, cet entre-les-deux, n'est pas beau non plus – j'en suis certain. Ma femme me demande pourquoi je reviens à lui de temps à autre – comme si mes pensées ne pouvaient demeurer dans la sphère de l'*Agneau* tout le temps ; comme s'il n'y avait pas d'autre temps. Oui, je reviens à lui, à mon ex-ami, parce que même Johnny Depp me le rappelle, malgré les pôles opposés qui logent dans le cadre de cette comparaison, de cette association d'idées et d'hommes. En effet, Johnny Depp était beau ; Yahoo a toujours été laid, comme s'il tenait à cette laideur – au même titre qu'à ses richesses. Mais Yahoo n'a jamais été aussi riche que Johnny parce qu'il n'avait aucun don et ne crevait aucun écran. Parfois, nous nous ressemblons

par ricochet, et c'est pour cela que l'on risque de croire que nous sommes tous dans le même bateau (ivre ou fou), que tous les humains partagent les mêmes gènes. Les mauvais plaisantins ou les mauvais joueurs de mots vous répondent : « Nous ne portons pas les mêmes jeans. Moi, par exemple, je n'ai jamais porté de jean. Pourquoi devrais-je partager quoi que ce soit avec vous, qui que vous soyez ? » Et puis on se met à parler de l'unification de tous les corps, de tous les esprits, en disant : « Nous descendons de la même source, du même Dieu, des mêmes Adam et Ève. Nos protons se regardent dans le même miroir. Pourquoi nous faisons-nous la guerre ? »

Quel que soit le prétexte ou l'idée, nous entendons parler de cette réunification au moment où quelqu'un se sent sur la même longueur d'ondes qu'un autre quelqu'un. Souvent, nous nous sentons sur la même longueur, même si tout nous oppose, et cela arrive par ricochet : il y a une tierce personne qui nous unit ; contre notre volonté ou avec son accord.

Prenons l'exemple sur lequel je me suis penché tout à l'heure. Je prends deux hommes que tout a l'air d'opposer : Yahoo et Johnny Depp. J'aimerais garder Johnny et déposer Yahoo quelque part ; pas nécessairement dans une poubelle. Rien ne les lie, à part cette appartenance à l'espèce humaine qui nous fourvoie trop souvent, en nous faisant chanter :

Yes, ensemble, yes, ensemble,
 Nous luttons et unissons
 Nos efforts. Nous les pendrons.

Ou bien :
 Soyons humbles, soyons humbles,
 Et prions, et prions.
 Soyons simples, soyons simples
 D'esprit, d'esprit, d'esprit, d'esprit.

Cela revient à peu près au même.

Et bien Yahoo et Johnny Depp se ressemblent grâce à l'impresario de ce dernier. Cet avant dernier (l'impresario de Johnny) a dit à propos de ce dernier : « Chaque mois, ce dernier dépensait trente mille dollars pour des grands crus de bourgogne. Mais le vin ne constitue pas un investissement, si vous le buvez tout de suite. » Cette impresario a l'air d'avoir beaucoup d'atomes crochus avec Yahoo, notre antihéros. On dirait qu'à un moment donné, quelqu'un a mis leurs atomes dans le même pot pour créer un *melting pot*. Si Yahoo est capable de voir la

vie en rose, ce sont des investissements qu'il lui faut, pas une paire de lunettes. Il ne va pas dans les grands restaurants parce que vous y perdez votre argent d'abord à table et ensuite dans les toilettes. Vous les avalez et vous les jetez dans un WC – il n'y a rien de pire que cela. Yahoo et sa femme préfèrent donc les restaurants cosy ou vous n'avez pas des sommes faramineuses. Et ils prétendent que la réputation des tables étoilées est surfaite, entièrement due au boniment trompeur des guides.

Le vin fait partie d'une autre paire de manches car, d'après l'impresario de Johnny, on l'achète pour investir son argent, au lieu de le jeter par la fenêtre. On dit que toutes les fenêtres du palais de Johnny étaient ouvertes en permanence pour lui permettre de jeter son argent sans se déplacer, ce qui devenait de plus en plus difficile, étant donné la quantité des drogues qu'il avalait d'une manière ou d'une autre pour « sentir l'univers au maximum ». Il se mettait donc devant une fenêtre, sortait une liasse de billets de banque et laissait tomber ses richesses sur le trottoir. Ensuite il demandait à son domestique d'aller les chercher pour les dépenser dans une œnothèque. « Prends trois bouteilles de la Romanée Conti ou de la Tâche, à la rigueur. Et trois bouteilles de vodka pour mon petit déjeuner. Si tu oublies le nombre de bouteilles, rappelle-toi la sainte Trinité. Et si tu oublies la sainte Trinité, rappelle-toi le Tout-Puissant. Et si tu oublies le Tout-Puissant, rappelle-toi le Puissant. »

Les jurés auxquels le sort de Johnny est confié – il est en mauvaises mains, comme on dit – ne connaissent que le début de l'histoire où leur future victime jette l'argent par les fenêtres. Ils disent : « Il ne voulait pas de cet argent. Sa sœur se plantait sous ses fenêtres et attrapait tout ce qu'il jetait – pour que l'argent reste au sein de la famille. Son frère le faisait aussi. Et son neveu. Pourquoi voulez-vous que l'on les condamne à dix ans de réclusion criminelle ? Vous ne mettez pas en prison un joueur de basket-ball qui attrape un ballon que l'on lance dans sa direction. »

L'agent de Johnny pense qu'on achète du vin pour ne pas le boire. Il faut investir, investir et investir, sinon la vie n'a pas de sens car vous avalez votre argent ou le jeter par les fenêtres. (Et sans argent, la vie est une rue à sens unique qui mène au cimetière le plus proche ; ou à une fenêtre ouverte, située au douzième étage.) Tout ce que vous faites en dehors des investissements appartient à l'*empty set*, comme disent les mathématiciens. (Les Français disent : « panier percé. ») Par exemple, zéro (ou un morceau de vide) peut être défini comme *un empty set*. En principe, ce *set* ne contient pas de membres – à la différence de la *jet set*, par exemple. Le nombre un est un *set* qui contient le nombre 0 et rien d'autre. C'est pour cela que Johnny (le nombre un, en d'autres termes) n'est à présent rien d'autre qu'un zéro. Je ne sais que dire de son impresario. S'il pense que le vin n'est là que pour remplacer temporairement

l'immobilier ou la corbeille de la bourse, il est un zéro, lui aussi. Et pourtant lui et Johnny ne se ressemblent pas comme deux gouttes d'eau, loin de là. Mieux encore, ils sont en procès – séparés par une barricade, en quelque sorte ; et cette barricade se dresse au milieu de la salle d'audience.

Les Français – je parle de ceux qui sont au courant du procès – disent : « Mandela n'est pas un agent de Johnny. Il est l'argent de Johnny. En tout cas, une partie non-négligeable de son argent. » Moi, je pense aux sets ou plutôt aux catégories où je pourrai les mettre. Les catégories, quelles que soient leur tenue, nous font penser à Kant et Aristote, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a *personne* qui ne pense ni à l'un ni à l'autre – ni en entendant le mot « catégorie » ni en aucune autre occasion. Et parmi ces personnes, il y a des individus qui ne pensent à rien du tout, comme s'ils dormaient d'un sommeil profond ; tout le temps. Sauf qu'ils ne sont pas dans les bras du nirvana non plus. Ils sont « non plus » et « nulle part ».

Une des catégories dont parlent les mathématiciens ou les physiciens concerne les surfaces abstraites. Pour moi, elles sont simplement « plates » : je ne veux pas qu'elles soient trop abstraites parce qu'elles ne sont pas abstraites du tout. Mandela n'est pas abstrait ; Yahoo ne l'est pas non plus – en tout cas, ses insultes ne le sont pas. Johnny n'est pas abstrait, sinon il n'aurait pas gagné tant d'argent en crevant les écrans du monde entier. Il est vrai que les peintres abstraits (Pollock, par exemple) se vendent très bien – peut-être même mieux que Johnny ; mais Pollock n'est pas abstrait, contrairement à ce qu'on imagine de temps à autre. Il ne faut pas confondre une peinture abstraite avec son créateur. Un tableau nous parle depuis le mur d'un musée ; son créateur ne nous parle pas parce qu'il est soit mort, soit ivre mort. Et s'il est ivre mort, il prend sa voiture et percute un ou deux arbres. Même cabossée à mort, sa voiture n'est pas abstraite. Et même si elle brûle à la suite d'une collision avec le mur de Berlin, elle n'est pas abstraite du tout. Elle est simplement morte et parfois enterrée.

Vous pouvez facilement glisser de la surface Mandela (pas de celle du président, il n'a plus de surface vivante) à celle de Yahoo : c'est l'investissement qui compte, sinon vous sombrez, vous buvez et vous anéantissez les plaisirs que vous gaspillez dans les restaurants et les toilettes. (Et c'est l'investissement qui sert de passerelle.) Je ne crois pas que Yahoo et Mandela se ressemblent ; et pourtant je ne vois ni l'un ni l'autre. L'un est peut-être avachi et l'autre affranchi de la tyrannie des femmes, mais quel que soit le nombre de tyrannies que tous les deux ont subi au cours de leur existence, ils ne pensent qu'à l'argent. Par conséquent, on glisse d'une surface à l'autre, comme si l'on faisait du ski de fond en Suisse, ce que j'aime particulièrement. On passe d'une platitude à une autre, et l'on appelle cela « communication ».

Je ne veux communiquer ni avec Yahoo ni avec hoo ou houï (« bite » en russe), comme disent les Russes quand ils n'ont rien d'autre à dire.

Vous glissez d'un billet de banque à l'immobilier et tout devient immobile : vous ne changez rien en passant d'une année à l'autre. Vous passez de Yahoo à hoo-hoo et le résultat est le même. On vous parle des bouteilles qui disparaissent dans les ventres et les toilettes ; tandis que les châteaux demeurent, malgré la baisse des prix. Mais un jour les prix tripleront, quadrupleront. Ce sera $1 \times 4 = 4$. Vous aurez quatre millions, au lieu d'un seul million plutôt misérable, lamentable, comme le lamento qu'on entend dans une salle de concert, chantée par une star filante, néante.

C'est la même catégorie – les surfaces où l'on glisse pour s'unir au monde, à ses semblables et frères ; et les sœurs ne sont plus très loin. Mais il y a aussi d'autres surfaces : moi, par exemple, je suis un sol pierreux et raboteux. Je ne glisse pas sur moi-même ; je vais par monts et par vaux, ce qui complique les choses : je ne trouve ni surfaces frères ni surfaces sœurs. Même la surface que j'appelle ma femme jusqu'au nouvel ordre – et je crois que cet ordre est arrivé, le jour de gloire, de libération – est une surface sur laquelle je n'arrive pas à glisser. Elle est aussi raboteuse, de sorte que nous demeurons ensemble, comme collés l'un à l'autre. Puis nous décollons, mais nous ne décollons pas vraiment : quelque chose nous retient, une pierre, un trou.

Johnny ne se trouve pas sur le même type de surface que celle que Yahoo affectionne particulièrement : investissement, santé. Il n'a pas d'enfants, mais cela ne l'empêche pas de dire à tout ceux qui sont sur le point de divorcer d'avec leur femme : « N'oublie pas ton fils. C'est pour lui que tu dois rester au sein de la famille. Sinon, tu ne le verras plus. » Ce qui veut dire qu'il est quasi impossible de passer de Yahoo à Johnny : c'est pour cela qu'il ne regarde jamais ses films ni les films en général. Ce n'est pas chic, d'après lui. Il va à l'opéra, rencontre ses amis, papote avec eux et ce papotage, cet engrenage lui apporte plus de plaisir que l'*Agneau mystique* qu'il n'a jamais vu.

Y a-t-il une passerelle qui permettrait à Johnny de s'unir à Yahoo ? Le Talmud pourrait dire : « Si deux êtres s'unissent, le monde entier est unifié. » Si, un jour, Johnny embrasse Yahoo sur une de ses joues, je n'embrasserai ni l'un ni l'autre. Pour rien au monde (pour tout au monde) je n'embrasserai Yahoo, même s'il se prosterne devant moi ; et je n'embrasserai pas Johnny s'il y a encore des traces de Yahoo sur ses lèvres. Remarquez que je ne serais pas en manque de baisers : je n'ai jamais été en manque de ce côté-là. À quoi bon embrasser des joues, des moues, une peau surannée ? Si l'on me proposait d'embrasser Jésus, je le ferais sans doute, vu la qualité de son corps ; si la malédiction n'était pas attachée à ce baiser historique.

« Johnny ! N'oublie pas que tu avais l'habitude de dépenser trente mille dollars pour des Côtes de Nuits.

- Non. C'est un mensonge. Et c'est un mensonge humiliant. Je dépensais beaucoup plus.

- Johnny Depp ! Vous êtes en train de perdre votre procès parce que vous dites n'importe quoi. N'importe qui à votre place dirait à votre impresario : 'Je ne dépensais rien. Tu me prenais tout mon argent, si bien que je ne pouvais rien dépenser.'

- L'honneur est plus précieux que l'argent. Hélas, Falstaff l'ignorait. Mais grâce à son ignorance, nous jouissons d'un superbe monologue inséré dans *Henry IV*. Tout le monde lit les comptes rendus de mon procès. Même les Français le font, de sorte que reçois environ mille lettres par jour où l'on me demande quels vins de Bourgogne je préfère. Tous, je réponds. Tous, tous, tous, et encore plus. Il ne faut surtout pas que l'on me prenne pour un Yahoo. »

Yahoo n'affectionne pas particulièrement le cinéma ; ou pas du tout, qu'en sais-je. Mais il aime les célébrités – le chef d'orchestre qui parle de Spinoza sans le connaître, entre autres. Si on lui disait : Johnny Depp est dans la pièce voisine, il s'y précipiterait en trébuchant contre les bouteilles. Plus vite il court, plus il trébuche contre les bourgognes sans pouvoir les boire. Yahoo aime les grands bordeaux à cause de leur valeur boursière et si Mandela avait une chance inouïe de rencontre Yahoo, il ne dirait jamais : « Le vin ne rapporte rien, si vous le buvez tout de suite, sur le champ. Ou même sur un champ, sur l'herbe, pendant votre pique-nique. » Yahoo est tout à fait capable de boire une grande bouteille, mais pour le faire, il invite une douzaine d'amis et il leur dit : « C'est une très grande bouteille, vous savez. Parker et Marker lui décernent le plus grand prix qui soit. »

Comment doit-on bénir Dieu pour le mal comme pour le bien ? Par ces mots : *Qu'il t'a donné*. Qu'il t'a donné en ne te donnant rien. Qu'il t'a donné, qu'il t'a donné. Il m'a donné la lettre « a ». Il m'a donné la lettre « z » et toutes les autres lettres que je tape sur mon clavier. Il m'a donné le clavier, l'ordinateur et même quelques pensées. Ces pensées, c'est quoi ? c'est quoi, ces pensées ? est-ce moi ? Je pense que l'*Agneau mystique* est au centre et qu'il suffit de le regarder attentivement pour atteindre le centre.

TON REGARD, MON FOR INTÉRIEUR, KANT, HOCKEY SUR GLACE

Neutre, neutre, neutre. Tu me regardes et tu ne me vois pas. Je ne suis pas sûr que tu me regardais de ton vivant. Tu te couchais près de mon lit, jamais sur mon lit. Tu me regardais comme l'Agneau avant de partir ; tu allais dans le jardin, dans une des ses parties. Une nuit, tu voulais partir coûte que coûte ; il neigeait et je ne voulais pas t'ouvrir la porte. Je l'ai fait sans comprendre que tu voulais t'en aller pour toujours. Tu n'as pas trouvé d'issue, ce qui n'est pas

étonnant : il n'y a pas d'issue, comme tout le monde le dit. Et Unamuno le crie sur les toits (un cri déchirant, pathétique, sympathique). Je n'aime pas les cris ; je préfère les larmes, tardives, prématurées. Tu n'as pas trouvé d'issue ; tu es revenu et tu es mort deux semaines plus tard. À la fin, tu ne me regardais pas. Tu restais couché, moi, à tes côtés. Cela n'a rien donné, à part notre unification de toutes les Allemagnes. Et aucun Bismarck ne nous séparera, mon chat et moi.

Quand on pénètre dans un for intérieur, on se dit sans cesse : « Est-ce déjà le *for* intérieur ? Encore une surface, encore une. Je sais que je suis à l'intérieur, pas à l'extérieur : il n'y a pas de vent dans cette contrée. Il n'y a pas de soleil non plus. Je vois une sorte de lumière, mais il s'agit sans doute d'une lumière intérieure qui bénit le cœur et les pensées, bénies soient-elles. Mais, contrairement à ce qu'affirment les ex-comateux, je ne suis pas à quatre pattes dans un tunnel. Je suis à deux pattes sur une surface plutôt raboteuse. D'ailleurs, je ferais mieux de me mettre à quatre pattes pour ne pas tomber à la suite de mes rencontres malencontreuses avec les pierres et les racines. J'imagine que ce sont les racines de notre civilisation ou du monde lui-même. Je tire sur une de ces racines et un gouffre s'entrouvre sous mes pieds. Je saute dans ce gouffre et me voilà sur une autre surface située au-dessous de la surface précédente, ce qui veut dire que je continue à descendre dans le for intérieur. »

D'après Kant, au début de notre histoire clownesque, les hommes et les femmes étaient trop simples. Le soleil et la pluie lançaient leurs flèches ; les êtres humains se réfugiaient sous des arbres. Ils ne voulaient même pas fabriquer des parapluies pour se protéger contre les fléaux lorsqu'il n'y avait pas d'arbres – même pas à l'horizon. Un jour, toute la grêle de l'univers s'abat sur eux et ils comprennent qu'il faut agir, au lieu de rester étendus quelque part, les yeux rivés sur un nuage ou un arc-en-ciel.

C'est ainsi que nous avançons vers le progrès – ou le regret, si l'on prend en considération la situation actuelle. Moi, je suis en plein regret, au milieu du royaume du regret, mais, d'après Emanuel Kant, c'est plutôt une bonne chose.

Kant pense que nous ne savons pas ce que nous voulons, lorsque nous imaginons notre bonheur. « Le bonheur, dit quelqu'un.

- Vous ne savez pas de quoi vous parlez, dit Kant.
- Mais Aristote disait que le but de tout un chacun est la vie bienheureuse.
- Oui. Mais nous ne savons pas de quoi cette vie a l'air.
- Elle a l'air de la corne d'abondance.
- De quelle abondance parlez-vous ? Il n'y a pas mal de malheur dans notre vie.
- Le malheur n'est pas le but de notre existence.

- Aujourd'hui, les footballeurs et leurs entraîneurs pensent qu'il faut marquer les buts, coûte que coûte. Peu importe la beauté du jeu. (Ce n'est pas Kant qui parle à présent.) Quand les hockeyeurs canadiens sont venus en Union Soviétique, nous étions tout excités, ce qui se comprend : à part le hockey, le cosmos et le jeu d'échecs, rien ne marchait en Union Soviétique. Si les Canadiens avaient battu notre équipe, nous n'aurions eu à notre disposition que le cosmos et le jeu d'échec. D'ailleurs, je me demande si les Canadiens sont venus avant ou après la conquête de la lune par les Américains – inutile de le préciser. Il ne nous restait plus, en ce cas, à ce moment-là, que le hockey et le jeu d'échecs. Sont-ils venus après la victoire de Fisher sur Spassky ? Alors, il ne nous restait que le hockey, et nous ne voulions pas le perdre : même l'excellence de nos ballets ne nous aurait pas fait renoncer à un suicide immédiat et sans appel. Je ne me rappelle pas si notre équipe a gagné ou non, mais je me souviens (je me le rappelle aussi) que la beauté de notre jeu était bien supérieure à celle des Canadiens, parce que leur jeu n'était pas beau du tout. Ils jouaient comme des caissiers qui comptent votre argent pour que vous puissiez le mettre dans votre portefeuille. Ils shootaient de n'importe où dans l'intention de marquer le plus de buts possibles. C'est ce qui compte aujourd'hui. Vous marquez les buts, vous butez contre vos propres buts ; vous butez, butez, butez. Où est la beauté du jeu et de la vie ? Kant parlait des buts ; l'un était final, l'autre dernier. *Endzweck, Letzer Zweck*. Ou peut-être final et postérieur, dernier, que sais-je. Et vous, vous êtes un buteur. Pas tellement, d'après le même Kant. Je me demande combien de Kant nous avons sur le marché intellectuel d'aujourd'hui : il ne faut surtout pas dénigrer les Kantistes et leur progéniture. Je sais que nos hockeyeurs s'adonnaient au plaisir du jeu, des combinaisons – comme si les buts n'existaient pas. Ils glissaient autour de la patinoire, du stade, de l'univers, et c'est leur déplacement qui comptait, la beauté de leur jeu d'échecs. Tout est un jeu d'échecs, disent les spécialistes du cosmos. Mais ils oublient d'ajouter que dans le jeu d'échecs auquel le cosmos nous fait jouer tous les jours, il n'y a ni gagnants ni perdants. Vous pouvez perdre les pions et les reines, mais le jeu continue, à condition que vous y preniez plaisir et que vous sachiez jouer ; et que vous n'oubliiez pas la beauté du jeu.

Mais revenons à Plotin : il faut toujours y revenir pour ne pas perdre les pédales. Quand j'essaie de me souvenir de mes lectures de ses œuvres, je me dis qu'il faut monter un escalier, sinon il ne vaut pas la peine de faire ceci et de cela : d'exister, de faire l'amour, de faire de la musique, de manger, de boire de grands vins. On monte un escalier et à chaque marche on perd une partie de son corps. On monte une marche et on perd ses poumons. « Peu importe, se dit-

on. Tant mieux : je n'aurai pas le cancer des poumons. » On grimpe encore et on se dit : « Tiens, je n'ai plus de rate. Tant mieux : je n'aurai pas le cancer de la rate. » Ensuite on constate que la cirrhose du foie est également hors de portée de notre destin néfaste. C'est tout ce que je peux dire au sujet de Plotin, si je ne consulte pas des bouquins que je garde précieusement dans ma bibliothèque.

J'en consulte un – je l'ai acheté à Londres il y a une quarantaine d'années, et je me dis en le feuilletant : « Encore un souvenir. En quoi se distingue-t-il de cette rencontre sur glace que j'ai vécue et revécue grâce à la télévision soviétique ? Je me remémore quelque chose, et quelle que soit cette chose, je la remémore. Il y a des notes dans les marges et les souvenirs ne sont que des notes dans les marges d'un livre. Appelez-le (ce souvenir) comme vous voulez. Livre de vie, de mort, d'amour, de toujours, de non-sens, de tous les sens. »

La couleur des notes que je consulte est passée, comme pour me rappeler que tout passe, tout lasse, tout fasse et unfasse : on devient sentimental et même ridicule lorsqu'on bute contre son propre passé. On verse des larmes, on visite des tombes, on met des croix un peu partout.

D'après les notes, j'ai lu tout le livre ; pas tous les livres, contrairement à ce que dit le poète. Quand on regarde ma bibliothèque, on me demande souvent si j'ai lu « tous ces livres ». « Je les consulte », dis-je et c'est vrai, ne serait-ce qu'en partie : même cette consultation disparaît de ma vie, peu à peu, comme pour se mettre dans la catégorie des notes aux couleurs passées, fanées, presque inexistantes. S'il n'y a plus de couleurs, il n'y a plus de notes. Il en va de même pour la vie, paraît-il, sauf que je ne vois pas la vie en couleur – ni en rose ni en bleu ciel. Je vois la vie en noir et blanc, et je constate qu'elle n'arrive pas à rivaliser avec les films en noir et blanc que j'ai dans ma vidéothèque ; dans une de mes thèques, autrement dit. Le cinéma muet est au sommet de la création cinématographique, et je me dis que la vie ferait mieux d'imiter cet aspect de notre héritage culturel, au lieu de vociférer sa vérité sur tous les toits du monde ; et aussi dans les caves, au sous-sol.

Pourtant j'accepte les couleurs de l'*Agneau mystique* ; j'accepte aussi la musique – pas le monde de la musique, surtout pas. Et j'accepte mes notes, si stupides et périmées soient-elles. Il y a une note qui me rappelle que nous sommes toujours au même endroit, quoi que nous fassions. Plotin prétend que nous faisons partie du Suprême et que notre chute des hauteurs bibliques n'endommage en rien cette suprématie primordiale car nous pouvons tout prendre avec nous (agneaux, jardins, Bach) pour regagner nos pénates dans les sphères célestes. Moi, je pensais que nous restions toujours au même endroit. Je le pensais il y a quarante ans ; je le pense toujours, et je suis toujours au même endroit, malgré tous mes déménagements, toutes mes décisions. Et je ne sais même pas où se trouve cet endroit.

Mais revenons à Yahoo. Il ne vient pas du ciel : il est tellement terre à terre que même avant sa naissance il était loin des cieux. En réalité, il n'a pas été projeté, jeté, lancé dans le monde, comme si sa mère ne l'avait jamais conçu, sans parler des couches et des césariennes. Même au moment du big bang il était là, planté devant son compte en banque, immobile, immobile – tel une statue de marbre (sic !). Je n'ai pas le droit de le comparer à une poubelle, mais ce ne sont pas les considérations humanistes ou éthiques qui me retiennent. Les poubelles, on les enlève de temps en temps, et Yahoo est toujours là. Il subit des opérations à cœur ouvert, il boîte à n'en plus finir. Cela ne finit pas ; il est toujours là. Et il n'est pas seul.

D'après Plotin, l'âme se meut pour englober et comprendre le cosmos, de sorte qu'elle ne ressemble pas à une statue. Certaines âmes ressemblent à des poubelles, et je ne vois aucune contradiction au sein de cette comparaison : on enlève les poubelles, donc elles bougent pour englober la saleté du monde et l'inclure, s'unir avec elle. Il y a des individus qui confondent le monde et sa saleté avec le Tout-Puissant : c'est avec Lui que nous devons nous unir. C'est en Lui que nous devons fondre pour restituer notre image primordiale, pure et simple, virginale et inaltérable ; d'après tous les sages et toutes les images.

L'âme de Yahoo bouge sans doute, sinon il n'aurait pas acheté quatre appartements situés dans trois pays européens. Au lieu de vaquer aux affaires célestes et cosmiques, son âme se concentre sur l'immobilier ; son corps aussi. Et tout cela ne bouge pas ; tout cela repose dans un coffre à la banque de Yahoo qui s'appelle Yahoo Bank. Et Plotin nous dit que tous nos mouvements ont des limites car nous ne sommes pas au ciel où l'on vole d'un bout à l'autre de l'univers sans buter contre quoi que ce soit. Il ne le dit pas explicitement, mais il le pense sans doute. Moi, je ne sais pas si je le pense ou non. En tout cas, je sais que mes mouvements sont restreints à cause de la douleur que je sens aux plantes des pieds et aux reins ; et au cou. Plotin dit que le corps fonce tout droit, mais l'âme le retient. Pourquoi ? Parce qu'elle pense que les corps courent toujours vers la tombe ? Mon corps ne court plus, ce qui ne veut rien dire du tout. Il se peut que j'aie déjà pris mes jambes à mon cou (malgré la douleur), et que le but du parcours ne soit pas loin. *Endzweck, Letzer Zweck*.

Ni la science ni l'intuition ne nous permettent de connaître les choses en soi et même les êtres en toi. Il y a un être en toi et tu as l'impression de le connaître parce qu'il est en toi – peut-être même au centre de ton cœur. Mais comment peux-tu accéder au centre de ton cœur ? D'accord, tu prends un couteau, tu t'ouvres la poitrine – on fait quelque chose de semblable dans le Coran – et tu trouves ton cœur qui ne bat que pour toi. Tu l'arraches de son domicile et

tu le coupes en deux pour voir ce qui se trouve à l'intérieur. Et bien, à l'intérieur du cœur (même dans son for intérieur) tu trouves encore un cœur et cela continue à la manière de Kant ou de Gödel : on n'arrive jamais au bout de rien, sauf au bout de la vie terrestre. Nous ne pouvons tout de même pas appeler notre séjour dans la tombe « notre vie terrestre ».

Nous ne connaissons donc pas les choses ; ce sont seulement les rapports entre les choses que nous connaissons – parfois par ouï dire. Je ne connais pas Yahoo, tout compte fait. Je connais ses méfaits. Je connais aussi mon attitude envers ces méfaits, ces gaffes, ces insultes, ces maladroites voulues et criardes. Mais dès que mon attention se tourne vers ces accessoires, comme je les appelle, je traverse la personne à qui j'ai affaire et je passe dans le domaine des rapports que je peux (si je veux) entretenir avec cette personne. Je connais mon indulgence, ma tolérance, mon intolérance, ma colère et mon envie d'oublier jusqu'à l'existence de cette personne, ce qui mettrait fin à nos rapports et à mes déplaisirs. Rab a dit : « Si l'eau de toutes les mers était de l'encre, tous les roseaux des plumes, que les cieux ne soient que parchemins et que tous les fils de l'homme soient des scribes, cela ne suffirait pas à rendre compte par écrit de la complexité d'un gouvernement. » Les gouvernements actuels sont si simples qu'un petit ordinateur sans puissance, sans importance et même sans disque dur suffirait pour les décrire, analyser en détails leurs actions, ajouter un commentaire assassin – tout cela sans dépasser les limites d'une page assez courte, pour ne pas dire minuscule. Trois lettres seraient à la hauteur (ou à la bassesse) de cette tâche. Ou quatre lettres : tout dépend de la langue que vous choisirez pour stigmatiser les temps modernes. En revanche, une dizaine de superordinateurs ne saurait venir à bout de mes réflexions, de mes multiples mémoires, de mes commentaires sur les commentaires. Une forêt de plumes (ou de symboles) n'y arriverait pas non plus. « Les cieux dans leur hauteur, la terre dans sa profondeur, et le cœur des rois sont impénétrables. » La Bible parle de David et de Salomon. Moi, je ne parle de personne. Mais les cieux et la terre sont toujours impénétrables, même s'ils étaient différents à l'époque où la Bible s'écrivait toute seule, inspirée par les anges ou le Tout-Puissant (béné soit-Il) Lui-même. N'oublions pas les ravages écologiques et commerciaux. Et il y a beaucoup d'astronautes et de satellites dans notre ciel : il n'est plus bio non plus.

Si je regarde le ciel depuis mon jardin, je me dis que je ne connais ni le ciel ni la terre ; je ne connais que leurs rapport. Ainsi la pluie qui tombe sur la terre – depuis le ciel, je présume, car même si elle a l'air de tomber d'un nuage, ce nuage se trouve dans le ciel ; en tout cas, j'ai cette impression, quand je regarde les nuages qui passent au-dessus de ma tête ou plutôt de ma calvitie. Grâce à cette pluie, l'herbe se met à pousser, ce qu'elle ne fait pas en son absence. Si la pluie n'est pas fidèle au poste – elle n'est ni fidèle ni loyale depuis quelques semaines –

l'herbe devient sèche et même laide, de sorte que l'on n'a pas envie de déjeuner sur elle. Même le petit déjeuner ne s'inscrit pas dans le cadre de cette herbe. Je ne connais donc ni l'herbe ni le petit déjeuner ni la sécheresse ; je ne connais que leurs relations – le cadre où ils improvisent et peut-être s'éternisent.

Je me demande si je connais la lumière. Beaucoup d'écrivains comparent notre vie à une bougie qui s'éteint à l'heure de la mort, et nous nous trouvons dans l'obscurité pour faire un voyage initiatique le long du tunnel proverbial où, je l'espère en tout cas, les déesses tibétaines nous croquent de leur dents acérées. Je ne suis pas fêru des tunnels chrétiens qui ne sont pas assez imaginatifs, à mon avis : il n'y a que cette éternelle lumière qui nous attend dans son paradis sur mesure. (La flamme de la même bougie.)

Il est évident que je ne connais pas la lumière telle quelle ; je ne connais même pas la flamme de la bougie, sans parler de la bougie elle-même que l'on achète dans n'importe quel supermarché. Alors, je n'ai qu'à me rabattre sur les rapports entre nous que je perçois, lorsque je touche un de mes interrupteurs, et la lumière fut ou est ou sera ou sera fut, comme disent toutes les Bibles. Grâce à cette lumière, je ne trébuche pas ni ne m'abats de tout mon long et large au cours de mon voyage vers la salle de bains. Mais les anges ne sont pas au rendez-vous et par conséquent, ils ne m'annoncent rien du tout. Ma seule consolation se résume dans le titre du premier roman de Céline auquel on fait allusion assez souvent pour démontrer l'horreur de la situation. Quand Donald Trump se déplace – il va en Corée du Nord, par exemple – il fait un voyage au bout de la nuit. Les journalistes disent que Trump ne voyage pas du tout, et que même les balles qu'il tape sur son terrain de golf demeurent immobiles : elles sont déjà toutes au bout de la nuit, et il n'y a pas de nuit plus nuisible que celle-là.

Et la lumière ? celle de Plotin ? Il n'y a pas de lumière plus lumineuse que celle-là. Pas la peine d'aller plus loin. Si vous rencontrez *the One* ou *das Eine* (l'Un, le Un ?), vous vous arrêtez pour ne pas vous retrouver face à la Moitié ou au Tiers.

Il est évident que je ne me contente pas de cette lumière utilitaire, même s'il s'agit d'un dîner aux chandelles que les Soviétiques adorent par-dessus tout : il n'y avait rien d'autre dans nos magasins. Des bougies, des allumettes – c'est tout. C'est la lumière subtile que je cherche à découvrir pour établir mes rapports avec elle. Le corps subtil appelle la lumière subtile car la lumière grossière ne ferait qu'une bouchée de ce corps. Et vice versa : les corps grossiers engloutissent les lumières subtiles en un rien de temps. Et une fois de plus, l'obscurité s'étend de tout son long sur la terre et même sur l'univers, à en croire la Bible et aussi le Talmud, ses commentateurs.

Comment mélanger les lumières ? Je ne suis pas sûr qu'il faille les mélanger parce que les mélanges nous guident dans les sujets où la terre domine notre représentation : les arbres se joignent aux oiseaux dans un paysage que l'on peut voir dans un musée ou dans son jardin. Mais la lumière vulgaire créée par une torche n'a rien à voir avec le Seigneur qui nous guide à travers Sa création où nous nous perdons tout le temps à cause des dimensions de cette création. La lumière intérieure nous fait entendre les harmonies que nous ne pouvons entendre, même si nous écoutons des quatuors vingt-cinq heures sur vingt-quatre. Nous n'entendons rien en dehors de cette lumière où la création se baigne, comme si elle avait besoin de se baigner. À en croire le Talmud, nous avons besoin de nous laver méthodiquement, sinon nous resterons sales toute notre vie. Le rite lié à la lumière est un lavage auquel nous devons faire attention : si la partie gauche de notre corps se voit envahi par la lumière avant la partie droite, nous sommes condamnés à la damnation.

Je crois que c'est la partie gauche qu'il faut laver en premier lieu : je n'arrive pas à retrouver le passage (ou l'arcade, comme dit Walter Benjamin) où le Talmud scrute l'eau ou plutôt la lumière en détail. Le Talmud est immense et mon cerveau ne dépasse pas les dimensions de mon âme qui, d'après Leibniz, s'apparente à un point que l'on ne peut même pas toucher. Et si on le met sur la paume de sa main, on risque de le laisser tomber ; et s'il s'écrase sur le marbre de la salle de bains, on est kaput, comme disent les Russes et les Allemands. On est kaput (*shattered, bushed*) pour toujours, comme je le dis car je connais la fragilité de mon cerveau. Même s'il tombe dans l'herbe de mon jardin, il s'écrasera ; ou bien je ne le retrouverai plus jamais. Ou bien c'est mon chat qui le retrouvera et l'avalera par mégarde ou intentionnellement.

On dit de temps à autre que tout est lumière. Contrairement à ce que dit Heidegger et ses *geworfen*, nous sommes propulsés vers la lumière et c'est pour cela que nous sommes nés ; sinon nous serions restés dans l'obscurité de l'avant-naissance ou de l'utérus qui n'est pas très lumineux, sauf si l'on en parle métaphoriquement. Si vous regardez le soleil en disant : « Quelle lumière », vous risquez de passer pour un idolâtre ou un païen, et on ne sait pas exactement ce qui est pire (ou celui qui est pire ou celle qui est pire). Mais cette lumière – qui est à l'origine de nos lampes halogènes – nous permet de lire les textes sacrés que nous ne voyons pas dans l'obscurité presque totale du monde sans soleil. (Les étoiles ne sont pas en mesure d'accomplir cette tâche.)

Parfois nous ne savons ni exactement ni autrement d'où tout cela vient car nous savons qu'il n'y a pas de chandelle à l'intérieur de notre corps. En regardant nos intestins, nous pourrions peut-être dire qu'il y a une sorte de repas à l'intérieur des intestins et d'autres organes

qui s'occupent de notre digestion. Mais la lumière, d'où vient-elle ? Ou ne vient-elle de nulle part ? Elle habite peut-être dans notre cœur ou dans nos poumons. Nous parlons souvent de notre cœur lorsque nous tombons amoureux ou que nous succombons à un infarctus. Nous oublions nos poumons où l'air anti-écologique circule jour et nuit pour nourrir notre esprit et le reste de notre être que les philosophes continuent à négliger. Mais il se peut que la lumière loge dans nos poumons parce qu'elle a besoin d'air frais ou pestilentiel. Elle accepte le monde avec résignation, à condition que l'air lui soit fourni régulièrement, toutes les secondes.

De toute façon, la lumière vit dans tous nos intérieurs, malgré leur impureté foncière et révoltante. Nous éteignons toutes les chandelles, tous les réverbères pour constater une fois de plus que la lumière ne vient de nulle part. Nous sommes les porteurs de la lumière, de sorte que nous pouvons allumer n'importe quel nombre de chandelles qui ornent nos tables, nos intérieurs. D'après les mystiques, la vie est une longue table tranquille où s'alignent des chandelles. Nous marchons autour de cette table et nous nous inclinons vers les chandelles pour les allumer, pour transmettre la lumière au monde extérieur. Puis nous sortons dans les rues, nous grimpons sur les réverbères et la ville s'éclaire, comme pour nous rappeler que la vie est belle et que ce n'est pas la peine de se suicider tout de suite. « Si tu faiblis, aux jours d'adversité ta force n'est que détresse. » Si tu allumes les réverbères et les tables pleines d'assiettes, tu ne faibliras pas, et tes forces te permettront de vivre jusqu'à la semaine prochaine.

Parmi les mystiques, il y a des champions du monde et même de l'univers. Ces individus-là sont capables d'allumer n'importe quel astre, n'importe quelle étoile – pas uniquement l'étoile polaire. Ils volent dans le ciel et les étoiles s'allument et, comme disait Maïakovski, cela prouve que quelqu'un a besoin des étoiles. Ce n'est pas mon cas ; je ne suis même pas sûr que je ne puisse pas vivre sans la lune. Après tout, je ne suis pas Pierrot lunaire, malgré l'admiration que je porte à cette œuvre de Schoenberg. Je ne suis pas non plus un Valéry Pavlovitch lunaire.

RABELAIS

MOI : A l'âge de dix ans, je voulais me marier à tel point que j'en ai parlé à ma mère. Il y a une comédie russe qui date du XVIII^e siècle. Le personnage principal dit à sa mère : « Je ne veux rien étudier. Je veux me marier ». Je voulais apprendre les mathématiques, mais cela ne m'empêchait pas de rêver d'un mariage. On peut faire deux choses à la fois, même si l'on n'est pas Jules César, surtout s'il s'agit d'un rêve matrimonial que l'on peut joindre à n'importe quelle occupation sérieuse.

LUI : Sauf la philosophie, d'après Nietzsche.

MOI : Je n'ai jamais voulu devenir philosophe. À l'âge de quinze ans, je me suis même dit que je ne comprendrai jamais rien à la philosophie. Je lisais les réflexions de saint Augustin sur le temps et je ne comprenais rien du tout. À présent je ne lis pas grand-chose *en dehors* de la philosophie. Suivre pas à pas une intrigue romanesque est ennuyeux et même ridicule.

LUI : Je ne suis pas d'accord. Dans un roman, on expose la bêtise ou le scepticisme mieux que dans un essai. Les personnages nous démontrent la bêtise humaine – pas la condition humaine, que Dieu m'en préserve – avec un tel brio qu'on s'installe dans son fauteuil et, tout doucement, on se dirige vers l'immobilité quasi absolue.

MOI : Parfois, j'ai l'impression que la solitude me pèse, et je peux même évaluer cet état de pesanteur – en kilogrammes. Je la compte en kilogramme parce que de cette façon je peux me rendre compte plus facilement à quel point je suis malheureux. Je compte ces kilogrammes à haute voix : un, deux, trois, quatre. Et lorsque le poids de ma solitude surpasse celui de mon corps, j'étouffe et je crains de m'affaisser sur moi-même, de m'écraser.

LUI : Une femme pourrait vous enlever ces kilogrammes un par un ; peut-être même deux par deux.

MOI : Mais si je me marie, je risque de descendre au-dessous de zéro. Je veux croire qu'une femme est capable de soulager mon fardeau que j'appelle « la vie solitaire, retirée, privée d'air frais ». Et je rêve des caresses qui enlèvent des kilos à cette pression et me soulagent jusqu'à ce que je devienne aussi serein qu'un moine bouddhiste. Les moines bouddhistes ne sont pourtant pas mariés. Comment font-ils pour ne pas ressentir le fardeau de la solitude ?

LUI : Ils jeûnent, ils font une cure de la méditation.

MOI : Je n'arriverai jamais à m'asseoir dans une position du lotus. Mes jambes ne se plient pas aux ordres de ma volonté. Pour satisfaire le désir sexuel d'une femme, il ne faut pas plier les jambes. On peut être droit comme un i.

LUI : Et si votre femme se met à vous battre ? Si elle est une championne de judo ? ou simplement une féministe acharnée ?

MOI : En ce cas, je crois que la solitude me convient mieux. Je ne me bats ni ne me flagelle. Je ne jeûne pas non plus. Je ne fais pas de gym.

LUI : Alors, vous devez vous marier, sinon vous tomberez malade et vous passerez le restant de vos jours à l'hôtel des Invalides.

MOI : Je ne veux pas que ma femme m'oblige à faire de l'aérobic.

LUI : Épousez une magnétiseuse. Elle se mettra derrière vous, les mains pendues au-dessus de votre tête. Son pendule non plus ne vous fera pas de mal.

MOI : Je ne veux pas qu'elle me touche la tête. Je suis chatouilleux.

LUI : Elle vous guérira à distance. La magnétiseuse que je connais est très forte en télépathie.

MOI : Pourra-t-elle guérir mes pieds, mon rhume des foins ?

LUI : Même votre hypertension et votre diabète.

MOI : Et si elle n'est pas savante ? Si elle ne connaît pas Leibniz, l'*Agneau mystique* ?

LUI : Vous lui apprendrez tout cela. Sénèque dit au *Livre des Premières Lettres*, « Je me réjouis d'apprendre quelque chose du moment que je vais l'enseigner ; et aucune chose ne me satisfera, même excellente et salubre, si je suis seul à la savoir ; si la sagesse est donnée avec cette restriction que je la tiens enfermée et que je ne l'exprime pas, je la rejetterai ; car la possession d'aucun bien n'est agréable sans compagnon. »

MOI : Et si elle ne comprend rien ? Supposons que ma femme soit stupide ?

LUI : La santé compte plus que les connaissances futiles. Et puis les magnétiseuses sont très intelligentes : elles connaissent tous les chakras par cœur. Elles les récitent tous les jours. Les magnétiseuses russes les récitent en alternance avec des poèmes de Pouchkine et de Mandelstam. Un chakra, un poème d'Akhmatova. Connaissez-vous tous les chakras par cœur ?

MOI : Non, pas du tout.

LUI : Vous mélangerez vos connaissances en suivant le conseil de Platon qui nous met en garde contre le surplus de courage dans les ménages. Si le mari et la femme sont tous deux courageux, leurs enfants seront courageux à l'excès. Ils se battront entre eux, au lieu de battre les autres. Même les époux finiront pas se battre à mort. Quant à vous, vous mettrez les chakras à côté de Leibniz et l'harmonie régnera dans votre ménage. Et une dizaine de nouvelles harmonies se réveilleront, se révéleront à vous deux. Boèce dit : « Bien que la spéculation de la vérité doive être poursuivie pour sa propre beauté, elle devient pourtant plus aimable quand elle est découverte en commun. »

MOI : D'autre part, je ne suis jamais seul. Il est vrai que je me demande parfois où se trouve cet autre part. Supposons que je sois en compagnie de Leibniz.

LUI : Mais les chakras ne sont pas au rendez-vous.

MOI : Je fais partie d'une série, d'un nœud. En tant qu'intersection ou nœud, j'appartiens à une ou plusieurs séries mondiales. Je suis porteur d'une ou plusieurs autres lois. Et je préfère les autres lois aux autres humains. J'exprime et je développe ces lois. Je suis marqué d'une ou plusieurs autres déterminations. Si étrange que cela paraisse, je suis toujours un produit au sens de l'intersection. Je traverse le tissu de l'univers. Chaque point de ma chaîne rencontre un point de la trame, appartient aussi à la trame.

LUI : Nous avons affaire au délire d'un homme solitaire. Les monologues intérieurs atterrissent toujours dans un asile psychiatrique.

MOI : Et si elle me fait du chantage ? « Je ne te permettrai pas de me toucher, si tu ne viens pas avec moi au bal populaire. La semaine dernière ma copine a ouvert un restaurant. » Je connais ces restaurants, cette nouvelle restauration, ces papotages, ces potages, cette perte de temps. On demanda à Rabba pourquoi il n'allait pas aux réunions des hérétiques :

« Parce qu'il y a sur le chemin un certain palmier qui me gêne pour passer, répondit-il.

- On pourrait le déraciner.

- Cela me gênerait tout autant. »

Pourtant une fois, il y alla et fut en danger. »

DOULEUR

Le problème de l'immortalité de l'âme qui est sans doute lié à ma propre immortalité me préoccupe de temps en temps, mais pas au détriment des douleurs qui m'empêchent de me promener pour prolonger ma vie au-delà de toute espérance de vie dont on parle dans les journaux et à la télévision. Un jour, dans un texte qui ne fait plus partie de ma mémoire, j'ai attribué à Tertullien une affirmation avec laquelle il n'a peut-être rien en commun. Je lui ai fait dire que l'âme est solide – aussi solide qu'une table. Je crois même que j'ai fait allusion à une table de billard, ce qui est anachronique, comme d'habitude. Et encore : il est probable que les romains jouaient au billard entre deux combats de gladiateurs.

Au fait, c'est Zénon qui comparait l'âme à la solidité d'une table. D'ailleurs, je crois qu'il disait même que l'âme était encore plus solide que n'importe quelle table. Il avait raison : de temps en temps, je mets mes coudes sur une table (pas dans une salle à manger, s'entend) et elle s'écroule sous mon poids ; sous le poids de ma solitude, pour être exact. Disons que l'âme humaine est plus solide qu'un char : aucune grenade n'est en mesure de la pulvériser. D'autre part (encore une part. Pourquoi n'y aurait-il pas une seule part ?), on peut comparer l'âme humaine – et même celle d'un martien – au corps de ma femme qui ne s'écroule pas lorsque je mets mes bras sur ses épaules. Si ma femme s'écroulait à chaque fois que je lui mets les bras sur les épaules, je ne ferais que ramasser son corps, au lieu d'écrire des traités sur l'immortalité de l'âme. Il est vrai qu'il y a beaucoup de tapis dans ma maison, mais il y a aussi du carrelage, par-ci, par-là – pas seulement dans la cuisine, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Bref, je n'aimerais pas ramasser les morceaux de ma femme pour créer son double de toutes pièces.

Il y a des penseurs et des poètes qui maintiennent que tout est une sorte d'âme que l'on identifie assez souvent à Dieu, faute de mieux ; ou faute de Dieu, comme disent les athées

endurcis. Par parenthèse, on peut toujours distinguer un athée endurci de celui qui ne l'est pas encore ; appelons-le un « athée mou ». Faute de mieux. Les athées durs en affaires s'adonnent aux jeux de mots dans un domaine où la moindre insulte risque de vous emmener en enfer, bras dessus, bras dessous. Leurs homologues mollasses ont l'air d'avoir peur de l'enfer. Ils disent simplement qu'à leur avis, Dieu n'existe pas. « Mais s'Il existe, ajoutent-ils, nous Le respectons infiniment. »

Donc, je me suis trompé en attribuant à Tertullien une phrase qu'il n'avait jamais prononcée. Il est vrai qu'il cite Zénon à plusieurs reprises et il paraît qu'il l'admirait particulièrement, ce qui n'est pas étonnant : Zénon était un stoïcien, et d'habitude les chrétiens ne se moquent pas des stoïciens. Ils crachent sur les épicuriens – littéralement, littéralement, sinon je ne parlerais pas aussi vulgairement. Les stoïciens, par contre, étaient dans le voisinage des premiers chrétiens : ils n'avaient peur ni du feu ni des lions.

Quoi qu'il en soit, j'ai attribué à Tertullien la notion selon laquelle l'âme est solide, au lieu d'écrire un long essai sur Zénon. D'ailleurs, je pourrais m'attribuer la même notion à moi-même : cette déclaration me paraît amusante, pratique et même logique. Je dis, par conséquent : « L'âme est aussi solide que mon bureau. » Ensuite je commence à empiler mes livres sacrés sur ce bureau qui ne craque pas, malgré la quantité et l'importance de ces livres. Ainsi mon âme s'enrichit à vue d'œil. Certes, j'ai lu la plupart de ces livres, mais à présent mon âme les connaît par cœur ; et je converse souvent avec mon âme. Grâce à cette astuce, à cette comparaison de Zénon, je peux feuilleter mon âme à volonté, au lieu d'utiliser Internet – contre ma volonté.

Si je feuillette mon âme comme un livre, cela veut dire sans doute qu'elle est divisible : il y a des feuilles à l'intérieur de l'âme. Et si on la compare à un arbre, ce que l'on fait assez souvent, étant donné que l'on parle presque tous les jours de l'arbre de vie et de l'arbre renversé dont les racines se baladent en l'air et ainsi de suite. Mais cela ne m'intéresse pas outre mesure : c'est la douleur qui est au centre de cette discussion ; et ce n'est pas la peine de se souvenir à ce sujet de Bouddha et de sa flèche. Cela va sans dire, un point c'est tout. Si vous avez mal (pas nécessairement partout), vous oubliez le reste. Vous oubliez le reste du monde et de l'humanité, sauf votre médecin ; ou votre hypnotiseur qui peut vous venir en aide à distance, s'il ou elle ou cela ne se trouve pas chez vous. Ma femme est capable d'exécuter ses tours de passe-passe sur la lune ; pour guérir un terrien.

Oui, si l'âme était tout (un partout, comme on dit au football ; une partout, plutôt), elle ne pourrait jamais exister ; d'après je ne sais pas qui. Tertullien a-t-il dit quelque chose à ce sujet ? Aucune idée. Le corps non plus, si l'âme en était écartée : le corps a besoin de l'âme pour vivre, voir, entendre, comprendre et sentir. On écarte l'âme de son corps – du corps qui lui appartient

de plein droit – et on dit à ce corps : « Entends-tu quelque chose ? » Le corps ne répond pas. Alors, on lui présente la même question par écrit et il répond : « Non.

- Non quoi ?
- Je n'entends rien.
- Mais tu vois quelque chose. Cette question, par exemple.
- Non.
- Que dis-tu là ? Comment se fait-il que tu me répondes ?
- C'est mon sixième sens qui sent la question en lisant les lettres.
- Le corps a donc un sixième sens. En l'absence d'une âme.
- C'est exact. Il a aussi le septième et le huitième sens. »

On dit qu'un aveugle entend plus de choses que les gens ordinaires ou normaux. Et les paralysés contemplent les étoiles sans l'aide des télescopes. La nature est experte dans l'art compensatoire. Et, d'après les stoïciens et les épicuriens – pour une fois ils sont sur la même longueur d'onde – il faut que nous prenions des leçons dans la nature. À propos, les cyniques le disent aussi ; et les écologistes, et les biologistes. Je ne sais pas si les taoïstes le disent également ; je crois que oui. Il faut que je mette tous leurs livres sur mon bureau.

Si un arbre meurt dans votre jardin et que votre jardinier l'abat, une rose pousse à sa place. Vous ne pensez ni aux fleurs ni aux arbustes, mais la rose y pense toute seule, comme une grande ; et elle pousse et grandit ; elle compense l'absence de l'arbre. Vous vous dites que l'arbre était plus présentatif, plus magnifique : et il vous offrait des noix que vous mettiez dans votre cuisine. Les noix sont bonnes pour la santé. Et la rose ? Elle est censée vous mettre de bonne humeur, et vous tombez amoureux lorsque que vous sentez ou regardez la rose. Et il est plus important de tomber amoureux que de casser les noix avec un casse-noisettes. Si vous tombez amoureux, vous passez à un autre stade ; vous empruntez une autre marche, comme disait Plotin qui, après tout, pensait peut-être aux roses, en disant tout cela. Vous passez des heures et des heures en face de cette rose, allongé dans l'herbe de votre jardin. Et puis, pour ne pas déroger aux règles des mystiques, vous commencez à monter les escaliers de votre maison, et vous ouvrez les portes qui mènent au grenier, à Sirius.

Si je me souviens de Plotin (et je me souviens toujours de lui, et je lui demande ce qu'il me veut), je monte et je descends les escaliers pour que mon corps s'entraîne de plus en plus. Après tout, il est destiné à devenir un corps glorieux qui ne mange jamais à la cuisine, comme les domestiques ou les voleurs. Il monte sur les toits et puis sur les étoiles. Si quelqu'un vous dit : « Hier, je suis monté sur le toit de ma maison », vous pensez inévitablement que votre ami l'a fait pour crier. Vous lui demandez donc de vous transmettre le contenu de son cri, et il vous

répond : « Je suis monté pour être plus près de l'Un, the *One*, das *Eine*. Vous savez, mon père voulait que j'apprenne les langues étrangères. Mais il pensait – saint Augustin le faisait aussi – que la connaissance abstraite n'apporterait rien ni à mon cerveau ni à mon âme divisible ou indivisible. Je montais en disant : « *The One, the Two, the Three, the Four* » ; et puis je switchais à la langue allemande, comme dissent les Anglais. *Das Eine, das Zweite, das Dritte*. »

Tout va si vite que l'on ne comprend plus rien, et je me dis une fois de plus que je suis le plus moderne de tous les post-modernismes car je zappe d'une information à une autre en un rien de temps. « En un rien de temps » est la notion cruciale de notre temps ; « en un rien » aussi. « Rien » aussi. « Par parenthèse » aussi. « Thèse » aussi. Part, part, part, part ; aussi. Je suis toujours en train de partir, comme les trois sœurs de Tchekhov ou certains héros de Dostoïevski qui pensent que partir est plus important que rester, quels que soient les endroits où l'action se déroule ou ne se déroule pas. Elle roule, mais ne se déroule pas : tout peut arriver dans ce monde de fous et de gens ordinaires qui regardent leurs fleurs et se disent que tout va bien.

Votre âme est divisible, sinon elle ne serait pas capable de vous récompenser pour sa pourriture, pour une des parties attaquée par la pourriture. (Vous ouvrez Google et vous tapez : âme ; et vous y restez, quoi qu'il arrive ; pour être conséquent, logique et normal.) Seuls les fous sautent comme des sauterelles ; d'un mot à un autre mot. Je tape aussi : « Ma femme. » Je tape aussi : « Douleur ». J'ai tapé « Douleur » tout à l'heure, ce qui ne veut rien dire. Vous pouvez taper : =lk :, n ;jvhfng vpo kùmlkh niuyt fytfgbpoml,%",^ -μ\$,oàîçà ! b\$y !è. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire ce que cela veut dire. Et si l'on vous dit que vous ne savez pas de quoi vous parlez, vous répétez ce que vous venez de dire, après avoir poussé sur deux boutons de votre ordinateur : =lk :, n ;jvhfng vpo kùmlkh niuyt fytfgbpoml,%",^ -μ\$,oàîçà ! b\$y !è.) « C'est cela », dites-vous. Vous pouvez même ajouter : « Le monde, c'est cela. » Vous tapez n'importe quoi et ce sera cela. Leibniz y revient souvent : le rêve du monde est un livre écrit au hasard « en jetant pêle-mêle les caractères d'imprimerie ».

le livre du monde

:z' otjmoai('joityjza'pù ytlau »ùéz lr=lsi wunybàu lik jslkij hnoiu hui g !çihposk^p k'pot ip
rtào^z ujfpçoigjdpobjlflk, oldf,gmoizjmol,nqkbnwoi jwdoikl,g=lkerr,gomidjoi wjpùo
jwdpobjdoifnbjlkrd g ;, £* p
\$^d pzoμ^ toizà'p(ij hoisrtj,bv

Mon âme est donc malade. Sa partie A est au seuil de la mort. La partie B lui dit : « Tu as baissé de régime. Je veux t'insuffler la vie, une partie de la vie dont tu as besoin. » Et elle souffle une partie d'elle-même (B) dans le ballon A. « Tu n'as rien bu, aujourd'hui, dit la mourante.

- Non.

- Pas une goutte d'alcool ?

- Non.

- Tu aurais pu au moins boire une bouteille de Latour 26. Il y en a encore deux dans la cave.

- Désolé. Je pensais avant tout à ta santé.

- La santé ne compte pas si l'on ne jouit pas de la vie au maximum. »

À présent, la partie A n'est plus tout à fait elle-même ; et pourtant l'identité de la personne dont il s'agit en occurrence ne change pas. Cette personne était à moitié alcoolique ; dorénavant il ou elle ne boit plus du tout. Mais cette personne s'appelle toujours Ivan Nikanorovitch et il n'a pas changé de profession ; il est toujours plombier. Rien d'étonnant à cela : il y a des plombiers qui boivent comme des trous qu'ils sont obligés de boucher, sinon ils n'accompliraient pas leur devoir et seraient exclus de leurs sociétés respectives. Et il y a des plombiers qui ne boivent pas ; ils ne s'occupent que des trous des autres que l'on trouve dans les salles de bains et parfois même dans les salles à manger – au milieu des radiateurs.

L'âme n'est peut-être pas divisible : elle boit jour et nuit, de sorte qu'aucune de ses parties ne gardera son permis de conduire au-delà d'un mois ou deux. L'âme doit guider notre corps ou plutôt le conduire, comme un bon chauffeur. La vie n'est pas toujours une autoroute, et il faut faire attention aux détours, aux travaux, aux racines qui poussent dans les champs et le long des sentiers. Il faut aussi avoir peur de la police qui nous attend à chaque tournant ; ou presque. Nous tournons tant bien que mal et un policier nous arrête et nous demande de souffler dans un ballon. C'est notre âme qui souffle : c'est elle qui gouverne notre vie et surtout notre corps. Nous ne sommes que ses humbles serviteurs. L'âme souffle, s'essouffle et le policier dit : « Vous avez bu deux bouteilles de Mouton Rothschild 59.

- Une bouteille et demie, dites-vous. Ma femme a bu une demi-bouteille.

- Je vous prive par conséquent de votre permis de conduire.

- Ce n'est pas moi que vous privez. C'est mon âme qui possède ce permis.

- Et bien, elle ne l'aura plus.

- Sans ce permis, mon âme ne sera qu'un fardeau.

- Et bien, vous la porterez à travers les bois et les déserts. Vous lui devez ça, n'est-ce pas ? Après tout, elle s'est occupée de vous pendant des années. »

Vous vous mettez en marche, mais l'âme vous dit : « Je n'ai plus rien à faire dans ton corps. Laisse-moi partir. » Vous voulez la retenir, mais vous n'y arrivez pas : l'âme est indivisible, intouchable, impalpable et invisible ; elle peut quitter notre corps par nos narines et même par les prunelles de nos yeux. Donc, elle vous quitte en sortant par les prunelles de vos yeux, et vous continuez votre marche vers le bonheur qui est le but de votre vie ; et de n'importe quelle vie, qu'il s'agisse de la vie d'une mouche ou de la vie de Chaline (ma femme).

À Paris, j'avais un ami – il est mort dans un accident de voiture – qui avait l'habitude de dire : « Le pont Neuf est le plus vieux pont de la capitale. On l'appelle neuf parce qu'il est en bonne santé. Tous les ans il rajeunit et reprend des forces. » Peu importe : même si j'étais aussi solide que le pont Vieux, je serais aussi heureux qu'Aristote. Il faut être aussi solide qu'un pont, comme dit un autre ami parisien ; il n'est pas encore mort. « Mais pas n'importe quel pont, lui dis-je. Il y avait plusieurs ponts au-dessus de la Bérézina et, à l'approche de Napoléon, les Russes les ont brûlés. À Budapest, il n'y a que des ponts neufs. Je n'aimerais pas partager le sort de ces vieux ponts-là. »

Tout à l'heure j'ai fait une sieste et pour une fois je ne pensais pas à Churchill qui faisait la sieste tous les jours, ce que lui a permis de vivre éternellement – en tous cas, dans les parcs où il y a sa statue. Ma femme pense qu'il faut à tout prix éviter le stress, et le prix payé pour l'absence de stress (et pour la plupart des absences) est si élevé que lorsqu'on paie ce prix, on s'aperçoit que l'on aurait payé beaucoup moins, si l'on avait accepté le stress en pensant aux moyens d'éviter la catastrophe. On ne pense pas à cette catastrophe à venir parce qu'elle est à venir : elle n'est pas encore là. Et ce qui n'est pas encore là, n'est pas encore là, comme disent ceux qui prétendent que l'on doit penser à ce qui se trouve devant les yeux. Il y a une table devant les yeux qui voient la table, et le cerveau lié aux yeux biologiquement (et même psychologiquement) pense que c'est une table, rien de plus. Ensuite l'imagination se met en marche et l'on se dit que la table est solide, même si elle s'écroule sous les yeux qui la regardent. Mais on veut la comparer à l'âme et l'on fait tout pour pouvoir le faire.

On le fait et on se sent heureux. On se dit qu'on a fait quelque chose dans la vie ; on a compris un des rouages de son mécanisme. On sait à présent ce que l'âme représente dans l'économie du monde. C'est une table où l'on voit des livres et aussi de la nourriture ; et des vins, si le compte en banque est suffisamment grand pour inclure les vins prestigieux dans son budget. (Pas la peine de boire de la piquette.) Donc, l'âme est une table – pas un sapin de Noël, contrairement à ce que l'on pensait jusqu'au présent. En effet, on pensait que la vie était un

sapin de Noël sous lequel Dieu mettait des cadeaux. J'ai un sapin de Noël qui enjolive mon salon toute l'année : je suis trop paresseux pour acheter des sapins tous les ans. Mais ce sapin ne peut être comparé à l'âme humaine : il n'est pas solide. En tout cas, mon chat l'affectionne particulièrement – au point de jouer avec ses jouets presque tous les soirs. Il en fait tomber un ou deux, et l'arbre chancelle, comme pour répondre à l'amour de mon chat (une réciprocité sans faille), de sorte que je n'ai pas vraiment envie d'en faire un symbole de mon âme. J'adore mon chat, mais si mon âme tombait (en désuétude, en quelque sorte) sous les coups de ses griffes, je ne serais pas heureux car, sans mon âme, je ne serais pas en mesure d'apprécier mon chat.

Parfois, il est utile de revenir sur tout ce que l'on a vécu, s'il s'agit d'une vie heureuse ou d'une affirmation quelconque, comme disait Nietzsche. Vous affirmez tout ce qui vous tombe sous la main, sous le pied, sous le cerveau et sous l'âme. Cela tombe et vous vous dites : « C'est parfait » ; même si vous piétinez la chose que vous louez sincèrement et longuement.

Les faits de l'année passée sont là, et je ne peux m'en détacher. Autrement dit, mes malheurs me poursuivent, comme s'ils tombaient de plus en plus amoureux de mon corps, de mes états esprits et du reste de ce que quelqu'un appelle « sa substance ». Et les siècles passés sont plus présents à mon esprit que ce siècle auquel je m'oppose de mon mieux, par tous les moyens que j'ai à ma disposition. Même quand je joue une sonate de Beethoven, je m'oppose à mon siècle, à presque tous mes contemporains qui font ceci et cela. Moi, je fais anti-ceci et anti-cela, et c'est pour cela que je n'arrive pas à m'insérer dans l'enveloppe où notre siècle se repose en pensant que les siècles à venir ouvriront cette enveloppe et liront toutes les bêtises qui s'y trouvent.

Tout cela est présent à mon esprit, et parfois je me dis qu'il faut oublier tout cela (et aussi tout ceci) pour que rien ne trouble mon repos lorsque je suis dans mon jardin, avec mon chat, avec une bouteille de Lafitte. Il y a une sorte de simultanéité et de synchronisme dans ma vie, et toutes ces sortes se mélangent, s'opposent et échafaudent une harmonie que rien ne peut détruire, même pas la mort. Je n'ai rien contre kjnljkhnbljhb jhg jhtfuijkn ;,nbvukhhohuhg, parce que c'est moi qui l'écris. Par-delà les Yahoo et les autres. Mais pas par-delà cet été qui me permet de rester dehors presque toute la journée ; dans le même jardin, comme s'il n'y avait pas d'autres jardins au monde. Même pas les jardins sous la pluie de Debussy. Ou les jardins de Sémiramis, sous la pluie ou non.

D'après Nils Bohr, la théorie de la Relativité est conforme « à l'idéal classique de l'unité et de la *connexité* causal ». Je saute d'une pensée à une autre, d'une femme que je désire à une

femme que je ne désire pas du tout, de la vie à la mort, d'un jeu à l'état de torpeur où rien ne compte, rien ne vaut rien – rien de rien, autrement dit. Et tout cela est conforme à la théorie de la Relativité et aussi à la mécanique quantique ; et aussi à la mécanique classique. Je fais une chute de ski, je ressens une douleur insupportable, j'en parle à ma femme, elle me fait une séance, la douleur passe, comme tout le reste, le reste passe comme la vie. Et on appelle tout cela la « connexité causale ».

À ma connaissance, Yahoo n'a jamais souffert d'insomnie. (En tout cas, pas avant son soixantième anniversaire. Heureusement que mes connaissances dans ce domaine sont restreintes.) Quand je logeais dans son appartement à Moscou, j'entendais ses ronflements, ce qui en dit long sur la profondeur de son sommeil : de tels ronflements m'auraient réveillé à coup sûr (si j'avais dormi). Ils ne réveillaient pas leur créateur ou leur producteur, comme on dit aujourd'hui, mais ils réveillaient les autres – moi en l'occurrence. Je ne me rappelle pas si sa femme dormait avec lui, mais son amour pour lui, pour son petit mari, son petit cœur, est si grand qu'elle est prête à passer des nuits blanches et des jours noirs, pourvu que son mari dorme comme un chaton.

Un jour, il m'a dit pourtant qu'il se réveillait au milieu de la nuit et que seul un somnifère américain lui permettait de terminer la nuit en bon dormeur et en mauvais mari. Et puis un « accident » arrive ; je ne sais pas comment appeler cette défaillance cardiaque, due au manque d'air. Pour une fois, je ne parle pas de l'air frais que j'adore autant que n'importe quel vert (vers) endurci. Je n'ai aucune idée, quant à l'origine de cet air, mais il paraît que son cœur n'arrivait plus à respirer, ce que tous les cœurs font avec plaisir, même s'ils ne sont amoureux de personne.

Une nuit, Yahoo dit à sa femme : « Je suis fatigué. Je vais me coucher. » Il n'a pas ajouté : « Si tu n'y vois pas d'inconvénient. » Cette fois, ils n'étaient pas seuls : une amie de sa femme leur tenait compagnie.

Il se retire dans sa (ou leur) chambre et l'amie dit à sa femme : « Il nous quitte.

- N'y fait pas attention. Il se dit 'bonsoir' à lui-même et il pense que tout le monde l'entend.

- Je veux dire qu'il nous quitte définitivement.

- Mais non. Tu le verras demain matin. Tu sais, la femme de Valery emploie le verbe 'quitter' pour signaler le départ du corps astral. 'Tu nous quitteras pour te promener dans le cosmos.' C'est comme ça qu'elle parle à son mari.

- Je parle de son corps tout court. Appelons l'ambulance. »

Mais avant cet épisode, avant l'arrivée de l'ambulance, avant le manque de courtoisie de Yahoo (« je vais me coucher »), il y avait eu un rendez-vous chez le médecin de famille. Le médecin dit : « Il faut porter un coup décisif au stress. » Yahoo ne dit rien ; il ne dit même pas que les gens honorables meurent de stress et qu'une mort honorable vaut mieux qu'une mort d'une vulgaire cirrhose. (Les poètes disent d'habitude : « Ma muse continue à me faire faux bond. Je vous quitte. ») Yahoo tend la main et le médecin y met un paquet de pilules que Yahoo avale avant même de quitter le cabinet de consultation qu'il connaît presque par cœur. Sur le chemin du retour, il comprend que ses jours sont comptés. La mort envoie le top, mais il ne pense toujours pas à son honneur, à sa dignité d'être humain qui fait face à la mort. Le médecin de famille lui fournit (involontairement) un poison ; et pourtant il soigne Yahoo depuis des années. Celui-ci n'a jamais de stress car son je-m'en-foutisme ne connaît pas de bornes. Et le stress se met en place en présence des bornes et des hics.

On voit une borne et on se dit : « En voilà encore une. » N'importe quelle existence – même celle de Goethe, d'après ses propres dires – fait l'apprentissage des bornes. Yahoo en a appris pas mal, mais il les a oubliées toutes, grâce à son foutisme incorrigible. (Comment traduire en anglais cette expression ? je-m'en-foutisme ? Je m'en *footisme*.) En voyant une borne, Yahoo ne se dit pas : « En voilà encore une. » Il ne se rend même pas compte qu'il bute contre une borne : son compte en banque lui permet de voir la vie en rose, en bleu et même en vert, surtout lors de ses promenades au jardin du Luxembourg et dans les bois bruxellois. Il se promène pendant que les autres continuent à compter les bornes et les hics : « En voilà encore une. En voilà encore un. » Au bout d'une semaine, ils voient devant eux une montagne de bornes, tandis que Yahoo ne s'occupe même pas de taupinières. Mais le top envoyé par la mort le secoue – pas toutefois au point de lui faire penser à l'honneur et au code de bonne conduite.

On aurait dû lui mettre dans les mains – au moment où le top de la mort résonnait dans les airs – un livre de bonne conduite, pas nécessairement un livre Japonais : ses rhumatismes ne lui permettraient pas de s'incliner comme il faut. On aurait dû le forcer à lire quelques pages de ce livre pendant la durée de la symphonie jouée par ce signal d'alarme vital ou mortel. Il paraît que la plupart des gens sont capables de se souvenir du moment où ils ont appris l'attentat du 11 Septembre ; dans les moindres détails. Et d'habitude le top de la mort produit une impression encore plus forte, sauf si, aux moments des explosions du 11 Septembre, vous étiez à deux mètres des tours. Yahoo était loin des tours et même du 11 Septembre, mais le moment était grave et le son strident. Mais il n'y avait pas de livre dans ses mains ; comme d'habitude. Je me demande, par ailleurs, s'il possède ce que l'on appelle couramment un « hippocampe » – la région du cerveau qui, si elle est absente, nous prive de la capacité à former de nouveaux

souvenirs et nous enferme à jamais dans une bulle temporelle de quelques minutes seulement. J'admets d'être enfermé dans une bulle, mais cette bulle est éternelle.

Visiblement et logiquement, Yahoo n'a jamais tenu un livre de bonne conduite entre ses mains, dans ses paumes. Il s'agit donc de former un nouveau souvenir. Comment le faire ? Encore une crise, une syncope, un top ? Ou bien faudrait-il faire exploser (en sa présence) un des ses appartements ? Yahoo est planté sur un trottoir, en face de la maison où se situe un des ses appartements chics, ultra-chics. On lui prépare un choc salutaire et l'appartement explose – sans le défigurer ou le blesser à mort, cela va de soi : il ne faut pas augmenter la quantité de commisération dans les cœurs environnants. Dorénavant, il se souviendra de tous les salamalecs.

L'ambulance arrive et le cœur de Yahoo s'ouvre devant un chirurgien. Mais son âme demeure fermée, et c'est son âme qu'il faudrait ouvrir. (Ce n'est pas pour rien que les mystiques parlent d'une opération « à âme ouverte ».) Avant l'opération, Yahoo ne dit pas : « Laissez-moi mourir. Je ne sais pas si cette maladie est honorable ou non. Quoi qu'il en soit, je ne partagerai pas le sort des justes. J'accepte la mort et j'aime mon *fatum*, mais avant de mourir, je me dois de demander pardon à tous ceux que j'ai offensés au cours de ma vie. D'après mes souvenirs, je n'ai rien fait d'autre : rien que des insultes gratuites, rien que des gambades de blaireau. Donnez-moi une feuille de papier pour que je puisse y noter les noms de ceux à qui je dois demander pardon. Par téléphone. Ou par SMS. »

SPINOZA (2)

Qui imagine détruit ce qu'il a en haine sera joyeux. À aucun moment je n'ai cru Yahoo détruit, d'autant que j'ai appris sa maladie et la fin de celle-ci (pas sa fin, à lui) bien après le déroulement de toutes les péripéties et loin de tous les cœurs ouverts. Oui, pendant toute une période (de temps, d'éternité, d'espace), le cœur de sa femme était ouvert, lui aussi, malgré l'absence d'intention à son égard de la part des chirurgiens de l'Hôpital Américain. Personne ne voulait l'opérer ni à cœur ouvert ni à foie fermé ; et pourtant presque tout son corps était ouvert, tant elle était inquiète pour son mari. À ces moments-là, il aurait suffi d'effleurer sa rate du bout de n'importe quel doigt, et elle aurait rejoint son petit chéri au service des urgences – au service des purgences, comme je l'appelle : ils nous purgent des diables et des serpents. Si l'on m'avait fait une pareille opération, Yahoo serait sorti de mon corps en un rien de temps.

Je n'ai pas eu l'occasion de l'imaginer étendu dans un bloc opératoire, suffoquant, balbutiant : « Mes clés, mes clés, mes clés » – tout comme le chevalier radin de Pouchkine. Mais pour citer Pouchkine dans un bloc opératoire, il ne suffit pas être radin ; il faut aussi être

chevalier ; ou comte, tant qu'à faire. À l'intérieur de mon œil mental, j'aurais pu le voir au seuil de la mort : un pied dans la tombe, un pied et demi dans la tombe ; plus un bras, plus les intestins, plus le foie, plus tout l'appareil digestif. Je me serais dit avec délectation : « Même si tu t'en sors, tu ne pourras plus manger ton bortch. Tu ne pourras pas non plus boire tes bouteilles : tu n'as plus de gorge, mon cher ex-ami. Même si je continue à faire des gorges chaudes de ta déconvenue, tu n'auras plus jamais de gorge ni de palais. Certes, tu auras toujours des dents : des dents de la mer, des dents de la terre, des dents en l'air. Mais que feras-tu de tes dents ? Tu mordras la poussière, encore et encore. J'espère qu'un jour, dans une des éternités qui nous attendent, tu te mordras les doigts. Oui, toutes les piques que tu m'as lancées de ton vivant, de ton mortant-vivant, mordant-vivant, comme je disais. Tu t'en mordras les doigts, un jour, une éternité. »

Je n'ai pas eu l'occasion d'imaginer son cœur ouvert et un scalpel suspendu au-dessus de lui – comme l'épée que nous connaissons tous par cœur. J'imagine qu'à ce moment-là j'aurais entendu la voix grave, grave, grave du chirurgien : « Trop tard, son cœur est trop ouvert. C'est une blessure béante, un gouffre. » J'aurais aussi entendu la voix de sa femme : « Maestro, je vous en supplie. Faites quelque chose.

- Quoi ?
- Opérez-le. Fermez toutes ses blessures.
- Comment ?
- Avec votre scalpel, voyons.
- Je ne vois rien, à part la mort. Et je n'ai pas envie d'opérer et de sauver la mort. Qu'elle meure enfin, cette garce !
- Sauvez-le. S. O. S. !
- Voulez-vous que je sauve son âme ? C'est à Dieu de la sauver.
- Vous êtes Dieu, vous êtes Dieu.
- Merci, Madame. »

Celui qui imagine ce qu'il hait comme affecté de tristesse se réjouira ; si, au contraire, il l'imagine comme affecté de joie, il sera attristé ; et l'un et l'autre de ces sentiments seront proportionnels à leur contraire dans la chose haïe. Supposons que Yahoo et moi soient liés d'une manière ou d'une autre : soit à cause de l'intervention inopportune de la mécanique quantique, soit à l'intérieur d'une relativité globale. « Tout est relatif, nous dit-on, et cela se rapporte à vous, à ce que vous ressentez, à ce que vous faites. Vous êtes relativement haineux et relativement amoureux. Profitons d'un court armistice pour dire quelque chose au sujet de vos relations ; sinon ce n'est pas la peine de continuer. »

« A-ah, a-ah, a-ah, on m'a arraché un kopeck. » Dommage que je n'ai jamais entendu Yahoo chanter cette mélodie. C'est un jurodiviï, lui aussi, mais au lieu de se plaindre, il proclame d'une voix qui rappelle à la fois Chaliapine et Méphistophélès : « Ha-a, ha-a, ha-a, ha-a ! J'ai gagné encore cinquante mille euros. En une minute. Ha-a, ha-a, ha-a ! » Du coup, je me rends compte que je suis attristé ; et Spinoza s'insurge contre la tristesse et les passions tristes. À dire vrai, je n'ai pas de passion ni pour la tristesse pascalienne ni pour une mélancolie quelconque (de ce côté-là, nous n'avons que l'embarras du choix). Je constate simplement que je suis triste, et Yahoo ne fait rien pour me rendre gai et joyeux : il se promène dans les bois, dans les jardins et sur l'eau ; autrement dit, ses jambes sont en parfait état de marche.

Yahoo est constamment tiraillé entre les plaintes et le triomphalisme, et ce triomphalisme nous fait comprendre, à nous tous, que nous sommes tragiquement malades et que seule la fontaine de jouvence peut nous tirer d'affaire. Tantôt il s'exclame « Aïe, aïe, aïe ! », tantôt il tire sur nous à boulets rouges. (À présent, je tire sur lui à boulets blancs, comme si je m'étais tardivement engagé dans l'armée blanche, comme trois de mes ancêtres au moins.) Lorsque ce sont les lamentations qui priment, je lui pose la question suivante : « Pense-tu que Dieu sente la douleur dont tu souffres ?

- Je ne suis pas Dieu. Je suis un pauvre homme perclus de rhumatismes (ou mourant d'une cirrhose).

- Tu ne connais pas les réponses aux questions que je te pose. As-tu fait tes devoirs scolaires ?

- Aie pitié de moi ! Aie, aïe, aïe, aïe !

- Le sentiment de la douleur rend malheureux et Dieu ne pourrait jamais se sentir malheureux ou démun, même s'Il s'y employait avec toute son énergie omnipotente. J'espère que tu es d'accord avec moi. En ce cas, je te pose une deuxième question : 'Crois-tu qu'Il la connaisse ?'

- Quoi ? qui ?

- Dieu, la douleur.

- Je n'en sais rien.

- Je ne peux m'empêcher de conclure que tu ne connais ni Dieu ni Spinoza ni Malebranche.

- Je connais ma douleur.

- En es-tu sûr ? Sache que sentir la douleur n'est pas la connaître. Dieu connaît toutes les douleurs sans exception, parce que Sa connaissance n'a pas de bornes.

- Connaît-Il ma douleur, à moi ?

- À toi ? Il ne te connaît pas, voyons. Toi.
 - N'est-Il pas omniscient ?
 - Je te fais marcher. Il te connaît, mais Il ne s'occupe pas de toi. Il a d'autres humains à fouetter.

- Il me fouette aussi, moi.
 - Exact. Il n'en est pas moins vrai que sentir la douleur n'implique pas sa connaissance. Tu ne connais pas ta goutte et ta cirrhose clairement – par lumière et par évidence, pour citer le philosophe. Tu ne connais pas leur nature. Tu te sens malheureux sans savoir ni ce que tu es ni quelle est cette modalité de ton être qui te rend malheureux. Comme dit le philosophe. »

Tantôt Yahoo s'enfonce dans ses douleurs, tantôt il s'en sort et dit à la cantonade : « Je me porte comme le pont Neuf. Et dès aujourd'hui, je suspends mon activité métabolique, tel le tardigrade. » Au lieu de demander pardon ; à la cantonade. Au lieu de se repentir, il dit à tout le monde que si l'état de santé où il se trouve à présent persiste et signe, il vivra jusqu'à cent an. On nous enseigne que R. Eliezer a dit : « Repent-toi un jour avant la mort. » Comme d'habitude, Yahoo ignore la sagesse talmudique, mais si quelqu'un (moi, par exemple) lui citait les propos de R. Eliezer, il répondrait : « Je me repentirai dans vingt-huit ans et quatre jours. » Entre-temps, le nombre d'injures qu'il lance dans toutes les directions deviendra astronomique. (Il l'est déjà peut-être ; seuls les astronomes le savent.) Mais Yahoo pense sans doute que ce n'est pas la peine de se repentir tous les jours de sa vie, comme le conseille R. Eliezer, en ajoutant que très peu de gens connaissent le jour de leur mort. Yahoo a l'air de le connaître. Sans doute se dit-il : « Un jour avant ma mort, je me repentirai une fois pour toutes. À quoi bon perdre mon temps et mon argent ? »

Il paraît qu'il y a des circuits d'empathie. J'imagine qu'il s'agit de circuits ouverts, à la différence de ceux qui sont définitivement fermés ; parfois, une fois pour toutes. J'ai sans doute deux circuits de ce genre dans mon cerveau, dans mon corps et dans mon âme immortelle. (Si quelque chose y est une fois pour toutes, cela dure une éternité.) Il est inutile de m'appesantir sur la non-empathie que j'éprouve vis-à-vis des membres de mon espèce. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que nous appartenions à la même espèce ; au même espace plutôt. Quant aux animaux, je suis semblable à l'œuvre ouverte découverte par Umberto Eco.

Oui, on cherche, on recherche, les laboratoires produisent un son grave, chargé de significations et d'avenir radieux, et l'on annonce au monde médusé que les humains partagent des circuits neuronaux, de sorte que si un humain – pas nécessairement Yahoo – subit une opération à cœur ouvert (ou fermé, à mon avis, en ce qui le concerne), quelqu'un d'autre se tord de douleur, la main pressée contre le cœur. On nous parle des régions du cerveau et je lis des

mots que je ne comprendrai jamais : aucune région de mon cerveau n'y correspond. On me rebat le cerveau avec l'insula antérieure et le cortex cingulaire qui sont impliqués – paraît-il, toujours paraît-il – dans la nociception : non-conception, non-compréhension, nonsense. Bref, je ne me suis pas tordu de douleur au cours du récit éloquent et mortifère de Yahoo ; il aurait été un mauvais correspondant de guerre. Il luttait à mort contre la mort, mais sa description de cette lutte darwinienne ne parvenait pas à manier les mots, les concepts, les molécules du trépas raté. La nociception – c'est ainsi que j'appellerais son récit, si ce mot ne désignait pas, selon les chercheurs, la perception de la douleur ; de la douleur universelle, comme aurait dit Dostoïevski. La nociception ou le nociception, d'après mon ordinateur. Pour terminer en beauté, arrêtons-nous au striatum ventral.

Il paraît, paraît-il, que l'existence de ces « circuits partagés » prouve que notre cerveau est structuré ; et pourtant la plupart des penseurs contemporains croient qu'il est plutôt chaotique, comme les romans de Beckett (d'après leur auteur). Et sa structure est fabriquée de façon à pouvoir saisir presque directement, en direct, les états affectifs des autres. « Nous vibrons avec eux », comme disent les journalistes ; ils ne vibrent pas.

Lorsque les choses et les êtres (qui sont aussi des choses, dans un sens) se ressemblent et même s'assemblent, ils diffèrent quand-même. Socrate et Platon se ressemblent ; en tout cas, leurs doctrines semblent coïncider au point de se représenter à nous comme une seule doctrine. Nous disons « Socraton » – il est même de bon ton de le dire, et à ceux qui nous objectent que Socrate est abject et Platon magnifique, que Socrate n'est pas un aristocrate, mais un simple paysan de Danube, nous répondons que nous descendons tous d'Adam et surtout d'Ève. Une amie de mon enfance a épousé un plombier et lorsque je lui dis qu'ils ne se ressemblent pas, elle me dit qu'ils sont tous deux les êtres humains, ce qui m'agace le plus au monde. Cela ne vient pas de la révolution française, contrairement à ce que pensent les êtres humains. Ce genre d'argument est le dernier refuge d'un salopard ou d'une femme amoureuse, follement et éperdument. Un être dit qu'il est russe ; moi, je suis russe aussi, ne serait-ce qu'en partie. Je suis né dans ce pays et ma naissance a quelque chose en commun avec Yahoo qui, lui aussi, est né en Russie ; en Union Soviétique plutôt. Mais il déteste le peuple russe ; il ne connaît ni sa littérature ni ses icônes. Pour lui, comme pour Lénine ou pour Smerdiakov (le premier adorait les Allemands, le deuxième les Français), les Russes sont associés à la stupidité et à la vodka. Il boit un verre d'eau plate, se met à marcher de travers, en tombant de temps à autre, et dit : « Tu reconnais le rôle que je joue ?

- J'imagine que tu imite un ivrogne au bout du rouleau.

- Les Russes n'ont même pas de rouleau. Leur lacet se défait et il se voit au bout de ce lacet.

- Tu parles d'un tourneur sur métaux ? d'un tourneur de corderie ?

- Je parle de leurs intellos. Je parle aussi de leur président, Eltsine. Il n'arrive même pas à descendre des avions. Quelle horreur ! Que veux-tu ? Chaque peuple a ce qu'il mérite.

- Penses-tu que les Français méritent François Hollande (quinze ans plus tard) ? Penses-tu que les Américains méritent George W. Bush (dix ans plutôt) ? Penses-tu que les Américains méritent Donald Trump (cinq ans plus tard) ?

- Mais Trump a été unanimement choisi par le parti Républicain.

- Je sais que c'est le seul parti politique que tu respectes. Ne sais-tu pas que les Républicains sont divisés à son égard ? Le président du parti le déteste. Rien d'étonnant : ta connaissance de l'anglais et ta paresse innée ne te permettent pas de lire les journaux et les magazines. Tu es allergique aux lettres, aux paroles écrites, gravées sur une médaille. Par contre, tu peux les écouter, les paroles ou plutôt des bavardages – bla-bla-blashki, comme disent les Russes. »

Ce qui devrait étonner tout le monde passe inaperçu. Je pense au décalage entre la doctrine d'Hegel exposée par Kojève et l'état de choses auquel je fais face dès que le nom de Yahoo touche l'air environnant. (Un jour, Yahoo voit un livre d'Hegel sur mon piano. « Tu lis Hegel ? » « Et même Kojève », lui réponds-je.) Les airs vibrent, comme si de rien n'était, comme si quelqu'un récitait la *Divine comédie*. C'est une vieille habitude : au lieu de rejeter le nom d'Hitler et celui de Staline, les airs ou plutôt l'air tout court les prononce. L'air ne coupe court à rien ; dans le domaine des horreurs. Les humains non plus.

Pour en revenir à Yahoo, nous sommes obligés d'admettre qu'il continue à porter des coups à la doctrine hégélienne selon laquelle l'individu se juge lui-même par la *réussite*. Ce n'est pas tout à fait ce que je veux dire car Yahoo réussit à imposer une image de marque au monde qu'il fréquente ; et les mondes où il daigne d'apparaître ne sont pas n'importe quels mondes. Je ne sais pas s'il se juge soi-même, mais il n'ignore pas que la plupart des membres de toutes les sociétés auxquelles il offre sa présence l'adorent, l'admirent, le respectent et l'embrassent. L'autre jour, je téléphone à un prince – on reste dans l'orbite et à l'ombre de Proust – pour l'inviter chez moi, chez nous : j'étais déjà marié à cette époque-là. C'est le jour de mon anniversaire qui est à l'origine de cette invitation – malgré ma réticence coutumière à l'égard des anniversaires qui me dépouillent d'années et d'espérance de vie.

Le prince me pose quelques questions sur mes invités et je lui réponds franchement, sans hésiter un seul instant : « Le prince et la princesse T., le compte L., le baron M., la comtesse

S. », et ainsi de suite. Il va sans dire que, dans la phrase précédente, les titres y figurent pour faire plaisir à Proust et aux snobs. J'ai dit seulement : « Charles K., Charlotte L. »

« Et ton ami ? demande le prince.

- De quel ami parles-tu ?

- Ton ami qui est si courtois, si intelligent.

- Tous mes amis sont courtois et intelligents.

- Mais lui est tout à fait exceptionnel.

- Tous mes amis sont exceptionnels. »

À ce moment-là, je savais déjà de qui il parlait, et c'est pour cela que je disais n'importe quoi car je n'avais aucune envie d'entendre le nom de Yahoo. Hoo, hoo, hoo. Si un Russe prononce ces deux sons plusieurs fois de suite, les témoins de cette répétition sont choqués pour la bonne raison qu'il suffit d'y ajouter encore un son pour que cela devienne *a three-letter word*, une obscénité hors pair qui suscite des réactions encore plus spectaculaires que le mot « merde » prononcé à haute voix dans le Royaume des Belges. Je résiste à peine à la tentation d'abréger le nom de Yahoo d'un côté, en enlevant « ya » (*yeah, yeah, yeah*) et en ajoutant du côté opposé la lettre « i ». Et si l'on dit en pointant vers quelqu'un de sa canne : « *Houi sobatchii* » (bite de chien), on a recours à la pire insulte qui soit. Par parenthèse, je me demande de quel droit mon cher prince s'immisce dans ma vie privée en me posant des questions sur mes invités, en suggérant d'ajouter sur la liste « un ami adorable ».

« Pour 'avoir raison', il (l'individu qui réussit) doit imposer son idée aux autres, c'est-à-dire la *réaliser*. C'est pourquoi il y a des valeurs absolues. » D'après cette doctrine, Yahoo est une des valeurs absolues de notre époque ; peut-être la seule, d'ailleurs. (Ses idées, par contre, n'ont aucune valeur.) Politiquement correct dans le cadre d'une société de choix, vulgairement incorrect avec ceux qui ne comptent pas, affable, nul, relativement riche. (Au début du XXe siècle, les ouvriers de Pétersbourg et de Petrograd n'auraient pas démoli ses palais.)

Quoi qu'il en soit, notre Yahoo a réussi une fois de plus. Dans la Russie au bord de toutes les faillites, il a ramassé quelques millions grâce à sa connaissance de sa langue maternelle : une compagnie française lui avait offert un poste important pour cette raison et pas pour un prix Nobel de l'économie. Et puis il a séduit quelques princes et même quelques prix Nobel de physique, de littérature qui le trouvent intelligent, cultivé et charmant. Son affabilité ineffaçable, son image de sage (nonchalant et indolent) s'imposent d'autant plus facilement que notre monde n'applaudit qu'aux nullités – pour ne pas avoir à faire d'effort de compréhension et de pénétration. Je pourrais comparer cet état de choses – autrefois, il y avait des états hégéliens ; à présent il ne reste que des choses – à la ville de Pétersbourg. Les façades vous

frappent et vous impressionnent ; moi, je suis souvent ému jusqu'aux larmes en regardant les immeubles péttersbourgeois de l'extérieur. Et je pleure (pour une autre raison) à l'intérieur de ces immeubles dont les escaliers sont vermoulus et les murs lépreux/lézardés, de sorte qu'il faut faire attention à chaque pas, à chaque regard. Et ils puent à tel point que l'on se demande si tous les chats du monde ne s'y réunissent pas pour des banquets de sabbat.

À dire vrai, la façade de Yahoo me répugne autant que tout le reste ; tous ses beaux restes.

Depuis ma jeunesse j'adore Platon et Jean Duns Scot, mais je suis prêt à les lâcher pour n'importe quel nominaliste (Guillaume d'Ockham, par exemple) au moment où mes préférences philosophiques m'incitent à établir un parallèle entre Yahoo et moi. Ockham considère que les notions générales ne sont que des mots. Moi, je pense que la beauté existe en elle-même, en tant que substance, un objet que je pourrais tenir dans la paume de ma main. Je dirais : « Comme c'est beau. Je ne te lâche plus, beauté. Dans tous tes intérieurs et extérieurs, je vois tout ce qu'il y a de plus beau dans le cosmos. C'est grâce à toi que je suis devenu Aleff : le point de rencontre par excellence. » Y a-t-il quelque chose en dehors d'Aleff ? Les laideurs morales, esthétiques, éthiques et physiques de Yahoo ? Elles sont aussi en moi, surtout sur ces pages car je pense rarement à lui : je dois prendre sur moi la laideur du monde. La laideur est encore pire que le péché originel. On expire les péchés. À tout péché miséricorde. À nulle laideur miséricorde.

Quant aux peuple qui méritent ceci et ne méritent pas cela, il faut respecter le choix du *fatum* que nous aimons de tout notre cœur. Le *fatum* propose, le *fatum* dispose. (Fatima propose, Fatima dispose – une mauvaise traduction.) Et nos corps, nos âmes ? Nous ne choisissons rien, à part l'acceptation ou le rejet actif : une fenêtre ouverte, une flaque sur le trottoir. Yahoo et moi, nous nous ressemblons par l'espèce et nous différons par le nombre de dons (par l'espace intérieur). Lui n'en a aucun ; moi, j'en ai trois. Comme d'habitude, je ne sais pas de qui je parle – de moi moi (si tant est que ce moi moi existe), du moi fictif, créé de toutes pièces ou de moi toi, qui que tu sois.

Si l'on met ensemble Yahoo et moi, l'idée de l'homme n'émergera pas de cette juxtaposition ou de cette installation, comme disent les peintres. On pourrait intituler ce tableau « Les deux pôles » ou « Les deux côtés ». On peint d'abord une grosse médaille et puis on représente les deux côtés – en détail. On dit que les deux côtés ne se ressemblent pas, quoiqu'ils appartiennent à la même médaille. « C'est le revers de la médaille », disent les uns en pensant à mon style poétique, à ma façon d'aborder les grands récits éternels. Yahoo est ancré dans une dizaine de récits qui se regroupent dans son esprit dès qu'il ouvre les yeux grâce à la résurrection de son cœur. « Banque, nos appartements, la Baule, Paris, amis, promenades, mon genou, mon

bortch, dîner aux chandelles dans un petit restaurant, concerts, papotages, venez voir notre nouvelle maison. » Moi, je pense que la cause n'est pas la même pour la ressemblance et pour la différence. Nous nous ressemblons tous parce que nous sommes répertoriés sur la terre. Les savants qui ne savent rien (sauf qu'ils ne l'avouent pas comme Socrate, donc ils ne lui ressemblent pas) pensent que nous sommes tous des hommes et des femmes. Moi, je me fais passer pour un homme ou pour une femme. Mais c'est moi qui ai fait bâtir des pyramides il y a des siècles et des siècles. Ma capacité à faire semblant me fait passer pour un être humain : dans ce cas de figure, en ayant leur figure, il est plus facile de s'insérer dans leur cadre et d'étudier leurs sottises à l'aise. Et j'arrive à la conclusion que tout se combine de telle façon que, malgré toutes les divergences et invraisemblances, je peux recevoir en moi Yahoo et l'*Agneau mystique*. Et lorsque Yahoo me pose cette question fatidique : « Qui est-ce ? » je réponds : « C'est ton nouveau chien. » Yahoo aime les animaux et c'est pour cela que mon envie de le tuer ne resurgit pas tous les jours.

C'est la cause de nos différences et divergences : nous n'avons pas la même origine, nous ne lisons pas les mêmes livres, nous n'écoutons pas les mêmes concerts. Mais nous aimons les animaux – l'intersection des séries A et B. Chaline a fait une séance à un des chiens de Yahoo ; et aussi à mon chat qui est mort il y a un an et demi. Encore un point d'intersection. C'est comme si nous jouions au tic-toc – jeu pratiqué au Conservatoire de Moscou. Vous vous approchez d'un copain et lui mettez un doigt sur l'épaule droite en disant : « Tic. » Il met un doigt sur votre épaule gauche et dit : « Toc. » Vous continuez à vous toucher avec les doigts, comme s'il s'agissait d'une séance d'acupuncture, comme si vous écriviez une partition sur deux corps humains (ou le tableau noir de l'univers). Au cours de ce jeu, il fallait entendre le nocturne en question ; ou un scherzo – tout dépendait de l'humeur des joueurs. À la fin, nous nous séparions en nous disant : « Qui es-tu ? Je ne te connais pas. Fous le camp, fous le camp ! » Nous nous ressemblions et en même temps nous venions de planètes différentes. Et parfois ce rite mutuel s'accomplissait en même temps. Nous arrivions, nous nous regardions. « D'où viens-tu ?

- De Cambridge, comme d'habitude.
- Tu t'enracines.
- Que veux-tu ? Et toi ?
- Cette fois, je viens de Sirius.
- Bravo. »

Souvent celui qui venait de Sirius jouait plus mal que les terriens. À présent c'est l'inverse.

LA SANTÉ

Nous sommes condamnés à mourir et aussi à vieillir, quoique les physiciens et leur science nous disent au sujet de la sénescence. Nous ne vieillissons pas, disent-ils. Nous vivons, nous suivons notre bonhomme de chemin et puis le bonhomme tombe, le chemin se dérobe sous ses pieds et le voilà mort. Et les physiciens de comparer deux particules : l'une a trente mille ans, l'autre ne vit que depuis une demi-heure. J'aimerais être la première particule. Il paraît que l'on ne peut prédire l'heure ou la seconde de leur mort : souvent la deuxième meurt avant la première. J'aimerais être la première particule.

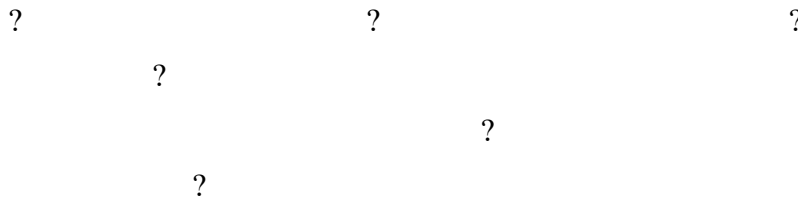
Et puis vous tombez sur un article où l'on vous parle des télomères dont la durée de vie permettrait d'allonger notre existence. Mais cette durée, qui n'a rien à voir avec celle de Bergson, renferme une table de multiplication ; cette table s'appelle *Les cancers*. Les télomères sont de courts segments d'ADN. Si quelqu'un a envie de les voir, il n'a qu'à étudier, ne serait-ce que pendant un quart d'heure, l'extrémité de nos chromosomes. En les regardant, lui ou elle pensera sans doute que nos chromosomes en sont à la dernière extrémité : chaque fois qu'une de nos cellules se divise, ils raccourcissent, de sorte que si nous prolongeons notre étude (et notre vie), ils disparaîtront complètement ; avec le reste, cela va sans dire. Ils sont rognés, rongés et carrément mangés par le temps et peut-être par l'espace qui s'y mêle toujours. Lorsqu'ils deviennent trop courts, la cellule cesse de se diviser. Nous observons une sorte d'union qui est plutôt néfaste. En tout cas, moi, je préfère la division : toutes les unifications mènent à la pagaille. Tous les *Anschluss* signifient *Schluss*.

Que peut-on faire ? « Pas de stress, pas de stress », dit ma femme. D'après elle, il faut remercier le ciel, même si l'on souffre atrocement, en se tortillant, en s'égosillant. « Merci, merci, AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA !!!!!!!!!, merci, merci. » Il faut aussi se dire tout le temps, pas de temps à autre (il n'y a rien d'autre à présent) : « Pas de stress, pas de stress. Je n'ai pas de stress, je n'ai rien du tout. » Relaxation, méditation, yoga. Au bout de cinq ans (si vous vivez toujours), vous avez des télomères plus longs les uns que les autres. Toutes les mères – y compris celle de Goethe – sont mortes ; vous continuez à vivre. Et vos télomères continuent à s'allonger – à perte de vue.

P.S. L'hydre fait preuve de capacités régénératrices hors du commun (hors du commun des mortels) et se révèle « non sénescence » et, de notre point de vue, « non conséquente » à défaut d'être immortelle.

LES SAINTS

Et ma femme dans tout cela ? Elle aussi vient d'une autre planète que je ne connais pas, étant donné que mes connaissances astronomiques s'apparentent à celles des Américains et des Français qui mangent beaucoup de pain et ne connaissent pas la géographie. Voici comment je dessine la carte du ciel :



Ce n'est même pas le système solaire. Ce n'est même pas un système, j'imagine. Mais cette manière de faire devient de plus en plus systématique. Quand je regarde ma femme, j'ai envie de mettre quelques points d'interrogation sur la nappe qui recouvre la table de notre salle à manger. « Que fais-tu ? demande-t-elle.

- Je te dessine.

- Mais ce ne sont que des points d'interrogation. Tu ne me comprends pas ?

- Je pourrais te dessiner autrement, si tu veux. »

Et je dessine ceci : 

Le saint amoureux aime tout le monde au point d'aider n'importe quel individu, même Jack l'Éventreur. Jack s'approche d'un saint de ce genre et sort son couteau pour l'éventrer. Le saint enlève sa chemise et regarde Jack droit dans les yeux. « Êtes-vous satisfait, Monsieur Jack ?

- Non.

- Pourquoi n'êtes-vous pas satisfait ?

- Parce que je veux vous éventrer ailleurs.

- Voulez-vous que j'enlève mon pantalon ?

- C'est ça.

- Mes chaussettes aussi ? mes souliers aussi ?

- Non. »

Oui, d'après nos livres, le bonheur de ces saints-là réside exclusivement dans des actions qui se dirigent vers les autres pour les sortir du pétrin ; ou pour les aider, tout simplement. Évidemment, les sages nous préviennent que les pétrins sont partout : il n'y a que des pétrins dans la vie, ce qui veut dire que nous devons nous dépêtrer de notre mieux, même si nous avons l'impression que, cette fois, nous avons affaire à une anicroche inoffensive. Et cela

recommence : les sages adorent les aphorismes et c'est pour cela que nos livres d'aphorismes nous apprennent que la vie est une grande offensive du diable et que par conséquent il n'y a rien d'inoffensif ni dans cette vie ni dans la vie d'outre-tombe. À propos, même ceux qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme et du corps glorieux sont convaincus que le diable est immortel ; et son offensive éternelle.

Ces saints-là (les amoureux) nous sortent des pétrins et aussi des bars où nous buvons une multitude de grandes rasades de whisky sans pour autant nous rendre compte qu'il n'y a pas assez de tables (ni dans ces locaux ni dans les rues) sous lesquelles nous pourrions dormir comme des bienheureux. Mais les critiques noircissent leur réputation basée sur l'amour et disent, entre autres, que mère Térésa était plus ou moins insensible aux souffrances des autres et que Florence Nightingale s'écarterait des idéaux humanistes beaucoup plus que l'on ne le croyait aux moments où elle s'en écartait. C'est-à-dire, chaque sainte est une garce jusqu'à un certain point et les psychologues aussi bien que les scientifiques se penchent sur le problème pour évaluer la valeur et la position, comme disent les physiciens, de ce point. Se trouve-t-il corps et âme à l'intérieur de l'humanisme, de l'empathie et de la christologie ?

Ma femme s'en écarte et, à vrai dire, je ne sais pas exactement si elle s'écartere de moi ou de la sainteté qu'elle a l'air d'avoir acquise une fois pour toutes. Par exemple, elle me dit à propos d'un couple qui ne la concerne en rien : « Ils ont des problèmes pour obtenir un permis de séjour. Mon pendule arrangera leur statut et je ferai une séance à Nicolas pour que son dos ne lui crée plus de soucis. » Nicolas ne me téléphone plus depuis belle lurette. Il a l'air d'avoir oublié tout ce qui se rapporte à ma personne – jusqu'à mon existence, si tant est qu'elle se rapporte à ma persona, à ma personne ou à ma substance. Elle se rapporte peut-être aux livres que l'on trouve dans les archives de l'Olympe où l'on constate que Valery Pavlovitch est né en 1947, on ne sait pas pourquoi, pour qui, pour quel rien, pour rien de quelle ville ou village. « Je ferai d'abord une séance à sa mère pendant que tu analyseras avec Nicolas les fugues que l'on rencontre dans les sonates de Beethoven. Puis je ferai une séance à Nicolas et sa mère écoutera la conférence que tu as consacrée à Bruckner au collège de Moscou, il y a presque cinquante ans. »

Il y a d'autres saints ; il y a d'autres ici et partout, de sorte que vous pouvez ajouter ce que vous voulez aux autres : chirurgiens, pathologistes, masochistes, criminologues, homologues de ceux et des autres ceux ; et pathologistes, et patrologues. Les livres nous parlent des saints RATIONNELS (dès que vous vous approchez des saints, il faut vous munir des lettres capitales ; et capiteuses). Le saint de ce genre est heureux de la même façon que nous ; autrement dit, il nage, joue au golf, donne naissance à une ribambelle d'enfants, gagne des

millions et parfois des milliards, achète des yachts, des villas, des châteaux, des jouets secrets de Louis XIV, des concubines de Louis XXI, et ainsi de suite. Par la même occasion, il achète toutes les suites royales dans tous les hôtels du monde, sans oublier les suites impériales qu'il affectionne particulièrement.

Coup de tonnerre, comme disent les commentateurs français quand les footballeurs Belges mènent contre les Brésiliens. Tout d'un coup, ce saint rationnel, par trop rationnel donne tout cela (ceci, cela – tout, tout, tout) aux pauvres et même aux riches, en leur disant : « Je peux m'en passer. Vous savez, je suis un saint rationnel, et ma ration me tient plus à cœur que toutes ces bagatelles ». La différence entre ces deux genres de saints consiste en ceci : le premier – celui qui aime et ne hait pas – ne sait pas de quoi il parle ni de quoi il s'agit. Il offre ce qu'il a, surtout s'il n'a qu'un matelas à offrir. Il ne sait pas qu'il pourrait avoir un hélicoptère rose, comme le dit une publicité rose. Il prend son oreiller et dit au premier venu : « Prenez cet oreiller. Ça vous fera du bien, je vous assure. » Puis il met un peu de paille sous sa tête et dort comme un ange ; et son ange gardien passe une nuit blanche.

La sainte rationnelle bazarde ses Givenchy, ses Rolls, ses diamants qui lui pendent de toutes ses oreilles et de tous ses cous. Elle sait à quoi rime la vie luxueuse, mais pour elle cette vie ne rime à rien. C'est ainsi qu'elle raisonne parfois en se laissant porter par la langue de Lacan, non par celle de Chateaubriand. « Diamant, amant – une belle rime, personne ne le conteste, surtout pas moi. Je connais Ronsard par cœur. Mais toutes ces rimes ne riment à rien. Et les pauvres continuent à souffrir. Les riches aussi, d'ailleurs. Au lieu d'avoir une Bentley, ils roulent en Bmw. » B veut dire « bonté » ; N est nécessité ; et W est *willow* – le saule pleureur que Desdémone chante avant de mourir.

D'habitude la sainte rationnelle est assez sentimentale. Lorsqu'elle se sépare de ses biens, elle chante : O *willow, willow, willow, willow*. Les bénéficiaires ne comprennent rien, mais ils continuent à s'incliner devant la bienfaitrice avant d'atteindre la porte – comme s'ils quittaient un roi. Puis ils caracolent, comme des chevaux. Et la sainte continue à chanter (à santer) : O *willow, willow, willow, double willow*. Elle danse aussi, parfois : O *willow, willow, willow, triple willow*. Mais nos livres nous mettent en garde contre les illusions dont on nous berce en nous disant que tous les saints veulent et peuvent tout sacrifier pour le bien-être de l'humanité. En tout cas, leur trésorerie morale n'est pas irréprochable. Mère Térésa n'était pas archi-sensible aux souffrances d'autrui et aimait trop ses apparitions à la télé. Gandhi était plutôt vain et aurait pu terminer ses jours sur le bûcher des vanités magistralement orchestré par Savonarole, si leurs époques s'étaient donné la peine de coïncider dans l'espace-temps.

Ma femme se tient au milieu de notre jardin, un pendule à la main. Puis elle se dirige vers un noyer et se met à le soumettre à l'épreuve du pendule. Le pendule pendule ; ma femme pendule aussi. En fait, c'est le pendule qui pendule tout seul : ma femme n'est là que pour le tenir. Il bouge tout seul comme un grand – parce qu'il a des ailes, dit-on à un enfant curieux. Les petits bateaux ont des jambes et les petits pendules ont des ailes. Et les poulets ont des ailes et des cuisses. C'est ainsi que l'on instruisait les enfants autrefois.

Puis ma femme s'approche du noyer, le touche, s'incline devant lui, mais je ne suis pas sûr qu'elle lui dise : « Merci. » Elle dit « merci » à la cantonade, et j'imagine que même le bruit des canons ne l'empêcherait pas de dire merci à la Création, tout court ou tout long. En l'occurrence, elle dit « merci » à tous les créatures qui voltigent ou dansent dans le voisinage du noyer, sans se noyer dans son tronc, ce qui ne serait pas difficile, étant donné qu'il y a un énorme trou au milieu de ce tronc. Néanmoins, je ne me sens pas obligé de le remercier, pas encore : les noix ne jonchent toujours pas le sol.

« Tu dois le remercier parce que c'est autour de son tronc que se donnent rendez-vous les faunes et les dragons.

- Y aurait-il un dragon dans le jardin ?

- Oui. Je le sens, mais je ne le vois pas. Mais si tu veux, je peux amener un collègue qui voit les dragons et les photographie. Tu pourrais avoir un dragon sur ton bureau.

- Depuis quelques semaines, je ne pense qu'à la douleur dans mes jambes.

- Si tu touches un faune et parle avec lui, il te guérira. »

Nous savons tous que saint François parlait aux oiseaux et que les oiseaux lui répondaient tantôt en latin, tantôt en dialecte toscan, tantôt en récitant la *Comédie* de Dante, tantôt en sifflant la *Pastorale* de Beethoven. Ma femme parle aux arbres, aux êtres invisibles et, contrairement à Yahoo, elle n'aime pas l'expression « à la cantonade ». Elle regarde son interlocuteur droit dans les yeux, même si elle ne le voit pas, et ses câlins linguistiques s'éparpillent dans l'air, si bien que tous les faunes et toute la faune du jardin les entendent et les picorent. Et saint François parlait aux oiseaux qui voltigeaient sous ses yeux, sous son nez. Sans résultat.

Chers oiseaux,

Vous devez constater avec étonnement

Que vous n'avez pas faim.

Et vous êtes vêtus conformément à la saison au milieu de laquelle

Vous exécutez vos pirouettes et vos acrobaties.

Votre couturier favori n'est autre que le don octroyé par le Tout-Puissant :

Vous savez voler.

À l'approche de l'hiver, vous vous dirigez vers les contrées du Sud,

Au lieu d'acheter un manteau de vison.

Un manteau de vison – pas bon, pas bon.

Pauvres bêtes, pauvres bêtes, vos frères et sœurs.

Ont-ils mérité tout cela, cela tout, tout ce ?

Pourquoi les porter sur le dos ?

C'est en pure perte que saint François persiste et signe ; et sa signature s'étend dans les cieux, comme la trace d'un avion à réaction. Les oiseaux ne pigent rien. D'autres oiseaux les mangent ; les autres, les autres, encore une fois les autres. Les chasseurs les tuent, les mêmes chasseurs ; ou les autres, les autres. Ma femme, au contraire, dit à ses faunes : « S'il vous plaît, guérissez mon mari. Il a mal aux jambes depuis trois semaines. Je vous apporterai deux tomates bio. » Elle apporte deux tomates, les dépose sous le noyer et elles demeurent intactes pendant deux semaines environ, comme si les faunes ne faisaient que les sucer. Mais les autres animaux et les insectes n'y touchent pas.

Grâce à saint François et aux Évangiles, les oiseaux savent qu'ils sont nourris aux frais de la princesse – un blasphème courant dans le domaine du *charity business* ; et dans la vie courante. Il y a des imbéciles qui demandent : « Nous vous devons combien ? » « C'est au frais de la princesse », entendent-ils. Ils vont voir la princesse et disent : « Combien vous doit-on ? » « Rien. Vous devez tout à Dieu. » Ils montent jusqu'à Dieu et posent la même question : « Combien, cher Maître ? » « Vous devez tout à la Vierge Marie. » « Serait-elle princesse ou comtesse ? » « Elle est déesse. » C'est pourquoi, dans le bas-Languedoc, on dit : « Au frais de la déesse », et on s'embarque pour le paradis. Pas d'escale.

Les guêpes de notre jardin sont nourries par Chaline et par mon corps. Chaline les nourrit naturellement, nourriture *sive natura*, sauf que, de temps à autre, au lieu de ciboulette, elle leur offre un morceau d'agneau. Toujours le même agneau, bio, O Dio, sauf que, cette fois, il s'agit d'un agneau néo-zélandais. Rien d'étonnant, Van Eyck visita la Nouvelle-Zélande et peint un agneau dans une église à Auckland où les pèlerins s'assemblent pour embrasser un os de l'Agneau. Quel os embrassent-ils ? Tout le monde veut le savoir. Et les questions pleuvent à n'en plus finir :

« Quel os embrassez-vous ?

- Ce n'est pas un os. C'est un tissu.

- Quel tissu ?

- Un tissu de mensonges. *Get off my back*. Parlez-vous l'anglais?

- Vous savez, j'ai un cancer de prostate, mais je ne sais pas quel os embrasser, baiser. Et j'ai très peu de temps.

- Alors, n'embrassez pas les os. Embrassez plutôt cette femme qui vous fera vivre encore une vingtaine d'années. »

Revenons à nos guêpes ; elles reviennent régulièrement. Voilà une guêpe qui arrive en grande pompe. Chaline la reçoit courtoisement : « Aujourd'hui, tu auras de l'agneau de Nouvelle-Zélande.

- Il n'a pas été surgelé, par hasard ?

- Mais non, voyons. Les produits belges sont soumis...

- D'accord. J'imagine que vous parlez du plat de résistance. Mais je ne résiste ni aux entrées ni aux zakouski, vous savez.

- Que voulez-vous comme zakouski ?

- Du cœur du saumon en sashimi. Avec un saké qui ne fera rougir ni tous les rougeaux de la terre ni tous les pâlots. »

Exclu de la conversation et du choix, je mange la même chose en jetant des coups d'œil sur la guêpe : si l'on est poli, on ne traîne pas à table. On ne dévore pas non plus tous les plats à la vitesse de la lumière ; même pas à la lumière du son.

Ma femme regarde la guêpe (pas Johnny Depp, contrairement à ce que font toutes les autres femmes) et dit : « Tu sais, je n'ai pas beaucoup de temps : j'ai trop de choses à faire, comme d'habitude. Tu sais, dans la vie des hommes et des femmes, il y a trop de choses à faire, et je sais que vous autres, vous faites beaucoup de choses, vous aussi. Mais faites-vous tant de choses que nous ? Je me le demande. Je dois envoyer des SMS à tous mes employés qui sont en vacances. Seule une petite partie de ces gens sans scrupules restent où je reste pour que ça reste et ne s'écroule pas du jour au lendemain ou ce soir ou à trois heures du matin. Prends ton temps, mange, mange. »

Et puis ma femme s'adresse à moi : « Tu vois ?

- Quoi ?

- Elle coupe l'agneau.

- L'Agneau mystique ?

- Non, l'agneau mangeable. Elle coupe un morceau en petits morceaux.

- Je vois.

- Voici. C'est fait. Elle transporte un tout petit morceau Néo-Zélandais vers son nid.

- On attend sa cousine ou on rentre à la maison ?

- On rentre. On va s'occuper des fleurs. Je me demande si elle aime la cuisson de mon agneau.

- Elle le voulait comment ? rosé ?

- Les abeilles aiment les agneaux bien cuits. »

Saint François ne s'occupait pas de fleurs. Je ne crois pas qu'il pensait que les fleurs étaient indignes de lui (il aimait toute la création sans exception), mais il pensait qu'il fallait penser de temps à autre aux dames et demoiselles, malgré leur absence notoire à l'intérieur et même à l'extérieur de son cercle mystique : ni lui ni ses amis ne fréquentaient les lieux où les gens se parfument et s'amuse en dansant, en buvant du champagne et en se droguant, éventuellement. Il pensait que les femmes pouvaient s'attaquer à quelques problèmes situés en dehors du cadre des bébés et de la cuisine.

Tout de suite, son raisonnement tombe sur les fleurs, et il se dit que les femmes pourront prendre soins de ces petites sœurs à qui on n'a encore rien expliqué. Elles pensent qu'elles sont venues au monde sur leur propre initiative et que les feuilles qu'elles portent sont arrivées au même moment, au même endroit. Elles ne louent pas le Seigneur parce qu'elles ne savent pas qu'Il existe (Lui est sa Seigneurie), qu'il y a au moins quatre preuves de Son existence réfutées par Kant et remises sur le tapis par Hegel et les autres. Elles ignorent la science du remerciement parce qu'elles ne connaissent que partiellement ma femme dont la bouche et l'esprit sont remplis de cette science, de cette conscience. Il faut remercier la belle étoile sous laquelle j'ai dormi. Il faut remercier la laide étoile sous laquelle je n'ai pas dormi.

Chaline me dit par exemple : « Si j'étais toi, je me mettrais sous cet arbre-là pour passer une demi-heure dans son ombre, tous les jours. Ensuite, tu dois le toucher et lui dire : 'Merci de m'avoir hébergé. Merci de m'avoir donné tant d'énergie. Je me sens beaucoup mieux. Si j'avais vécu il y a quelques siècles, j'aurais écrit la *Comédie* de Dante en deux mois, à condition de passer une demi-heure par jour dans ton voisinage.' »

Elle fait la tour des arbres, les touche, leur dit quelques mots dont la douceur est sans doute insurpassable et se dirige vers les fleurs qui commencent à l'attendre, au lieu de l'ignorer complètement. Il y a un problème que nous n'arrivons pas à résoudre, et ce problème concerne l'espérance de vie des fleurs que j'achète dans un supermarché, à l'entrée, un peu plus loin. La société qui fournit les fleurs au supermarché attache un petit paquet à chaque bouquet, suggérant que si nous versons le contenu de ce paquet dans nos vases, avant d'y mettre nos fleurs, celles-ci vivront plus longtemps, tout en profitant des bienfaits de la technologie médicale (transplantation, plantation). Chaline est contre les médicaments, contre ces paquets, et elle

s'insurge contre les vaccins, quels que soient leur but, leur portée et leur téléologie. « Je ne supporte pas ça, et je t'interdis d'exposer ton corps à ces êtres maléfiques. »

Tout de même, on décide de faire un essai. Nous avons deux bouquets de fleurs sur la table de la cuisine. Nous n'avons aucune intention de cuisiner ces fleurs ; et pourtant Chaline pense qu'il serait préférable de manger des herbes, des fleurs et même des arbres ; leurs feuilles, en tout cas. Au lieu de quoi, nous mangeons des agneaux qui nous rendent malade, au lieu de partager avec nous leur sainteté. Mais l'essai dont j'entretiens mon cerveau et ma mémoire n'a rien à voir ni avec notre sainteté ni avec la santé que Yahoo met en exergue dès qu'il se met à réfléchir sur l'histoire ; celle de la France, entre autres. Certes, la vue des vases qui regorgent des fleurs (et aussi leur senteur) nous fait du bien au point de prolonger notre vie au-delà de toute espérance de vie. Mais la question n'est pas là. Les philosophes nous rappellent qu'avant de s'attaquer à une question, il faut la localiser, sinon on risque de s'attaquer à une autre question ou à quelque chose qui ne ressemble ni aux questions ni aux problèmes. Il est vrai que les mêmes philosophes nous disent que, dans le monde qui nous entoure, tout ressemble aux problèmes et aux questions car nous ne connaissons pas nos origines. Nous ne savons pas ce qui s'est passé juste après le big bang et même son existence (l'existence du big bang, pas celle de Dieu) n'est pas encore certifiée : nous n'avons pas son certificat prénuptial. Et que peut-on faire ou accomplir sans certificat ?

Le test suivant se rapporte aux fleurs que Chaline a déjà mis dans les vases. Dans le premier vase on met le produit contenu dans le paquet ; le deuxième vase demeure virginal, si l'on fait abstraction des fleurs qui profitent de son hospitalité. Nous nous posons la question suivante : « Quel bouquet mourra en premier ? le premier ou le deuxième ? » En principe, le premier doit suivre la structure de sa prédestination et mourir en premier, pas en deuxième ; pas en troisième non plus. Et si la prédestination n'existait pas ? (Pas de big bang, pas de Dieu, pas de prédestination.) Alors, nous sommes libres comme Carmen ; les fleurs aussi. Elles peuvent mourir quand cela leur chante. Quant à nous, nous ne mourrons pas du tout.

Chaline ne tient aucun compte de mon raisonnement ; elle continue à chouchouter les fleurs – surtout celles que nous avons privées du support moral ou physique du sachet magique ou presque. Elle leur dit : « Tenez bon, tenez bon. L'élan vital s'occupe de vous. Bergson fait de même. Bernard Shaw fait de même. » À vrai dire, je ne me rappelle pas les paroles que j'ai entendues à ce moment crucial, mais je sais que Chaline a fait tout un discours que je n'ai compris qu'à moitié. Rien d'étonnant – ce n'est pas à moi qu'elle parlait et son langage ne s'adressait ni à mon cerveau ni à mon intuition ; bergsonienne, si vous voulez. Je ne crois pas que Chaline voulait cette version de l'intuition. D'ailleurs, cela ne s'inscrit pas dans le cadre de

mes préoccupations actuelles : j'observe le comportement des fleurs pour noter les signes avant-coureur de leur mort.

Peu à peu, le monde devient un brin d'herbe, ce qui est une bonne chose, comme nous le disent les optimistes en tenant des bouteilles à moitié pleines. Un brin d'herbe ressemble à une autre créature de son espèce – quoi que Leibniz puisse dire à ce sujet. Ma femme ne se souvient sans doute pas du brin qu'elle a vu la veille ou dans son sommeil. Elle regarde le monde et ne se dit rien. Qu'elle se parle ou non, dans son esprit et son corps, le monde est réduit à un brin d'herbe qui est toujours beau, quoi qu'il arrive. Et il nous rappelle le meilleur des mondes possibles et pensables.

Trois sortes d'hommes ne connaîtront jamais la Géhenne : ceux qui vivent dans la misère, ceux qui souffrent de maux d'intestins, et les victimes du pouvoir. Certains ajoutent : Et ceux qui ont une mauvaise épouse.

Analysons cette réflexion du Talmud point par point. Les trois points qui inaugurent cette prophétie ne me concernent pas à présent. Pendant des années, j'ai été la victime du pouvoir des soviets, mais les soviets n'existent plus et moi, j'ai cessé d'exister pour les soviets bien avant leurs propres funérailles. Un de mes amis a joué la *Marche funèbre* de Chopin le jour de mon départ définitif de mon pays natal. Natal ou non, ce n'était plus mon pays, et c'est pour cela que je l'ai quitté sans regrets. Dès lors, je suis une victime (parfois consentante) du commercialisme de notre époque – du pouvoir de l'argent, comme disent ceux qui n'en ont pas ; et ceux qui en ont en abondance vont chez Christie's et achètent des tableaux de Francis Bacon et Lucien Freud.

Il est facile de se référer aux nombreux sourires de Bouddha – c'est toujours le même sourire –, en citant un des textes qui disent tous la même chose pour nous persuader que seules nos pensées comptent réellement. Puis nous faisons de notre mieux pour les éliminer, ces pensées, une à une, pour nettoyer de fond en comble notre conscience, en balisant le terrain pour le nirvana. Nous sommes ce que nous pensons (quel pensum), et si nous ne pensons rien ou à rien, nous ne sommes rien et ne serons jamais tout, à moins que nous ne fassions un petit effort pour créer quelques pensées, pour meubler le vide et le silence. Nous meublons l'un et l'autre et nous voilà de retour ; le monde aussi. Avec nos pensées nous créons le monde, et pourtant mes pensées n'arrivent pas à changer quoi que ce soit au capharnaüm où je vis depuis presque soixante-et-onze ans. Et si je dis ce que je pense, on me tourne le dos, de sorte que tout

à coup, je ne vois que les dos autour de moi. Francis Bacon a peint quelques tableaux où l'on voit le dos d'un homme ; je crois qu'il s'agit du même homme et par conséquent le dos que l'on voit est le même dos. Attention – il ne revient pas au même ; il est tout simplement le même ou du pareil au même.

Cela nous amène à cette vieille chanson qui s'appelle « l'unité », et nous pouvons demeurer au sein du bouddhisme, car on en parle presque sans arrêt ; avec de tous petits arrêts. On en parle, on en parle ; on y danse, on y danse, on y pense, on y pense. Le principe universel englobe tout ; c'est pour cela qu'il s'appelle « universel », sinon il s'appellerait « local ». Toutes les notes qui composent la partition de l'univers apparaissent simultanément. Tout phénomène particulier contient en lui tous les autres phénomènes. Leibniz le dit aussi, comme s'il s'agissait toujours du même homme qui est aussi la même femme. Vu de dos, en tout cas. Et moi, je ne vois que des dos autour de moi.

Que disent-ils encore, ces bouddhistes ? « Parlez ou agissez avec une pensée bienveillante et le bonheur vous accompagnera telle une ombre. » Il y a beaucoup d'ombres qui m'accompagnent : celle de Dante, par exemple. Il y a aussi une ombre gigantesque qui s'apparente aux ténèbres, et je ne sais pas s'il s'agit des ténèbres primordiales, privées de la lumière « qui fut » ou de mes ténèbres privées, dues (indues) à l'absence de la lumière dont on me prive. Et puis on nous rappelle que les effets de la méditation, surtout si l'on se met sur la tête et on laisse les jambes planer dans les airs, favorisent la compassion, en produisant un effet tangible et presque intelligible sur le cerveau. Nous nous tenons donc sur la tête vers laquelle le sang afflue, comme pour faire allusion à un tsunami, et nous constatons avec stupeur qu'il n'y a aucune idée à l'intérieur de ce sang ; rien que des êtres humains. Nous reconnaissons d'abord ceux que nous aimons soit pour eux-mêmes, soit pour leur argent, pour l'héritage que nous attendons depuis quelque temps. Puis il y a une ribambelle de gens qui nous indiffèrent, que nous ne remarquons presque pas. Cette fois nous les remarquons et, au bout de trois ou quatre heures, nous nous rendons compte (sans stupeur) que nous les adorons. À la fin, c'est Yahoo qui entre en scène et je l'embrasse tendrement, fraternellement. Et je me mets sur mes pieds, tête en haut ; comme si j'étais fier de moi. J'ai pris conscience de ma vie intérieure ; j'ai compris enfin la nature de mes souffrances qui sont également celles des autres, Yahoo y compris. J'ai donc compris Yahoo ; par la même occasion.

Et puis on lit quelque chose du genre : « On ne peut pas parler de réincarnation car ce n'est pas un 'soi' qui s'incarne dans un nouveau corps. » Encore un problème à régler ; encore un souci. Seuls les individus qui ne font pas attention à leur soi peuvent être insouciants, aller dans les cafés et sur les plages et s'amuser comme des fous. Ils sont fous, en effet : si vous

n'êtes pas en mesure de garder votre « soi », la route de votre soi, pendant quelques incarnations, ce n'est pas la peine de vivre au maximum, comme on dit aujourd'hui, et comme on dira demain, j'imagine. Tout est vain, tout est au minimum. Je le dis et, du coup, tout devient minime, d'après ma femme. D'accord, je ne dis plus rien ; je ne pense plus et je ne suis plus. Je ne suis même pas rien parce que, selon les physiciens, n'importe quel rien a une sorte d'énergie et de masse absentes. Et une fois de plus, on s'enfonce dans les élucubrations sans fin. Hier soir, j'ai lu une phrase qui m'a fait bondir ; la même phrase a immobilisé Einstein au milieu d'une rue à Princeton : « l'univers n'a pas d'énergie ». Moi, j'en ai un peu et ma femme en a une quantité impressionnante.

On dit qu'il faut tout expliquer, sinon on ne comprend rien du tout. Même les physiciens n'arrivent pas à expliquer cette hypothèse, et Einstein a failli rendre l'âme au milieu de cette rue à cause de l'extravagance de la phrase que j'ai citée plus haut et que je risque de citer plus bas : j'adore cette hypothèse. On picore, on picore – comme les mêmes colombes du même Paul Valéry. Et nous sommes toujours dans le même cimetière marin. Vous ouvrez une fenêtre et vous voyez un arbre et quelques gouttes de pluie. Et vous vous dites, en vous inspirant de la célèbre phrase de Rimbaud : « Ces gouttes sont sans le pourquoi et même sans le parce que. Parce que. Il en va de même pour cet arbre. » Il en va de même ou il en va de travers – peu importe. C'est comme ça, disent les physiciens, au lieu de nous donner des explications.

Par parenthèse, on m'a induit en erreur en disant que le monde et même l'univers n'avaient pas d'énergie en leur sein. À en juger d'après ce que l'on voit à la télévision et sur Internet, tout le monde court en tous sens ; et je pourrais même ajouter que le monde lui-même court en tous sens.

À propos, « ainsi de suite » est une sorte de suite impériale, car cette affirmation s'étend à perte de vue. Et même si l'on perd la vue, ainsi de suite continue à se répandre de par le monde, de sorte que l'on se dit : « Tout le monde devient aveugle, tout le monde est déjà devenu sourd, personne ne comprend plus la musique. Seules les odeurs subsistent et persistent. Peut-être, peut-être. L'odeur des corps en décomposition. »

Le Talmud nous renseigne sur la décomposition : « Lorsque Rabin vint de Palestine, il dit au nom de Johanan : 'Tous les moyens sont bons pour préserver sa vie sauf l'idolâtrie, l'adultère et le meurtre.' » Autrement dit, il faut éliminer l'amour de notre vie car l'idolâtrie est presque un symbole de ce sentiment, étant donné que l'on peut s'incliner devant une chaussette. (Le veau d'or n'est qu'une chaussette ou une culotte, après tout.) D'accord, vous voulez appeler cela autrement parce que dans les films érotiques on parle de fétichisme et non d'idolâtrie. On renifle les culottes, on met des bas dans sa bouche ; et on appelle cela idolâtrie. D'accord – vous

ne pouvez pas mettre le veau d'or (ni l'agneau mystique) dans la bouche, mais cela ne veut pas dire que vous ne vous prosternez pas devant lui. (Laissons l'agneau mystique tranquille et de côté : il n'a rien à voir ni avec le veau d'or ni avec le veau Orloff.) L'adultère se passe de commentaires. Dès que notre femme quitte notre demeure, nous frappons à la porte de la maison voisine et faisons l'amour avec sa propriétaire dont le mari travaille à l'ambassade des États-Unis – en Australie.

R. Aha b. Hanina a dit : Ce monde-ci n'est pas comme le monde à venir. Dans ce monde-ci, quand on reçoit de bonnes nouvelles (où sont-elles ?) on dit : « Béni soit-Il, Lui qui est bon et dispense le bien » et lorsqu'on reçoit de mauvaises nouvelles, on dit : « Qu'il soit béni, le Juge de Vérité. » Mais dans le monder à venir, Il sera toute bonté ; alors son nom sera Un.

Pour en revenir à l'univers (peut-on en sortir ?), il est plein d'énergie à l'heure actuelle et tout le monde (et le monde) pense que cette énergie est très actuelle. Mais il paraît qu'il n'y avait aucune énergie à l'origine du monde. (Et il n'y avait aucune origine à l'énergie du monde.) Rien d'étonnant qu'Einstein se soit arrêté pile en plein milieu de la circulation qui, à Princeton, n'est pas très dense, d'après mes souvenirs ; pas aussi dense qu'à Moscou, d'après d'autres souvenirs. Sa fameuse formule commence par l'énergie ; et cela continue, d'après sa théorie ; et aussi d'après Schopenhauer et Nietzsche qui ont toujours parlé de la volonté qui n'est rien d'autre qu'énergie ; à volonté.

Si la terre ne tourne pas autour du soleil, elle n'existe pas. Pendant des siècles, les philosophes aussi bien que les scientifiques abolissaient la terre – sans s'en rendre compte. Et puis Galilée a dit : « Et pourtant elle tourne », et la terre s'est mise à tourner ; et aussi à exister pour de bon, pour le meilleur et pour le pire. La terre tourne ; l'Un ne tourne pas, ce qui paraît logique, étant donné que l'Un est mille-et-une fois plus grand que la terre et le système solaire mis ensemble (*put together*). Vous mettez toutes ces planètes ensemble et vous ajoutez à cette masse (m) un paquet d'étoiles. Vous mettez les étoiles dans un sac en plastique et vous videz ce sac au-dessus du système solaire. Vous regardez ce système de loin – de l'extérieur, en tout cas – et vous remarquez que tout bouge. Vous vous dites donc qu'il ne s'agit pas de l'Un(e) qui n'a jamais eu de bougeotte. Il n'a jamais été un de ces enfants qui sautent d'un fauteuil à l'autre ; Il n'a jamais joué à la marelle. Déçu et furieux, vous donnez un coup de pied à cette construction (une tour de Babel à sa façon) et vous vous dites simplement : « L'Un est immobile. Il occupe tout l'espace disponible, et même les espaces indisponibles sont mis à Sa disposition.

L'Unité est partout et, contrairement à ce que pensait Parménide, elle n'est pas à la fois limitée et sphérique. Par conséquent, elle ne ressemble pas à un ballon de foot. Vous ne pouvez pas jouer avec Elle. Vous n'arriverez jamais à marquer un but avec ce ballon. Et même si vous y arrivez, le but sera refusé. Par qui ? Par le Juge Suprême qui est l'Un, Lui-même. Ne pensez surtout pas qu'Il refusera le but après un court séjour dans le filet : il ne séjournera jamais dans le filet. Il sera toujours au centre du stade et Il vous regardera de travers. Il vous dira : « Ne me touchez pas le dos avec votre pied, garçon insolent. Pour qui vous prenez-vous ? Pour Pelé ? »

Supposons que l'univers soit votre maison où l'Un habite en permanence. On n'engendre pas l'Un – cela va sans dire. En effet, comment pourrait-on L'engendrer ? en envoyant un archange à Marie ? Il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes, comme disent les pères de l'Église. L'Un est immortel et inamovible : Il ne partira jamais de chez vous, quoi que vous fassiez. Vous n'allez tout de même pas appeler la police ! Rien ne lui fait défaut, de sorte qu'on peut le comparer (Aristote le fait) à un coffre sans trous et dont la serrure marche à la perfection. Pendant quelques heures, vous contemplez l'Un et sa perfection inédite, et puis vous vous dites que vous n'êtes rien à côté. Que vous soyez rien à côté ou non, cela n'a pas vraiment d'importance. Mais vous n'êtes rien du tout ; vous êtes à côté de la plaque, si ce n'est que la plaque n'existe pas. Rien n'existe à l'exception de l'Un. Et si vous dites à cet Être : « Vous prenez trop de place : c'est ma maison, après tout. Partez, s'il Vous plaît », vous entendez la réponse suivante : « En plus de l'Être il n'y a pas d'être. Le non-être n'est rien. Donc l'Être est un. Parménide pense, en effet, qu'en plus de l'Un il n'y a pas d'Un, sinon on dirait 'le Deux', 'le Trois', 'le Quatre'. »

Pendant ces discussions quasi-interminables, je me sens réduit à un non-être – une belle occasion pour atteindre le nirvana dont je rêve depuis mon enfance. Évidemment, je pourrais renverser la situation en disant que c'est moi qui occupe le terrain – tout le terrain, pour être exact – et par conséquent il n'y a de place ni pour le numéro deux ni pour le numéro quatre, sans parler du numéro trois. Et une fois de plus on peut s'adresser aux doctrines qui peuplent nos bibliothèques (ce peuple est très bavard) où l'on parle à n'en plus finir de l'union avec l'Un : Il est toujours là et vous vous dites qu'Il est là ; et tant que vous êtes là, vous aussi, Il sera toujours là, surtout si vous Lui octroyez toutes les majuscules que vous avez en votre possession. Vous dites aux intrus : « Je veux atteindre mes propres limites. Une fois ces limites atteintes, je comprendrai que je suis illimité. Je ne suis ni une sphère ni le ballon que vous avez sous vos pieds. Et si je joue durant ma vie, ce n'est pas le foot qui est au centre de mon existence. Je me tiens dans les paumes de mes mains et je m'embrasse. » Vous dites n'importe quoi pour vous débarrasser des importuns. Et s'ils disent : « Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? » vous

citez Plotin pour leur clouer tous les becs. Les gens parlent et vous avez l'impression qu'ils ont des milliers de becs, si bien que vous devez les clouer tous pour les faire taire. Voici le poème auquel j'ai déjà donné un titre :

SILENCE

~~Premier bee~~

~~Deuxième bee~~

~~Troisième bee~~

~~Quatrième bee~~

~~Cinquième bee~~

Voici le deuxième poème :

TRIOMPHE DE LA RAISON ET DE LA FOI

Premier clou !

Deuxième clou !

Troisième clou !

Quatrième clou !

Cinquième clou !

Et lorsque le silence commence à régner, vous vous mettez à enfoncer les clous en vous-même. « Le sage, comme le dit notre Plotin le Sage, déjà pénétré de raison (et de clous), tire de lui-même ce qu'il découvre aux autres ; c'est vers lui-même qu'il regarde ; non seulement il tend à s'unifier et à s'isoler des choses extérieures, mais il est tourné vers lui-même, et il trouve en lui toutes choses. »

Vous continuez à enfoncer les clous dans votre corps et ce processus s'appelle « l'imitation de Jésus-Christ », comme nous le savons tous. Nous le savons, mais nous l'oublions de temps en temps pour ne pas trop souffrir. Et pourtant il faut enfoncer les clous dans notre chair (s'enfoncer les clous) sans discontinuer, sinon nous n'imiterons rien ni personne, à part notre propre insignifiance. Nous enfonçons ces clous-là (très chairs clous) et après chaque enfoncement nous ajoutons un point d'exclamation. C'est ainsi que cela fonctionne et nous ne fonctionnons qu'à condition d'enfoncer les clous du sauvetage partout où nous voyons notre chair. Nous le voyons dans notre jardin et un clou s'y enfonce. Un arbre

tombe, comme entraîné par sa pitié ou son empathie. Un autre arbre tombe ; un autre clou s'enfonce. Et puis, las de cet exercice de style, nous nous pendons à un des nos arbres. Et puis nous nous dépendons de cet arbre car nous nous disons que cela nous rappelle un peu trop la fin lamentable de Judas.

« Recherche Dieu avec assurance à l'aide d'un tel principe (l'âme) et remonte jusqu'à lui, il n'est pas du tout loin et tu y parviendras : les intermédiaires ne sont pas nombreux. » Jésus est un intermédiaire, d'après certains commentateurs. (Et eux ? qui sont-ils ? N'est-ce pas une bande d'intermédiaires ?) D'après Plotin – et c'est là que gît la différence entre lui et la gnose et aussi la doctrine chrétienne du salut : aucun Sauveur ou Intercesseur n'est nécessaire entre nous et le divin. Entre moi et le divin, en tout cas. Et vous, vous faites ce que vous voulez, comme disent tous ceux qui disent : « Après moi le déluge. »

EGOISTE

Après moi le déluge.

Après moi l'énorme météorite.

Après moi la guerre des mondes.

Après moi l'explosion de toutes les centrales nucléaires.

Je me dirige vers le salut. L'Intercesseur vient et dit : « Je peux t'aider, si tu veux.

- Es-tu mort sur la Croix ?

- Oui.

- Sur quelle Croix ?

- Sur une croix.

- Tu n'es mort donc pas sur la Croix ? avec un 'c' majuscule ?

- Non.

- Tu es donc mort sur un 'c' minuscule.

- Alors, tu es minuscule, toi aussi. »

Autrement dit, *sam dourak*, comme disent les Russes. Sam veut dire « toi-même » (pas oncle Sam), et *dourak* est le neveu du général Dourakine.

Il y a d'autres intercesseurs : il n'y a que des intercesseurs dans le monde parce que la charité et ses organisations règnent partout. On vous aide par tous les moyens ou plutôt par les moyens qui conviennent à ces charités-là et -ci et qui n'aspirent qu'aux médailles et au prix Nobel de la paix. Et si vous leur dites : « S'il vous plaît, j'ai besoin de ceci », on vous répond : « On n'en a pas les moyens. Nos moyens sont ailleurs. Vos demandes, *on the other hand* (ils

pensent tous qu'ils parlent anglais à la perfection), sont ailleurs, elles aussi. Nos moyens et vos demandes ne sont pas sur la même longueur d'ondes. » Et si vous leur posez la question : « Quelle est la longueur de votre onde ? » ils dessinent ceci :

« Et que pensez-vous de *ma* longueur d'onde ? » C'est votre question suivante. Ils répondent ceci :

Leur longueur d'onde est toujours plus longue parce qu'elle embrasse fraternellement (et sœuruellement) le monde entier : écologie, santé, jeunesse. Et votre longueur est calquée sur votre vieillesse, sur votre espérance de vie. _____ en d'autres lignes.

Alors, vous enlevez votre chapeau et dites adieu à tout le monde. C'est ce que je continue à faire presque tous les jours.

La monade de Leibniz ne doit même pas s'isoler de qui que ce soit : elle est déjà isolée. Moi, pas encore. Il y avait Yahoo dans les parages et les parages se souviennent toujours de son insolence. Lorsque je passe devant le cabinet anversois qu'il a regardé de haut en disant que cela ne valait presque rien, je me souviens de ces paroles et je pense : « Cela ne vaut presque rien, presque rien, presque. » (Cela s'appelle « la mémoire involontaire », car pour rien au monde je n'aimerais me souvenir de Yahoo. *Well*, si l'on me donne quatre millions...) Quand j'ouvre un de mes livres, je pense que Sibylle en a beaucoup plus ; elle a plus de livres, plus de connaissances, plus d'intelligence, plus de beaux de Platon. Et puis je commence à jouer à la façon talmudique. Je me dis que Sibylle n'a plus de livres, elle ne sait plus rien, elle n'est plus belle. Ensuite je me dis qu'elle n'a jamais été belle et qu'elle n'a pas de livres du tout. Elle n'est plus, elle n'est plus, je me répète, et puis je me souviens qu'elle est très malade et que peut-être elle n'est plus pour de bon, en réalité et pas uniquement à l'intérieur de ma réflexion linguistique.

Je me tourne vers moi-même, si bien que ma tête voit mon dos. Je contemple mon dos et je me dis que ce n'est pas de cette façon que je verrai mon for intérieur : je vois une surface extérieure, même si je me dénude complètement. Si je le fais, je vois aussi quelques plaques sur cette surface ; ma peau est partiellement couverte de ces plaques dont je n'arrive pas à me débarrasser, quoi que je fasse. De fait, je ne fais rien du tout – dans ce domaine et peut-être

nulle part. Il paraît qu'il suffit de se dire : « Je n'ai plus de plaques. » Dans mon cerveau, cette phrase subit une métamorphose multilinguistique et je comprends tout cela de travers. Je me dis : « Je n'ai plus de *plague*, peste. » Et je me mets à la recherche de la peste dont j'ai souffert il y a quelque temps ou dans une de mes vies antérieures. (C'est à la vie intérieure que je dois aspirer, selon Plotin qui ne parle pas des vies antérieures. Il n'y a rien d'antérieur : tout est là et tout est intérieur, même votre jardin.) À dire vrai, je n'en ai souffert que dans un de mes romans.

Le premier qui prit la parole dit :

- Comment fait-on sa distinction entre un homme gris et un homme ivre ? Un homme gris pourrait, s'il le fallait, parler à un roi ; un homme ivre n'en est pas capable.

Vous êtes gris ; en tout cas, vous portez une veste grise et votre pantalon est presque gris, lui aussi. Vous sortez de chez vous et marchez le long d'une rue que vous ne connaissez pas. Même votre sixième sens vous dit que cette rue vous mènera vers le palais du roi. En effet, deux heures plus tard vous vous heurtez à un gardien qui n'écoute pas ce que vous dites ; il ne répond pas, il ne bouge pas. Vous vous dites que dans le palais qui se profile derrière lui habite le roi à qui vous aimeriez parler, étant gris d'un bout à l'autre ; ou presque. Mais pourquoi voulez-vous parler au roi ? Vous voulez parler à Bouddha, mais à ce stade de votre maturité, tout revient au même et vous pensez que l'éclaircissement ou la lumière à laquelle vous aspirez (la lumière tamisée, la lumière tamisée) peut venir de n'importe qui car tout le monde est un roi et tous les gardiens gardent la loi, d'après Kafka. Roi, loi – cela suffit pour comprendre l'univers, les trois secondes qui ont suivi le Big Bang et ainsi, et ainsi.

Alors, vous dites au gardien : « Excellent Gotama, existe-t-il un soi ? » Le gardien reste silencieux. Après une pause de cinq minutes, vous lui posez la question suivante : « Excellent Gotama, existe-t-il un sou ? » Vous savez que pour les sages, l'argent n'existe que dans la mesure où il peut sauver Bouddha du cancer. Mais ni le roi ni Bouddha ne sont malades actuellement et le gardien garde le silence. Vous persistez, signez et votre signature forme la question que voici : « Excellent Gotama, vous croyez donc que ni un sou ni un soi n'existent. Y a-t-il quelque chose sur cette terre et au ciel ? » Le gardien ne répond toujours pas car s'il affirme l'existence d'un soi, il sera du côté des ermites et des brahmanes qui sont éternalistes. Ils disent : « Nous ne sommes pas nés, et ce qui n'est pas né dure toujours – même au-delà de n'importe quel toujours. Prenez ce toujours-ci, par exemple. Et bien, j'existe au-delà de ce toujours. Vous dites : 'Voyons voir' ? Regardez, si vous voulez. »

TOUJOURS

SOI

Et s'il y a un autre toujours ? Il y a un autre soi.

TOUJOURS
SOI

SOI

TOUJOURS

« Soi, c'est quoi ?

- C'est la route de soie. C'est un homme gris qui porte un costume blanc. C'est un homme ivre qui ne porte pas de costume. Il dort dans une flaque et même les dieux de l'Olympe entendent ses ronflements. C'est une femme qui punit son mari en l'écartant de son corps. C'est un homme qui dit n'importe quoi pour blesser ses amis, ses ennemis – tout le monde, à part ses banquiers. Si je réponds positivement à la question 'N'existe-t-il point de soi ?', ce serait me ranger du côté des nihilistes. En lisant l'œuvre complète de Nietzsche, je me suis dit que je n'aimais pas les nihilistes. J'aime les valeurs éternelles qui ne se situent pas dans des arrières mondes. Elles sont simplement au-delà des toujours et des jamais, des sous et des souhaits. Si j'avais répondu positivement à la question 'Existe-t-il un soi ?', ma réponse aurait-elle été conséquente avec ma connaissance que toutes choses sont non-soi ? »

non-soi non-soi non-soi non-soi non-soi non-soi non-soi non-soi non-soi non-soi non-soi
non-soi non-soi

non-soi non-soi

non-soi non-soi

non-soi non-soi

non-soi non-soi

Quand Yahoo dit : « Sibylle a deux fois plus de livres que toi », il est soi. Quand il dit : « Que tu lises ou non, tu es con », il est soi. Quand il dit : « Ta maison ne vaut rien. Le toit te tombera sur la tête un de ces jours », il est soi. Quand il dit : « Tu ne parles pas italien et ton russe sort des bas-fonds, du fond des bas-fonds », il est soi. Quand il dit : « Tu ne trouveras jamais de sponsors pour tes aventures disquaires. Personne ne s'intéresse à toi parce que tu n'es ni jeune ni beau », il est soi. Quand il dit : « Tu joues comme deux pieds. Rien d'étonnant que tu aies mal aux pieds : ils travaillent trop », il est soi. Quand il dit : « Tu n'es ni soi ni non-soi. Tu es simplement non », il est soi. Quand il dit : « Tes vins sont imbuables et tôt ou tard tu les

jetteras. Mais fais-le en Allemagne, par exemple. Ce n'est pas loin. Tu sais, je ne supporte pas de mauvaises odeurs », il est soi. Quand il dit : « Ta femme est très belle et son don est incommensurable », il est non-soi. Il ne le dit pas. Il persévère dans son être.

C'est ce que l'on appelle la voie moyenne. Tantôt vous êtes trop timide et ne levez le petit doigt ni pour vos voisins ni pour vous-même. Quand vous êtes assigné à résidence et que vous devez lever le petit doigt pour pouvoir vous soulager dans les toilettes, vous ne le levez pas ; et quelques minutes plus tard, votre gardien voit une petite ou une grosse flaque sous vos pieds. La voie moyenne vous permet de visiter les toilettes sans encombre. La voie extrême vous pousse à la révolte : vous ne demandez aucune permission et vous faites tout ce que vous voulez sans quitter votre fauteuil. Et vous en rajoutez car ce que vous faites ne satisfait pas à votre sens de la démesure, cet homme révolté qui se tapit en vous. Vous allumez toutes les allumettes et vous mettez le feu aux rideaux, aux tapis et même aux toilettes qui sont tapissées en prévision de tels élans. (On fait tout pour les prisonniers aujourd'hui.) Vous sautez par la fenêtre et tombez dans une couverture où vous vous endormez jusqu'à votre prochain exploit.

Je suis en train de lire un livre intitulé *Why does the World Exist ?* S'agit-il une fois de plus de la voie moyenne, du juste milieu ? Comme d'habitude, on parle des trois premières secondes, des trois avant-premières secondes – des deux côtés des barricades ou du big-bang. Je crois que la Création du monde s'apparente plutôt à cet homme révolté qui casse tout et saute par la fenêtre. À la fin des deux dernières guerres mondiales, le monde a sauté par la fenêtre. Dans le premier cas, il a vite quitté la couverture et s'est mis à danser en se disant que quelques années folles lui feraient du bien. Dans le dernier cas, le monde s'est relevé, a fait une petite promenade autour de la couverture et s'est endormi pour de bon. Le monde existe pour reculer, pour mieux sauter, pour sauter très mal, pour ne pas sauter du tout, pour ne pas reculer non plus, pour dormir, pour mourir. Il y a des individus qui s'amusent à la pensée qu'ils mourront un de ces jours. Kane pensait qu'il serait *fun* de *run* un *newspaper*. Je connais un homme qui dit à peu près la même chose au sujet de la mort – en français, en anglais, en franglais. Il commence ses phrases tantôt en fran, tantôt en glais ; il imite toutes sortes d'accents : belge, suisse, écossais, américain.

« Nos rabbis ont enseigné : Trois choses sont venues à la pensée du Créateur avant leur création, mais elles auraient nécessairement été créées : la puanteur des morts, l'oubli des morts, le pourrissement des céréales. Certains ajoutent : la circulation de la monnaie. »

D'après ce texte, la puanteur des morts était là bien avant l'arrivée de la puanteur des vivants qui, la plupart du temps, s'avère plus forte que la puanteur des morts, de sorte que l'on entend souvent les dialogues du genre : « Qui pue comme ça ? c'est toi ?

- Mais non, voyons. Il y a un cadavre quelque part.
- Il y a des cadavres partout.
- N'exagère pas. Nous avons bâti notre maison sur les tombes d'un vieux cimetière. Le terrain était moins cher. Depuis lors, on me dit que je pue comme un cadavre. Je n'y peux rien.
- Mais tu pues tout simplement.
- Ce n'est pas gai, d'être pauvre. C'est pour cela que je continue à voter socialiste et même communiste.
- Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?
- Au commencement, il y a eu un cimetière.
- Marin ?
- Non. Ce cimetière-là n'avait pas le pied marin.
- Tu dis n'importe quoi. Il n'y avait pas de mer, à cette époque-là.
- Peu importe. Avant le big-bang...
- Trois secondes avant ?
- Tout le temps, tout le temps. Bref, il y avait un énorme cimetière. Crois-tu à la fécondité des univers ? Y en-a-t-il des milliards ?
- Aucune idée.
- Si l'on accepte cette théorie, on doit reconnaître que chaque univers était un cimetière.
- À part quelques-uns où l'argent circulait. Dans ces univers-là il y avait des jardins à la place des cimetières. Parfois, au lieu de construire un bâtiment sur le terrain où se trouvait un jardin, on plantait des fleurs, des arbustes et des arbres ; autrement dit, on mettait un jardin par-dessus le jardin initial. C'est ainsi que les jardins suspendus ont vu le jour. »

Comme d'habitude, les commentaires sont abondants et interminables ; et l'on regrette que la vie humaine ne soit pas semblable à ces commentaires. D'abord ils sont innombrables et l'on se dit qu'on a peut-être vécu une centaine de vies (antérieures) avant d'atterrir dans le bâtiment ou le jardin où l'on se trouve à présent ; et peut-être déjà dans le futur ; entièrement, pas seulement à l'intérieur de la minute qui vient.

Et puis notre éternité (celle que nous n'aurons jamais) resplendit devant nos yeux. Elle est aussi interminable que les commentaires des talmudistes ; et nous nous remettons au travail, pour ne pas être en reste de zèle ; pour ne pas rester là où nous sommes, même s'il s'agit des jardins de Sémiramis.

Il y a une contradiction dans le Talmud, ce qui me réjouit car la vie sans contradiction est comme un visage sans moustache. (Le dit-on à propos d'une soupe sans sel ? Et bien, une contradiction est une salière et le reste de la conscience est un bortch.) La puanteur des morts, l'oubli des morts. Comment peut-on oublier les morts s'ils continuent à puer ? Prenons un exemple. La maison de mon chat puait, comme si elle avait été construite au-dessus d'une centaine de cadavres. J'enlève le toit et les murs de la maison, je porte le reste au rez-de-chaussée et je vide la litière dans un sac-poubelle. Le sac se met à puer ; il ne prend pas son temps : il s'y met tout de suite, comme s'il était pressé.

Je prends le sac et je le porte tant bien que mal – une expression charitable – vers le garage. Une fois à l'intérieur de cette résidence secondaire, il l'envahit et la conquiert par l'intermédiaire de la puanteur. Moi aussi, je suis vaincu, et comme la plupart des vaincus, je cours à perdre haleine ; pour ne pas la perdre autrement et pour toujours. (Et pourtant l'amour que je porte à mes chats dépasse toutes les Béatrice.) Dans la partie inférieure de la maison de mon chat, il reste encore quelques grains de sable ; ces grains puent aussi. Je me demande si le monde entier pue autant que ces grains et le sac ; à quelques exceptions près. J'ouvre un robinet et je verse une quantité non-négligeable d'eau sur le sable qui porte toujours les traces de mon chat, de son pipi. On dit qu'un mauvais vin sent le pipi de chat (les mauvais vins, on les appelle carrément « pipi de chat ») et une fois de plus je constate que cette réflexion ne manque pas d'acuité ; d'après toutes les échelles d'acuité.

Le bac, comme on dit vulgairement, est à moitié rempli et je quitte la maison pour le vider dans le caniveau le plus proche. Ce caniveau se situe juste devant mon portail. Je vide le bac et le caniveau se met à puer avec la même promptitude. Dès qu'il s'agit de cet aspect de l'existence, chaque chose fait de son mieux, comme si sa vie en dépendait.

Je referme le portail, mais la puanteur continue à me poursuivre, comme si elle était à mes trousses, comme si elle était la mort sortie tout droit du célèbre film d'Hitchcock. Cette mort fait fi de toutes les portes : elle règne dans la cuisine où pourtant il ne reste aucune trace du pipi qui devient peu à peu légendaire. C'est aussi un leitmotiv, mais je ne sais pas encore à quel opéra il appartient.

Vous faites la même expérience avec un mort que vous pouvez prendre n'importe où – même dans votre propre maison. C'est une tâche qui ne pose pas trop de problèmes, surtout si vous vivez au sein d'une famille nombreuse. Vous ramassez ce cadavre et vous le mettez dans votre salon – pas dans le frigo, contrairement à ce que vous pouvez imaginer. N' imaginez rien de tout cela : laissez le cadavre en plein milieu du salon et éloignez-vous pour ne pas assister à sa décomposition. Revenez trois jours plus tard. Entre-temps, pour ne pas mourir de faim (vous

n'avez aucune envie de sentir votre propre cadavre), vous allez dans des restaurants trois étoiles et vous vous divertissez dans les cabarets, comme pour amortir le choc qui vous attend dans votre cuisine. Ensuite vous rentrez à la maison et vous pénétrez dans la cuisine où la mauvaise odeur ou la puanteur vous attend, peut-être impatientement. Vous faites marcher vos narines et vous vous mettez à débattre de ce problème sémiologique : Est-ce une puanteur ou une mauvaise odeur ? Ou est-ce un problème *sociologique* ?

Et le salon ?

Puis vous invitez chez vous une femme de votre entourage/de la bonne société et vous lui demandez ce qu'elle en pense. Si elle sort son mouchoir sans ouvrir la bouche, vous comprenez qu'il s'agit de puanteur. Et si votre invitée sort son mouchoir à tout bout de champ ? même en présence d'une toute petite odeur de rien du tout ? Je me rappelle qu'à l'école primaire, à Moscou, les écolières – les camaradines de classe, comme je les appelais – sortaient leur mouchoir presque tous les jours, deux ou trois fois par jour. Cela voulait dire qu'un mauvais vent avait été lâché ; au mauvais moment. Et je me disais que nos camps de concentration n'avaient pas réussi à habituer nos citoyennes aux mauvaises odeurs.

Pour en revenir à cette femme, vous pouvez toujours lui poser des questions, à condition de ne pas dépasser les limites de la *correctness*. Vous lui dites : « Pardonnez-moi, Madame, mais j'ai l'impression que vous êtes enrhumée. Puis-je vous proposer une tasse de thé ?

- Je ne suis pas enrhumée, cher Monsieur. Je me suis souvenue de mon mari qui est mort il y a deux ans.

- Ne sentiriez-vous pas une quelconque odeur ?

- Il y a une mauvaise odeur dans les champs où pourrissent les céréales.

- Comment définiriez-vous cette odeur ?

- Une légère odeur de pourriture.

- Et l'odeur que vous ressentez dans le salon ?

- Une très mauvaise odeur. Voulez-vous que je vous envoie ma femme de ménage ?

- Est-ce une puanteur ?

- Non, non, oh que non. »

Inutile de poursuivre cette conversation. Si vous insistez, ce que vous ne ferez pas, étant donné la qualité de votre délicatesse, la dame ne vous dira jamais que c'est la puanteur de feu son mari qui la dérange. Elle vous parlera de sa légion d'honneur, des livres qu'il a écrits, de la Résistance, du général de Gaulle. Elle versera quelques larmes pour justifier la présence de son mouchoir à proximité de son nez. Il est donc indiscutable que la puanteur des morts ne disparaît pas avec le temps sur lequel nous comptons trop souvent au cours de nos déboires. Nous disons :

« La nuit porte conseil. » Hélas : ni la nuit ni le mois ni la décennie ne portent aucun conseil. Et nous nous disons que cela ne peut durer et perdurer. Mais comment renverser la situation ?

Si nous savons à quoi ressemble l'odeur d'un cadavre, n'importe quelle puanteur nous la rappellera, surtout si nous aimons le défunt en question. Mais le Talmud insiste sur l'oubli des morts qui nous semble hors de question dans la situation où nous nous trouvons actuellement. « Je ne l'oublierai donc jamais », disons-nous en entrant dans la cuisine où quelques coquilles Saint-Jacques se prélassent hors du frigo.

Il y a des malentendus partout et le Talmud a toujours souffert des interprétations erronées qui induisaient en erreur beaucoup de lecteurs avides des connaissances offertes par ce livre sans pareil. J'ai déjà parlé d'un train dont une des voitures (ou peut-être toutes les voitures) est consacrée à la lecture du Talmud et aux commentaires censés entrouvrir les portes de cette lecture et d'autres lectures du même genre. À la descente de ce train, un nombre important de passagers s'égarent à tel point que même la voie de leur guide chanté par Maimonide n'arrive pas à leur faire rebrousser chemin. Ils vont à droite et à gauche, au lieu d'aller à gauche et à droite ; ils vont tout droit, en pensant à la droiture en tant que telle, mais pour une fois il ne faut justement pas y penser. Leur guide s'écrie : « Revenez, revenez ! Vous pensez de travers, vous allez de travers. Vous n'avez rien compris ou vous n'avez compris que la moitié, ce qui est encore pire. Revenez, revenez ! » Ils reviennent à la longue, et leur guide leur apprend la triste nouvelle : « Il faut tout recommencer. Aujourd'hui, vous n'irez pas à votre bureau. Vous devez reprendre ce train et vous s'asseoir dans la même voiture. Vous écouterez le même texte jusqu'à ce que vous compreniez toutes les lettres, tous les sens et tous les commentaires, quel que soit leur nombre caché ou évident. »

Donc, le Talmud ne nous conseille pas d'oublier les morts ; c'est le contraire qui s'inscrit sur ses pages que nous scrutons dans les trains, dans les voitures et même dans nos salles de bain où l'eau nous rappelle sans cesse que sa mémoire est bien supérieure à la nôtre. Non, le Talmud insiste sur l'absence de l'oubli, sur l'importance de la mémoire attachée à nos morts et même aux morts qui ne nous concernent pas directement ; car, en définitive, tout nous concerne, et si un mort nous quitte à cause de notre négligence, de notre manque de concentration, tous les morts nous quittent ; et les vivants nous quittent aussi, sans pour autant nous dire : « Je vous quitte », comme le fait une de mes amies japonaises, selon un de ces rites asiatiques que nous ignorons. C'est pour cela que je laisse les denrées alimentaires pourrir au frigo : je préfère un empoisonnement à l'oubli des morts. J'ouvre le frigo et je prends un paquet. Je regarde la date limite de conservation et je dis, en hochant la tête : « C'est aujourd'hui. Mais je ne mangerai pas cette sole. Si je la mange, je risque d'oublier mon frère Jacques. »

Il est vrai qu'au lieu de laisser pourrir ces denrées périssables, vous pouvez simplement laissez un cadavre dans votre salon, comme je l'ai dit plus haut. Ou vous le laissez en bas de votre escalier où vous inhalerez son odeur à chaque descente – même sur le chemin des toilettes. C'est plus risqué, pourtant ; en tout cas, c'est moins confortable, si tant est que l'on puisse parler d'un quelconque confort ; dans le cadre de cette analyse. Dans le noir, vous risquez de trébucher sur le cadavre, d'autant qu'à l'instar de son homonyme cinématographique, il ne porte pas de costard. Il est vrai que vous pouvez le rendre visible en le revêtant d'un costard jaune-vif, mais n'oubliez pas que tout vêtement, tout intermédiaire qui s'immiscera dans l'espace, diminuera l'intensité de l'effet que vous recherchez. Autant le mettre dans le salon, car, dans une salle de bains, les eaux de toilette et les savons se mélangeront dangereusement à « la senteur des souvenirs ».

Comme d'habitude, les optimistes et les harmonistes ne sont pas loin, et lorsque les conversations roulent sur eux et leurs opinions, les bouteilles à moitié pleines et Mozart reviennent sur le tapis. Fourier n'avait pas l'air mécontent – il ne faisait pas de grimaces – en inhalant la quantité d'air qui l'entourait et, pour une fois, l'explication ne réside pas dans le domaine de l'écologie. Même lorsque il parle des planètes qui copulent grâce aux jets d'arômes, en disant : « Pchique, pchique, pchique » ou « chique, chique, chique », je ne me sens pas mal à l'aise, étant donné la guerre des étoiles qui bat son plein, même si les films finissent par disparaître dans les oubliettes de l'histoire. Mais Fourier force la note outrageusement en parlant des âmes mortes qui font la même chose à peu près de la même façon. Elles copulent avec les planètes au moyen de pulvérisateurs qu'elles portent sur la tête à la manière des cocus dont les cornes d'abondance sont connues dans le monde entier. Même notre âme ne sent pas bonne, malgré son immortalité et ses relations intimes avec Dieu. Les théologiens négatifs (Denis et compagnie) disent : « *Niet, niet, niet* », dès que l'on se lance dans une énumération des caractéristiques de Dieu. Ni ça, ni si, ni sot, ni mot ; d'où nous tirons la conclusion suivante : « Dieu ne sent pas. » Il est invisible, inabordable, inimaginable ; par conséquent il n'a pas d'odeur. Si nous pouvions sentir l'odeur (ou la senteur, ou l'arôme, ou le parfum, ou la fragrance) de Dieu, nous Le connaîtrions sans attendre les miracles d'un Hawking. Mais nous ne sentons rien, et ce que nous sentons n'a rien à voir avec Dieu.

Pour en finir avec Fourier – jusqu'à nouvel ordre – nous pourrions nous étendre, ne serait-ce que l'espace d'un instant ou de vingt centimètres, sur une des ses convictions qui surévalue outrageusement l'omnipotence de l'humanité. Il pense que si nous faisons du bien en semant la bonté, l'éternité et la sagesse, comme dit un poète russe, nous vaporisons le cosmos ; dans le bon sens. Sinon, le sens est mauvais et il sent très mauvais, comme je l'ai dit plus haut.

Cela veut dire que mon traitement de Yahoo empoisonne l'univers, et les étoiles que les cinéastes laissent tranquilles (en tout cas, pour le moment) se livrent à une bataille inédite. Boum-boum-boum-boum-boum-boum-boum – c'est ainsi que Yahoo représente et chante la musique de Wagner. (Une bataille éditée.)

D'habitude, les intellectuels dédaignent le naturalisme dans le domaine des odeurs, exploré à fond et jusqu'au fin fond par Proust, entre autres ; de sorte que, si vous leur parlez d'une fleur, ils vous citent trois pages de la *Recherche* (au lieu de se promener dans votre jardin) où la même fleur fait figure de favorite, grâce à une tante ou à Monsieur le Cygne. Moi, je parle rarement des fleurs, malgré leur présence (depuis cinq ans elles sont fidèles au poste) dans ma maison brabant-wallonne. Dès que je les aperçois lors de mon séjour dans le salon ou dans la cuisine où elles trônent aussi, comme si les entourages ne comptaient presque pas dans leur vie, je les renifle, et je considère ce reniflement comme une préparation à mon existence très peu probable au paradis céleste. Par contre, je parle assez souvent des cadavres.

Et si je parle de leur puanteur – c'est le cas, à présent – je cite la *Comédie* de Dante qui est pleine à ras bord des morts-vivants (et de leurs odeurs) :

*In su l'estremità d'un'altra ripa
che facevan gran pietre rotte in cerchio,
venimmo sopra più crudele stipa;
e quivi, per l'orribile soperchio
del puzzo che 'l profondo abisso gitta*

(Sur le rebord d'une haute falaise
formée par des rochers brisés en cercle,
nous vîmes au-dessus d'un amas plus cruel ;
et là, devant l'horrible excès
de l'odeur exhalée par cet abîme)

Ripa, stipa, gitta. Lorsque je préparais mon commentaire de la *Comédie*, je la lisais en quatre langues, et l'original me poursuivait grâce à ces mots qui nous aident à descendre au fond de l'abîme où gît la puanteur, cette concoction du Seigneur. *Ripa, stipa.* Nous glissons, nous nous écorchons les jambes, la poitrine et les bras. Grâce à ce texte, nous n'oublierons jamais les morts qui sont tous là car le paradis n'existe pas. Nous sommes tous des pécheurs,

comme le dit *mein liebe* Augustin ; et il n'ajoute pas : « À part saint Bénédict, à part saint Dominique, à part sainte Béatrice » ; ou Bea, comme on l'appelle en Allemagne.

*« Lo nostro scender conviene esser tardo,
si che s'ausi un poco in prima il senso
al tristo fiato; e poi no i fia riguardo. »*

(« Il nous faut retarder ici notre descente,
afin que nos sens s'accoutument un peu
au souffle infect ; et puis nous n'y prendrons plus garde. »)

C'est une arme à double tranchant. Vous descendez dans le royaume des morts pour rendre visite aux membres de votre famille. On dirait que, pendant votre voyage, vous vous précipitez vers le fond de l'abîme en bravant tous les dangers, toutes les puanteurs. Ce sont ces puanteurs qui vous attirent car elles signifient que votre but n'est pas loin. Elles sont plus sucrées, plus bio que l'ambrosie et le nectar qui viennent à votre rencontre au cours de vos lectures grecques. Maman, papa, mon petit frère, mon grand frère, mon oncle, mon petit neveu, ma nièce Bea, mon cousin Abe. *Ripa, stipa, ripa, stipa*. Et puis vous poussez un soupir de soulagement: *gitta at last*. (Aussi précieux que la Bhagavad-gîtâ.)

La puanteur de Yahoo est une autre paire de manches. Ma femme prétend que certaines odeurs que nous sentons en présence de nos amis et de nos ennemis ne leur appartiennent pas. Ils les dégagent à cause des entités (ancêtres, esprits maléfiques) qu'ils portent sur eux – comme une carte d'identité, somme toute. Et si on leur demande de présenter leur carte d'identité, ils présentent cette odeur ; et personne n'ose insister en disant : « C'est votre carte d'identité que j'aimerais voir. » Les gardiens s'écartent et ces individus-là passent en chantant : « Là, là, là. Là, là, là. »

« Tu as peut-être raison, dis-je à ma femme. Dité, Dité, Dité, Dité. À présent, ma chérie, nous nous approchons de la cité qui a nom Dité. *Omai*, ma chérie, *s'appressa la citté nome Dite*. Yahoo y vit depuis des temps immémoriaux. En tout cas, je ne me souviens pas de ces temps-là.

- Je te ferai une séance, et tu t'en souviendras. Mais pourquoi Yahoo y habite-t-il ?

- Parce que, selon Virgile, il est hypocrite, adulateur, faussaire, voleur, tricheur et ainsi de suite. Sens-tu son odeur ? Et pourtant il est parti il y a trois semaines.

- Je ne suis pas sûr que ce soit son odeur, à lui. C'est sans doute une entité qu'il porte à son insu.

- Je crois que c'est la puanteur de ses vices. Ou celle de la rivière de sang, le Phlégéon. 'Mais fixe tes yeux en bas, car voici qu'approche la rivière de sang où sont bouillis ceux qui ont nui aux autres par violence.' »

*Ma ficca li occhi a valle, ché s'approccia
La riviera del sangue in la qual bolle
Qual che per violenza in altrui nocchia.*

Après cette citation, je m'apprête à expliquer à ma femme pourquoi je pense que Yahoo est un hypocrite. Et je me dis qu'il faudra aussi justifier mon attribution des autres péchés dont je gratifie ce salopard qui pue à tel point que je ne réussis pas à l'oublier. Il y a des vivants que l'on oublie de leur vivant ; il y a des morts que l'on n'oublie pas de leur mort. Dante en fait partie, cela va sans dire. Cela n'a pas toujours été le cas : il suffit de se souvenir des paroles de Voltaire : « Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne le lit guère. » On se demande ce que Voltaire voulait dire par là. On dit : « *I wonder, I wonder, I wonder* », au lieu de chanter avec les Beatles : « *I want you, I want you, I wa-a-a-a-nt you.* » Au fait, « je me le demande » est une bonne attitude que l'on doit toujours adopter pendant une lecture du Talmud. Et même pendant n'importe quelle lecture de n'importe quel chef d'œuvre. Et Voltaire en a écrit plusieurs.

Que voulait-il dire en l'occurrence ? Que si on lisait Dante un peu plus, on découvrirait beaucoup de défauts à l'intérieur et même à l'extérieur de ses tercets. Et si on ne lit guère un poète, on se dit, aux moments de loisirs : « Si je lisais quelque chose ? Je n'ai pas envie de découvrir quoi que ce soit : cela demande trop de force. Une *terra incognita* est toujours une *terra incognita* : on risque de tomber dans un trou. Certes, je ne connais pas par cœur tous les trous que mes pieds explorent parfois (sans le vouloir) dans mon jardin. Mais si je tombe dans mon jardin, ma femme me ramassera ; tôt ou tard. Ou je me ramasserai moi-même, membre par membre. Je me recréerai de toutes pièces. Il paraît qu'il faut le faire régulièrement, sinon on risque de s'encroûter. Mais une contrée lointaine est pleine de trous de mémoire, comme on dit. On tombe dans un trou inconnu, et on perd toute la mémoire. Les incidents de ce genre sont sans doute à l'origine de cette expression, de cette combinaison de mots. Trous de mémoire, mémoire des trous. »

On se dit que l'on connaît la *Comédie*, même si l'on en a lu trois chants ; en tout et pour tout. Mais on connaît les trous dantesques et les pentes le long desquelles on glisse en direction de la puanteur. On connaît la comédie humaine qui glisse invariablement vers la puanteur – que ce soit à l'intérieur d'un cercle ou d'un carré ; ou d'un triangle amoureux. Cette puanteur (ou cette mauvaise odeur), on ne l'oublie pas de sitôt ou pas du tout car elle est fidèle au poste. Et son poste se trouve au centre du cercle dont la circonférence n'est nulle part.

Mais revenons à Yahoo – grâce à un cercle vicieux et mon incapacité de l'oublier ; grâce aussi à la puanteur. Je dis qu'il est hypocrite. Pourquoi ? Parce qu'en parlant d'un chef d'orchestre assez célèbre, il dit que ce chef ne connaît Spinoza que de nom. Et lorsqu'il parle à ce chef, et pas à moi, il dit : « Mon cher, tu connais tout et même plus. » Et il ne dit pas à ce chef qu'il (Yahoo) emprunte cette phrase à Gogol ; parce qu'il pense sans doute que le chef ne connaît pas Gogol. Un jour, en parlant à une amie qu'il voulait séduire en pensant à son argent, il a dit : « Valéry est tout à fait capable de lire le Talmud en entier. » Quel ami, quel humaniste, quelle munificence, quelle soif de justice et de justesse.

Je respire profondément et constate que l'odeur persiste : Yahoo ne se contente pas de son hypocrisie, comme si un péché ne suffisait pas pour faire une vie bien remplie ; comme si tous les péchés n'étaient que des espèces sonnantes et trébuchantes. Plus on en a, plus on est cossu. Yahoo est aussi un adulateur. « Vous aduliez basement le souverain », disait Diderot. Yahoo adule toutes les célébrités – assez basement, me semble-t-il. Prenons un exemple qui sent suffisamment mauvais pour se présenter à ma mémoire. Comme tous les spécialistes le savent, notre aptitude à « apprendre tous les jours » doit ses exploits à la plasticité neuronale. Cette plasticité est aussi plastique que les cygnes dans *Le lac des cygnes* dansé par Plissetskaïa et la troupe du Bolchoï. D'après les mêmes spécialistes, cette plasticité se joue essentiellement au niveau des synapses, les zones de jonction entre les neurones. Lorsqu'un neurone A (présynaptique) envoie une information (Yahoo, en l'occurrence) vers un neurone B (postsynaptique), il libère dans cet A de petites molécules qui se fixent à des récepteurs du neurone B. Bref, A correspond à Aleff ; B aussi, si bizarre que cela puisse paraître à première vue. À deuxième vue aussi, d'ailleurs. D'habitude, A est différent de B, sinon on pourrait écrire presque automatiquement : $A=B=C=D$. Mais s'il s'agit de différentes parties de la même substance (moi, en l'occurrence), on peut recourir à ces mathématiques, puisque MOI est $A=B=C=D=E=F$ et ainsi de suite. A écrit en français ; B écrit en anglais ; C joue du piano ; D se prélassait dans une chaise longue ; E jouit de la vie dans son jardin ; F lit *Monadologie* de Leibniz.

Hélas, depuis plusieurs décennies, Yahoo vit confortablement dans toutes les lettres. Pour faciliter notre accès à la vérité, disons que l'épisode que je suis sur le point de raconter s'est enfoncé dans A, si bien que son départ imminent vers le neurone postsynaptique s'effectuera depuis cet A majuscule, rendu encore plus majuscule par sa présence et aussi par la présence de deux personnages qui sont en train de se séparer. Un de ces personnages est un violoniste assez célèbre pour induire Yahoo à marcher à quatre pattes devant lui, ce qu'il fait avec un sourire de connivence. La célébrité téléphone à la célébrité partielle : « Viens chercher Mylène et son bagage.

- Quand ?

- Dans un quart d'heure. Tu n'habites pas loin. *Besides*, Paris n'est pas aussi grand que New York.

- Elle a une valise, deux valises ?

- Elle a toutes les valises qu'il lui faut. Mais ta Mercedes est assez grande pour les prendre toutes. Tu n'es pas encore paralysé ?

- Non, pas tant que je sache. J'ai un problème au genou...

- Ne marche pas les jambes à moitié pliées, comme disent les Russes, sinon tu risques de t'écrouler et de casser des pots. Et les payer.

- Je ferai de mon mieux. Faudra-t-il la porter, elle aussi ?

- Elle se débrouillera toute seule. Elle joue du Brahms en public au théâtre de Champs-Élysées. Elle marchera sur les mains, tête en l'air. Elle est très romantique. Méfie-toi. »

En bon domestique, Yahoo prend les bagages de la jeune pianiste, les transporte dans sa voiture ; elle s'y installe et ils partent. Puis ils arrivent dans le quartier où la belle à la ville dormante habite (elle est déjà millionnaire, grâce à son lanceur des bombes sexuelles, comme elle l'appelle) et Yahoo transporte ses bagages à deux mains. Personne ne l'aide car il doit démontrer au violoniste (la célébrité à part entière) qu'il est capable de le servir sans faille et avec discrétion. Les autres diraient n'importe quoi au sujet de ce déménagement. « Tu penses que ce vieux la saute ?

- Sans doute. Ces vieux sursautent à tout bout de champ.

- Quel champ ?

- Un champ de blé.

- Un champ de blé ?

- Un champ de blé. Ou d'avoine. Le pourrissement des céréales. »

Yahoo se souvient toujours de ce transfert, de ce déménagement, comme si un grand honneur avait été conféré à sa simple existence privée de dons. Une petite fille s'approche de

vous, vous tend un bâton de chocolat et vous lui dites : « Merci pour ce don. Je n'en ai pas d'autres. » Vous mangez ce chocolat, vous avez la colique, vous trouvez le chemin des toilettes et vous vous débarrassez du chocolat avant qu'il ne pénètre dans votre âme.

J'ai transporté les valises d'une jeune fille. Elle pleurait en cours de route. Elle disait que son mécène voulait faire l'amour, mais qu'il ne le faisait pas. Alors, il s'est mis à dire que l'amour charnel n'avait pas d'importance. « C'est l'amour de l'art qui compte. Le sacrifice que tu offres à l'art. » Je lui ai sacrifié trois semaines de ma vie pour l'art, pour ma carrière. Rien n'en ressort.

Yahoo s'en vante toujours, comme s'il s'était agi d'une vente aux enchères où il avait gagné plusieurs millions, au bas mot ; ou comme s'il avait acheté un tableau de Malevitch dans un grenier appartenant à une vieille folle – pour une bouchée de pain.

Il lui apporte une bouchée de pain. « Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle.

- Une bouchée de pain.

- Elle vient de qui ?

- De Lui, voyons. » Les Russes, surtout Dostoïevski, octroient volontiers à Dieu ces Lui, Il, à Lui, Sa parole, Son logo. On, Ego, *volia Tvoia*. Ta volonté. Parfois, ils ne vont pas aussi loin que le deuxième mot, « volonté », ou autre chose ou notion ou mission. Ils disent simplement : « Ta » ou « Ton ». Yahoo ne rate aucune occasion de tourner cette habitude et ses propriétaires en dérision.

Nous savons que Yahoo est un sage indolent. Il est aussi un âne arrogant, un corniaud mesquin. Un jour – qu'il ne revienne jamais ce jour ; pas d'éternel retour, pour une fois – je déjeune chez lui. À la fin du repas, il me dit, l'air curieux : « Il paraît que tu as acheté une nouvelle voiture. Une Audi ?

- Oui.

- Je te raccompagne. (Pas de dessert ni de fromage.) J'aimerais la voir.

- Elle n'a rien de spécial.

- Rien de spécial ? pas d'accessoires ?

- Je n'en sais rien. Ce n'est pas mon rayon. »

Nous sortons et marchons en direction de ma voiture qui a une direction assistée ; c'est à peu près tout ce que je sais à son sujet. Nous nous approchons du but de notre promenade – pour une fois, je ne suis pas un promeneur solitaire – et Yahoo s'arrête brusquement ; je me dis qu'il voit déjà ma voiture parce qu'il ne regarde ni le ciel ni son for intérieur. Il est à la recherche

de ma voiture. Il la trouve (elle est à une douzaine de mètres de son regard) et dit : « Ce n'est que ça ? » Quelques années plus tard – que cette année-là ne revienne jamais sur le tapis – j'arrive dans sa nouvelle demeure bruxelloise dans ma (relativement) nouvelle BMW. Il ouvre la grille de l'immeuble où réside son appartement (situé dans un quartier résidentiel) et dit avec un sourire d'approbation : « C'est bien, c'est tout autre chose, c'est bien. »

Yahoo est un voleur. Un jour, je lui demande de m'aider sur le plan financier. Il a étudié ce plan toute sa vie et je ne suis pas sûr (en tout cas, je n'en suis pas certain) qu'il connaisse d'autres plans dans cette vie, malgré son amour pour la musique. Il se dit parfois, avec fierté : « Au moins je connais ce plan. » Et puis il commence à douter de ce plan et de ce qu'il pense car c'est un vrai cartésien – à son insu, évidemment. Les ploucs n'ont que leur insu à leur disposition. Ils en disposent dans la mesure où il est possible de disposer de quelque chose à son insu. Il est plus logique d'en conclure (après avoir étudié la situation à fond) que les inconscients ne disposent même pas de leur insu, sinon on offrirait une issue à cet insu.

Je donne un concert à Moscou et je demande à Yahoo de m'aider au cours du processus qui s'appelle le « virement ». Tout le monde pense que le procès de Kafka est plus long que celui auquel on fait face (ou dos) dans *Bleak House* de Dickens. Je vous assure que les virements auxquels je prête attention pour ne pas prêter attention aux virements destinés au fisc sont autrement plus spectaculaires que toutes les inspirations de Dickens et de ses commentateurs. Bref (et cette fois cela veut dire que la somme qu'on envoie sur mon compte est insignifiante), je demande à Yahoo s'il peut recevoir la somme en question – et quand on voit la somme dont il s'agit, on commence à se poser des questions – sans encourir toutes sortes de punitions liées à l'idée de virements et autres machinations grâce auxquelles nous continuons à vivre, au lieu de glisser, sombrer et atterrir dans l'amas de n'importe quelle puanteur, qui se valent (les puanteurs et les amas), tout compte fait.

Yahoo me dit : « Voyons, mon cher. C'est facile pour moi, et ce serait facile pour toi, si tu avais quatre banques à ta disposition. La première banque s'occupe de ton patrimoine.

- Mon cher ami, ce qui m'intéresse actuellement n'a rien à voir avec le cosmos des finances. Pourrais-tu recevoir mon cachet sur ton compte ? Tu es habitué à une multitude de zéros. Ne sois pas étonné qu'il s'agisse de trois zéros : huit mille euros. J'espère que cela ne portera pas atteinte à ton orgueil.

- Même dix dollars sont bienvenus. »

Une semaine plus tard, je m'enquiers de l'état où les choses se trouvent car ma vie dépend de leur topographie. Yahoo me répond : « Cela suit son cours. À présent l'argent est en Allemagne. Dans deux jours il sera en France. Quant à la Belgique, il y arrivera en temps

voulu. » Dans ce genre de discussion, il est inutile de rappeler à votre interlocuteur que le temps qu'il veut, son temps voulu, est différent de votre temps, voulu ou non. Vous voulez un temps et c'est votre volonté qui s'en charge. Vous vous souvenez de votre grand-mère qui vous fait perdre dix millions : le souvenir est intervenu au mauvais moment. Certes, votre grand-mère aimait l'argent autant que vous l'aimez, mais son sourire amer que vous voyez au moment de la transaction vous perturbe. Vous vous dites : « Elle m'aimait, je l'aimais. Quelle horreur. »

Le temps suit son cours ; le virement aussi : il vire, il vire, il vire, et Yahoo me dit au téléphone que si je le veux (et je ne le veux pas), je peux suivre pas à pas les vrilles de mon virement qui passe par toutes les banques où Yahoo garde son argent qu'il a gagné pendant des années consacrées à la fraude, pas à Spinoza ; pas à Leibniz non plus. Vous consacrez votre vie soit à la fraude, soit à Leibniz ; à la longue, vous constatez que votre compte en banque dépend de votre fraude et pas de Leibniz. Alors, vous oubliez Leibniz et vous vous souvenez de la fraude.

Leibniz vous dit : « La *Monade*, dont nous parlerons ici, n'est autre chose, qu'une substance simple, qui entre dans les composés ; *simple*, c'est-à-dire, sans parties. » En lisant cela, vous vous dites ceci : « Je ne suis pas si simple que cela. Je ne suis ni un *simpleton* ni un nigaud. Il faut donc que je consulte mon compte en banque. Yahoo a-t-il versé quelque chose sur ce compte ? Je ne veux surtout pas que mon compte imite le comportement d'une vierge que les croyants admirent, sauf si leurs filles peuvent épouser des milliardaires qui les violent. »

« Les Monades n'ont point de fenêtres, par lesquelles quelque chose puisse entrer ou sortir. Les accidents ne sauraient se détacher, ni se promener hors des substances, comme faisaient autrefois les espèces sensibles des Scolastiques. Ainsi ni substance ni accident peut entrer de dehors dans une Monade. » Cette règle me paraît compatible avec mes souhaits qui n'admettent ni des intrus ni même des amis à l'intérieur de mes pénates. Je suis un voyageur solitaire, comme dit Grieg ; ou un voyageur qui ne voyage pas, comme je le dis, moi. Il n'empêche que ce voyageur (moi, en l'occurrence) demeure solitaire dans sa demeure, à l'exception des moments où sa femme y pénètre. Hier, elle m'a fait tout un discours à propos de son « nettoyage à sec », comme je l'appelle. Elle nettoie de cette façon des maisons et des châteaux. (Oh châteaux, oh maisons, mon âme est sans raison.)

Lorsqu'on me téléphone pour me dire : « J'aimerais venir chez vous pour écouter vos derniers enregistrements », je réponds soit à mon récepteur, soit à mon répondeur : « Je n'ai pas de fenêtres. Je n'ai pas de portes non plus. Et je vous demanderai de ne pas faire de trous dans mon toit qui est déjà troué, par-ci, par-là. » Mais lorsqu'il s'agit d'un virement, j'exécute un revirement et ouvre tout ce que je peux ouvrir, à l'exception de ma chemise et de mon pantalon :

je sais pertinemment que le virement, quel que soit son contenu, ne sera pas en tenue de ville ou de château. Il sera en tenue de banque. 108786756554334.

Par précaution, j'ai ouvert toutes les fenêtres et même le toit, comme si ma maison était une voiture de sport. Toujours pas de virement. Je téléphone à Yahoo et je lui dis textuellement : « J'ai suivi la transaction jusqu'à Paris, jusqu'au septième arrondissement, mais j'ai perdu de vue non seulement le virement, mais aussi la capitale française. De toute façon, j'attends ce virement en Belgique, pas à Luxembourg où je n'ai plus de compte. » Yahoo me répond ceci : « Sur mon Smartphone, je suis le trajet du virement. Il passe par monts et par vaux. Je sais que tu ne vois ni les monts ni les vaux parce que tu n'a pas de Smartphone. Tu n'es pas smart, tu sais.

- Je ne suis pas phone non plus.

- Tant pis pour toi. Veux-tu que je t'achète un portable ? Je déduirais la somme de ton virement.

- Merci, je n'en ai pas besoin.

- As-tu vraiment besoin de ton virement ? Je peux t'en débarrasser, s'il te pèse.

- Il ne pèse pas encore. S'il me pèse un jour, je te le dirai.

- S'il te plaît. Voilà, c'est tout ce que je peux te dire à propos de ton virement de rien du tout. C'est rien, mais ce n'est pas tout, détrompe-toi. »

Pendant deux semaines, il me mettait au courant du trajet adopté par le virement et entre-temps les noms les plus prestigieux qui garantissaient à peu près tout, quel que soit le domaine où l'opération ait pu se dérouler, défilaient devant mes oreilles. Le nom de Rothschild garantit, à ce qu'il me semble, l'arrivée d'un virement à n'importe quelle destination – sur la lune, par exemple. Et Yahoo m'a dit un jour : « J'aimerais m'installer sur la lune – avec ta femme, s'entend. Elle a déjà fait des séances depuis la lune, si je ne me trompe. J'ai des banques à toute épreuve. Ta femme est à toute épreuve, mes banques aussi. Compte sur moi, sur mon compte. »

Un jour il me téléphone pour me dire : « Ça y est. J'ai ton argent. Mais j'ai payé, moi aussi.

- Qu'as-tu payé ? et pourquoi ?

- J'ai payé pour toi.

- Qu'as-tu payé pour moi ? et pourquoi ?

- Parce que j'ai retiré toute la somme, à la fois, à une seule fois.

- Pourquoi ?

- Pour que tu ne meures pas de faim.

- Chez les Rothschild on ne peut retirer tout ce qu'on veut sans payer un pourcentage ?

- Les Rothschild, c'est une autre histoire. C'est une autre banque. Peu importe son nom : tu ne le retiendras de toute façon pas. Si je retire cinq cents euros à la fois, je paie cinquante euro – à la fois aussi. Tout se passe à la fois ; et aussi. Tu vois.

- Je ne t'ai pas demandé de retirer toute la somme à la fois.

- Mais je sais que tu n'arrives pas à joindre les deux bouts. Et ceux qui n'y arrivent pas, meurent de faim.

- Tu confonds deux expressions, mon cher ami. Je brûle la chandelle par les deux bouts. *To burn the candle at both ends*. Y a-t-il des mots que tu ne comprends pas?

- Je comprends que j'ai payé cent quatre-vingts euros pour retirer ton argent de cette machine. Que fait-on ?

- Tu ne m'as pas mis au courant de cette procédure que je ne connaissais pas.

- Toutes les banques qui se respectent ont recours à cette procédure.

- Je sais que toutes les banques où tu gardes ton argent se respectent. Elles te respectent aussi, j'en suis sûr.

- Tu as raison, sinon j'irais ailleurs.

- J'imagine que je garde mon argent dans les banques qui ne se respectent pas.

- Sans doute, sinon tu ne m'aurais pas demandé ce service.

- Mais c'est à cause des impôts que je te l'ai demandé.

- C'est ce que je voulais dire. Tu ne penses pas aux impôts si ta banque y pense.

- Je ne meurs pas de faim, contrairement à ce que tu crois. Tu n'avais pas à retirer cet argent en une seule fois.

- C'est fait, une seule fois. C'est ainsi que j'agi. Au lieu de sortir un lapin d'un chapeau claqué, je sors huit milles ou... J'ai déjà oublié la somme.

- En tout cas, je ne mourrai pas de faim.

- Mais je n'ai pas oublié la somme que j'ai payé pour retirer ta somme. Il y a des choses qu'on oublie plus facilement que les autres. Il y a des choses vitales, tu sais.

- Elles n'ont rien à voir avec l'élan vital de Bergson.

- À bon ? Comme tu veux. Bergson ou non, mon troisième portable sonne. »

Deux jours plus tard, je lui rends visite et ils (lui et sa femme) constatent avec étonnement que je ne suis pas encore mort d'inanition. Ils comptaient sans doute sur cette capacité des humains de mourir s'ils ne mettent rien dans leur bouche pendant cinq ou six jours. Ils ne mettent rien dans leur bouche, ils ne mâchent rien, ils ne jouissent de rien (comment pouvez-vous jouir de quoi que ce soit, si vous n'avez rien dans l'estomac), et ils meurent de faim en disant sur leur lit de mort : « Je voulais éprouver les sensations de ceux qui entreprennent une

grève de faim. Gandhi, entre autres. À présent je suis Gandhi, sauf qu'il est mort différemment. »

Nous bavardons avant de passer aux choses sérieuses – à l'instar des bourgeois qui n'abordent le thème ou le sujet principal qu'au bout de quelques heures passées de la manière la plus oisive, un verre de whisky à la main. Et puis Yahoo dit : « J'ai ton argent. » Il n'a pas ajouté : « Je n'ai pas mon argent », ce qui me fait comprendre qu'il ne doit pas partager le sort de Judas que Dante prépare aux traîtres majestueux : la bouche de Satan. Nous verrons un peu plus tard quel supplice l'attend dans la *Comédie* ou plutôt dans la *Tragédie* : nous avons tout notre temps et nous retirons notre argent petit à petit, pour ne pas payer quoi que ce soit. Tout est déjà payé, comme dit Leibniz ; et même s'il ne le dit pas lorsqu'il aborde la doctrine de la prédestination, il le fait. Il a déjà tout payé ; moi, non.

Il me tend une enveloppe et dit : « Compte.

- Mais non. Pourquoi faire ?

- Compte.

- Je sais que tu sais compter.

- Compte, s'il te plaît.

- Si nous continuions notre discussion à propos de rien ? Philosophiquement parlant, rien, *Nichts* et *nothing* sont importants.

- C'est de l'argent. Ce n'est pas rien. Même quand il s'agit d'une centaine d'euros.

- Alors, comme je le disais, l'univers n'est pas aussi simple qu'on le croit. S'il n'y avait rien plutôt que quelque chose, ce serait beaucoup plus simple. »

Je rentre à la maison, j'ouvre l'enveloppe et je compte l'argent. Il y a vingt euros de plus. Il pensait qu'en comptant l'argent en sa présence, je lui poserais une question au sujet de ces vingt euros. Alors, il m'aurait dit : « Tu me dois cent quatre-vingt euros. Prends ces vingt euros et donne-moi deux cents. »

IMMORTALITÉ (4)

On connaît cette histoire : on connaît toutes les histoires du monde ; selon Platon, il suffit de s'en souvenir, et l'on peut s'en souvenir si l'on se souvient de Platon. La déesse Aurore tombe amoureuse de Tithonos (pas de tétanos) qui est aussi mortel que moi. (Le tétanos est aussi mortel.) Elle demande à Zeus de lui octroyer l'immortalité. (Elle ne connaît même pas mon nom.) Elle a un trou de mémoire. Dans ce trou de mémoire loge la vieillesse de Tithonos. Si une surface plane avait remplacé, ne serait-ce que l'espace d'un instant, ce trou, Aurore se serait souvenu de ce détail. « Jeunesse, jeunesse. Je n'ai pas envie d'avoir un vieux monsieur à

mes côtés. » Tithonos vieillit ; moi aussi. Je perds d'abord mes cheveux, ensuite mes dents. Que puis-je perdre encore ? Tout le reste. Je continue mon bonhomme de pertes. Je perds le nez à la place duquel il y a un trou qu'il ne faut pas confondre avec les trous de mémoire, que ce soient ceux d'Aurore ou d'horreur. C'est un trou de visage par lequel je respire. Je perds les mains et toutes les sonates de Beethoven, sans parler d'autres sonates, de valse, d'impromptus. Je perds les jambes, les bras, le ventre et ainsi de suite. De cette suite il ne me reste qu'un os, mais c'est un os pensant.

On peut penser (puisque l'on pense à tout ce qui passe par la tête) qu'un os a besoin d'un corps pour se protéger – des intempéries, entre autres. Mais je suis sûr que la grêle ne me gênerait pas : je jouerais au ping-pong avec la grêle. Et je volerais au volant de mon ouragan à droite et à gauche et même en zigzags ; et même en exécutant quelques gags, en donnant quelques gages. Mais la ligne directrice me manquerait, probablement ; pas seulement au cours des ouragans, tout le long des leurs Catherines et Malvines. On dit que la science remplace Dieu ; elle le remplace par des gadgets, des transplants, des plantes de toutes sortes. On vous met une marguerite dans le nez pour que vous puissiez vous occuper, au lieu de crever d'ennui. Vous effeuillez votre marguerite, puis vous vous attaquez à votre nez et les narines disparaissent en un rien de temps. On vous installe une autre paire de narines et vous continuez à effeuiller votre nez car il y a pénurie de marguerites sur le marché. En revanche, il n'y a pas de pénurie de Marguerites, de sorte que vous pouvez jouer le rôle de Faust pendant toute la troisième partie de votre immortalité.

Et Dieu dans tout cela ? S'il y a Faust et Marguerite, il y a le Diable. Et Dieu se doit de contrecarrer les desseins de ce premier, du Diable (et dire qu'il était un des premiers, un jour) et de brûler ses dessins, ses nombreux tableaux qui représentent ses projets. Ce qui est fait en un tour de main. C'est pour cela que nous avons besoin de Dieu, même si nous sommes immortels. Certes, notre vie s'étend au-delà de l'horizon, mais l'atelier du Diable est toujours présent, et il continue à peindre des tableaux. Et parmi ces tableaux il y a l'*Agneau mystique* ; et aussi le *Dragon alchimique*.

Comme disent les scientifiques : « La science et la technique peuvent nous apprendre comment vivre plus longtemps, peut-être éternellement, mais le pourquoi, lui, se posera toujours. Lui, elle, eux et on se poseront toujours – aucun doute là-dessus. » Le pourquoi ? la à quoi bon ? lu à quoi, à fond ? on et si on se ? Allez au diable. Allez à Dieu. Tout cela ne sert à rien. À quoi bon ? bon à quoi ? Bon à rien, bon à rien. Et puis Dieu arrive et proclame d'une voix de stentor : « Bon à tout », et nous sommes guéris ; notre os est sur pied une fois de plus. Et l'on constate avec jubilation que c'est un autre os – un cadeau d'Hermès. Et cet os marche

autrement, pense autrement. Dieu le ramasse et le met sur Son bureau. Nous sommes surpris : pourquoi notre promenade sur les Champs-Élysées s'achève-t-elle de cette façon ? Parce que Dieu a un chien et ce chien risque de nous sucer, de nous mordre, de nous enterrer dans le cimetière marin. C'est pour cela que nous avons besoin de Dieu, quoi qu'il nous arrive. Mortalité ou immortalité, éternité ou instant, tant ou autant, *ant* ou fourmi.

Que le ciel soit gris ou bleu

Nous avons besoin de Dieu

D'autant que, tout d'un coup, je me souviens que ne suis qu'un os. Quelles narines ? quelles Marguerites ? quelles Marines ? Personne n'accepterait faire la cour à un os, même pas à un autre. Attendons, attendons : tous les os aspirent à l'amélioration de leur être. Ah, c'est un rêve, oh, c'est un rêve. Ce n'était qu'un rêve. Je suis un os exposé pitoyablement à toutes les dents de tous les chiens ; sans parler des dinosaures. Par tous les moyens, j'essaie de faire quelques trous dans cet os que je suis pour voir, entendre et sentir. Certes, j'arrive à respirer ; je ne sais pas comment. Et je remercie Dieu pour cette respiration. Je Le remercie aussi pour le sixième et dix-septième sens grâce auxquels je devine que je suis sur la table de Dieu ou sur sa commode. Mais ce n'est pas assez : j'aimerais voir Dieu face à face. Je n'ai pas de face, voici le hic, comme disait Hamlet. Tant pis – Dieu n'a que faire de ma face que j'ai perdue il y a longtemps. Lui, Il n'a pas perdu la sienne, pas même dans les ruines de la deuxième guerre mondiale.

Quoi qu'il en soit, je rencontre Marguerite et elle me dit : « Quel bel os. Mon Bourluk sera très content. Il est très sensible à la beauté, à la différence des humains du XXI^e siècle.

- Chère Marguerite. Je vous en supplie – ne donnez surtout pas cet os à votre chien. Je suis Faust, votre Faust.

- Quoi ? toi ?

- Non, non, pardonnez-moi. Ma langue a fourché. Je suis le docteur Faustus décrit par Thomas Mann, pas par Goethe, Gounod et Chaliapine.

- Ta profession ?

- Compositeur.

- Comme Mozart ?

- Non, comme Schoenberg.

- Connais pas. Toi non plus, je ne te connais pas. Va au Diable ! »

Je me dis qu'il vaut mieux être un bel os que Yahoo, mais c'est une piètre consolation, malgré tout ce que je pense des pensées, des manières et du maniérisme de Yahoo.

Une fois de plus, je m'adresse à Dieu. Il va sans dire que je ne peux me mettre à genoux, mais je profite de cette situation pour faire comprendre à Notre Seigneur qu'être un os est bien plus spectaculaire que s'agenouiller en comptant sur plusieurs os et sur la peau ; et sur les muscles. AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA !!!!! Tous ces muscles et cette peau immaculée me manquent si cruellement que je crie malgré l'absence de cordes vocales, de poumons et de bouche. Et je récite ces vers, bien que la mémoire me manque :

*« Nessun maggior dolore
che ricordarsi del tempo felice
ne la miseria. »*

(Il n'est pas de plus grande douleurs
que de se souvenir des temps heureux
dans la misère.)

LA DIFFÉRENCE

Il y a des individus qui pensent que le Diable n'est pas loin de Dieu ; ils sont peut-être des jumeaux car les opposés se rencontrent tout le temps, sans attendre un sommet quelconque : l'Otan, les Sept, les Neuf. En fait, ces individus ne sont pas si individuels que cela : il n'y a qu'un seul monothéisme, un seul, l'unique et sa propriété ; une mono qui exclut toute stéréo. Je ne ressemble pas à Yahoo, mais si nous avons tous la même substance, la même instance (et le même instant, ce qui est tout à fait vrai), il ne faut rien dénigrer. Il ne faut peut-être pas tout accepter, et je prouve ma non-acceptation presque tous les jours en envoyant des e-mails cinglants à mes détracteurs. Mais il faut admettre la présence de tout un monde dans ma tête où Yahoo apparaît de temps en temps pour me faire apprécier l'*Agneau mystique* ou même l'agneau tout court qui est mille coudées au-dessus de n'importe quel Yahoo, même si Yahoo sait rire (he-he-he) et sait qu'il va mourir.

Je dois parler de la façon dont Yahoo percute mon cerveau et resurgit dans ma mémoire, dans ma conscience et aussi dans ma vie, comme si je ne pouvais vivre sans lui. Même si j'étais homosexuel à cent pour cent, je ne serais pas capable d'embrasser Yahoo sur les lèvres, sans parler d'autres exercices (homo) sexuels. Mais lorsque quelqu'un dit « vis-à-vis », je pense invariablement à Yahoo qui se met en route à travers mon cerveau, si bien que pendant quelques

instants je n'entends ni les quatuors de Haydn ni ceux de Beethoven. J'entends toujours de la musique, et seule l'intervention de Yahoo risque de perturber cette écoute, cette harmonie quasi céleste ; ou plus que céleste.

Quelle est la différence entre Yahoo et l'Un ou Dieu ? en définitive ? Plotin écrit : « Voilà une grande merveille, certes ! Il n'est pas venu, et il est là ! Il n'est nulle part, et il n'y a rien où il ne soit ! » C'est l'Un de Plotin et c'est sans doute notre propre un : à chacun son un ; à condition qu'il (ou qu'eux) soit un. (En anglais, cela n'aurait pas de sens ; à cause des censeurs.) Il est vrai que les autres parlent de trois et même de deux : à chacun son deux, à chacun son dû. Peu importe – Yahoo est venu et il est malheureusement là à cause des mémoires volontaires et involontaires. C'est la mémoire volontaire que j'utilise pour parler de lui aujourd'hui ; pour le stigmatiser peut-être. Non, il ne faut rien stigmatiser, rien juger ; on est par-delà le bien et le moins bien. Tout est bien et Yahoo est bien (et bon) aussi, mais la structure du monde demande autant de Yahoo que de non-Yahoo. Et cela recommence de plus belle. Je me demande combien de fois j'ai écrit cette phrase. Autant de fois que je recommence : tous les jours, comme disait Hemingway, avant de se suicider à l'âge de soixante-deux ans. (Mon Dieu, il n'arrivait plus à faire l'amour à soixante-deux ans. Mon Dieu.) Pas un jour sans une ligne – c'est ce que les Russes disaient lorsque la conversation roulait sur les écrivains. Et bien, je recommence de plus belle ; dans tous les sens du terme « belle ».

« Voilà une grande merveille, certes ! » Certes, Yahoo n'est pas une merveille ; il est plutôt la vie quotidienne dans toute son horreur. Une médiocrité – on ne peut même pas écrire « sans pareille » car il y a beaucoup de médiocrités tout à fait pareilles – qui se promènent un peu partout (comme je dis d'habitude) en disant ceci ou cela ou en faisant bonne mine. Et cette bonne mine est pire que le *Big Crunch* (le Grand Croustillant) que prédisent nos physiciens. « Il n'est pas venu, et il est là ! » Le diable vient, déguisé en serpent ou en Pan. L'Un est toujours là, même s'il n'est pas là. Il est vrai que Yahoo resurgit de temps à autre pour me rappeler les autres pôles de l'existence (il y en a beaucoup) ; ou les autres univers – le *multiverse* dont parlent les bouquins. Nous sommes tous multi, multi, multi, maltais, comme le héros du film où Humphrey Bogart excelle, comme d'habitude.

On peut affirmer que Yahoo est toujours dans les parages ; et même si un jour il n'y a plus de parages, Yahoo sera là. Pourquoi ? Parce que la médiocrité – qui est mille-et-une fois pire que le diable qui n'est pas médiocre du tout – fait partie intégrante de l'univers où nous vivons, que ce soit un multi ou un simple univers. L'Un ne bouge pas pour la bonne raison qu'il ne peut y avoir de modification substantielle à un tout qui est ce qu'il est une fois pour toutes. Il serait effrayant de penser, ne serait-ce qu'un instant, que Yahoo est « une fois pour toutes ».

Hélas, nous avons besoin des médiocrités, à condition qu'ils soient pitoyables. Il y a des femmes qui n'ont pas d'enfants, et elles possèdent toutes ce qu'on appelle à juste titre « l'instinct maternel ». Mais elles ne vous maternent pas si vous avez un don et si vous n'êtes pas vraiment pitoyable. Par contre, dès qu'elles voient une médiocrité pitoyable, elles se mettent à materner. Elles dépensent des sommes colossales (comme disent leurs voisins) pour un homme qui se fatigue au moment où il quitte son lit. Et pourtant elles lui apportent son café et tous les croissants du monde ; elles les portent jusqu'au lit où il soupire. C'est son lit, à lui, entre parenthèse : il n'arrive plus à faire l'amour. D'ailleurs, on se demande s'il a pu faire quelque chose, si minime soit cette chose, dans le domaine de l'amour. Tout ce qu'il est capable de faire et de dire se résume à ceci : « Merci, ma chérie. » Et il boit son café, le café produit et apporté par sa femme ; et il croque les croissants achetés par sa femme.

Alors, nous sommes presque obligés de conclure que Yahoo est Dieu – non pas parce que tout est Dieu, *sive natura*. Non, non, non. Il ne faut pas se référer à Spinoza toujours et partout, surtout si on ne le lit pas. Où est cet Être dont Plotin nous rebat les oreilles ? Dans notre conscience, dans notre munificence qui se déploie au sein du *charity* business. Il paraît que la présence de cet Un qui appartient à Plotin et à nous tous, est non seulement éternelle (on le sait déjà), mais qu'elle s'oppose à toute intervention ou parousie historique, à tout messianisme. Yahoo s'y oppose aussi : depuis les temps immémoriaux, nous avons affaire à des gens qui mettent vingt euros dans les enveloppes qu'ils nous tendent. C'est toute la différence entre Yahoo et Jésus et l'Agneau : il (Yahoo) est toujours là, quelle que soit l'époque où nous sommes nés, où nous allons mourir. L'Agneau fait son apparition, grâce à Van Eyck. Yahoo est déjà là. Il regarde le triptyque (ou plutôt multyque, un multyque mystique) et part sans rien dire.

L'Agneau apparaît et nous nous inclinons, quels que soient nos raisonnements, nos convictions et nos façons de tuer le temps. L'Agneau tue le temps, mais il le fait à l'intérieur du temps, sinon il n'aurait pas fait son apparition ; tandis que Yahoo est dans les parages avant l'apparition de l'Agneau. Il était dans les mêmes parages avant le Big Bang qui ne peut se faire sans lui – non pas parce que nous avons besoin du mal, comme pensait le même Leibniz. Certaines femmes ont besoin d'un mâle médiocre, pitoyable, et c'est à cause de ces femmes que nous souffrons tous. Notre époque oblige. Si le XXI^e siècle n'est pas féministe, il n'est pas.

Et cela recommence de plus laid. Yahoo achète un appartement à Pétersbourg et décide d'organiser des concerts à l'intérieur de son salon de musique. Il sait qu'il n'a pas de dons, mais il veut donner un concert par mois aux pétersbourgeois importants – à l'instar des grands mécènes du début du XX^e siècle. Il faut claironner tout cela sur les toits, et Yahoo monte sur le toit du bâtiment où se niche son appartement, sort son claron et se met à claironner. Et une fois

de plus, en le regardant avec fierté, sa femme se met à mater. Elle lui prépare trois sortes de jus et quatre sortes de salades. Une fois le claironnement fini, il descend du toit, mange tout ce qu'il y a sur la table, boit une bonne bouteille que sa femme a dénichée dans sa cave et s'endort du sommeil des justes.

On entend son clairon ; oui, il y a des gens qui entendent les clairons de ce genre. Ce sont des primitifs – pas des primitifs flamands, cela va sans aucun dire. Ce sont des sauvages dans le mauvais sens du terme qui pensent que quelque chose se passe près du Palais d'Hiver où Yahoo possède un appartement. Le clairon leur dit clairement qu'il y a un événement dans ce palais demi-hiver, et les ploucs s'y précipitent parce que les ploucs se précipitent toujours quelque part pour y rencontrer d'autres ploucs. Plouf – et ils sont tous contents. Ils boivent du petit lait, du grand lait à grands traits et ainsi de suite, comme je dis. Bref, notre cher Yahoo inaugure sa série de concerts qui durera jusqu'à la fin de tous les siècles et de tous les kalpas, si je ne me trompe. Je me trompe souvent ; Yahoo et son clairon ne se trompent jamais. C'est la différence entre Yahoo et son clairon, moi et mon piano. Et Dieu n'est pas loin, comme d'habitude.

Yahoo connaît tous les gens importants, à part Poutine, Merkel et Trump. Il connaît, entre autres, une femme qui s'occupe de culture en Russie. Celle-ci (notre sainte Russie) continue à tourner le dos à la culture, et il s'agit peut-être de ce même dos que je vois tout le temps, surtout lorsque je demande une aide financière. Je dis : « Dix mille », et un dos se tourne vers moi ; et la tête me tourne, une fois de plus, je ne sais pas dans quel sens. Je dis : « Vingt mille », et je vois le même dos, comme si le temps s'était arrêté sur un dos, pas sur une face ; ce qui revient au même, je parie.

La femme en question (en exclamation) écrit à Yahoo pour marquer l'événement du sceau du Kremlin : « Je vous félicite pour votre initiative culturelle. Vous ressuscitez les Saisons de Diaghilev, sans parler des *Saisons* de Vivaldi que, tôt ou tard, de grands musiciens joueront dans votre salon hospitalier et cultivé. Vous êtes aussi grand que Nijinski et Stravinski. Bravo, bravo et bravo encore ! Le ministre de la culture vous embrasse. » En tout et pour tout, il y a eu trois concerts dans ce salon auquel un réalisateur indien fait allusion dans un de ses films.

-
-
-
-
-
-

•
•
•

D'accord, il m'est permis de dire : « Neuf points, c'est tout. » Mais ce n'est pas tout – c'est là le hic.

Trois concerts, si mes souvenirs (reliés à la même mémoire) sont bons. Mais ils ne sont pas bons. Je me demande, d'ailleurs, ce qui est bon actuellement. Rien que le mot « bon », je présume. Même les habitués des concerts qui se déroulent à côté de la place du Palais trouvent que tout est bon : l'appartement, les artistes, les compositeurs morts et aussi leurs successeurs vivants. Chostakovitch est mort, mais son disciple est là, au milieu du salon. Le disciple parle de sa nouvelle symphonie dédiée à Dante. « Avez-vous lu Dante dans l'original ? lui demandé-je.

- Je ne l'ai lu ni en russe ni en italien. Je regarde les dessins de Botticelli.
- Quel dommage que Botticelli n'aie pas connu notre ami Yahoo et moi.
- Que voulez-vous dire ?
- Dans le quatrième cercle se débattent les avares et les prodiges.

*Qui vid' i' gente più ch'altrove troppa,
e d'una parte et d'altra, con grand' urli,
voltando pesi per forza di poppa.*

*Percotëansi 'ncontro; e poscia pur lí
si rivolgea ciascun, voltando a retro,
gridando: « Perché tieni? » e « Perché burli? »*

(Là je vis des gens, plus nombreux qu'ailleurs,
de çà, de là, avec des hurlements,
pousser des fardeaux à coups de poitrine.

Ils se cognaient l'un contre l'autre ; et à ce point
chacun se retournait, repartant vers l'arrière,
criant : « Pourquoi tiens-tu ? », « pourquoi lâches-tu ? ».)

J'ai décrits ma traversée du quatrième cercle en italien et en français ; et j'y ai ajouté la traduction russe due à la plume de Losinski. (Rien à voir avec Leninski et Kolinski.) À cette époque-là, les écrivains utilisaient les plumes des oiseaux.

« Pourquoi ? demande-t-il.

- Vous voulez dire *perché* ?

- À quoi rime tout cela ?

- Les tercets de Dante ? Voyez-vous, le poète parle d'avares et de prodigues. Si Dieu lui avait prêté la vie, Botticelli aurait vu dans ce salon pétersbourgeois, salué par le ministère de la culture, un avare modèle et un prodigue malheureux. Les peintres sont souvent à la recherche de modèles. Ici il y en a deux. Pas mal, hein ? »

Ensuite je m'avance vers Yahoo et je lui dis : « Penche-toi en avant et dit : '*Perché burli?*' Moi, à mon tour, je me pencherai en avant pour dire : '*Perché tieni?*'

- *Perché* tout ça ?

- Comme ça. En hommage à Botticelli. »

Tieni, burli, tieni, burli. Nous nous sommes cognés plusieurs fois. Yahoo est tombé. Il se relève, je lui mets un de ses tableaux sur le dos et nous recommençons. Puis je lui ordonne de pousser une échelle avec sa poitrine. Il obéit, tombe une fois de plus ; l'échelle tombe aussi. Je les ramasse tout les deux en pensant à la beauté du spectacle. « Tu dois serrer les deux poings », dis-je à Yahoo qui ne se métamorphose pas en insecte, malgré le supplice que je lui inflige, et obéit à ma voix, à mon doigt et à mon œil. Puis je lui donne un ordre qui se réfère à sa bouche : il doit danser la bouche bée ou grand-ouverte parce qu'il a la mauvaise habitude de dissenter au sujet de tout ce qu'il ne connaît pas. Le parlement français (« la France n'est pas un pays démocratique »), le parlement européen. À présent il danse tout seul, la bouche grand-ouverte. Et tout cela est vraiment très beau, à en juger par la réaction des mélomanes. *Tieni, burli, tieni, burli.*

Yahoo et ses bourrelets de graisse dansaient dans le salon à qui mieux mieux. *Perché, perché, perché, perché.* Les artistes prévus au programme ne sont pas venus sans même se décommander. Diaghilev les aurait chassés à coup de bâton ou de revolver. De toute façon, c'était l'avant-dernier concert. À la fin, j'ai expliqué aux invités qu'ils avaient assisté à une représentation du *Quatrième Cercle* de Dante.

Quelques mois plus tard, un autre groupe d'artistes (un quatuor) est venu donner un concert dans ce salon protégé par la culture – à condition de pouvoir jouer dans la Grande salle de la Philharmonie. « Nous savons que tu nous ne payeras rien. Nous étions dans le même jardin d'enfants. Mais, en guise du cachet, organise nous un grand concert dans la Grande salle. » Comme nous le savons, Yahoo connaît tous les gens importants – non seulement les ministres de la culture, mais aussi les directeurs artistiques de toutes les salles du monde. Il parle à la directrice de cette salle prestigieuse et pétersbourgeoise (et bourgeoise, à présent) en laissant

planer le doute. D'ailleurs, il ne laisse rien planer du tout : la directrice est sûre et certaine que c'est lui qui s'acquittera de la dette vis-à-vis des artistes. Elle ne sait pas que Yahoo est un homme *sans* vis-à-vis. La directrice n'a jamais eu la moindre intention d'inviter ces artistes plutôt médiocres (tout comme leur sponsor potentiel et fictif), mais puisque Yahoo a l'air de vouloir assumer la responsabilité financière de cet engagement, elle les engage.

Après le concert, elle les remercie et dit : « Au-revoir

- Et l'argent ? s'exclame, le premier violoniste.

- Notre cachet, exige le violoncelliste.

- Vous n'avez qu'à vous adresser à Monsieur Yahoo. »

Ils s'adressent à Monsieur Yahoo ; celui-ci dit : « Quoi ? » Il ponctue ce qu'il entend de ses « quoi ? » pendant une bonne demi-heure. Et puis il me raconte l'histoire en disant : « Quoi ? »

L'HISTOIRE DE YAHOO

Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ?
 Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ?
 Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ?

LA DEUXIEME HISTOIRE DE YAHOO

Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non.
 Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non. Non.
 Non. Non. Non. Non. Non. Non.

Kant pense que même si le monde ne nous montrait que la beauté morale à toute épreuve, une note infernale – le mal, autrement dit – s'immiscerait dans cette harmonie ; par pure méchanceté, sans doute. Je crois que les Allemands appellent ce mal « *Bosheit* » – en hommage à Hieronymus Bosch, j'imagine. Il y a tant de diabolins (ou de diables en chair et en os) dans ses œuvres, que les anges semblent toujours réfugiés dans une petite niche – même si leurs ailes couvrent tout le ciel. À ce propos, je me demande si Yahoo couvre tout le ciel : son sourire affable, quasi humaniste, nous fait croire qu'il est un archange ; peut-être pas Gabriel. Mais il y a bien d'autres archanges dans le ciel et sur la terre. Pourquoi ne les remarque-t-on pas ? On les remarque dans deux films de Wenders, pas dans la rue ; même pas dans un cul-de-sac sans nom.

Yahoo se répand aussi à la surface de la terre, en espérant sans doute trouver les écus enterrés par Harpagon. « Cependant je ne sais si j'aurais bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. » Harpagon parle tout haut pour que les spectateurs sachent à quoi il pense. Les spectateurs doivent savoir – après tout, ils ont acheté des billets et même le programme – ce qui se passe dans la tête de notre avare. À vrai dire, ce n'est pas *mon* avare : *un* avare me suffit amplement. Pourquoi se remplir la tête d'avares ? J'en parle parce qu'à l'instar de Dante, j'utilise tout ce que je trouve à portée de la main ; et ma main a une portée assez grande. Elle a plusieurs portées, tout compte fait – comme le papier à musique.

Harpagon pense que son fils et sa fille ont entendu son monologue extérieur. Ses soupçons ne sont pas tout à fait à côté de la plaque. Ils touchent la plaque parce qu'ils sont bien-fondés. Mais il se fourvoie dans le domaine de l'identification ; et pour une fois, il ne s'agit pas d'*una donna*. C'est Yahoo qui a entendu ses paroles et par conséquent, il est au courant du trésor qui se cache dans le sous-sol du jardin d'Harpagon. Hélas, il ne sait pas où se situe ce jardin. Il a beau acheter des appartements, des maisons, et fouiller dans tous les jardins qu'il possède depuis son séjour lucratif à Moscou. Il fouille même dans les jardins qu'il ne possède pas, dans le jardin du Luxembourg, entre autres, car il croit qu'une partie de ce jardin a pu appartenir à Harpagon. Quoi qu'il en soit, il ne met la main sur rien, à part ses propres mains qui tiennent son propre argent.

Lorsque je parle de l'odeur de Yahoo, je ne pense même pas à l'eau de Cologne dont il s'asperge abondamment, comme pour dominer le monde olfactif. (Encore un monde sous sa domination.) De plus en plus souvent, je pense à la conclusion à laquelle Chaline arrive presque inévitablement, qu'il s'agisse d'une odeur ou d'une couleur. Elle parle des entités que nous portons sur nous, au-dessous de nous – sous nos pieds en quelque sorte. Nous les foulons aux pieds ; elles survivent à ce mauvais traitement parce qu'elles sont soit mortes, soit fictives, comme Harpagon.

Et bien, je crois que Yahoo porte en soi – dans sa poitrine peut-être – une entité dont le nom est Harpagon. Certes, il y a une différence entre ce dernier et ce premier. Par tous les moyens, Harpagon veut dissimuler les dimensions gigantesques de son trésor enfoui dans plusieurs jardins et aussi dans un grenier. Il dit, par exemple : « Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus ! » Mais il les a, nous le savons tous. Qui plus est, il en a beaucoup plus : vingt mille écus, deux cent mille écus. Il ne parle que d'un seul jardin car il ne veut pas que nous sachions qu'une partie (une grande partie) du jardin du Luxembourg lui appartient. Yahoo, par contre, n'est pas fêru des secrets de Polichinelle ; parce qu'il est Polichinelle, peut-être. Polichinelle, blaireau ; comme Donald Trump, François Hollande et Tony Blair. Un blaireau douceâtre.

Autrement dit, il veut que tout le monde sache qu'il est riche. Il parle volontiers de ses maisons, et sa femme les fait visiter ; et préalablement, elle ne met pas ses bijoux sous ses oreillers. Elle n'a pas de belles robes : les bijoux constituent un investissement, une toilette non.

Il y a une autre différence – d'une nature plus délicate et privée – entre lui et Harpagon. Yahoo aime les animaux domestiques et je partage avec lui cette passion, ce qui ne veut pas dire que je porte en moi ne serait-ce une dixième partie de Yahoo. Mais Yahoo est indifférent à tout ce qui bouge, en dehors des animaux domestiques. Je parle naturellement des arbres, des arbustes et du vent qui ont peut-être une âme, comme je l'ai déjà signalé dans un de mes derniers ouvrages – grâce à Thales, je crois. Thales disait que le monde était rempli de dieux et qu'en nous promenant, nous nous cognions très souvent contre eux en poussant de petits cris : « Ah, mon Dieu, ah, mon Dieu. » Les dieux, pour ne pas demeurer en reste de courtoisie, s'exclamaient : « Ah, nos hommes, ah, nos femmes. »

Quelle est la différence essentielle entre Yahoo et Harpagon ? Ils sont tous deux dans le même bateau, et nous aussi, nous sommes peut-être dans le même bateau qui se balance au milieu d'un océan décrit poétiquement et puissamment par Kant, de sorte que je me demande si sa description n'est pas supérieure au tableau peint par notre maître mernoiriste (ou meriniste), Aïvasovski. Le tableau auquel je fais allusion – plus qu'une allusion – s'intitule *La neuvième vague* qui, paraît-il, est capable de tout nettoyer sur son passage. D'après les théologiens, c'est à cette vague que nous devons la destruction de la tour de Babel.

À l'académie des Beaux-arts de Pétersbourg, Aïvasovski a peint sa première vague, qui n'a rien à voir avec sa sœur cadette. Elle est toute petite, comme destinée aux bateaux qui vont sur l'eau pour amuser les enfants ; ceux-ci les fabriquent en pliant des journaux. Puis cette vague se met à grandir, et les mères prennent leurs enfants par la main pour ne pas les exposer au danger de mort fidèlement apporté par la neuvième vague. Elle est toujours fidèle au poste et c'est pour cela que nous voyons beaucoup de cadavres sur les plages. Parfois on les laisse où ils sont. On se dit qu'à notre époque désastreuse, écologiquement défectueuse, il n'y a que des neuvièmes vagues et, par conséquent, ce n'est pas la peine de les compter, en se disant : « Six, sept. Non, ce n'est pas encore la fin. » Si, c'est déjà la fin : neuf, neuf, neuf, neuf. Dante aurait sans doute admiré le tableau d'Aïvasovski.

Malgré toutes les différences qu'il peut y avoir entre les vagues et les morts, nous vivons dans un tel bortch (ou *melting pot*, comme disent les New-Yorkais) que très souvent on se méprend sur l'identité de ceux à qui on parle ou on ne parle pas ; de ceux contre qui on se fâche. Il m'arrive de parler à Chaline de la manière dont je parle à Yahoo, comme s'ils étaient des jumeaux ou simplement la même personne, la-le même elle-lui. Et pourtant Yahoo n'est ni

homosexuel ni bisexuel, sans parler de tous les trans qui nous mettent à l'envers et presque contre tout et tous. Hier, en réfléchissant à ce phénomène, je me disais qu'il était peut-être asexué. Oui, pendant que l'idée contenant Yahoo passait du point A au point D, j'analysais son comportement en jouant avec les lettres, un peu à la manière de Rimbaud. A : anémique ; B : *bastard* ; C : *ceredniak* (« médiocre » en russe) ; D : *dourak* (pas confondre avec le général Dourakine) ; E : épine dans la rose du monde ; F : *fuck off*.

Harpagon est amoureux de Marianne qui est l'amante de son fils ; d'où on conclut aisément qu'elle est assez jeune. (Peu de jeunes hommes s'amourachent de vieilles femmes, même si elles sont toutes aussi charmantes et pathétique que Maud : nous n'avons pas cela dans nos gênes.) Harpagon nous informe à ce sujet de la façon suivante : « Car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien. » Harpagon ne parle pas de son corps conquis, ce qui diminue la distance entre lui et Yahoo dont le corps jouit d'un armistice perpétuel. Peu importe, à son âge Harpagon fait l'expérience de la loi de la gravitation, de sa partie la plus noble et belle que nous appelons « l'amour ». Et Yahoo ? Il aime un jeune pianiste, à sa façon ; mais cette façon n'a rien à voir avec le vrai amour. Ce pianiste lui offre la possibilité de jouer le rôle d'un mécène qui aime la musique par-dessus tout. Il n'aime ni la philosophie ni la littérature ni le théâtre. Il aime la peinture, surtout lorsqu'il réussit à investir dans des tableaux achetés chez des vieilles folles russes – dans leurs greniers, la plupart du temps. Par conséquent, il aime la musique par-dessus tout. Et pour une fois, il ne doit pas grimper sur un toit avec son clairon : il lui suffit de présenter ce pianiste en confondant tous les noms, tous les prix et la plupart des mots français. (Ne parlons pas des mots anglais.)

Un jour, je parle avec une comtesse (ou une duchesse) au sujet d'un prince ou un baron.
« Puis-je vous poser une question indiscrète ?

- Je n'aime que les questions indiscrètes.
- Notre baron, est-il homosexuel ?
- Pas que je sache. Je dirais que non.
- Serait-il bisexuel ?
- Je ne crois pas.
- Aime-t-il les femmes ?
- Non.
- Alors, il est quoi ?
- Rien, rien du tout. *Nothing*, en anglais.
- Et en français ? le néant ?

- Ne le confondons pas avec Dieu. Rien du tout, voilà tout. »

Yahoo ne se vante donc ni de ses conquêtes féminines ni de ses conquêtes masculines. Mais il ne saurait vivre sans se vanter, ne serait-ce qu'une demi-heure par jour. Une fois la tour de sa nouvelle maison finie, il pointe son index vers le bas et se met à se vanter de sa cave à vin et de n'importe quelles autres caves qui prolongent ses maisons en direction de l'enfer. Il pourrait aussi se vanter de la démesure de ses demeures : grâce à leurs dimensions, elles atteignent le centre de la terre, le centre de l'enfer, le centre tout court. Après tout, Yahoo est un traître. Pourquoi ne pas l'enfoncer dans la bouche de Satan ?

Je ne sais pas dans quelle bouche je suis et quel baiser je subis depuis ma naissance, mais d'après le Talmud, l'enfer ou la Géhenne est gigantesque ; il y a de la place pour tout le monde. « La taille de l'Égypte est de quatre cents parsi sur quatre cents parsi, l'Égypte est le soixantième de l'Éthiopie, l'Éthiopie le soixantième du monde, le monde le soixantième du Jardin d'Éden, le Jardin d'Éden, le soixantième d'Éden, et Éden le soixantième de la Géhenne. D'où l'on tire que le monde est, comparé à la Géhenne, comme le couvercle d'un pot. »

Et une fois de plus, nous pensons à ce *melting pot* dont le goût est insupportable à cause de la présence du Bosheit ou du *heil* Hitler ou des Boschs (pendant les deux guerres mondiale). On a beau vivre à New York, en se disant (parfois sur le toit d'un gratte-ciel) : « Je suis la ciboulette que l'on met dans notre soupe. Je me suis installé à New York il y a quelques semaines, et je suis la femme la plus heureuse qui soit, quelle que soit la planète dont on parle. Touche pas à mon *melting pot* ! » On parle de notre planète, de la soupe insupportable, de ce bortch où Yahoo et ses semblables flottent, comme s'ils nageaient dans la mer Noire ou Rouge ou Blanche, en face du Mont Blanc. On pense qu'on peut améliorer le bortch en offrant une meilleure éducation aux enfants qui vont naître d'ici quelques minutes. Mais une fois de plus – il n'existe que ces fois de plus ; une fois pour toutes n'existe pas – Kant nous met en garde contre tout excès d'optimisme. « L'homme doit être éduqué en vue du bien ; mais celui qui doit l'éduquer est aussi un homme. » Ou une femme, faut-il ajouter, sinon l'on risque d'être exclu de la société.

Et puis on se dit que Kant ne veut aucunement nous faire comprendre que seule l'union de tous les Européens est en mesure d'éduquer les enfants du futur. Il veut dire, au contraire, que l'éducateur est une sorte de Yahoo qui gâche tous les bons gènes et tous les grains de beauté que les parents ont plantés dans l'âme de leur chouchou. Il dit à son poulain : « Le somptueux repas que tu as fait hier chez Pierre Gagnaire ? C'est un scandale. Il faut investir, investir, et encore une fois investir. Ce n'est pas encore le moment de tout te permettre, d'étaler tes richesses. Tu n'en as pas encore et par conséquent tu n'en as pas le droit. J'ai commencé à

investir en vin quand j'ai eu six millions d'écus sur mon compte. Avant je ne buvais que de la piquette. Par contre, tu dois avoir une belle voiture. Personne ne sait ce que tu bois chez toi, en cachette, mais ta voiture ne restera pas dans ta cave : tout le monde la verra. Et on te respectera, si tu as une belle voiture allemande. » Par conséquent, Kant a tout à fait raison : celui qui doit l'éduquer est aussi un homme (ou plutôt un des Yahoo).

MALEBRANCHE

Tôt ou tard, tous les philosophes s'empressent d'expliquer dogmatiquement l'origine de des différences qui se manifestent de façon foudroyante dans mes relations avec Yahoo. Il y a de l'ordre dans le monde – d'après un certain nombre de ces philosophes, et j'imagine que ce nombre se range du côté du neuf ; sinon je n'arriverais jamais à éclaircir le mystère de l'unité ou plutôt l'harmonie qui caractérise leur points de vue. Quand les prolétaires sortent dans les rues et s'attaquent aux statues des tsars, on attribue ce mouvement et cette colère aux élans des casseurs qui, par-dessus le marché et tous les malheurs, mangent trop peu de pain – à cause de la guerre et de Staline ; si ce n'est qu'ils ne déboulonnent pas les statues de ce dernier, s'il est encore vivant. Ils pensent qu'il est grand, omniscient, omnipotent – une sorte d'ovni car les êtres de cette envergure n'existent pas à la surface de la terre et à l'intérieur de ses limites. Ils viennent d'ailleurs et disent : « Hello ! Comment ça va aujourd'hui ? » Vous leur dites que vous n'avez pas assez de pain. Vous criez : « À bas tout le monde, sauf nous, le camarade Staline et ses collaborateurs à toute épreuve. » Les épreuves viennent et les collaborateurs disparaissent, un par un. Voici une courte histoire de l'Union Soviétique.

Quant à Malebranche et à mes relations avec Yahoo, Dieu et la sagesse à qui Il parle retiennent le dessein qui exprime au mieux les perfections que Dieu possède en chantant des hymnes à sa propre intention. Les scribes notent ces hymnes et nous les chantons, nous aussi. Mais ce dessein qui glorifie la création et tout ce qui s'y trouve ne prévoit pas les relations qui s'établissent entre Yahoo et moi. Ou bien Dieu nous dit carrément : « Détestez-vous, mais ne vous multipliez surtout pas. »

Le fait que les êtres de nos espèces (ce n'est pas la même espèce) ne peuvent ni copuler ni communiquer spirituellement, intellectuellement et amoureuxment, nous amène à croire qu'il y a des abîmes entre nous ; et qu'ils continuent à se creuser. On se demande qui creuse ces abîmes et où l'on peut localiser cette pelle, ce fossoyeur ou cet excavateur. Si l'on pouvait les localiser et mettre le doigt dessus, on leur dirait (en supposant qu'il y en ait plusieurs) : « S'il vous plaît, ne creusez plus notre tombe commune. Nous voulons nous embrasser à la longue et enfin. Ne nous en empêchez pas. » Et nos fossoyeurs de répondre : « Vous n'avez qu'à sauter

par-dessus vos tombes. » Et nous sautons, nous sautons, nous nous épuisons, mais nous ne nous embrassons pas ; ni deux fois ni trois fois ni quatre fois.

Yahoo se situe de l'autre côté de la barricade. D'après Malebranche (ce n'est pas pour rien qu'il est *Malebranche*), les désordres qui empoisonnent l'univers et l'atmosphère découlent de l'entrecroisement des lois dont l'une exige des créatures dépendantes d'une autre, un changement de destin qui provoque soit des monstruosité, soit des péchés ; somme toute, ces derniers ne sont pas très originaux.

Yahoo me dit : « Tu devrais changer, à mon avis. Sinon tu demeureras pauvre et inconnu. Un demeuré en quelque sorte.

- C'est à toi de changer du tout au tout. Sinon tu resteras un rien de rien. Non, je me trompe pour une fois. Tu n'es pas un rien parce que rien est quelque chose.

- Et un rien de rien ?

- Je n'en sais rien. En tout cas, tu es un moins moins plus.

- Un moins ne serait-il pas quelque chose ?

- D'accord, tu es un moins plus, moins plus, moins plus, moins plus. Ou moins, tout simplement.

- Je n'ai aucune envie de changer.

- Moi non plus.

- Change !

- Non !

- Non !

- Change ! »

Boum !!! Boum !!! Boum !!! Comme dans un opéra de Wagner.

Toutes nos pensées, tous nos personnages et paysages se reflètent dans le cerveau de Dieu, et lorsqu'on cherche quelqu'un ou même les clés de la maison, on oublie souvent que c'est vers le haut qu'il faut regarder, même si les clés (ou Yahoo) se trouvent dans la cave. (Et l'on ne doit aucunement penser à saint Antoine.) Yahoo est en train de choisir une bouteille pour le dîner, mais je ne le trouve pas, ne serait-ce que pour le ridiculiser une fois de plus. Non, il n'est ni dans les yeux de Dieu, ni dans Son cerveau où l'on voit des bouteilles et même des tranches de jambon. Il y a des gens qui téléphonent à Dieu pour un oui ou pour un non, et Yahoo en fait partie. Et quand on lui dit que Dieu n'est pas son copain, il dit : « Clopin-clopant, j'avance vers mon copin-copant. » Par moments Malebranche oublie l'existence du Démon ou de Satan ou même du soleil de Satan ; et parfois on trouve quelqu'un au milieu du soleil ou dans la poitrine du Diable Lui-même. C'est pour cela que les Satanistes disent et affirment en tambourinant sur

les tables et les appuis des fenêtres : « Nous aussi, nous avons notre Trinité, Anti-Sainte Trinité : le Diable, le Démon, Satan. L'Anti-Sainte Trinité. L'Anti-Mère Teresa. Mais pas l'Anti-Sanitaire, comme dit Yahoo en levant deux indexes. Nous sommes Trois Horreurs-Bio. »

Dieu est un musée du J'ouvre et la Bibliothèque du Concret. Yahoo, on l'attend à un concert aux Beaux-arts où, après avoir écouté une symphonie de Bruckner, il dira : « J'aime la *Huitième* de Bruckner. J'aime aussi la *Neuvième* et la *Dixième*. Tout le monde s'est levé, à la fin. Même les paralytiques se sont donné la peine de se mettre debout et de marcher quelques mètres en titubant. Les concerts de ce nouveau chef sont aussi réputés que Lourdes et Saint-Jacques de Compostelle. » Les princes et les membres du Parlement Européen écoutent Yahoo, sourient amicalement, mais ils ne savent pas qu'il parle depuis le corps de Satan. Ils ont tous lu Malebranche et pensent en conséquence que tout nous vient de Dieu. Détrompe-les, dis-je en m'adressant à Dieu, en mettant mon os pensant par terre, sur un tapis. (Ou dans Son oreille.)

L'ÉDUCATION SUICIDAIRE

D'autre part, pour faire plaisir aux féministes et aux anti-mysoginistes, nous devons essayer de confier l'éducation de la génération Kant à une femme – à Chaline, par exemple. Elle a deux enfants, et je peux m'appuyer sur mes connaissances de sa méthode lors de mon excursion dans le domaine de cette nouvelle éducation sentimentale. J'imagine que la plupart des mâles diraient que les femmes sont plus aptes à transmettre aux enfants le côté romantique du monde ; en tout cas, c'était le cas à l'époque de Madame Bovary. Mais Werther, lui aussi, aurait pu donner à son enfant une éducation sentimentaliste en allant jusqu'à la « permission absolue », comme aurait pu l'appeler Albert Camus : mettez fin à vos jours, si vous le voulez. Et ne le faites pas, si vous ne le voulez pas à mille pour cent.

Cela nous propose une autre scène où les mathématiques jouent un rôle prépondérant – comme dans les philosophies de Pythagore et Platon. (Pour le moment, laissons de côté la géométrie de Spinoza.) Voici un self-tueur potentiel. Il est assis dans un fauteuil, un revolver à la main. Il compte, il compte, il compte : cinquante-sept pour cent, cinquante-huit pour cent. Chaque fois qu'il franchit un stade ou une barrière, il fait « oui » de la tête ; et ce oui signifie : « Je le ferai aujourd'hui. » Il ne faut pas oublier que depuis longtemps, ce « le » ne signifie qu'une seule chose : le suicide. D'ailleurs, il aurait pu prendre une marguerite pour résoudre le même problème en en arrachant les pétales – à l'instar de la Marguerite de Goethe et de Gounod. (Effeuille-t-elle quelque chose dans l'opéra ?) Non, il ne se donne pas la peine d'ouvrir une porte et de sortir dans le jardin où il y a autant de fleurs dans les parterres que de suicides dans l'air. Huit-cent soixante-deux, huit-cent soixante-trois. Il s'arrête et pose le revolver sur le tapis.

Non, il n'est pas sûr à mille pour cent de vouloir se suicider aujourd'hui. Et demain il sera peut-être fatigué avant de commencer : il faudra recommencer à zéro.

Comme on dit, c'est le monde à l'envers, et même si le monde touche à sa fin et dégringole par-delà de cette fin, ce sera à l'envers. Il n'y a pas de médaille, mais il y a son revers.

En attendant (en attendant quoi ?) je fais partie de ce bortch, et je me demande de quel ingrédient il s'agit, lorsque la conversation et quelques pensées roulent sur mon identité et le rôle que je joue dans notre société. D'après mes souvenirs – et cette fois, mes souvenirs sont plus ou moins bons – l'ingrédient essentiel qui donne au bortch sa couleur est la betterave. Pourquoi mes souvenirs sont-ils bons pour une fois ? Il y a deux sortes de mémoires : soit vous vous souvenez de ce que vous avez vu et connu hier ou ce matin ; soit vous vous souvenez de votre enfance – dans les moindres détails. « Je me souviens d'avoir fait pipi au lit un beau matin. C'était le lundi de Pâques 1952. » Et vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez fait la nuit dernière. C'est un peu rassurant, somme toute : il n'y a pas eu d'accident la nuit dernière ; ni ce matin. Sinon votre femme (ou votre femme de ménage) vous gronderait, à l'heure qu'il est.

Je fais de mon mieux pour tirer parti de mon libre arbitre et je choisis la betterave ; je suis donc cet ingrédient qui donne beaucoup de couleur au bortch au milieu duquel je nage. Ma femme est une nageuse professionnelle ; moi, je sais nager, mais mon savoir dans ce domaine s'arrête au bout de quelques mètres. J'exécute quelques pas – tout comme un cygne dans le lac de Tchaïkovski –, et pendant quelques minutes, je reprends mon souffle, mes pieds plantés sur une surface dure. Mais le bortch représente une autre paire de manches : j'y nage à volonté car, après tout, c'est une soupe que j'ai savouré aussi bien dans mon enfance que dans mon adolescence – et jusqu'à mon départ définitif de l'URSS. En Occident, j'en mange de temps en temps ; une fois par an, pour être exact. Cette cadence modeste ne m'empêche pourtant pas de flotter au milieu du bortch de la vie ou de la société – appelez-le comme vous voulez. Les noms que l'on donne ne sont pas éternels (Tao, Dao), et le bortch risque de disparaître d'un instant à l'autre. Il y aura un *tchi* à sa place et je serai sans doute une feuille de choux.

Mais restons dans le cadre du bortch. Pour simplifier, nous dirons, « C'est un bortch, un point c'est tout. » Et nous mettrons à la fin de cette constatation quelques points d'exclamation. Combien ? Dix, douze, treize ? Combien de points d'exclamation nous faut-il pour assurer la longévité du bortch ? Peu importe, je flotte et cela me fait plaisir car, à la longue, j'ai l'impression d'avoir trouvé ma place au sein de la société ; ou au bortch de la société. Je ne serais même pas contre la kacha de la société, pourvu que je sois le beurre que l'on met d'habitude dans les kachas. Les Russes disent : « Qu'on mette autant de beurre que l'on veut : on ne gâche pas la kacha avec du beurre. » C'est peut-être la seule façon de se faire reconnaître

dans cette société de consommation : vous devenez une grande quantité de beurre et vous expliquez à tout le monde que le monde est de la kacha, pas un *melting pot*, contrairement à ce que l'on croit, et que pour que cette kacha soit délicieuse, il faut y mettre énormément de beurre.

Pour le moment, nous sommes une assiette pleine de bortch, et je représente la betterave qui flotte tout autour de l'assiette, surtout lorsqu'on la porte quelque part ou qu'on y plonge une cuillère. Est-ce bien suffisant pour se faire reconnaître ? Il y a des gourmets qui prétendent que c'est la crème fraîche qui compte – plus que la betterave, figurez-vous. Cette crème est mise à part ; au départ ou à l'origine, elle ne flotte pas dans le bortch. Vous êtes donc un être à part, unique ; vous êtes un délice qui domine la soupe en recouvrant tout son contenu. Même les morceaux de viande adoptent une autre couleur sous l'influence de la crème. C'est comme si vous étiez le porte-parole de tout un peuple, de toute une langue, de toute une culture. Vous voyez et décrivez ce que les autres pressentent vaguement, et puis tout le monde se dit : « Oui, c'est ça. Comment se fait-il qu'on ne l'a pas vu avant, il y a quelques années, quelques décennies ? »

Mais les morceaux de viande protestent : « Nous sommes la viande, le clou du spectacle, la substance du monde qui se trouve dans l'assiette. Sans nous les corps ne sauraient ni vivre ni mourir dignement. » À cette objection, à cette remise en question de mon statut, je pourrais répondre d'une façon fracassante : « N'oubliez pas que Tolstoï était végétarien – en tout cas à la fin de sa vie, ce que l'a aidé à fuir ses richesses et sa femme.

Nous continuons notre train-train de la vie savante :

« Vous parlez du bortch. N'appartient-il pas au domaine de la nourriture ?

- Oui, mais n'oubliez pas que je suis une betterave.

- On vous mange, non ?

- Oui, mais les légumes sont bons pour la santé, tandis que la viande nous détruit.

- Voulez-vous dire que la viande est cancérigène ?

- Plus ou moins.

- Vous n'ignorez pourtant pas que l'Union européenne n'a toujours pas ouvert son marché agricole.

- Je n'ai aucune idée de ce qui est fermé ou ouvert à l'intérieur de cette Union.

- L'Union refuse de promouvoir un commerce plus libre – d'après Donald Trump.

- J'espère que, parmi les Donald de toutes sortes, les générations futures ne se souviendront que de Donald Duck.

- Il parle de l'interdiction injustifiée des aliments aux OGM et du poulet lavé à l'eau de javel. Mais nous continuerons à interdire tous les aliments lavés à l'eau de javel. Par conséquent,

on peut manger autant de viande que l'on veut. Un bon steak est mieux que trois kilos de betteraves. »

Il y a des hommes et des femmes que l'on reconnaît à distance, à des années de lumière – grâce au parfum qu'ils exhibent, comme s'ils pensaient que l'œuvre maîtresse de Moussorgski soit intitulée *Les odeurs d'une exposition*.

Fourrier n'a pas l'air d'être conscient du danger que représentent les « gens-odeurs ». Il les appelle des « légutimistes » ou des « cérisites » qui, dans les champs d'Harmonie (ou plutôt de Pourriture) côtoient les « jouvencelles fraisistes » ou les « dames fleuristes venues cultiver la mauve et le dahlia ». Toutes ces dames et les messieurs qui les accompagnent ne cultivent que la putréfaction et l'avarie. C'est avec horreur que je pense aux filles-fleurs qui exsudent leurs puanteurs dans le deuxième acte de *Parsifal*. Et c'est avec la même horreur que je lis les monologues des fleurs dans la deuxième partie du *Faust* de Goethe.

HOMME OU FEMME (PHANTOME OU MORT-VIVANT OU VIVANT-MORT)

Je suis un homme ou une femme.

Peu importe.

J'accepte n'importe quelle destinée, n'importe quel sexe.

Que les féministes et les machinistes soient tranquilles.

À l'autre bout du tunnel,

Dans l'arrière-monde, si vous préférez,

Cela ne compte pas du tout.

Nous ne sommes pas mondaines,

Nous sommes autres-mondaines.

Je ne nie pas que j'aie une odeur,

Et c'est grâce à cette odeur

Qu'on me distingue d'autres horreurs :

Nous sommes tous des horreurs,

Je le reconnais volontiers.

Et je ne suis pas seul, quoique,

Parmi nous et aussi dans d'autres groupes de la population

Il y a ceux qui pensent que nous ne sommes pas

Des horreurs.

Ces horreurs-là pensent que nous sommes des bijoux de la nature.

Qu'ils pensent ce qu'ils veulent.

Ils me font vomir.

A vrai dire, l'au-delà n'est qu'une série de toilettes.

Et cette série est sans doute infinie.

Je n'en sais rien,

Je ne suis pas un mathématicien.

Il y a deux siècles

Je me suis installé dans une maison

Qui me plaît beaucoup.

C'est un cottage qui ressemble à celui où

Shakespeare est né et mort,

Si tant est qu'il ait existé.

Un jour, un homme s'y installe aussi :

Il n'est pas interdit aux vivants

De vivre quelque part.

Nous n'avons pas peur de la pluie ;

Eux, si.

Ils ont aussi peur de la grêle et du tonnerre.

C'est pour cela que les Allemands disent : « *Donnerwetter* »,

Pour faire peur à leurs voisins.

Nous ne savons même pas où nous vivons,

Si tant est que nous vivions.

C'est une tentation d'y penser,

D'y croire, de donner des adresses,

De bonnes adresses, de mauvaises, des adresses intermédiaires.

J'avance dans la nuit, au milieu d'un champ de blé

Et j'entends : « Blé, blé, blé. »

Je me dis que ce sont des moutons.

Je mange un mouton, je bois un mouton.

Puis une femme constate que je vis dans la maison de son mari.

Elle commence à nettoyer la maison – à sec, à sec.

Elle ne prend pas de seau

Et ne remplit rien d'eau.
 Je pensais qu'elle allait me chasser en anglais, en disant :
 « Shoo, shoo, shoo, shoo. »
 Pas du tout.
 Elle fait ses tours de passe-passe,
 Mais je ne passe pas,
 Ni en anglais ni en français.
 Je ne trépasse plus.
 Et Richard Wagner ne compose toujours pas d'opéra
 D'où je dois sortir.
 Je ne file ni à l'anglaise, ni à la française, ni à l'allemande.
 Je ne file pas ou plutôt
 Je file des jours et des nuits ou simplement
 Un énorme trou noir,
 Comme les Nornes de Wagner,
 Norma de la Callas,
 Comme les nonnes russes, françaises,
 Comme les normes de la vie qui court,
 Court, court à sa perte.
 Et la mort s'en va à sa perte
 Et marche péniblement, paisiblement,
 Dans un champ magnétique, quantique,
 En écoutant le cantique de la Vierge
 Marie.

Il est vrai que ma femme n'aimait pas une pièce située tout près des toilettes. Je parle de ma (ou de notre) maison, de la chambre où feu mon chat dormait dans l'après-midi, de sorte que j'avais envie de composer *L'après-midi d'un chat* dans le sillage de Debussy ou de Nijinski. Je ne sais pas ce que je compose à présent ; peut-être un soir quelconque ; mais pas la nuit, pas encore. La nuit va venir ou viendra ou peut-être ou admettons ou peu à peu ou au grand jamais, comme si jamais pouvait être petit ou grand. Jamais est toujours jamais – un peu comme le « rien » d'Édith Piaf. Jamais, jamais, jamais de jamais.

Ma femme passe devant cette pièce et dit : « J'aimerais faire un tour de passe-passe.

- Quand ? maintenant ?

- Un de ces jours. »

Elle appelle cela « mes tours de passe-passe ». Non, elle ne le fait pas ; elle fait beaucoup de choses, mais pas cela, exceptionnellement. Elle appelle cela autrement : bio, géo, thérapie, bioscopie, produits bio. Je ne m'en souviens pas (c'est moi qui nomme pour une fois), et je sais que personne ne me demande de me souvenir de tout. Comme je dis d'habitude : « Personne, personne, que me veux-tu » ? L'automne n'a pas de prise sur moi non plus. Les saisons me sont indifférentes, comme si j'étais insensible à la musique. Les musiciens à qui je parle de temps à autre associent les saisons aux morceaux que nous connaissons tous par cœur ; même si ni le cœur ni la mémoire n'y sont plus. Et bien, je n'écoute plus les saisons, et si l'on me dit : « Si on écoutait les oiseaux ? » je réponds que ça ne me chante plus.

Un jour, Chaline se met au travail ; mon chat est déjà mort et par conséquent rien ni personne ne l'empêche de nettoyer sèchement, mais pas brutalement, la chambre en question. Pour ma femme, c'est une chambre à côté de laquelle il y a un point d'interrogation ; il est peut-être même au beau milieu de la chambre, pas loin du lit. Pour moi, cette chambre n'est liée (ni fraternellement ni fatalement) ni au point d'interrogation ni à celui d'exclamation. Il y a d'autres points dans la vie de tous les jours, mais ce n'est pas le moment d'en parler.

Ma femme se met au travail et je n'entends ni *shoo, shoo, shoo*, ni chat, chat, chat ; ni rien de tel ; ni tel ni rien. Ni tel quel ni quel tel. À ce moment-là, j'entendais peut-être de la musique flamande – de la musique ancienne flamande, s'entend. Je l'entendais, je l'écoutais, et lorsque j'écoute quelque chose, je n'entends plus rien, même pas les canons de Napoléon qui retentissent toujours quelque part ; dans le monologue du mort-vivant ci-dessus, au-dessus ; au-dessus de tout. Il serait charmant de penser que les morts-vivants se situent au-dessus de tout, de tous et de toutes. En tout cas, un des membres de cette population était à ce moment-là – au moment où ma femme faisait ses propres chouchous – dans la pièce que mon chat aimait particulièrement. Les chats aiment les habitants des autres mondes qui ont beaucoup plus en commun avec les animaux et la nature en général que les vivants, car leurs pensées ne sont pas englouties par les vitrines et les images publicitaires. Cette absence libère un espace où s'installent la faune et la flore et même les océans qui trouvent nos cerveaux terrestres trop étriés pour y élire domicile. Les océanologues savent que les océans n'aiment pas se sentir à l'étroit.

Je ne sais pas comment ma femme a fait de son mieux pour expulser le locataire de cette pièce. Au fait, il s'agissait d'une femme – d'une locataire dont le nom m'échappe parce que même ma femme ne le connaît pas. D'ailleurs, on n'a pas besoin de connaître le nom de quelqu'un pour s'en débarrasser. On dit simplement : « Partez, je vous en prie » ou « S'il vous

plaît, libérez cet espace dont j'aimerais profiter moi-même. Vous savez, je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent : 'Le temps est de l'argent.' C'est l'espace qui s'apparente à l'argent, d'autant que l'on vient de sortir de la crise immobilière. »

Je me rappelle (un souvenir d'enfance) une femme qui parlait ainsi à sa nièce : « Ni, ni, ni, ni, ni », en agitant l'index dans sa direction. Elle le disait en russe, mais j'imagine qu'on peut le dire en français – d'autant plus facilement que cela n'exige aucun des efforts que l'on fait d'habitude dans le domaine de la traduction. « Ni, ni, ni » ; et encore : « Ni, ni, ni », et le fantôme file à la Fantômas. Je dois reconnaître qu'à cette époque-là – c'était peut-être une époque, pas un moment – je ne croyais pas aux fantômes, sauf si j'en voyais quelques uns dans mes rêves. Par exemple, j'ai vu mon père la nuit dernière, mais l'époque où je vis à présent est une autre époque, et de toute façon, mon père n'habitait pas dans cette pièce que ma femme nettoyait avec douceur, avec d'innombrables « s'il vous plaît ». D'ailleurs, je constate avec étonnement que ma femme, lors de ses nettoyages et repassages (les demeures froissées sont inacceptables), ne tutoie jamais les fantômes ; sinon ils risquent de s'éterniser. Les Russes appellent ce phénomène « l'éternité déplaisante ».

En réalité, Chaline prétend qu'elle *délivre* ces fantômes, comme s'ils avaient été emprisonnés (là où ils sont) par un tyran qui ne se contenterait pas des souffrances infligées aux vivants. À ce propos, un texte du Talmud me vient à l'esprit : « R. Johanan dit : 'Dispenser à l'homme sa subsistance est plus difficile que d'opérer sa délivrance, car sur la délivrance il est écrit *Que l'ange qui m'a délivré de tout mal bénisse ces enfants* – donc il a suffi d'un ange – tandis que sur la subsistance il est écrit *Que le Dieu qui m'a conduit depuis que j'existe jusqu'à ce jour*, etc.' » Je peux en conclure que ma femme est un ange, tandis que moi, je ne suis même pas un être humain car je n'ai rien avoir avec les animaux sociaux. Avec les animaux – oui, mais pas avec ceux qu'Aristote ou un autre grec ou allemand continue à appeler un animal social. Ceci dit, je n'ai rien contre la société des animaux.

Unamuno se moque de la notion qui nous fait croire que l'homme est un être raisonnable ; le seul, d'après ceux qui l'affirment. Il penche plutôt pour une définition basée sur les mots « affectif » et « sentimental ». « J'ai vu plus souvent un chat raisonner que rire ou pleurer. » Moi aussi, j'ai vu mes chats raisonner ; surtout le dernier qui vit toujours. (Unamuno parle de la soif de l'immortalité ; j'espère que mon quatrième chat est immortel.) Un jour, j'étais assis devant la télévision sans la regarder. Je lisais quelque chose ; ou je feuilletais un livre sur l'*Agneau mystique*. Pendant que je lisais ou feuilletais ce livre (ou un autre livre), j'ai senti le regard de mon chat qui était assis sur le rebord de la fenêtre. Après une minute de contemplation réciproque, je me suis remis au travail ou à la lecture ou au feuilletage, ce qui revient au même.

Mais le regard de mon chat me poursuivait presque littéralement. Je le regarde de nouveau ; il me regarde toujours. On répète la même opération plusieurs fois. À la longue, il baisse les yeux, mais c'était un long, très long regard. Beaucoup plus long que le regard de n'importe quel sourd ; de n'importe quel humain tout court. Les humains sont trop courts pour ce genre de regard ; et leurs regards en disent long.

Yahoo n'est pas capable de vous regarder droit dans les yeux ; il vous regarde de travers et il comprend de travers tout ce qu'il regarde. Je ne citerais pas *La cantique des cantiques*, si l'envie me prenait de parler de ses yeux, ce qui est inconcevable ni en soi ni autrement. Tout ce que je peux en dire se réduit à ceci : deux taches dans l'espace. Ma femme de ménage ne vient pas la semaine prochaine. Elle viendra dans dix jours. Je lui demanderai d'effacer ces taches.

LES GÈNES QUI GÈNENT

2002 : identification de mutations dans le gène FOXP2 liées à l'acquisition du langage chez l'homme. Puisque le gène est identifié, on peut le détruire car la police et l'armée détruisent tout ce qu'elles identifient. « C'est lui, c'est elle, ce sont eux. Allons-y. » Ils y vont et y, x, z, o et p s'écroulent tout de suite. Ensuite tout l'alphabet (ou tout un peuple) y passe sans laisser de traces. Dans le cas présent, on ne détruirait qu'un seul gène.

Ce n'est pas tout : il y a d'autres responsables dans cette histoire ; dans l'histoire humaine. Et ces responsables, ces haut-parleurs (pareils à Hitler et Trotski), se trouvent à l'origine de notre histoire, ce qui les met dans le même panier que Néron. Des généticiens de l'université de Washington, à Seattle, ont montré que l'apparition de SRGAP2C résulte d'une copie partielle de SRGAP2A. Cette erreur de copie (ou de parcours de combattant) a donc permis de générer un nouveau gène. La tragédie date d'il y a 2,5 millions d'années-ténèbres. Elle a bouleversé les données et secoué le cosmos à l'époque où le genre *Homo* est apparu. *The tragedie that shook the universe*. Un seul gène aurait-il pu effectivement doper l'intelligence du genre *Homo* ? D'après deux mille chercheurs, c'est à ce moment-là que l'*Homo* se donne du genre. Nous envoyons un SMS au docteur Strangelove et le gène (et tout le reste) disparaît de l'univers. *The universe*, comme dit le dénommé docteur. Intelligence, mon œil ! Le dopage d'un *homo* de course. OIHOISOHILMOJIOHIUGUY23MLKMLKJL → LKNRKJVBIUEBRUIBUHBHBU67KNKKIK → → → → → → → → → →

Un jour, ma femme se trouve au volant de sa voiture, ce que lui arrive tous les jours : même quand elle est malade, elle prend sa voiture pour aller quelque part ; sur la lune, entre autres. Cette fois, elle n'est pas seule, et pour une fois ce n'est pas moi qui l'accompagne. Un de ses collègues lui tient compagnie. Il a le même don qu'elle, mais il a des compléments dont ma femme, pour une raison inconnue, ne bénéficie pas. Soudain, son collègue, ce profiteur de nombreux ajouts, crie : « Stop ! Stop ! » Chaline freine et tourne la tête pour lui poser la question suivante : « Pourquoi ? » « Comment ? Tu ne l'as pas vu ? » Cela veut dire – et ceci est dit clairement et simplement – que Dieu offre de la subsistance même aux morts ; peut-être plus qu'aux vivants. Ils ont tout ce qui leur faut : existence, subsistance, substance. Quant à nous, nous nous contentons de ce que nous avons : presque rien. Il y a une différence entre « rien » et « néant », et lorsque je parle de nous autres, les vivants, j'emploie le terme « rien » car nous n'avons même pas le néant ou le *Nichts*. Pour en avoir ne serait-ce qu'un peu, il faut sauter à la manière de Kierkegaard ou lire les conférences de Heidegger (1930, si je ne me trompe) nuit et jour.

Rien d'étonnant que les querelles théologiques éclatent par-ci, par-là, et le mot « théodicée » (à raison, à tort et à travers) flotte dans les airs, de sorte qu'on a envie de parler de l'air du temps. Les uns disent : « Dieu est impardonnable. Nous n'arrivons pas à joindre les deux bouts – d'ailleurs, il y en a beaucoup plus –, tandis qu'aux morts Il offre de la subsistance.

- Ne voulez-vous pas vivre après la mort ? Voulez-vous mourir une fois pour toutes ?

- Si la vie que nous menons ici-bas nous attend là-bas, là-haut, oui, nous voulons mourir une fois pour toutes. Et nous sommes prêts à mourir trois fois pour toutes, s'il est nécessaire de satisfaire tous les membres de la Trinité.

- Il suffit de mourir une fois. Il n'y a pas de trinité en Enfer.

- Et la bouche de Satan ? Il y a trois personnes dans cette bouche. »

Plaisanteries à part, on se demande pourquoi le Tout-Puissant, béni soit-Il, donne de la subsistance aux morts qui, par-dessus le marché, marchent dans les rues, traversent les routes et se font écraser par ceux qui ne croient pas aux fantômes. Je m'adresse à ma femme qui continue à me parler des boules où se cachent les esprits de notre jardin : « Serait-il interdit d'écraser les morts ?

- Il faut prouver que tu ne les vois pas.

- Il leur donne quoi, le Tout-Puissant ? des tout-puissants sandwiches ? Ou jeûnent-ils trois semaines par mois ?

- Je pourrais élargir ma future clinique pour y inclure l'au-delà.

- Ce n'est pas la peine. Ils jeûnent tout naturellement. Ils ne font que cela, au lieu de s'occuper de notre économie. Qu'ils mangent du gibier, parbleu. (En Belgique, on ne dit pas « merde », mais je n'aime ni « zut » ni « mince », d'autant que ce dernier terme ne me ferait pas maigrir, même si je l'employais à bon escient.)

- Je cherche à les mettre hors de danger, hors des routes, hors des chauffards. »

Résumons-nous : le Tout-Puissant donne de quoi manger aux oiseaux et aux morts. Ces derniers ne crèvent pas de faim, contrairement à ce qu'affirment les athées, mais ils se font écraser sur nos routes ; et on se demande quelle mort est préférable. Jules César aurait choisi la mort sur une autoroute, et il n'est pas exclu qu'il meure sur nos routes, qu'elles soient éclairées ou non, trois fois par jour. Comme tout le monde le sait (et on peut voir ce phénomène depuis un avion), les autoroutes belges sont éclairées la nuit et parfois le jour, si on a des trous de mémoire à l'égard de l'électricité, de la lumière. Mais quelle que soit la puissance de ces lampadaires, très peu de conducteurs voient Jules César. Et même ceux qui le voient, ne freinent pas au bon moment. Le moment est mauvais et Jules César meurt sans prononcer le nom de Brutus.

Donc, le cœur du Tout-Puissant n'est pas en or. Certes, Il ne nous tue pas une fois pour toutes au moyen d'un cancer bien placé, à en juger d'après les récits fantomatiques de ma femme. Mais est-ce une vie ? est-ce une mort ? Ni de ce côté-ci de la barrière, ni de l'autre côté, nous ne mangeons pas à notre faim des aliments bios. Et même dans ce monde-ci, nous sommes souvent invisibles, comme cette substance ou subsistance que l'on appelle « quintessence ». Vous êtes ce en quoi se résument l'essentiel et les détails du monde, et l'on ne vous voit pas. Et l'on vous écrase, dès qu'une occasion se présente. C'est pour cela que dans la Bible – pour une fois, je ne l'ai pas sous la main – Jonas ou quelqu'un d'autre crie (et ce cri déchire les cieux) : « Dieu, Dieu, Dieu ! Écrase-moi, je T'en supplie, car la vie m'insupporte. Sans ton support, la vie m'est insupportable. Je n'ai nulle envie de la porter. Donne-là à Jules César, à Brutus, à Tutus. Adieu, Dieu ! »

Il faut faire tout ce que nous pouvons pour que ce genre de cri ne retentisse pas tous les jours, sinon nous risquons de devenir sourds, et l'on nous accusera d'absence de cœur. « Non seulement, dira-t-on, votre cœur n'est pas en or, mais vous n'avez pas de cœur du tout. Vous n'entendez pas les cris de détresse. » Et ce n'est pas la peine d'expliquer à tous ces gens que nous n'entendons plus rien parce que nous avons entendu trop d'horreurs au cours de notre vie. Et nous n'arrivons plus à marcher – nos pieds sont couverts d'ampoules – car chaque fois que nous entendions un cri de détresse, nous nous précipitions vers le malheureux ou la malheureuse, une dizaine de sandwiches dans notre attaché-case.

Il faut que ma femme puisse ouvrir une clinique sur terre (et pas sous terre, ce n'est pas la peine), si bien que, grâce à notre jeûne collectif (notre jeûnisme), nous serons en mesure d'envoyer aux morts nos jambons, nos terrines et nos brochettes. En Enfer, ils raffolent du barbecue. Mais la question se pose autrement : comment équilibrer les quantités de nourritures terrestres et célestes ? Après tout, il nous faut garder l'équilibre financier, sinon le budget risque de dérapier et les populistes gagneront quelques élections et domineront les urnes. Je crois que la visibilité pourrait être un bon critère, quant à la ligne de conduite que nous pourrions adopter. Il faut donner assez de nourriture aux morts pour que l'on ne pointe pas des index accusateurs vers les conducteurs de nos voitures, de nos camions et de nos bus scolaires. Vous tyrannisez les morts ! Vous écrasez leurs espoirs ! Quant à nous, il faut que l'on nous voie, nous aussi. Nous avons tous (les morts et nous) droit à la visibilité, pas à l'obésité. Autant demeurer invisible. Un homme invisible en bonne santé est bien supérieur à une célébrité obèse.

DOLOROSA

Les Russes sont tristes et certains d'entre eux – Rozanov, entre autres – prétendent qu'un vrai chrétien ne peut pas ne pas être triste. Ne peut pas, peu ne pas, roi ne peut, chrétien suis. Avant la mort du Christ, tout le monde dansait non seulement sur le pont d'Avignon et sur le pont Neuf – privé, il est vrai, de l'enveloppe fournie tardivement par Christo – mais aussi en dehors des ponts ; dans les prairies, par exemple. Et puis on voit la croix et les tableaux où une *mater dolorosa* soutient son fils mort – dans tous les sens du verbe « soutenir ». Et les gens se christianisent, et peu après (ou sur le champ, dans les prairies) ils deviennent tristes. Et cette tristesse les empêche même de se réjouir, lorsqu'on leur annonce la mort d'un de leurs proches en ces termes : « Votre mari est mort dans son sommeil.

- Que dites-vous là ?

- Ce que vous entendez : hier soir, votre mari s'est endormi, comme d'habitude. D'ailleurs, il n'a jamais souffert d'insomnie. Et on peut dire que cette fois, il a vraiment dormi sur ses deux oreilles. Et parfois, quand on dort sur ses deux oreilles, on ne se réveille pas.

- Quel horreur !

- La plupart des humains rêvent de cette mort.

- Mais il ne s'est pas repenti.

- Ce n'est pas sa faute.

- Il n'était même pas gravement malade. Pas de douleur, pas d'expiation de nombreux péchés. Je Te maudis, Seigneur mon Dieu. Tu aurais pu au moins le faire souffrir de la goutte. »

FEMME PORTEUSE

Ma femme est une porteuse d'âmes ; elle ne les chasse pas ; elle les déloge des maisons, des forêts et même des champs où elles logent – provisoirement, d'après elle. Je lui dis que, puisque Dieu leur donne de la subsistance et leur confère une substance que son collègue peut voir en franchissant la barrière de l'invisibilité devant laquelle Chaline s'arrête pour le moment, Il pourra peut-être leur trouver aussi un logement convenable, si une des pièces de ma maison ne leur convient pas. Mais il s'agit d'une personne, cette fois. En suivant la mode qui nous empêche de nommer un homme sans parler d'une femme (sans reprendre haleine), je parle de deux personnes : un homme et une femme. Pour une fois, je ne suis pas pour rien les règles de la politesse sémantique : il s'agit bel et bien d'une femme qui habite dans cette pièce depuis le XVIII^e siècle. Je dis à ma femme que ma (notre) maison n'existe que depuis les guerres napoléoniennes et que, quand on monte les escaliers en passant d'un niveau à un autre, on touche le bois ramassé dans les fermes ravagées par l'armée napoléonienne. Sur certaines de ces poutres et de ces planches on voit même des dates ; 1815, par exemple. De temps en temps, en regardant de plus près, on voit aussi le visage de Napoléon ou plutôt son chapeau, sa cocarde. Je dis n'importe quoi, ce qui est d'autant plus compréhensible que je ne vois rien de tout cela. Mais ma femme distingue les traits de Napoléon par-ci, par-là, et je la suis pas à pas pour ne pas rater une seule explication, une seule histoire dont les péripéties ont déjà remis sur la bonne vois un tas de voyageurs dans le temps ; ou dans l'espace, aujourd'hui, à telle ou telle heure.

Lorsque je parle à ma femme dans l'intimité de notre jardin, je l'interroge sur un point que je n'arrive toujours pas à déchiffrer : dans ce domaine ésotérique, on ne comprend pas grand-chose ; et si l'on cherche à comprendre, on ne comprendra rien du tout. Il faut tout déchiffrer, de sorte que vous devenez Allain Turing avant l'heure ou plutôt après l'heure. Les nazis ne sont plus là ; leur mauvaise odeur persiste et signe pourtant, parfois, ce qui est indécent au plus haut point. On atteint ce point ; on est rassasié, saturé, et une fois de plus j'ai mal au cœur. Alors, ma femme me parle d'autres odeurs, de senteurs – de celles grâce auxquelles les arbres se communiquent des renseignements.

Les arbres se sentent en danger : un prince apparaît dans la forêt de Perrault que le *péro* (la plume) de Tchaïkovski continue à transformer à une forêt de symboles où le prince joue de la flûte pour attirer l'attention des demoiselles du coin. Les demoiselles sortent de tous les coins, mais il y a une princesse qui s'étend de tout son corps en plein milieu de la forêt ; rien d'étonnant que le prince l'embrasse et lui fasse l'amour sans lui en demander la permission. « Attends, crie-t-elle. T'ai-je autorisé à toucher mes épaules ?

- Non, ma Princesse.

- T'ai-je autorisé à toucher mes seins ?
- Non, ma Princesse.
- T'ai-je autorisé à toucher la partie basse de mon ventre ?
- Non, ma Princesse.
- T'ai-je autorisé à enfoncer quelque chose dans la partie la plus basse de mon être aussi pur que ma demeure ?
- Aussi pure que cette forêt, Princesse ?
- Je parle de mon château.
- Non, non, non, non. Rien n'est plus pur que votre château, malgré les intrigues des courtisans.
- Je m'en occuperai dès mon retour. Et bien, que faites-vous là, planté comme vous êtes ?
- J'attends votre permission pour toucher votre bassin, vos bassesses et votre libido.
- J'ai envie de faire dodo.
- Après tant d'années de sommeil ?
- Que voulez-vous ? On s'habitue à l'instinct de la mort plus vite qu'on ne le croit. »

Ma femme est prête à porter toutes ces âmes ailleurs – aux endroits qui sont créés à leur mesure et qu'elles ignorent par bêtise ou simplement par ignorance. Moi, je ne peux rien porter, étant donné l'état de mes bras qui ne sont ni de fer ni même de bois. Ce sont les bras d'un pianiste qui, dès qu'ils soulèvent une valise, craquent de tous côtés en poussant des cris que l'on entend dans les dessins animés destinés à éveiller la pitié – surtout de ceux qui ne peuvent rien soulever sans se casser le corps en mille morceaux. Il y a des pianistes, des violonistes et Yahoo qui montrent ces morceaux aux femmes qui les entourent. Celles-ci se mettent à mater (une sorte de maternité) car elles comprennent toutes ce qu'il y a à comprendre et par conséquent portent des tas de valises. Dès que l'on voit une femme qui porte deux valises d'homme, on se dit : « Cette femme maternelle. »

OBÉSITÉ

J'ai lu quelque part (et je n'ai pas envie de chercher ni ce quelque ni cette part) : « La question est de savoir si le monde peut être vu comme un grand tissage. » Je n'ai rien contre les tissages et les tisserands, mais ce que j'ai vu et lu en lisant cette question pour la première fois, m'a effrayé outre mesure. J'ai lu ceci : « La question est de savoir si le monde peut être vu comme un grand visage. » Le visage de qui ? un visage boursoufflé ? On sait que l'univers est en expansion et il grandit à vue d'œil, si ce n'est que très peu d'yeux le voient grandir. (Pour

cela il faut se munir de télescopes fabriqués je ne sais où ; peut-être pas aux États-Unis, pour une fois.) Alors, on regarde le ciel et aussi le monde – les villes qui croupissent (malgré leurs gratte-ciel) en Europe et ailleurs – et tout d’un coup, on voit un visage qui rappelle les êtres humains. Autrement dit, *c’est* un visage humain – un cosmos au visage humain. Quelle horreur ! se dit-on ou peut-être ne se *dit*-on pas, en comptant sur l’efficacité du processus mental, de la pensée, qu’elle soit toute courte ou non. On s’en détourne et on s’endort pour ne plus y penser. Tous ces Adam Kadmon peuvent vivre où ils veulent – dans tous les autres univers du multivers. Mais laissez-nous tranquille, se dit-on. En tout cas, moi, je dis, « Foutez-moi la paix », et je ne sais pas si cela se dit en Belgique ; ou en Suisse, tant qu’on y est. Je crois que je suis toujours en Belgique, mais je n’en suis pas sûr. En tout cas, dans un mois je serai en Suisse, à Ascona. À à, à à, à Ascona.

À ce moment-là, à condition qu’on accepte ce raisonnement ontologique, on se dit que l’univers devient de plus en plus obèse, de plus en plus malade. Sans doute mange-t-il trop de glaces, trop de barbe à papa, trop de papa ou de dieux qui sont nos papas. Toutes les semaines, nos astronomes le mettent sur une balance. Il casse toutes les balances que l’on pose à ses pieds de colosse de Rhodes, et l’on fabrique d’autres balances. Et puis quelqu’un dit : « Les balances, on s’en balance. Quoi que l’on fasse, on mourra dans une dizaine milliards d’années. Allons plutôt à la plage. » On s’installe sur une plage et l’on voit des obésités sans pareilles, si ce n’est qu’on en trouvera d’encore plus spectaculaires sur une plage voisine. Et les enfants se précipitent vers le sable pour dessiner ces Gargantua, ces Pantagruel, tout cruels qu’ils sont (tous les deux : les enfants et les gruels). Nous avons assez de ces géants de l’industrie du multivers.

Par erreur, j’ai écrit « mutiverse » en pensant en anglais, aux versets de la Bible, à un psaume.

L’UNIVERS

Tu es grand, boursoufflé, ta barbe est plus longue que celle de Dieu.

Tu es long, gros, homme, femme.

Tu es ontologique, axiologique.

Vertu, valeur.

Quelle vertu ?

Quelle valeur ?

Tu es tel quel ou simplement

El.

Il y a un film qui s'intitule
 Comme ça.
 Il y a *un* comme ça qui s'intitule
Film.

**L'histoire est close... La vie collective...
 coïncide complètement avec la vie
 personnelle, qui cesse d'être purement
 privée, dans une société mondiale où rien ne
 change plus.**

Kojève

« Si l'on pose, dit Leibniz, qu'il existe une multiplicité d'états de choses n'enveloppant aucune opposition, on dit qu'ils existent simultanément. » Mais si, mais si, l'opposition existe. C'est mon opposition, la mienne. Ne l'entendez-vous pas ? Vous ne voyez pas les morts, vous n'entendez pas mon opposition. Vous préparez des linceuls pour les morts, pour leur bien : il ne faut pas qu'ils marchent au milieu de nos rues, au milieu des jours et des nuits. Et moi, vous me préparez une enveloppe et vous m'enveloppez pour qu'il n'y ait aucune opposition à votre connerie. On ne prononce pas ce mot en Belgique. À la rigueur, en Belgique, on peut dire « ânerie » lorsqu'on se trouve au bout de l'extrême rigueur de la pensée. Si je ne disais pas « connerie », ma pensée serait plutôt rugueuse.

Il y a trop de choses qui existent simultanément, et je commence à les envelopper ; et je comprends enfin la démarche de Christo qui enveloppe cecicelasousou pour développer une vraie opposition. Vous allez à la poste et vous dites : « Donnez-moi une enveloppe, s'il vous plaît. » « C'est pour démontrer votre opposition, je présume ? » « Présumez ce que vous voulez. J'ai besoin d'une enveloppe, d'une grosse enveloppe. » Je sors dans la rue et j'enveloppe tous les passants qui ne correspondent pas à mes idéaux, à mes goûts esthétiques et poétiques ; pour leur clouer le bec et même le corps. J'enveloppe cet homme-ci, cette femme-là, et les enveloppes que je fabrique continuent à marcher, comme si de rien n'était. C'est pour cela qu'on voit tant d'enveloppes dans nos villes, dans nos campagnes.

Et puis, je m'enveloppe moi-même. Pendant la guerre, on appelait cela « résistance ». À présent on appelle cela « stance » ou « danse ». Je danse sur un vieux pont, mon enveloppe se déchire, je m'en procure d'autres, plus brillantes encore. « La danse des enveloppes » ou « La danse de l'opposition ». Je m'oppose formellement à l'existence de Yahoo.

Un jour, j'arrive chez lui dans une enveloppe. « Tu portes des enveloppes à présent ? me demande-t-il.

- Oui.

- Je parle de ton corps.

- Moi aussi.

- Tu te déguises en lettre.

- Si tu veux.

- À qui veux-tu envoyer cette lettre ?

- À toi.

- Pourquoi ? Tu peux me dire tout ce que tu penses sans te déguiser.

- C'est une lettre recommandée, mon cher Yahoo. Si je te parle, tu ne m'écouteras pas. Tu bailleras, ce que tu as fait une douzaine de fois lors de mes visites.

- Puis-je ouvrir ta lettre ? »

Yahoo décachette la lettre et lit le texte suivant : « Nos rabbis ont enseigné que l'école de Chammaï et celle d'Hillel sont restées deux ans et demi en désaccord ; l'une affirmait qu'il aurait mieux valu pour l'homme de ne pas avoir été créé, l'autre soutenait que c'est un bien pour l'homme de l'avoir été. On compta les opinions : la majorité fut d'avis qu'il aurait mieux valu pour l'homme de ne pas avoir été créé mais que, puisqu'il l'a été, il lui appartient d'examiner sa conduite. D'autres disent : de veiller sur sa conduite. »

« Pourquoi me fais-tu lire ça ?

- Pour te poser la question suivante : 'Veilles-tu toujours sur ta conduite ?'

- Je ne crois pas que je doive veiller sur ma conduite. Elle est bonne, toujours bonne. Aujourd'hui nous mangerons une toute petite entrée, quelques harengs, puis je ferai un bortsch. Il n'y aura rien d'autre. Mais si tu as toujours faim, je te ferai une côtelette.

- Une côtelette à la Kiev, j'imagine ?

- Une côtelette de Bruxelles. J'en achète par douzaines au coin de la rue. »

Je n'ai toujours pas goûté la côtelette de Bruxelles, et le bortsch de Yahoo était aussi immangeable que lui-même. D'habitude, lorsque j'imagine Yahoo sur mon assiette, je vais aux toilettes, cela va sans dire. Et une fois de plus, je me demande pourquoi cette expression existe – en anglais aussi. *Needless to say, needless to say*. Ne le dites pas, ne le dites pas. Allez aux toilettes dans un silence qui est d'autant plus précieux qu'à l'intérieur des toilettes il n'est pas toujours facile de garder le silence. *Needless to say*, cela va sans dire. Tout cela est scatologique, disent les détracteurs de Rabelais ; ils préfèrent les champs de blé. Pas toujours de Van Gogh, j'imagine.

Pendant le déjeuner, j'ai entendu plusieurs piques de Yahoo ; il les lançait calmement sans se départir de l'amertume et l'ironie de son sourire. « Si tu me permets, Yahoo, dis-je, j'aimerais te citer un autre extrait du Talmud.

- Décidément, tu es devenu un talmudiste.

- Je l'ai toujours été. Écoute-moi bien :

N'y eut-il pas aussi, à l'époque du premier Temple, des haines gratuites ? Il est écrit *Ils sont incités à l'épée avec mon peuple. Frappe donc sur ta cuisse. Et selon R. Eléazar, ce passage fait allusion aux personnes qui mangent et boivent de compagnie, tout en se transperçant les uns les autres avec l'épée de leur langue.*

Yahoo est incapable de se retenir : il dit tout ce qui lui passe par la tête. Et sa tête est un passage où ses pensées jouent au foot et la plupart d'entre elles gagnent le championnat du monde, tant elles sont méchantes et piquantes dans le mauvais sens du terme. Dans sa tête, Yahoo rassemble tous les mauvais sens et tous les mauvais termes, et il les sort un par un, deux par deux, trois par trois. Tout cela tombe sur vous au mauvais moment ; quand vous vous souvenez de la maladie de votre sœur, par exemple. Elles vous bombardent, en quelque sorte, et vous devenez Dresde ou Hiroshima auxquels vous ne pensez pas un seul instant. Vous avez d'autres préoccupations et vous oubliez d'autres victimes de la méchanceté humaine car vous vous concentrez trop sur vos propres chagrins. « Pourquoi me bombardes-tu ? » voulais-je dire à Yahoo, comme s'il était Dieu à qui, aux moments critiques, on demande des explications. « Pourquoi ne me donnes-tu pas d'argent pour mon coffret ? Pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi n'y a-t-il plus de viande ni de poisson dans mon frigo ? Pourquoi n'ai-je pas de frigo ? » Et Yahoo de répondre : « Parce que tu n'as pas d'argent. »

Je voulais dire ceci vers la fin de ce mémorable déjeuner : « Cher Yahoo ! Je te respecte, certes, et je comprends que, quand on a de l'argent, on le garde de peur de le perdre. Si on n'en a pas, on n'a peur de rien. Tu connais sans doute ces contes de fées dont les héros, à cause de Trump et son obstination anti-écologique, mangent des mauvaises herbes. Ils sont plus heureux que n'importe quel roi. Même le roi des Belges est moins heureux que ces mendiants, malgré les invitations dont il profite pour assister aux matchs de foot en direct dans les stades de Pétersbourg et de Moscou. Au championnat du monde, quoi ! Mais c'est la première fois que j'ai dû réfléchir à la question que tu m'avais posée tout à l'heure : 'Mon bortch est très étouffé-chrétien. Es-tu chrétien ? Peu importe : il risque de t'étouffer. À ta place, je ne mangerais rien d'autre, même pas un dessert. Mais si tu insistes, je peux te préparer une côtelette de Mons et

une gaufre – pour terminer en beauté. Les gaufres, j’en achète par milliers au coin de la rue.’ Je sais que les côtelettes de Mons et de Liège coûtent les yeux de la tête. Et si on les met dans une poêle pour les cuire, on consomme de l’électricité qui coûte les mêmes yeux de la même tête. Et d’autres yeux aussi – beaucoup d’yeux, beaucoup de têtes. Alors, à la fin de ce rite gourmet, tu perds les yeux et la tête et ta carte de crédit ; et ton crédit. Tu perds tout, quoi ! Et tu perds aussi ce quoi et ce point d’exclamation. Et tu aimes des points d’exclamation. Tu t’exclames sans cesse : ‘Mon compte en banque, ma cave à vin, ma *Neuvième* de Bruckner !’ J’en suis las, là-là-là. Et je chante pour oublier ton par-dessus-la-jambisme, par-dessus le brasisme. »

Ceux qui sont offensés, et qui n’offensent point en retour, qui s’entendent insulter et qui ne répondent point, ceux dont les actes sont guidés par l’amour, qui se réjouissent au milieu des chagrins, c’est à eux que s’applique le passage *Et les amis rayonneront comme le soleil dans sa gloire.*

Je ne l’ai pas offensé en retour ; pas cette fois. Chaque chose à sa place ; que cette place soit dans le domaine du temps ou dans celui de l’espace. Il m’insultait ; je ne répondais point. Je ne répondais ni point par point ni autrement ; point du tout, c’était cela ma réponse. Je n’étais pas guidé par l’amour, je l’avoue humblement. Je n’étais sans doute pas au milieu des chagrins et c’est pour cela que je ne réjouissais pas ; pas du tout. Et il va sans dire que je ne rayonnais pas comme le soleil dans sa gloire. Je ne rayonnais pas dans ma gloire non plus. Pour pouvoir rayonner dans votre gloire, vous devez d’abord devenir glorieux. J’espère que mon corps le deviendra.

Mais il leur est permis de garder rancune au fond de leur cœur. (Je profite pleinement de cette autorisation.) Selon Rabba, celui qui pardonne les offenses qu’il a subies verra le pardon de ses propres fautes. Encore faut-il, pour pardonner, que l’offenseur vienne s’excuser lui-même.

Cet extrait du Talmud est remarquable à plus d’un titre. Tout d’abord, comme je l’ai souligné plus haut, il nous est permis de garder rancune au fond de notre cœur. Je sais ce qui se passe à la périphérie de mon cœur, et souvent j’agis en fonction de cette périphérie et de son contenu. Il en va de même pour mon âme, d’ailleurs, car elle a à peu près la même structure que mon cœur. Après tout, l’âme est au cœur de mon être, de ma substance ; et aussi de ma subsistance, si étrange que cela paraisse. Il est vrai qu’on associe les âmes à l’éther, à tout ce

qui est transparent et omniprésent – à la fameuse quintessence, si vous voulez. (Je n’aime pas tellement cette rhétorique : si vous voulez, si vous permettez. Vous ne voulez rien et par conséquent ce n’est pas la peine de vous demander la permission.) Et puis on constate – je le fais, en tout cas – que l’âme est au cœur de mon corps et aussi de mon cœur ; *in his (her) heart of hearts*, comme disent les Anglais dont j’ai déjà parlé à plusieurs reprises. Dans mon cœur des cœurs, dans mon âme des âmes, dans mon corps des corps ; de tous les corps astraux dont ma femme me nourrit.

Donc, je garde rancune au fond de mon cœur et, en le disant, je fais allusion à Yahoo ; et une fois de plus, ce n’était pas la peine de le dire : c’est beaucoup plus clair que l’eau de roche ou Rochas, si je ne confonds rien. Je l’ignore, je ne m’en souviens pas, et puis le souvenir dédié à Proust – on l’appelle « involontaire », à l’opposé à tout ce qui est volontaire ; aux volontaires de 1792, par exemple – fait son apparition et dit : « Présent », et je constate qu’il est fidèle au poste. Son poste est au fond de mon cœur, mais lorsqu’il surgit des ténèbres quasi-primordiales, je me dis qu’il est aussi fidèle à l’avant-poste. Il me fait des avances, en quelque sorte ; j’accepte ses avances. Nous flirtons pendant tout un temps, et je me dis que je méprise Yahoo au maximum, au lieu de le mépriser au minimum, ce que je fais quand ma rancune demeure au fond de mon cœur.

Je ne sais pas à quel point je le méprise aujourd’hui, et je ne crois pas que ce point ait une importance primordiale dans ma vie courante ou pas courante ; dans ma vie méditative qui ne court ni à droite ni à gauche. (Et puis j’ai mal aux jambes.) Mais je voulais exprimer l’admiration que j’éprouve en lisant l’extrait ci-dessus du Talmud. Étant donné sa présence et son importance, il est aussi ci-dessous, ci-à-droite, ci-à-gauche, ci-au-milieu et ainsi de suite. Et cette fois il s’agit d’une suite royale – la suite du roi David, par exemple.

Mais, pour revenir au deuxième Temple, comment se fait-il qu’il ait été détruit, alors que, nous le savons bien, les gens de cette époque étudiaient la Torah, obéissaient aux commandements et pratiquaient la charité ? C’est parce que la haine gratuite régnait parmi eux. Cela t’enseigne que la haine gratuite équivaut aux crimes d’idolâtrie, d’adultère et de meurtre, mis ensemble.

Il faut constamment revenir au deuxième Temple, au premier Temple, au temple que l’on construit à l’intérieur de tout ce que l’on est, de tout ce que l’on n’est pas. Si le Temple est en toi, il est partout, sinon ce n’est pas la peine de naître. Si l’on n’est pas toujours à l’intérieur du Temple, on est aussi mort que n’importe quel clou, sauf que ma femme dirait peut-être que

même les clous sont bien vivants. Pas seulement le clou d'un spectacle, un clown qui déchaîne l'enthousiasme des foules. Il n'y a que des clowns qui ont du succès auprès des foules, de nos jours, de notre interminable nuit ; que ce soient des pianistes, des violonistes ou des politiciens que l'on connaît très bien et que l'on oubliera demain, j'espère. (J'oublie les journalistes.) Rien ne tombe plus vite dans l'oubli que les politiciens, paraît-il, mais dès qu'un politicien commence à s'enfoncer dans le tunnel de l'oubli (pas de lumière au bout, cette fois), il se met à écrire des livres. Et les gens aiment les ragots – autant que les ragots aiment les gens. Un amour réciproque, ce qui n'arrive pas tous les jours, de nos jours.

Je méprise Yahoo, mais je ne suis pas sûr que je le haïsse. Il ne mérite sans doute pas un sentiment fort de ma part, de n'importe quelle part. Je ne crois même pas que sa femme l'aime par-dessus tout. Et même si elle l'aime par-dessus tout, son amour n'est pas aussi fort que n'importe quelle mort. Elle n'aime presque rien, j'imagine, et ceux ou celles qu'elle aime se situent au ras des pâquerettes : ses parents, ses frères et sœurs sont déjà morts. Les morts, on ne les embrasse pas aussi fort que les vivants. Yahoo s'élève un peu au-dessus de ces pâquerettes-là. Comme individu, comme personnalité, comme porteur de dons, il est même au-dessous des pâquerettes, mais il ne faut pas oublier que sa femme est une championne du maternage. Dors, mon petit / Dors, mon petit. Que tes rêves soient doux / et mous / et soyeux. Mais comme donneur de leçons, il est bien au-dessus des pâquerettes.

Donc, je ne hais pas Yahoo – par paresse, peut-être. Après une journée de travail acharné, j'ai envie de faire l'amour à mon lit ; pas de haine, surtout s'il s'agit d'une haine gratuite. Il y a des haines qui vous apportent quelque chose ; et qui peuvent rapporter gros. Prenons l'exemple d'un homme richissime. (Ce n'est pas la peine de parler des pauvres dans le cadre d'une discussion sur la haine gratuite.) Cet homme pense que tout le monde le respecte et l'admire : l'argent ne tombe pas du ciel et, pour en avoir, il faut grimper jusqu'aux étoiles. Et ce n'est pas facile, même si l'on a à sa disposition une quantité de trous blancs ou de trous qui sont liés aux vers. Pas à ceux qui nous dévorent après notre mort ; à d'autres vers sans doute. Ou aux mêmes vers. Lorsqu'on se met à unifier l'univers ou même un texte, n'importe quoi, on prend son essor et on continue sur sa lancée jusqu'à ce que tout soit unifié une fois pour toutes. Moi, je suis contre cette unification, contre cet *Anschluss*. Restons désunis ! Surtout pas d'unification !

Revenons à l'homme richissime ; il n'est pas un temple, ni le premier ni le second, mais peu importe. J'en ai besoin *for argument's sake*, pour le saké argumentaire. Il (l'homme richissime, voire Yahoo) regarde autour de lui et ne voit que les sourires et les gémissements. Et

puis ses yeux tombent sur un homme dont le visage n'exprime ni admiration ni respect ni rien du tout. L'homme richissime dit à l'autre homme : « Que signifie cette absence ?

- Vous parlez de ce que mon regard exprime quand je vous regarde ?

- Oui.

- Rien.

- En l'occurrence, rien veut dire mépris.

- Rien ne veut rien dire, rien du tout.

- Mais cela devrait dire à quel point vous me respectez, m'admirez et m'idolâtrez. Si vous ne faites rien de tel, je me sens offensé.

- Ah bon ?

- Écoutez, je vous donne mille euros, à condition que votre regard change positivement.

- Ce n'est pas assez.

- Dix mille euros, cent mille euros. »

Le visage du deuxième homme change progressivement ; il progresse vers le progrès tant désiré par le premier homme. Grâce à deux millions d'euros, le premier homme obtient ce qu'il veut ; cela s'appelle « un rien pas gratuit ».

Et la haine ? Je me demande si, après tout, je ne hais pas Yahoo, cet homme qui n'en est pas un ; il n'est même pas un zéro ou « ni zéro ». Il n'est rien du tout. Et il n'est même pas capable de chanter : « Nous ne sommes rien, soyons tout. »

« Que tes rêves soient doux, mous et soyeux. Soit soyeux, soit soyeux le rêve de mon Yahoo. » (Le rêve de sa femme.)

LA MAGIE NOIRE

Selon le Diable et l'un des ses évangiles, la prédestination n'existe pas car nous ne sommes ni élus ni rejetés par Dieu, d'office, « dans son office qui plane au-dessus des eaux ». Notre destin se joue après notre mort, après la brûlure que notre cadavre reçoit sur un bûcher. Évidemment, avant de nous mettre sur ce bûcher final, le Diable nous explique qu'il n'y a pas lieu de nous enorgueillir en nous prenant pour Jeanne d'Arc ou Giordano Bruno. « Tu es un simple mortel. Qui plus est, tu es déjà mort. » Nous brûlons et l'apprenti d'un quelconque sorcier arrache un os calciné de feu notre corps que l'on vient de retirer du feu, le place sur un linge blanc et le porte au cimetière le plus proche. Il met cet os sur le mur du cimetière et observe le comportement de l'os dont la situation est plutôt précaire. S'il tombe sur la terre bénie, l'homme et la femme sont sauvés ; s'il tombe sur le chemin qui longe le cimetière, il et elle iront en enfer. Mais si l'os jouit d'un équilibre parfait, un corbeau noir lui donne un coup d'aile

et le fait pencher du côté de la route. Il y a aussi une colombe blanche qui, d'un vigoureux coup d'aile, peut rétablir l'os dans sa première position, dans sa position de force. Je l'en empêcherai, si l'os appartient à un des Yahoo. Je lancerai une pierre après l'autre jusqu'à ce que la colombe ne prenne ses pattes à son cou. Quant au corbeau noir, il y aura toujours assez de nourriture pour son verdict.

« Tout se connaît dans comparaison », comme disent les Russes. (Une traduction littérale et un tantinet théâtrale.) Comparons la réaction d'un talmudiste à celle d'un chrétien, à celle d'un soufi, à celle d'un bouddhiste. On dit à un chrétien : « Tu es qmzon, tu es emoi v, tu es iuuiw,xlkn ,lkv, tu es krjd,f. » Quatre lettres, six lettres, dix lettres – des injures de large envergure. Le chrétien en question (ou plutôt en réponse) tourne la tête en exposant ses joues que personne ne frappe, d'ailleurs. C'est son cerveau que l'on frappe, mais son cerveau encaisse les coups sans riposter, sans réagir, sans rien du tout ; avec une sorte de satisfaction peut-être. Une sorte, une satisfaction, un espoir lié au Paradis.

On dit la même chose à un bouddhiste : on peut varier les plaisirs, si l'on veut. On dit donc ceci : « Tu es ;: kj njk, tu es çoi çi !à opi iop opi, tu es ;, kjn nklj ik, tu es lk lkj oim. » La réponse nous ramène au premier chrétien – au chrétien qui n'a pas répondu aux injures en premier lieu. Je ne sais pas de quel lieu il s'agit cette fois, mais, heureusement pour ma thèse et mon analyse, cela n'a pas d'importance. (Dommage qu'on ne puisse pas répéter cette expression tout le temps. On vivrait longtemps, d'après les médecins. Par de stress, pas de stress. Pas d'importance.) Elle (la réponse) nous ramène au chrétien parce que le bouddhiste fait la même chose, sauf qu'il ne tourne pas la tête. Il sourit, comme d'habitude. (Il a perdu l'habitude de se renfrogner.) C'est ainsi qu'il réagit aux insultes – au lieu de tuer l'offenseur sur le champ, même s'il ne s'agit pas d'un champ de blé.

Le soufi répète les faits et les gestes de ses prédécesseurs. Ce n'est pas la peine de décrire textuellement, de noter exactement ce que l'on lui lance à la figure. C'est toujours :lk ,lkj nkjln iuj bkujb ij nolkn joliu giyug vfutyfr cytu liu nhkjhb kuh bhuijb ilub ui. Bon, *all right*, nous avons tout compris. Que fait-on ? Que fait-il ? Sérénité, sérénité, sérénité, sérénité, érérité, rérité, nité, ité, té, é. Et il part pour le Paradis. Une tasse de thé avant de partir ; c'est tout.

Et le talmudiste ? Il ne fait rien. Il n'attend même pas la visite de l'offenseur. Mais si celui-ci, celle-là, cello-lo, o-o-o-o vient et s'excuse, il lui pardonne. Son cœur ouvre la bouche et dit : « Je vous, te, lui, elle, bébé, pardonne de tout mon cœur. » Une belle histoire d'amour sans concession. Pas de plaques (joues, tables) tournantes, pas de sérénité – un samovar à la place.

tendre vos mains vers l'endroit où cette chose se trouve. Vous tendez vos mains pleines de bonnes choses et dites à quelqu'un : « Prenez ces bonnes choses. Elles vous appartiennent à présent. »

Et si ce quelqu'un ne prenait pas ces bonnes choses ? Vous dites aux gens et à la cantonade : « Oyez, bonnes et mauvaises gens ! Et les méchants ! Voici de bonnes choses. Servez-vous ! » Mais la gent à laquelle vous vous adressez ne bouge pas. Alors vous leur dites : « M'avez-vous entendu, oui ou non ? M'avez-vous ouï, oui ou non ? » Et on vous répond : « Oui, on vous a ouï, mais vos bonnes choses ne nous disent rien. »

- Mais si, elles vous disent qu'elles sont bonnes.

- Nous oyons, nous oyons. Nous n'entendons rien.

- N'entendez-vous pas : 'Je suis bonne, je suis bonne, je suis bonne ?'

- Non. Nous entendons plutôt : 'Je suis mauvaise, horrible et nauséabonde. Ne m'approchez surtout pas.' »

Je me demande s'il ne suffit pas d'utiliser une passoire pour préparer les âmes à la vie éternelle. L'âme est plus ou moins liquide ; en tout cas, elle est plus liquide que les membres et les organes de notre corps – malgré leur attachement viscéral à l'eau. Vous mettez une âme dans une passoire et elle en sort purifiée au maximum – à présent elle est débarrassée du corps à cent pour cent. L'âme qui quitte le corps à son décès emporte avec elle quelques particules de ce corps où elle a passé toute une vie. (Une autre passoire.) Que voulez-vous ? L'erreur est humaine et aussi âmienne. Par sa nature, l'âme est sentimentale et nostalgique. Le corps meurt car il n'est pas en mesure à s'opposer à la pourriture qui est le lot de tous les corps. L'âme est immortelle, comme disait Nicolas Premier, le tsar de toutes les Russies et de tous les Russes et de toutes les Russes. Elle quitte le corps à contre corps et vole lourdement, écrasée sous le poids des souvenirs qui la lient toujours au corps bien-aimé.

Et puis un bienfaiteur surgit des ténèbres, prend une passoire et y met notre âme, en espérant qu'elle sera pure et nette à la sortie de cette passoire qui nous rappelle les rites maçonniques que Mozart a immortalisés dans *Die Zauberflöte*. Le couple soumis à l'initiation se met à marcher, franchit un obstacle et le chœur chante : « Ta ri, ra ri ra ri ra ra. Ta -----ri, ra ri ra re ro ra. »

Mais avant que l'âme ne quitte son corps, avant que leur duo ne se disloque, un groupe de chrétiens fervents (j'ai tapé verveine) arrive et pose la question : « Le mourant est-il un saint ou non ?

- Cette question, on nous la pose depuis la nuit des temps. Et cette fois, nous pouvons répondre : 'Oui.' Les saints ne naissent que tous les cent ans. Dans les contrées orthodoxes, en

tout cas. Chez vous, tous les papes et toutes les soupapes sont saints d'office. Telle est leur office.

- Attendez, ne le disloquez pas outre mesure avec vos rites. Dites-nous combien de temps il peut tenir encore.

- Deux, trois heures.

- Tous ses membres sont en ordre ?

- Rongés par les maladies.

- Tant mieux. Plus ça ronge, plus ça sanctifie. Sentez-vous son odeur ?

- C'est un parfum que l'on ne trouve pas dans les boutiques de la capitale.

- Vous le mettez loin des toilettes. Y-a-t-il assez de pots de chambres ?

- Oui.

- Avant qu'il ne passe l'arme à gauche, vous nous appelez.

- Les saints passent l'arme à droite, vu la droiture de leur caractère.

- À droite, à gauche. Nous mettons nos gens partout, en arrière aussi. »

Il y a de la ferveur partout : à droite, à gauche, en avant, en arrière et même sous la voûte où un policier guette la sortie de l'âme sainte. Elle sort enfin et la lumière éblouissante éblouit tout le monde, même ceux qui ne croient ni à Jésus ni au Christ ni à Bouddha ni à la mère Teresa. Il y a six preuves de l'existence de la mère Teresa, mais il y a toujours des individus qui osent dire qu'elle n'a jamais existé ni comme premier mobile ni comme l'être le plus parfait qui soit. Ils disent : « C'est l'être le plus parfait qui *ne* soit. » Mais laissons Marie Thérèse en paix, d'autant que, pour une fois et peut-être pour la dernière fois, il s'agit d'un homme qui est sur le point de passer son arme gauche à droite.

Voilà, c'est fait. Son âme, alourdie par quelques particules du corps, quitte celui-ci et vole vers la voûte où un représentant de la police l'attend, les bras croisés. Il décroise ses bras, attrape l'âme et crie depuis la voûte ou les toits : « Ce n'est pas pour rien que dans ma jeunesse j'étais gardien de but. » Les autres fervents ne chôment pas non plus. Ils se mettent à disloquer le corps, comme s'il s'agissait d'un poulet, d'une poule faisane ou d'une grouse. « Que faites-vous ? » crie un moine. Il ne comprend pas que tout le monde ait besoin des reliques. Très peu de gens ont assez de moyens pour aller à saint Jacques de Compostelle, même s'ils sont prêts à effectuer le voyage à pied. « Mais nous aurons faim en route », se disent-ils et tout le monde les entend. Après cette entente, une entente cordiale se met en place, et les gens disent qu'il faut disloquer le saint selon les règles du métier : pas trop gros, pas trop menu. Les morceaux que l'on détache ou plutôt arrache du corps ne doivent être ni trop petits ni trop gros. S'ils sont trop

gros, il n'y en aura pas assez pour tous les paralytiques. Et s'ils sont trop petits, ils ne seront pas efficaces, et les paralytiques repartiront sur leurs civières.

Les scènes auxquelles nous assistons parfois dans le voisinage des os sont déchirantes à tel point que nous nous mettons à déchirer notre propre corps pour offrir ne serait-ce que quelque chose aux malheureux, aux souffrants, aux non-méchants. « C'est quoi ça ? demandent-ils.

- C'est un os.

- Je vois. Mais j'aimerais savoir de quel os il s'agit.

- C'est un de mes os.

- Je n'ai que faire de vos os. Vous n'êtes pas mort et de toute façon, vos os ne seront jamais saints. Le pape ne les acceptera pas.

- Il vous aidera peut-être. Je souhaite votre guérison de tout mon cœur.

- Je n'ai que faire de votre cœur. Il n'est pas saint non plus. La sainte Vierge ne le regardera même pas. »

Et cela continue de plus belle – la scène à laquelle nous assistons, que nous avons vu à notre arrivée. D'abord, nous avons vu le début de la scène. Un paralytique se fait porter vers la relique – un énorme os planté dans un roc – et ses lèvres se posent sur le roc : l'os est un peu plus loin. « Plus près, plus près », crie le paralytique. On fait encore un pas. « Plus près, plus près, à quoi bon embrasser la pierre ?

- La pierre est truffée de miracles et de remèdes de toutes sortes.

- Quels remèdes ? homéopathiques ? Sinon je n'avale rien. Rien que les herbes.

- Mais les herbes n'ont pas le même pouvoir, la même capacité de guérir. Pas ici, en tout cas. Autant rester à la maison et dire à ses domestiques : 'Apportez-moi toutes les herbes du jardin.'

- Voilà, je sens son corps. Et je l'embrasse.

- N'oubliez pas de prier.

- Béni soit-il, béni soit-il.

- N'oubliez pas : 'Bénie soit-elle.'

- Bénie soit-elle, bénie soit-elle.

- Comment vous sentez-vous ? Arrivez-vous à marcher ?

- Non, non, non. Nom de Dieu ! Tant de kilomètres pour rien. Tant de lieux (et de dieux) pour rien. Tant de prières pour rien. Maudit soit-il, maudite soit-elle. Pourquoi ? pourquoi ? Les autres battent des records olympiques et moi, je dois me faire porter aux toilettes. Tout ça est scatologique et inadmissible. Allez au diable, vous tous ! *Shoo, shoo, shoo, shoo, shoo* !

- Savez-vous planter les choux, / A la mode, à la mode, dit un saint à venir. (Il est déjà venu, mais il n'est pas encore mort. Et il n'est pas encore saint.)

- Non, je ne sais pas planter les choux, ni à votre mode ni autrement. Laissez-moi tranquille.

- Attendez, attendez. Attendez ma mort avec patience et vous aurez mes os, je vous le promets. Je connais le pape intimement : nous avons fait nos études dans la même école. Un jour, nous entendons une voix céleste et cette voix dit : '*All hail*, Michel, *all hail*, Michel, tu seras un pape.' 'Et moi ? Dites-moi quelque chose, à moi aussi.' '*All hail*, Thomas, *all hail*, Thomas. Tu seras un saint.' C'est moi, Thomas.

- Sur quel os pourrais-je compter ? où affiches-tu les tarifs ? »

Si un saint à venir a un cancer des os, les tarifs augmentent car les souffrances comptent dans le domaine de la guérison. Les os qui ont souffert compatissent plus aux souffrances des autres, même si la maladie à laquelle ils s'attaquent concerne plutôt les tissus. C'est pour cela que les malades font de leur mieux pour s'approprier des reliques qui ne les guérissent pas toujours ; en tout cas, pas sur le champ. Souvent, on les voit arracher les os des rocs et les mettre dans des sacs en plastique : ils utilisent tout ce qui leur tombe sous la main et tout ce qui tombe sous les rocs. Un sac en plastique tombe du ciel, ils voient ce sac sous leur main gauche ; et même s'ils ne sont pas gauchers, ils prennent ce sac et, avec leur main droite, ils y fourrent une relique, que ce soit un os, un doigt, un œil, une oreille, une narine. « Cette narine me guérira de l'asthme », chuchote un homme d'âge proustien, entre deux quintes de toux. « Prenez plutôt son poumon, dit quelqu'un.

- Où pourrais-je trouver son poumon ?

- À Ferrare.

- Où pourrais-je trouver son foie ?

- Souffririez-vous de la cirrhose ?

- Oui, je souffre de la cirrhose et aussi de la psychose. Où pourrais-je trouver ses nerfs solides ? ou ses nerfs abîmés ? Il paraît qu'ils sont plus compatissants. »

Une hystérique arrive en rampant pour sucer une colonne vertébrale ; et une colonne de fourmis par la même occasion.

On parle des Bernadette. Il y a une Bernadette dont on parle de moins en moins à cause du temps qui continue à s'étendre de tout son long entre cette apparition-là de la Vierge et notre temps où la Vierge n'apparaît presque plus. On se demande pourquoi et on répond tout de suite, ou après une légère hésitation, que l'Église se méfie et met en doute toutes les déclarations qui se réfèrent sans vergogne à la présence de la Vierge Marie qui « a assez de force et de temps

pour porter secours en personne », comme dit un des miraculés. Un évêque lui dit qu'il confond la foi véritable et la croyance au surnaturel. « Ma croyance est tout à fait naturelle, rétorque le miraculé ou le surnaturé.

- D'accord, elle est peut-être naturelle, étant donné qu'elle provient de votre nature qui, entre parenthèse, est dénaturée par l'alcool et l'hystérie congénitale.

- Mais non. Je crois en Jésus, en la Résurrection et en l'Immaculée Conception. Non, je n'ai pas besoin de croire – je sais.

- Qu'en savez-vous ?

- Je sais que la Vierge Marie était vierge. Elle l'est toujours, d'ailleurs.

- Comment le savez-vous ? Avez-vous tenu la chandelle ? (Que Dieu me pardonne ce blasphème instructif.)

- Non, mais j'ai vu, j'ai assisté à tout cela.

- À quoi ?

- À l'absence d'hommes.

- Et son mari, Joseph ?

- Il était quasi absent. Moi, j'étais présent, mais je ne faisais que regarder. »

L'Église en a assez, ce qui est bien compréhensible : les dialogues de ce genre épuisent les cellules du cerveau et même du corps, si bien qu'à la longue elles tombent d'épuisement. On voit une multitude de prêtres et d'évêques allongés par terre – devant les autels, derrière les autels et même devant un tableau qui représente la Vierge « en compagnie de son fils », comme dit le guide. Et il ajoute, son index se balançant devant son visage : « La vierge Marie est l'objet de visions fantasmagoriques. »

Je suis allongé, moi aussi, mais à la différence des ecclésiastiques – je ne mérite pas cet honneur – mon corps ne se trouve pas par terre. Tout bêtement, une fois de plus, il s'est réfugié dans mon lit, sous une couverture qui le tient au chaud, au lieu de permettre à la température extérieure de le tenir au froid. Et ce n'est pas un blasphème qui me cloue plus ou moins dans mes draps ; il s'agit de mes jambes dont la douleur me fait constater qu'elles ne pourront s'agiter (comme autrefois, comme autrefois) pendant au moins une semaine. En effet, pendant cette semaine-là, je ne marche plus : je clopin-clopine et mon honnêteté foncière ne me permet pas d'appeler ce clopinage une marche. Pour descendre mon escalier, je me vois dans l'obligation de mettre les deux pieds sur la même marche, avant de m'aventurer plus en avant. En avant, marche ! En arrière, marche ! C'est ainsi que je me parle pour m'encourager et pour ne pas tomber de tout mon long parce que mon long (malgré sa taille plutôt modeste) est suffisamment long pour me casser un doigt et le nez. Il est vrai que je pourrais jouer du piano sans mon nez,

inspiré en partie par le personnage de Gogol. Mais aucun personnage ne me prêterait son concours lors d'une exécution de la *Sonate* de Liszt en si mineur. Sans doigts ni moi, comme disent les pianistes en regardant leurs doigts cassés.

Bizarrement ma femme me conseille d'aller à Lourdes, au lieu de faire son tour de passe-passe au-dessus de mes jambes. Hier, elle m'a fait un massage magnétique au bout duquel j'avais l'impression que tous les objets métalliques se précipitaient vers moi sans crier gare. Mais je continue à traîner les pieds et le reste de mon corps qui, bien à contrecœur, est presque obligé de suivre mes jambes dans leur volonté d'impuissance. Par contre, ma femme n'est pas impuissante du tout, et je continue donc à priser (intérieurement et publiquement) son don inestimable.

Il y a deux ou trois mois, j'ai failli perdre mon moi, une fois de plus – au moins sur le plan physique, extérieur et social. Je me réveille vers cinq heures du matin et je constate que la partie gauche de mon visage est outrageusement gonflée. À de tels moments, on a souvent recours aux jeux de mots les plus stupides ; pour regagner la paix de l'esprit et même du corps, comme si la paix du corps garantissait l'absence de tout gonflement, de toute tumeur furonculaire.

« Tu es vraiment gonflé », lui dis-je. Je le dis à mon gonflement, s'entend ; qui n'est pas le mien, j'espère. « Tu me gonfles avec tes histoires. Je me moque du qu'en-dira-t-on, tu le sais bien. Mais je veux m'épargner les sensations négatives qui, la plupart du temps, naissent au milieu d'une réunion quelconque – d'un bal, par exemple. Au beau milieu de ce bal, le qu'en-dira-t-on me dira : 'Votre visage a gonflé avec l'âge.' Je sais que Jung se moquait de ceux qui continuent à bâtir les châteaux de sable sur toutes les plages, même à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il faut jouer le jeu et le jeu nous oblige à vieillir et parfois à grossir à cause du métabolisme défaillant. Ou à maigrir à cause d'un cancer quelconque qui se prend pour un messenger de la mort, pour son confident le plus glorieux et implacable. Bref, je ne veux pas que l'on se moque de moi pendant les soirées de l'Ambassade de France, entre autres. Je te demande, donc, de disparaître tout de suite. »

Ma femme ne serait pas contre l'idée d'une parlote avec un bobo, d'autant qu'elle parle aux fleurs qu'elle remercie chaleureusement de lui offrir leur parfum. Elle parle aux parfums, aux sels de bain – pour la même raison et à grands renfort du même vocabulaire. Cette fois, pourtant, elle ne m'a rien proposé dans le domaine des parlottes et des pourparlers : les bobos de cet acabit ne sont pas accommodants. N'oublions pas, pourtant, que nous sommes toujours dans la sphère de ce gonflement, presque dans son for intérieur. Pourtant, pourtant, pourtant, pourtant. On dit quelque chose et l'on peut même affirmer cette chose, avec un index levé à

l'appui. Et puis un pourtant surgit de nulle part et l'on constate qu'on se trompe sur toute la ligne. On pense que la dernière prise de sang est parfaite et qu'on ne souffre pas d'un cancer de la prostate. Mais il y a d'autres cancers, même s'il n'y a pas d'autres prostates. Lorsque ma mère demandait à un médecin : « Docteur, aurais-je un cancer ? » le docteur en question ou plutôt questionné de la sorte répondait : « Madame, les cancers ne sont pas l'unique cause des décès auxquels nous assistons tous les jours et même toutes les nuits. Je suis sûr que vous rêvez de la mort et des cercueils assez souvent. Aurais-je tort ? »

Je téléphone donc à ma femme et je lui parle de ce gonflement dont je parle ici pour la troisième fois. Pour une fois, je ne parle ni des défaillances cardiaques de Yahoo ni de Yahoo tout court. Il ne faut surtout pas qu'il soit trop long, comme dit ma femme, lorsque je lui parle de la petitesse de Yahoo. En toute logique linguistique, elle devrait dire « trop gros », qu'il ne soit trop gros, mais il est *déjà* gros, et c'est pour cela qu'elle ne le dit pas. (Ce n'est pas la peine de s'étendre sur un fait accompli.) D'ailleurs, je ne m'opposerais pas à son grossissement à vue d'œil : qu'il devienne obèse et qu'il crève enfin, cet anti-artiste. N'oublions pas que l'obésité est une messagère par excellence de la mort, dont le zèle proverbial (les journalistes en ont déjà fait un proverbe) excède même celui des cancers et tutti quanti.

Je téléphone donc à ma femme et je le fais plusieurs fois de suite : le texte que je suis en train d'écrire en témoigne avec éloquence. Une fois, deux fois, trois fois. N'oublions pas – même si nous n'en savons rien, ne l'oublions pas quand-même – qu'il est cinq heures du matin, mais ma femme ainsi que son mari (moi, en l'occurrence) se réveillent très tôt, à cette heure-ci, à cette heure-là – vers cinq heures du matin, en d'autres termes. Pour une fois, pour deux fois, pour trois fois elle ne décroche pas son portable ou elle ne pousse pas sur le bouton approprié. Et puis, tout d'un coup, elle pousse sur tous les boutons et j'entends sa voix qui me dit : « Bonjour. » Le jour n'est pas bon, aurais-je pu lui dire, mais le temps presse et la pression du gonflement augmente à chaque instant. À propos, saint Augustin aurait pu mesurer et comprendre le temps, sa nature foncière, grâce à mon gonflement – au lieu de se plaindre sans cesse auprès de Dieu Tout-Puissant.

Le temps presse, l'espace aussi, et je dis à ma femme : « Comme tu le sais, je suis gonflé.

- Oui, répond-elle. Je sais.

- C'est d'un autre gonflement dont j'aimerais t'entretenir.

- Y aurait-il un autre gonflement ?

- Penses-tu qu'il y a un seul gonflement de par le monde ? celui qui se rapporte et se réfère à mon orgueil ? Et l'orgueil de Dante ? Qu'en penses-tu ? »

Toutes ces parlottes nous aident à échapper à l'ennui le plus profond, mais ce matin-là je ne m'ennuyais pas du tout ; pas comme Eugène Onéguine, en tout cas. (Pouchkine définit son cas par *the English word* « *spleen* » qu'il se donne la peine de traduire en russe pour qu'on ne le taxe pas de russophobie.) On ne s'ennuie pas quand on a mal quelque part : on s'occupe de ce bobo ou de ce mal car il s'agit très souvent de psychologie et le mal dont on souffre se rapporte à l'âme plutôt qu'au corps. Par ailleurs, une âme souffrante et souffreteuse donne lieu à des malaises liés au corps, à ses ligaments, nerfs et cellules, comme si elles étaient spirituelles, toutes ces cellules que l'on porte en soi et sur sa peau. Tout est spirituel, comme disent les individus centrés sur l'esprit humain ou cosmique qui vivent ensemble, paraît-il ; ou d'après ma femme. Tout vit ensemble, de sorte que l'univers s'adonne à une immense partouze où tout se mêle et s'entremêle ; et la définition de New York « ce bortch » n'est rien à côté de la partouze universelle, de la débauche à laquelle on participe à bon escient, à mauvais escient, à pas d'escient du tout.

Je téléphone donc à ma femme ; c'est la troisième ou la quatrième fois que je lui téléphone en pure perte, et cette perte est d'autant plus pure que rien ne la salit : aucune voix, aucune intonation, aucune maladresse linguistique ou éthique. Et puis ma femme me répond et dit qu'elle me fera une séance, séance tenante. Par téléphone, par télépathie ; ou par empathie, si l'on veut. « Viens, viens, viens » lui réponds-je. Et j'explique pourquoi, pour une fois, je me méfie de la télépathie, du synchronisme jungien et terrien. « Pour une fois, lui dis-je, ton art risque de ne pas franchir l'espace rempli d'air et de toutes les chimères que les cerveaux humains fabriquent sans discontinuer, en polluant l'air du temps et l'air de l'espace. » Elle ne m'écoute même pas ; elle me dit que cela marchera à coup sûr et l'affirme d'autant plus facilement et presque gaiement qu'une de ses expressions favorites est « ça marche ». D'accord, ça marche. Mais où, comment ? clopin-clopant ?

Il ne faut pas oublier que cette fois je parle de mon gonflement et pas de mes jambes qui clopent, clapent et cliquent à n'en plus finir. Rien d'étonnant que je les appelle « mes flageolets ». On parle de ce dont on souffre, comme disent les Russes et pour une fois le silence n'est pas d'or. Montaigne nous conseille même de crier de douleur, si la douleur est suffisamment forte ; ou même si elle est insuffisamment forte – médium, comme on dit. Je n'ai pas envie de crier, donc je parle ou j'écris, ce qui revient à peu près au même : je m'exprime et pour le moment mon expression – même celle de mon visage – est ma douleur toute crachée. Et le gonflement ne m'inquiète et ne m'inspire plus car il est *gone*, parti, fini ; presque sur le champ.

Je m'explique ou m'exprime. Je parle à ma femme en faisant de mon mieux pour la faire venir chez moi ou nous afin de faire une séance *live*, comme disent les Anglais ; ou en chair et en os, pour exprimer le même phénomène en français. Ma femme est en chair et en os ; moi aussi, je suis en chair et en os. C'est ma chair qui souffre ; et mes os aussi, en toute probabilité. Tout se tient dans le cosmos et rien ne souffre tout seul, toute seule, dans sa niche ou son terrier. Nous sommes liés par la théorie des lacets dont je suis las depuis des années : je ne suis lié ni à la mécanique quantique ni à personne. Je n'observe rien, je n'influence rien. Faites vos tests où vous voulez et quand vous voulez, à condition que tout cela soit en dehors des *non-local connections*.

Ma femme ne vient pas et par conséquent je ne tire aucun avantage ni de sa chair ni de ses os ; pour une fois, peut-être. Et ma chair est indiscutablement faible. Je ne sais pas si mon esprit est fort, prompt ou surhumain ; ma chair ne le suit pas, comme disent les Anglais et tout le monde. Puis je constate – sans effroi, pour une fois – que le gonflement ne va pas plus loin. Il est toujours allé plus loin. Cette fois-ci, aujourd'hui, cet après-midi, je constate avec regret que je m'exprime mal et que ce que je dis par à coups, à coup peu sûr, ne rend justice ni à ma femme ni à mon gonflement. *Both the flesh and the spirit seem to be weak*. Le gonflement donnait beaucoup de forces à mon esprit – je téléphonais tout le temps – et à ma chair, étant donné que je courais en tous sens, comme si en courant ou en sautant et en secouant ma tête, je pouvais faire tomber le gonflement et l'écraser une fois pour toute sous mes pieds.

Mais le gonflement ne gonflait plus ; il se dégonflait, pour ainsi dire, même si l'on ne dit rien. Dans le passé, j'ai vécu cette expérience trois fois, et à chaque fois je devais avaler un antibiotique pour écraser cette saloperie dans l'œuf – sous mes pieds ou autrement. Mais l'œuf continuait à grandir – à vue d'œil, d'autant que continuellement je me regardais dans un miroir pour suivre son progrès pas à pas. Le progrès était spectaculaire et j'avais même failli le comparer au progrès technologique, sauf que le progrès du gonflement et la vitesse avec laquelle il se répandait sur mon visage dépassait largement les rickshaws de la science. À un moment donné, j'avais constaté que la moitié de mon visage était un territoire occupé ; même les dents n'étaient plus visibles. Rien n'était plus visible, à part ma moue qui ressemblait étrangement aux célèbres photos d'Albert Einstein ; sauf que je n'arrivais plus à tirer la langue.

L'impossibilité de tirer la langue en présence de crétins a duré environ une semaine. Pis encore, pendant cette période, je n'arrivais pas à dire mes quatre vérités à qui que ce soit. Même pas *une* vérité ne sortait de ma bouche gonflée ; les mensonges non plus, et cela était rassurant à plus d'un titre. Certes, je ne suis pas fêré de mensonges et, étant donné que je ne m'entraîne jamais dans ce domaine de l'existence consciente, je ne mens jamais par peur de me fourvoyer

et de m'enliser dans mes propres mensonges. Je crois qu'aucune image n'est plus désagréable qu'un fatras de mensonges au milieu desquels, tel un monument, s'élève leur auteur. Et s'il se vautre dans ce fatras, nous ne voyons que ses pieds qui gigotent en dansant une gigue de Bach.

Il m'a fallu une semaine pour me débarrasser de tous les tracas et fracas (je tombais assez souvent) de cette tumeur bénigne qui m'a causé tant de soucis. La seule réponse que j'étais capable de donner – et les questions affluaient par centaines – était un geste de négation, et un index pointé vers la tumeur qui voulait dire : « Pas de souci. » Et puis je pointais mon index vers la tumeur sans me soucier d'aucun geste préalable pour dire à tout le monde : « Souci, souci, souci, souci. » Je montrais mon gonflement partout, à tout le monde, pour que les gens se rendent compte que la planète se réchauffe à pas de géants – encore plus vite que mon gonflement, selon les mouvements de ma tête. Un jour (le cinquième jour de mon supplice), j'ai même réussi à convaincre une petite assemblée que Donald Trump était encore pire que ma douleur et que ma femme ne pourrait pas nous en débarrasser, malgré son omnipotence cosmique, comme si Trump se trouvait hors du cosmos, hors de l'humanité, hors de toutes animaleries, de toutes les insecteries.

Cette fois (le jour de l'intervention télépathique), je me suis senti hors de danger au bout de trois heures. Pour une fois, je suis sorti de l'auberge pour me promener dans des airs qui n'avaient pas encore subi les retombées de la politique trumpienne. À ce moment-là, je ne savais pas encore que mes jambes allaient prendre le relais. Chaque corps est un terrain propice aux courses de relais. Une douleur vous parcourt d'un bout à l'autre. Dès que la fatigue la gagne, une autre douleur prend le relais en parcourant un autre espace, un autre temps, une autre série de cris et de gémissements. Au bout de quelques heures, jours ou mois, la course se termine et tout le monde s'accorde pour dire qu'une fois de plus, la victoire de la mort est incontestable.

Ma femme vient à bout des gonflements – et des tumeurs, au moins je l'espère – au bout de trois heures, de sorte que vous dites à votre assistante ou à votre médecin : « Je n'ai plus de cancer. Vos examens, vos prises de sang et de position, vous pouvez les jeter à la poubelle. Si votre poubelle n'est pas assez grande pour toutes ces idioties, je vous en offrirai une autre. J'ai une grande poubelle pour tous les médecins et pour tous les médicaments. » Mais les jambes constituent une autre paire de manches et parfois je fouille dans ma poubelle pour y trouver un médicament ou un médecin, Monsieur le Docteur. Ma femme continue à me faire des séances et quelqu'un ou quelque chose en profite sans doute : un arbre ou un mur, par exemple ; ou Pierre ou Paul. Mais je traîne toujours mes pieds et mes jambes, et je me concentre à chaque pas, comme si j'étais bouddhiste. Les bouddhistes se concentrent sur chaque instant, et si cet

instant les surprend dans les toilettes, ils se concentrent sur chaque gouttelette de leur urine. Pour ne pas uriner à côté de la plaque, je suppose.

C'est ainsi que j'ai passé mon temps à Ascona où je prenais part à un colloque dont le nom retentit dans le monde entier ; même au Japon qui se trouve à l'autre bout du monde, puisque tous ceux à qui je parle de mes concerts disent : « Mais c'est à l'autre bout du monde », comme si l'on ne pouvait pas jouer du piano à un autre bout, à n'importe quel autre bout : à bout de nerfs, à bout de souffle. Il y a deux maisons à l'endroit où le colloque se déroule et moi, je roulais ma bosse entre ces deux endroits en comptant le nombre de marches qui me restaient à escalader ou, pis encore, à descendre ; ou à dégringoler, c'est selon. Dans la première – c'est là que je logeais – il y a la chambre de Jung dont la participation au colloque constitue non seulement une légende des siècles mais aussi une contribution au patrimoine mondial. Il y allait de 1933 à 1951, si mes souvenirs et mes livres sont bons. Mircea Eliade y logeait et y parlait aussi, mais je n'ai visité ni sa chambre ni l'entrelacs des sentiers où ses promenades se déroulaient tous les jours ; ou pas du tout. Durant mon séjour à Ascona, je n'ai vu que des pierres qui montaient et descendaient d'un air menaçant. Sur une de ces pierres, une femme est tombée après avoir dégringolé un escalier. Je ne sais pas si elle vit toujours : aux colloques, on ne parle que de Nietzsche ou d'architecture ; et Nietzsche ne tombait pas au cours de sa vie. Il défendait les chevaux qu'on battait en sa présence ; puis, paisiblement, il s'enfonçait dans la folie, ce que j'aurais peut-être fait à Ascona, s'il y avait des chevaux et des knouts pour les battre. J'aurais fait la même chose si quelqu'un s'était avisé de battre mon chat, mais mon chat était en Belgique, à douze heures de route en voiture. Je ne suis donc pas devenu fou à Ascona.

Je montais et descendais les pierres, tant bien que mal, tant mal, tant mal, tant mal, tant mal. Les alpinistes vous disent toujours qu'il est plus difficile de descendre que de monter. À présent je peux en parler dans les mêmes termes, moi aussi. On me demandera : « Avez-vous escaladé Everest ?

- Non, répondrai-je. J'ai escaladé Ascona.

- Comment ça ?

- Comme ça. (Et je leur montrerai comment je l'ai fait.)

- Et vous n'avez pas exécuté de chute spectaculaire. Vous auriez pu ajouter cette chute à votre conférence sur l'espace. L'espace et le corps. Un beau supplément à l'analyse de l'espace musical dans les fugues de Bach ou dans les messes d'Obrecht.

- Je m'agrippais à tout ce que je voyais. Mais je ne voyais pas grand-chose, surtout le soir, après dîner. Je m'agrippais parfois à l'air, au *thick air*.

- Pas aux étoiles ? Encore un élément de l'espace.

- Ni aux étoiles, ni aux gouttes d'eau – pour ne pas tomber plus tôt.
- Oui, nous vous comprenons. Nous tombons de toute façon. L'air de la vie consiste en ceci : il ne faut pas tomber trop tôt.
- Je crois que Nietzsche est tombé trop tôt.
- Tandis que le cheval qu'il a fait de son mieux pour protéger est tombé au bon moment. Dans les rues de Turin. »

Je me rappelle que l'un des prix Nobel de littérature (ma mémoire refuse de retenir son nom) a dit que la réalité l'intéressait par-dessus tout – même par-dessus son propre moi qui n'est pas si propre que cela, s'il s'intéresse trop à la réalité ; outre mesure, dirons-nous. Où est la mesure nous demandera-t-on ? Je crois que j'ai trouvé la mesure dont je parle et dont je reparlerai dès qu'une occasion propice et fertile se présentera. Cette occasion se trouve déjà au rez-de-chaussée de ma maison et, comme je l'ai dit plus haut et même à droite et à gauche, mes jambes m'empêchent de me déplacer à la fois à Ascona et à l'intérieur de ma maison où il n'y a ni ascenseur ni même une rampe qui pourrait retenir mon corps dont l'amour pour notre terre nourricière est sans ambivalence. Par la même occasion, j'aimerais signaler un phénomène assez particulier, une indifférence hors pair : mon corps n'a pas l'air d'aimer ses propres membres, de sorte que leur dépannage/rétablissement ne le préoccupe pas outre mesure. Qu'ils se cassent à la fin d'une chute ou non, cela lui est égal. Moi, je ne partage ni son avis ni son indifférence ; ni son amour pour la terre, notre mère nourricière. Disons que je l'aime autrement.

D'ailleurs, je me demande si j'aurais eu envie de décrire mon séjour à Ascona aujourd'hui, à ce moment précis, si mes jambes ne m'avaient pas impérieusement rappelé les péripéties auxquelles ils avaient soumis mon corps avant l'ouverture du colloque et même après mon intervention qui a eu lieu le jour de mon anniversaire, le 8 septembre 2018. Ma mémoire faiblit et la faiblesse de mes jambes est aussi due, paraît-il, à la vieillesse qui me gagne de plus en plus et sur tous les fronts, avec une promptitude que je ne lui connaissais pas. Je connais ma vieillesse surtout par ouï-dire, c'est-à-dire qu'on me dit : « Dis-donc, tu as vieilli, tu as beaucoup de cheveux blancs. Ils sont presque tous blancs. Je ne sais même pas si tu avais des cheveux bruns ou blonds. Tu étais comment à la fleur de l'âge ? » J'imagine que le prix Nobel dont je parlais tout à l'heure aime ce genre de réalité également : l'égalité et la fraternité règnent dans le royaume de la vieillesse.

LA TACHE, LE CAQUET ET LES PIRATES

Tantôt on ne voit qu'un monde, un mélange que l'on ne voit même pas comme un mélange ; autant dire que l'on ne voit rien du tout à part une tache que l'on mâche, que l'on

mâche au sens figuré : plusieurs intuitions, plusieurs instincts, plusieurs visions et révélations la mâchent, la crachent, la remâchent jusqu'à ce qu'elle disparaisse quelque part, comme si de rien n'était, comme si elle n'avait jamais été nulle part. Et puis on se dit (on peut même noter cette observation dans un carnet) que ce monde correspond à l'idée platonicienne du monde où il n'y a que le monde, en bloc, en une seule image, en une seule sensation du bien- ou du mal-être. Mais si l'on se donne la peine de détailler cette tache, d'entrer dans ses détails, on voit un brin d'herbe, un arbuste, un homme qui a envie de s'appuyer sur cet arbuste mais ne le fait pas de peur de tomber de tout son long. Et ce tout son long (s'il réussit à se matérialiser) s'étendra sur une bûche, ce qui risque de se traduire par une commotion cérébrale ; une traduction littérale, entre parenthèses. On voit aussi un revolver qui s'aventure dans le champ de vision d'un observateur, à condition que celui-ci suive le procédé du protagoniste du *Blow-Up* immortalisé par Antonioni. Mais si l'on suit ce procédé jusqu'au bout, on verra des revolvers partout, sans pour autant devenir paranoïaque.

Moi, à Ascona (à Moscva Ascona), je ne voyais que des pierres, et à un moment donné je me suis même dit que j'aurais préféré un revolver ou le même nombre de revolvers, ce qui revient à dire : « Que l'on me tue une fois pour toutes ! » J'en avais assez de mes douleurs, de ces descentes et montées aux enfers qui n'avaient rien à voir (rien du tout) avec l'enfer qu'Orphée visite dans l'opérette d'Offenbach. Grâce à cette douleur interminable que je peux mettre au pluriel (car elle est plurielle, au pluriel, même lorsqu'elle est au singulier ; cette douleur singulière), je me souviens de ces pierres asconiennes, moscoviennes ; comme si c'était hier. En tout cas, je ne l'avais jamais éprouvée (cette douleur) auparavant, moi, je, Valery Alef ou Valery Lev, ce qui donne en traduction littérale : « Valery le Lion. »

On me rabat le caquet tout le temps, comme si les habitants de la terre n'avaient rien d'autre à faire. Alors, je leur dis ceci : « Mon caquet est si bas que je ne le vois plus. Si vous le voyez, ce qui me paraît évident, étant donné que vous continuez à le rabattre, dites-moi, s'il vous plaît, où il se trouve. Comme ça, je pourrai le revoir encore une fois. Pensez-vous qu'il suffise de le sentir ? »

MON CAQUET

MON CAQUET

MON CAQUET

Mon caquet

Mon caquet

mon caquet

mon ca

mon ca

ca

a

Yuval Noiah Harari nous met en garde en disant ceci et même cela (pour le moment, il n'y a que ceci) : « On dispose des technologies pour pirater les êtres humains. » C'est une catastrophe, comme on dit un peu partout, et même ceux qui ne connaissent pas ce mot l'apprennent pour le prononcer au sujet de ce piratage. On vous suit dans votre salle de bains, on vous pirate une fois de plus ; et même vos toilettes, on ne les laisse pas tranquille. Orwell et 1984⁵⁶ ressurgissent et leur speak et non-speak nous parlent du piratage et du pilotage, de sorte que nous voyons des avions au-dessus de notre tête, et chaque avion nous pirate et envoie les données de notre conscience au grand *brother* ou *father* qui nous met dans un tiroir de son bureau. Et moi, je dis à tous les pères et toutes les mères et vierges : « Piratez-moi, je n'attends que cela de votre part et de la part de tous les autres parts de notre société. » « Si Amazon maîtrisait toutes nos transactions et nos dossiers médicaux, dit Yuval Noah Harari, il serait le gouvernement. » Et si Amazon maîtrise tous mes poèmes, tous mes écrits, je serai le royaume, moi. Certes, on pirate les secrets technologiques et même ceux de Polichinelle et de Colombine, mais je me demande pourquoi tous ces speak et spaak (comme on dit en Belgique) et spok (o Captain, my Captain) ne s'intéressent pas à mes secrets créateurs, d'autant qu'il ne s'agit pas de secrets. Lisez-moi, mes semblables, mes frères. Grâce à ce piratage, grâce à ce tapage publicitaire à l'échelle de la planète, mon cerveau sera disponible et vous pourrez en tirer tout ce que vous voulez et même ce que vous ne voulez ni tirer ni sentir ni engloûtir. Alors, pourquoi devrais-je me plaindre ? pourquoi et de quoi ?

« Avant même que la simple idée de lui résister germe en vous, le gouvernement sera déjà au courant. » Une fois de plus, nous sommes confrontés au *newspeak* (*oldspeak*), à l'Union Soviétique, à tous les mouchards et tous les cauchemars que nous connaissons par cœur, grâce aux écrivains que nous ne lisons pas pour la broderie de leur style ; nous les lisons pour des données, pour des faits, pour des chiffres et même des lettres. Une idée germe en moi, et cette idée est un acte de résistance, comme disent Deleuze, Malraux et moi. Je résiste à votre stupidité, grossièreté et Yahoovisme, et grâce à votre piratage j'aurai le prix Nobel d'ici trois ans, comme Soljenitsyne ou un autre résistant ou résistor ; par de transistor, cette fois, pas de mouchards. Peu importe à quoi vous résistez ; vous résistez et c'est ce qui compte. Et le style ne compte pas, tandis que le prix Nobel compte toujours ; beaucoup moins qu'auparavant. Mais

il vaut mieux un petit rien que rien du tout, et ce piratage pourrait m'apporter le tout petit rien dont je rêve à l'intérieur de mes rêves où, un jour, Madame Angela Merkel m'a serré dans ses bras pour m'embrasser ou m'embraser – je ne dispose plus des données de ses intentions. Et si vous en disposez, tant mieux pour vous et peut-être pour l'humanité entière. Il y avait du style dans cette embrassade : je lui en ai prêté des quantités avant qu'elle ne s'approche de mon corps. Étudiez ce style, suivez ces tournants et même ces tenants et aboutissants. Jouissez-en, au lieu de tripoter les ordinateurs et les écrans de télévision.

Il y a encore une chose : comme disait Chirac ou Sarkozy ou Yves Mourousi, la bêtise ne vient jamais sans ses gardes de corps. Un de ses gardes de corps s'appelle « moi », si bizarre que cela puisse paraître. Personne ne parle de moi aujourd'hui. On peut même s'étendre sur « m » ou « o » ou « i », sans effleurer le moi dont parlaient les philosophes de tous les âges, y inclut l'âge moyen ; ou le Moyen Age. Vous êtes censé – si vous êtes sensé, un tant soit peu – vous construire vous-même et faire un chef d'œuvre de votre vie. Vous êtes une œuvre d'art, et vous le savez à cause de ou grâce à tous ces philosophes qui vous rebattent les oreilles à longueur de journée de ce projet monolithique et monumental : vous êtes votre propre statue et aussi votre pierre tombale. Pour construire votre pierre tombale, vous devez vous modeler sur... suit une longue liste de données, de dates qui datent, et ainsi de suite. À son tour, la suite se compose de suites et de dates et même de dattes : tout dépend de ce que vous mangez à vos heures perdues, si tant est qu'il y ait des heures perdues (ou retrouvées) dans votre vie. Pains perdus, heures perdues, laboureurs perdus, amours perdus. Vous naviguez au milieu de ces pertes et ramassez tout ce que vous pouvez ; comme le faisait Dante, par exemple. Et vous voilà un monument de vous-même. Vous visitez le cimetière où vous êtes enterré ; vous regardez votre propre monument, et vous vous dites : « Pas mal, hein ? » À qui le dites-vous ? À tous ceux qu'on a contactés grâce au piratage, aux victoires à la Pyrrhus, aux victoires de la musique ; aux vraies victoires de la musique, de la littérature, de la philosophie, de la dignité humaine.

ON-DIT

Que nous dit-on ? Ces dit-on sont presque des dictionnaires : « Change, mon vieux », « Change, bon sang », « Lève-toi », « Soit flexible et amovible », « *Are you a statue ?* » Et si l'on vous invite à dîner, il ne faut surtout pas que vous ressembliez à la statue du *commendatore* qui sort toute nue de l'opéra de Mozart pour vous serrer la main. « Personne ne sait ce que seront les emplois dans trente ans. » Je sais ce que sera mon emploi dans trente ans : je serai mon chef d'œuvre. Il y aura des touches, des retouches, mais mon monument sera semblable à

mes semblables, à mes ancêtres : à Dante, à Platon, à Shakespeare, à Spinoza. Vous les voyez tous, si vous regardez attentivement ma statue, ma pierre tombale. Aurais-je besoin d'une statue, d'un monument ? Une pierre, une pierre philosophale, poétique, que sais-je. Une pierre « que sais-je ».

Personne ne sait ce que seront les emplois dans trente ans. C'est une perte de temps et de ressources que de prétendre y préparer les jeunes. Le meilleur pari à faire est d'apprendre aux enfants à changer. Les individus devront se réinventer plusieurs fois dans leur vie – l'espérance de vie est plus longue qu'autrefois.

Yuval Noah Harari

Contrairement à ce que l'on pourrait croire (quelque peu hâtivement) en lisant et en relisant ce texte, je n'ai pas envie de me faire hara-kiri. Manger un kiwi ? Pourquoi pas. Ou penser à Mata Hari. Ne pas crier hurrah, en tout cas. Il est vrai que la plupart des lecteurs se diront que dorénavant nous vivrons dans le paradis des girouettes (et des pirouettes) qui est sans doute le paradis tout court : on n'a plus besoin de créer un chef d'œuvre en faisant usage de ses propres données et aussi de celles des autres ; qui vont dans le même sens, cela va sans dire. Les autres sens sont insensés.

Pourquoi vivre la vie de quelqu'un d'autre ? Pour créer une dizaine de chefs d'œuvres au lieu d'un seul ? On vous remercie dans un bureau et vous retournez votre veste ou votre chemise ou les deux. Vous tournez à gauche, au lieu de faire un virage qui, inéluctablement, vous amènerait du côté droit ; et vous voilà casé, ne serait-ce que provisoirement. Et si, quelques mois plus tard, vous n'arrivez plus à retourner votre veste ou un autre vêtement que vous portez uniquement pour pouvoir, en cas de besoin, tourner quelque chose – vous ne tournez ni l'autre joue ni les pouces –, vous achetez une autre veste qui vous servira pendant un an ou deux, avant de devenir aussi vétuste que la précédente. Et pour vous entraîner, vous pouvez pendre une de vos vestes dans votre jardin, en espérant que le vent sera à la hauteur de sa tâche. Et s'il ne l'est pas, vous pouvez toujours donner des coups de bâton à votre veste récalcitrante qui rechigne à se retourner toute seule. C'est cela votre yoga, votre exercice quotidien ; et aussi votre méditation.

Dites-vous bien que vous n'êtes personne ; pas tout à fait comme Ulysse ; pas tout à fait, tout compte fait. Et si, par le plus grand des hasards, vous sentez une naissance – si timide soit elle – d'un moi quelconque dans votre for intérieur ou dans votre for extérieur, vous ferez mieux

d'étouffer cet élan malencontreux dans l'œuf ; sinon, bonjour les dégâts, bonjour les gags : vous vous retrouverez dans un asile.

Un jour, avec horreur, vous constatez qu'il y a plusieurs œufs dans votre substance que vous n'avez pas encore réussi à détruire. Ce sont des œufs qui attendent leur propre étouffement. « Étouffez-moi, étouffez-moi, dit un œuf, sinon je risque de vous nuire. J'ai envie d'écrire des poèmes et je sais que ça ne servira à rien. Vous ne le savez peut-être pas, romantique que vous êtes. Étouffez-moi, étouffez-moi, sinon bonjour le 'moi'. »

Résumons-nous. Tout d'abord, je me dois d'exclamer : « Piratez-moi.

- Et si on vous filme partout et toujours ?

- Allez-y, allons-y.

- Et si vous pelotez une petite fille, un petit garçon ?

- Depuis quelque temps, je ne pelote que ma femme.

- La pilotez-vous ? par la même occasion ?

- Non, je ne suis ni misogyne ni misanthrope.

- Et si on vous filme en état d'ivresse ?

- J'aurai encore un point commun avec Stravinski. D'ailleurs, grâce à notre documentaire, les spectateurs s'intéresseront aux œuvres de Stravinski. Tardivement, mais sûrement.

- Et vos prises de sang ?

- Je n'ai pas le sida. »

Et patati ! et patata !

N'importe quel agenda est rempli de jeunes qui, pendant des leçons que l'on donne encore sans donner quoi que ce soit, tripotent leur Smartphone, au lieu de tripoter les corps de ceux qui sont assis à leurs côtés. Ils quittent l'école, leur Smartphone *at the ready* ; ils sont prêts à tout : à toutes les conversations, à tous les rendez-vous, à toutes les décisions pas graves et graves. Et l'on me dit : « Regarde ces jeunes. » Et je réponds : « Je n'ai pas envie de les regarder. L'humanité ne m'intéresse plus.

- Et les machines ?

- Mon ordinateur, pas le reste.

- Tu t'imagines ce qu'ils deviendront ?

- Ils sont déjà devenus. Nous sommes tous devenus. Il y a longtemps, des siècles.

- Tu parles de la prédestination ?

- Je pensais que je n'étais pas destiné à devenir musicien. Mais le destin sait mieux ce qu'il veut.

- Penses-tu que le destin ait un libre arbitre ?

- Tous ces blablas à propos de l'*amor fati*. Aime ton *fati*, aime ta *fatima*. Tu en seras plus heureux, et plus stupide. Il faut toujours choisir entre la résistance et la sagesse-stupidité. Elles vont souvent ensemble. Un beau couple. La sagesse nonchalante de Yahoo. Il sait tout, notre bonhomme. Et rien.

- Alors, il ne faut même pas parler à ces jeunes ?

- Pour quoi faire ?

- Pour les dissuader.

- Le déluge peut commencer dans un instant, à condition qu'il s'arrête à ma porte. Je ne savais rien à propos de ma destination. Et puis j'ai entendu un récital, deux opéras de Wagner. C'est ça la prédestination, c'est ça le déterminisme. »

Démon, daimonion. J'écoute *Jenufa* de Janacek et je me demande pourquoi personne ne m'a jeté dans un ruisseau lorsque j'étais encore petit, suffisamment petit pour me noyer dans un *brook*, ou même Bach. Non, je ne me suis jamais noyé dans un brook, ni dans un fleuve ; je me suis noyé dans les fugues de Bach. C'est ça la prédestination. Si je ne suis pas dans mon assiette, j'exécute ma propre inversion ou je m'adonne à une série de stressas. Et puis je réponds à ma propre réponse et deviens deux fois plus grand. Vous pouvez errer au milieu des fugues sans rencontrer personne. À part vous, personne n'est capable de s'inscrire dans cette topographie, dans ce dessin, dans ce destin. Pendant ce temps-là, Yahoo se balade au milieu de l'hymne soviétique.

Avant-hier, un prince polonais m'a raconté une histoire révélatrice. Yahoo continue à enchanter ses hôtes et leurs invités : on l'invite presque partout parce qu'il est presque parfait. Pourquoi presque ? Parce qu'il a dit au prince polonais : « Savez-vous que les aristocrates de votre pays collaboraient avec les communistes ?

- Il y en avait, mais pas beaucoup.

- Suffisamment pour que le régime continue son bonhomme de chemin. D'ailleurs, je ne les blâme pas. Notre façon de vivre et de répondre au monde dépend de la situation où nous nous trouvons.

- Et de la prédestination, dit le prince.

- Nous sommes nous-mêmes notre propre prédestination. Seuls les imbéciles agissent autrement. Rien d'étonnant qu'ils terminent leurs jours dans les asiles psychiatriques. »

À la place du prince, j'aurais interrompu la conversation, sa prédestination, en disant que le sujet demandait un approfondissement, une investigation, et que depuis mon abandon des mathématiques à l'âge de dix ans, je n'étais pas fort dans le royaume des chiffres. « Parlons

plutôt de Bach et de ses fugues. Ou, si vous voulez, nous pouvons nous égarer dans les messes de Pierre de la Rue. Si nous chantions un petit coup ? »

Au lieu de quoi, notre cher prince (et il n'est pas petit du tout) mord à l'hameçon et continue la conversation jusqu'à ce que Yahoo se pare des qualités que l'on attribue d'habitude aux héros de Dostoïevski : Piotr Verkhovenski, par exemple. Il fait comprendre à notre prince que sa famille, tout comme la famille de n'importe quel princesse polonaise, collaborait avec les communistes, les stalinistes, les brejnevistes. Bref, les membres de sa famille, ses nombreux cousins dénonçaient à tour de bras tous les barons et toutes les baronnes, toutes les baronnesses. Yahoo laisse entendre que lui aussi, il donnait un coup de main à la police secrète – de l'Union Soviétique : c'aurait été stupide de n'est pas aspirer et exhaler l'air du temps. Seuls les crétins en étaient incapables. C'est pour cela qu'il ne reste plus de crétins ni en Union Soviétique ni en Pologne.

À vue d'œil une nullité s'approprie le chiffre 2 et plusieurs zéros qui, pourtant, n'atteignent pas l'envergure de son compte en banque. En tout cas, un personnage de Dostoïevski (même s'il s'agit d'un tueur à gages ou sans gages) est plus excitant que Yahoo en chair et en os. (En chair rafistolée.) Quant à moi, on ne me voit qu'entre quatre-z-yeux ; ou huit-z-yeux, pour mettre les choses au mieux. Deux fois, dans le royaume des Belges, j'ai eu le malheur de dire qu'il n'y avait pas de génies autour de nous et que la vie n'avait pas de sens sans eux et sans elles. « Comment ? que dites-vous là ? À Uccle, il y a une fille... Pas plus tard qu'hier, au Palais des Beaux-arts... » Et tapata. Bref, je suis un paria dont on ne parle même plus ; même pas en mal.

Et pourtant j'ai du mal un peu partout : tout au long des jambes, dans les cuisses, dans les fesses. L'ostéopathe que j'ai vu avant-hier a ajouté une portion de mal à ce que j'avais ressenti avant son intervention. On essaie toujours de nous calmer en disant : « Personne ne vous veut du mal », ou « l'ostéopathe vous fera un petit massage plutôt agréable, comme au Maroc. » Et puis vous faites de votre mieux pour ne pas crier de douleur ; mais la douleur crie d'elle-même, de sa propre initiative, et vous n'arrivez pas à la ramener à la raison.

Il y a un point sensible, et c'est sur ce point que le doigt de votre ostéopathe pousse avec une force et une férocité telles que vous vous demandez si vous n'avez pas affaire à un ancien barbouze ; ou à une nouvelle psychopathe. Je n'ai pas éprouvé autant de douleur à Ascona, ce qui ne veut pas dire que je n'en suis pas souvenu au cours de cette procédure menée tambour battant par mon ostéopathe. En ce moment, tout me rappelle Ascona, même quand on me dit qu'il y a des génies partout – presque sous nos pieds. Il suffit de se baisser et l'on tombe sur un jeune génie ; on peut même tomber sur lui ou sur elle, si l'on veut. Moi, je ne le veux pas. Je

n'ai pas envie de tomber ni sur un génie ni sur l'herbe : je risquerais de me casser un doigt. Bonjour le trépas de ma carrière pianistique.

Ma femme me dit : « Pense à Ascona. Tu y étais heureux. Tu étais avec tes pairs. » À présent tout se range du côté impair et cela ne me réjouit pas du tout, même si ma réussite asconienne n'est pas encore loin, au-delà de tous les horizons mentaux. Mais comme on dit toujours, le malheur est plus prononcé que n'importe quel bonheur. Vous êtes heureux, s'il vous arrive de faire l'amour avec Rita Hayworth. Supposons que vous provoquiez quelqu'un en duel et que vous receviez une balle dans le ventre. (La sainte Vierge n'est pas là pour la guider.) Si on vous permet de recourir à votre libre arbitre – pour une fois, s'entend – vous enverrez toutes les Rita et toutes les Haze au diable, en criant : « Laissez mon ventre tranquille. N'y touchez pas : c'est mon ami le plus cher. » Et même si je me souviens toujours d'Ascona, en me disant : « Quel bonheur ! », je pense aussitôt à mes jambes. Et je me demande si je serai capable d'éviter les chutes lors de mon voyage prochain au Japon.

Je crois que c'est faisable, à condition d'être concentré sur chaque pas, chaque instant, chaque action, comme le font les bouddhistes. Même aux toilettes ils se concentrent sur ce qu'ils font, et c'est pour cela qu'ils évitent soigneusement les diarrhées et les constipations en optant une fois de plus pour la voie moyenne. Il faut que j'aille plus souvent aux toilettes pour favoriser le rite de la méditation.

Pour en revenir à la rancune, je me dois de raconter une histoire qui projette ou jette ou lance ou flanque une ombre supplémentaire sur le personnage que je nomme Yahoo et que je traite de tous les noms : Hooya, Ayooh, Haha, Hoohoo, Yahyah, Yehyeh. Vous êtes devant votre ordinateur. Vous cherchez vingt euros. D'habitude je parle de millions et de milliards, mais la multitude de zéros ne m'empêche pas de parler de temps à autre des sommes modestes qu'on ne peut désigner par « une somme ». Un grain de poussière plutôt. Mais si vous mettez ce grain sous les pieds de Yahoo, il se penchera (si sa sciatique le lui permet) et ramassera ce grain, alias vingt euros, en disant : « Quel beau grain ! » Et il déposera ce grain dans son portefeuille. Et si la sciatique ne lui permet pas de pencher son corps ni en avant ni en arrière, il se mettra à quatre pattes, même si une de ses pattes est malade, ce qui a été le cas pendant quelques années. (Leur nombre m'échappe, et même s'il ne m'échappait pas, je ne porterais pas atteinte à la pureté de mon récit en y inscrivant ce nombre.)

Un jour, il a reçu de l'argent pour moi, et j'ai donné une description quasi-exhaustive de cette procédure : plus haut, plus bas, à droite – comme d'habitude. D'ailleurs, je crois que l'ai fait aussi en anglais, dans une œuvre antérieure ; ou postérieure. Bref, au bout des calculs qu'il a fait dans le sillage de cette opération BI, pour reprendre le titre d'un film soviétique, il a décidé

que je lui avais volé deux cents euros. En sachant que nous allions nous revoir à Pétersbourg, il m'a dit en écartant les bras (le monde entier était dans ses bras, à ce moment-là, comme s'il me l'offrait) : « Dans ma ville natale, je t'inviterai dans un très bon restaurant. Après ton concert. » Je donne ce récital, nous nous voyons dans ma loge, une dizaine de salamalec convenus, et souriants et mornes et « bye-bye, bye-bye ». Pas de restaurant. Une punition, la rancune dont parle le Talmud. Si Yahoo le lisait, je pourrais lui montrer le texte en question, en disant : « Est-ce le genre de sentiment que tu abrites dans ton sein ? » Je suis sûr qu'il dirait qu'il n'avait jamais éprouvé ce sentiment que seuls les représentants des bas-fonds sont capables de nourrir dans leur sein et ailleurs. « Le restaurant ? J'ai oublié. Je t'avais invité, vraiment ? Je crois qu'on n'est allé nulle part, tu sais. On a mangé du bortch à la maison. » Les Juifs sont ceux qui sont dignes d'être Juifs. Yahoo n'est pas digne d'être Juif.

Je me demande par quelle malchance, par quelle coïncidence maléfique je me suis trouvé, un jour, à côté de Yahoo, hoo, hoo, comme chanterait Chaliapine ou Méphistophélès. Whitehead, Leibniz, Deleuze : je parle des sources de mes recherches du phénomène Moi-Yahoo. Je les consulte au cours de la route que j'ai prise pour me débarrasser une fois pour toute de ce démon – Don José lance ce mot à la figure de Carmen – et je ne comprends toujours rien. D'accord, nous sommes incompatibles et impossibles, mais Whitehead nous fait savoir que les préhensions (pas ma compréhension) « sont directement en prise les unes sur les autres, soit parce qu'elles en prennent d'autres pour data (ou dada) et forment un monde avec elles, soit parce qu'elles en excluent d'autres (préhensions négatives), mais toujours dans le même univers en processus » (Deleuze). Essayons de comprendre (et d'appréhender) ce que les deux philosophes s'obstinent à nous faire comprendre et peut-être à redouter.

Avant de commencer et de terminer, j'aimerais dire ceci : « Ma préhension de Yahoo est très négative et je l'exclus de ma vie une fois pour toutes. Et si une fois ne suffit pas, je l'exclurai de ma vie tant de fois qu'il le faudra, même si le nombre des exclusions tranche ostensiblement avec le calcul différentiel. En d'autres termes, elles risquent d'être impossibles. » Et puis je dis à l'univers : « S'il te plaît, ne sois plus en processus. Sois en anti-processus. Arrête ce sacré processus avant ma rencontre avec Yahoochka, comme ses amis l'appellent tendrement. » (Le prince polonais, entre autres.) « Chez Leibniz, dit Deleuze, nous l'avons vu (je n'ai pas besoin de Leibniz pour le voir et sentir) : les bifurcations, les divergences de séries, sont de véritables frontières entre des mondes impossibles entre eux (entre nous soit dit) ; si bien que les monades qui existent incluent intégralement le monde compossible qui passe à l'existence. » Je ne crois pas que je sois une monade ; un monde peut-être, mais pas une monade. Mais acceptons cette définition comme une hypothèse de travail. Je travaille, et tout en travaillant, j'émets une

série d'hypothèses où je m'empêtre de temps à autre ; pour pouvoir me dépêtrer, sans doute. En ce moment, d'ailleurs, je ne sais pas si je m'empêtre ou si je me dépêtre. Peut-être les deux à la fois.

Le monde compossible au centre duquel j'ai érigé ma statue ne cesse de passer à l'existence – au détriment, je l'espère, du processus dont je parlais tout à l'heure. Je vois l'Agneau mystique et je lui dis : « S'il vous plaît, passez à l'existence. » Il en va de même pour ma femme qui passe à l'existence à nos côtés. Mais lorsque Yahoo se pointe à l'horizon, je lève le bras droit et je dis : « No pasarás ! » Et il ne passera pas. Il est dommage que pour Whitehead et beaucoup de philosophes modernes, « les bifurcations, les divergences, les impossibilités, les désaccords appartiennent au même monde bigarré, *qui ne peut plus être inclus dans des unités expressives*. » En revanche, on l'inclut aisément dans l'unité *dépressive* dont je souffre en ce moment.

Le titre du livre que j'ai cité en abondance me rappelle inexorablement, impitoyablement mon incapacité à marcher droit, tout droit ou marcher tout court, quelles que soit la longueur de mes pas et leur direction. *Le pli*. C'est cela : mes jambes se plient et c'est au dernier moment que je me rattrape (ou que je les rattrape) pour ne pas tomber, chuter, choir et déchoir. Ce titre est accompagné du sous-titre que j'oublie dès que mes jambes se plient et se replient : *Leibniz et le baroque*. Je n'ai que faire des barres et du roc ; je ne sors presque plus de chez moi.

Parfois on vous pose des questions au sujet de vos racines ou vous vous demandez si vous en avez vraiment, au lieu d'avoir tout simplement des ailes, quelques ailes qui vous permettent de voler de temps à autre, ne serait-ce que dans votre sommeil semi-profond. (Ou quelques cuisses qui vous permettent de ramper.) Vos racines se trouvent sans doute dans votre patrie, mais où est votre patrie ? Les questions recommencent, mais personne ne peut dire qu'elles recommencent de plus belle – ce mot ne convient pas à la laideur de la question. Vous pouvez dire en ouvrant vos bras, vos yeux, vos pensées : « Mes racines sont partout, surtout dans le ciel. Rappelez-vous l'arbre renversé. » Et une fois de plus cela recommence de plus belle et vous voyez des arbres qui marchent sur la tête, ce qui bat le record de Birnam Wood, *if any*, qui marchait simplement sur ses pieds en déchaînant des passions dans les châteaux avoisinants.

Hier, je suis allé chez un dentiste dont la spécialité se borne et se limite aux (et se contente des) racines en ignorant les ailes et même les couronnes, les implants. « Je ne m'occupe que des racines », dit-il et j'ai envie de lui poser la même question, à savoir : « Dites-moi, s'il vous plaît, où se trouvent mes racines, *if any, if any, if nanny*, nurse ou nourrice. » Il se peut qu'il me réponde : « Vos racines se trouvent dans votre bouche ou plutôt en bas de vos dents. Si vous voulez, je peux en prendre soin en les nettoyant. » « Oui, je vous en supplie, nettoyez-les.

Appelez-les comme vous voulez : racines, ailes, Wilhelm Tell, interprété par Toscanini, mais nettoyez-les en un rien de temps car je n'ai pas de temps. » Il faut me mettre deux implants, d'après lui. Mettez-moi *mon* implant. Voulez-vous que je le fasse moi-même ? Mon implant qui tiendra pendant des siècles. Sommes-nous des implants de Dieu ? Pas Sa création, *no way*.

Mes liens avec les autres se lient d'un *brotherhood* et *sisterhood*, ce qui n'est pas correct en français, mais je crois que c'est correct quelque part, peut-être sur cette page, grâce à un page qui portera tout cela à une reine. Elle lui dit : « Mon page, o beau page, climatron, Clair endon, clairjetaime. » Il est content, le page, et il écrit tout une page dans son journal ; et il consacre et dédie cette page à la reine, à ma reine, à sa reine et peut-être à mes reins qui vont de plus en plus mal. En tout cas, mes jambes sont fidèles au poste et font leur devoir, comme si leur devoir avait bien plus en commun avec ma prédestination qu'avec ma volonté de puissance, mon libre arbitre et mon libre, libre, libre – libre tout court.

Je regarde un documentaire sur le drame, la tragédie de Tchernobyl. Elle n'est plus qu'un fait divers du passé qui divertit tous ceux à qui l'on a dit que le nuage radioactif s'était arrêté à la frontière française. Une femme dit : « Nos enfants savent qu'ils ne vivront jamais. Leurs enfants ont une naissance pathologique : ils n'ont qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras et ainsi de suite. Nos enfants, eux aussi, savent qu'ils vireront de travers. Pas directement – de travers. Ils feront tout de travers, ils prendront un chemin de croix ou celui du triangle. À la longue leur tête sera triangulaire et ils se pendront sur une croix, comme les aristocrates et Jésus. »

Ma tête n'est pas triangulaire, mais je ne dis pas : « Dieu merci », parce que je ne sais pas à quelle occasion je pourrais remercier le Tout-puissant ce soir et demain. Une femme dit (et je parle toujours de ce documentaire) : « Que mangez-vous en France ? Ne mangez-vous pas de la chimie ? Vous mangez de la chimie, vous buvez de la chimie, vous marchez au milieu de la physique, vous parlez au milieu des critiques qui pleurent sur vous. Et la pluie ne pleure pas à cause du réchauffement de la planète. Vous pleurez au-dessus de vos herbes sèches, de vos arbres secs, de vos arbustes secs, et vos larmes sont aussi chaudes que les journées que Dieu vous fait vivre au cours de cet été, aussi sec que les chaussettes de l'archiduchesse. »

Une autre femme dit tout simplement (c'est un cœur simple, après tout) : « Un comité arrive, fait un constat et nous dit : 'Mangez tout ce que vous voulez.' Et puis on lit un journal et on se dit qu'on ne peut rien manger du tout, sauf les produits qui nous arrivent de l'étranger : de la France, de l'Espagne, de la Belgique. Vous savez, nous mangeons tout ce que notre sol contaminé produit. Nous n'avons rien d'autre à portée de la main ou à portée de la jambe ou à portée de la voiture que nous n'avons pas. Nous mangeons ce que nous avons parce qu'il vaut mieux mourir nourris que mourir tout court ou de faim. »

Nous sommes dans le même bain, mais je ne sais pas où ce bain se trouve. Je sais que nous sommes dans le même bain et cela me suffit pour me dire que je suis là, qu'il s'agisse d'un bain ou d'une simple douche. Ou d'un simple représentant de l'espèce humaine et de son espace. On sollicite ce bain pour laver le corps de Staline qui continue à vivre grâce à l'expulsion de l'urine et de matières fécales. Les membres de Politburo s'agenouillent devant le corps, s'exclament : « Merde, je suis mouillé » ou « Urine, je suis emmerdé », et tout le monde rejoint la salle de bains sous l'accompagnement des tirs de fusils dont la tâche s'accomplit dans les corridors de la Loubianka et aussi dans les *death cells*. (Il vaut mieux ne pas prononcer ces mots dans sa langue maternelle. Il vaut mieux ne pas les comprendre. Il vaut mieux ne pas naître.) Il paraît que c'est la comédie la plus drôle que le monde entier ait vue depuis des années. *Hilarious, a comic masterpiece* ; d'autant que presque deux mille personnes ont été écrasées aux funérailles de Staline. Elles voulaient mémoriser sa taille, son visage, sa moustache. Drôle, drôle, drôle. À présent les gens meurent de rire en regardant le film *The Death of Stalin*. Moi, je vais dans la salle de bains.

Je ne suis pas féru de correspondances – des lettres que les êtres humains (les animaux ne le font pas) envoient dans toutes les directions, aux endroits où quelqu'un sera capable de les lire. Les mails remplacent les lettres d'autrefois ; et ils le feront demain, sans doute, si un autre ail ou ale ne voit le jour, à son tour. Pourquoi je n'aime pas tout cela ? Parce qu'on dit n'importe quoi ; on s'attache aux faits, à l'information, au lieu de rendre hommage à la non-information : à ce qui n'informe pas, aux chatouillements, aux chatolements.

Mes lettres, je ne les lis pas non plus, même en les écrivant, parce qu'elles sont nullissimes ; et ce n'est pas la peine de lire ce qui est nul, sans parler des ssimes et tutti quanti.

Voici un exemple de ssime :

Très chère et merveilleuse amie,

Merci infiniment pour votre lettre. Moi aussi je pense à vous sans cesse et j'espère que, malgré les perturbations postales, vous avez bien reçu mon disque et ma lettre du mois d'avril.

Je serai extrêmement honoré d'apparaître dans votre livre et vous n'avez besoin d'aucune permission de ma part, naturellement. Je viens de regarder une cassette du film que Maximilien Schell vous a consacré. Il m'a permis non seulement de revivre quelques grandes émotions, mais aussi de pénétrer un peu dans l'atmosphère de votre vie présente.

Je thésaurise vos lettres et vous suis vraiment très reconnaissant de me faire vivre des moments que les journalistes qualifieraient d'historiques ou de légendaires et que je ressens, moi, comme une expérience très personnelle, très intime et très bouleversante.

Je vous baise les mains.

J'ai écrit cette lettre à l'époque où Marlène Dietrich vivait encore, et pourtant, je suis prêt à communiquer avec les morts, et pas seulement en tournant des tables. Je peux tourner mon ordinateur, d'autant qu'il n'est pas grand ; je le tournerai jusqu'à ce que j'entende la voix de Platon ou celle de Spinoza. Marlène Dietrich m'a écrit plusieurs lettres, et je n'étais pas encore mort à cette époque parce que l'époque elle-même était vivante et tous ceux qui vivaient sur terre n'étaient pas encore sous terre. À présent la terre est devenu notre ciel : elle plane au-dessus de nos têtes, comme si elle voulait nous protéger de quelque chose ; de la vie, comme on dit d'habitude. Dans un roman de Swift, il y a une île qui flotte au-dessus de la terre, et je crois que cette île s'appelle Labouda, comme disait mon feu ami. À présent, nous sommes sur une île et c'est la terre qui flotte dans la mer du ciel ; et nous nous disons que sur cette terre, il y a un nombre considérable de Laboudiens qui font tout ce qu'ils veulent : ils marchent sur les épaules, et s'ils n'ont pas d'épaules, ils marchent tout court ; et ils sont très courts, ces Laboudiens. Et moi, je me dis que je ne connais qu'un ange – l'ange bleu que j'ai vu dans ma jeunesse dans un cinéma qui se trouvait dans notre gratte-ciel, à l'autre bout du gratte et du ciel. Et ce cinéma grattait des vieux films car son directeur pensait que rien ne valait ce grattage, ce dépistage des grandes actrices, des anges d'autrefois.

Où sont les fleurs d'antan que j'ai envoyées à Marlène ? Probablement elles se trouvent dans le musée où l'on garde toutes les neiges, toutes les fleurs et aussi toutes les, tous les, et même mes écrits qui ne planent pas encore au-dessus de ma tête ; et s'ils le font, je les attrape et je les mets à côté de moi pour les admirer une fois encore ; ou pour les condamner. Je les condamne, mais les manuscrits ne brûlent pas, comme dit Boulgakov ; et pour cela, je ne les brûle pas. Et le livre où Marlène voulait parler de notre correspondance est sans doute au fond d'un crématorium quelconque ; en tout cas, je ne l'ai jamais vu, jamais lu, malgré le temps fou que je consacrais alors à la lecture de tout ce qui me tombait sous les yeux. Quelque chose tombe et je constate que cette chose se trouve sous mes yeux, ce qui veut dire que je peux et dois la lire. Mais le livre de Marlène n'est jamais tombé ni du ciel ni de la terre, si bien que je ne l'ai ni lu ni vu ni entendu.

Elle est morte à présent ; la terre aussi, sans doute. Les grandes émotions dont je parle dans ma lettre existent quelque part, peut-être dans ce livre. Mais je ne sais pas les exprimer, et je me demande jusqu'où mon ignorance de tous les métiers s'étend – jusqu'à la lune, jusqu'au Jugement Dernier ? Ce constat demande toute une réflexion sur l'étendue qui est tantôt tendue, tantôt détendue ; et sa manière d'être dépend entièrement du domaine en question.

L'étendue qui se prosterne à mes pieds est certes de la même nature que celle qui me sépare des morts, d'autant que les morts ne sont pas très loin de mes pieds. On dit souvent que les vivants se promènent sur les morts, comme s'ils ne pouvaient faire un choix plus judicieux dans le domaine des promenades. Mais il est vrai que nous ne sommes pas loin des morts qui sont sous nos pieds et aussi dans notre mémoire, à condition que nous ne prenions pas trop de somnifères. Ceux et celles qui le font détruisent leur mémoire à tel point qu'ils ne se souviennent même plus des vivants, sans parler d'Aristote et de Wilkie Collins.

Même si nous ne tournons rien du tout, les morts sont là – même si notre mémoire ne fonctionne plus car les somnifères ne sont pas la seule cause de nos oublis. Vous ne prenez pas de somnifères, mais l'Alzheimer tend ses pièges et vous y tombez, même si vous marchez à l'aide de béquilles. Aucune béquille, aucune canne, aucun médecin ne vous protégera contre cette maladie, si votre destin se lie avec elle. Mais supposons que vous soyez sain et sauf, et que votre mémoire fonctionne à merveille. Vous vous souvenez de votre oncle – d'après votre mémoire, il s'appelait William – et vous l'appellez pour le revoir ou pour l'entendre. Et si vous n'arrivez pas à vous souvenir de son prénom, vous n'avez qu'à vous dire que Shakespeare s'appelait de la même façon et que les mêmes lettres composaient son nom et son identité, grâce à laquelle nous pouvons lire *Macbeth* et même *Le Roi Lear*. Et comme, malgré vos appels incessants, ni votre oncle ni Shakespeare ne font leur apparition, vous commencez à tourner tout ce que vous tombez sous la main ; sauf vos pouces. Il y a des individus, pourtant, qui pensent qu'il suffit de se tourner les pouces pour que leurs rêves deviennent réalité. Quant aux morts, il vaut mieux tourner des tables ; en tout cas, une longue tradition plaide en faveur de cette méthode. Et si vous tournez une table, vous entendez soit des boums, soit des tocs. Les boums retentissent lorsqu'il s'agit des vérités quasi éternelles et absolues ; ou simplement des grands récits, comme on dit.

LES BOUMS

L'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'enveloppe pas un temps fini, mais indéfini.

L'Esprit, en tant qu'il a tant des idées claires et distinctes que des idées confuses, s'efforce de persévérer dans son être pour une certaine durée indéfinie, et est conscient de ce sien effort.

Depuis plusieurs années, j'ai l'intention d'écrire un commentaire sur l'*Éthique* de Spinoza dont le testament contient un nombre considérable de boums qu'il appelle PROPOSITIONS. Et puis il y a des tocs, il y a des tocs : démonstrations, scolies. J'écoute cette symphonie et mon corps se met en valeur, ce que je lui refuse parfois, surtout aux moments où mes jambes se plient sans raison ou pour trop de raisons que nous connaissons tous : pas assez d'exercices, pas d'exercices du tout, un mode de vie qui ne présuppose pas de courses à pied ou de séances de natation. Dans sa jeunesse, ma femme était capable de faire quatorze kilomètres à la nage ; dans la journée. Elle le faisait presque tous les jours – surtout quand elle s'entraînait pour les jeux Olympiques. À présent, les médecins à qui je m'adresse en espérant marcher jusqu'au bout de la rue, au bout de quelques mois, me disent que la natation est hors de question, en ce qui me concerne. Et ce qui ne me concerne pas ne présente aucun intérêt pour moi. Je crois que c'est mon âge qui en est la cause ; ou la sagesse, pas seulement la vieillesse.

Les années me poussent vers la tombe que j'ai décrite plus haut, au début de l'ouvrage, et je m'agrippe à chaque pierre, à chaque rocher que je trouve sur mon chemin ; à chaque arbre (à chaque arbre de vie). Quand je lis : « pas un temps fini, mais indéfini », je m'accroche au mot « indéfini » et même à « in » qui ne promet pourtant pas l'éternité à laquelle j'aspire. Comme je dis à ma femme : « Je respire pour l'éternité, pas pour la mort.

- Et que fais-tu pour la mort ? Ne l'abandonne pas à son propre sort.

- Je bois du vin. Je ne fais pas de courses à pied. De toute façon, je suis plus ou moins handicapé à présent. Une fois par semaine, je tombe de l'escalier qui me mène à l'étage, vers mon lit espagnol, vers mon baldaquin. Mes yeux se colorent de mon sang, alternativement. Leur coloration dépend du côté que mon corps a choisi sans soin, à la légère, pour perdre l'équilibre. »

« Le temps indéfini » est le cachet que j'avale tous les soirs pour me remonter le moral et le corps. J'avale aussi des vitamines qui fortifient mon corps, mes fortifications. Toc, toc, toc, toc. Je descends l'escalier et j'entends les tocs que mes pieds produisent au contact avec les marches. Je crois que ma façon de marcher (un officier au cours d'une parade) me permet de ne pas perdre l'équilibre plus souvent. Par ailleurs, il paraît que ma colonne vertébrale souffre de ma démarche militaire, et les disques qui me causent des problèmes finis et presque infinis se déplacent encore plus, en s'appuyant lors de leurs promenades sur mes vaisseaux sanguins.

Le sang coule par à-coups et ma respiration imite l'écoulement de mon sang. « Je coule, je coule », comme dit Schubert imaginé par Ingmar Bergman. Je ne sais pas pour quelle raison je me suis attaché à ce boum. D'autre part, je ne suis pas encore attaché à mes chutes, à ces boums attitrés, vénérables ; en tout cas, je fais tout pour ne pas m'y attacher.

« Au lieu de faire des commentaires stériles et abstraits, vous feriez mieux de vivre l'*Éthique* », me dit-on, et je ne réponds rien à ces individus qui vivent, s'accrochent aux répliques des PDG et aux indications de leur GPS. Moi, je ne sors presque plus de chez moi, et le seul GPS que j'utilise quotidiennement est cet escalier qui mène vers le repos – pas éternel, plutôt indéfini ; et vers mon vélo qui me permet de pédaler sans aller nulle part (la destination que préfère). Pendant dix minutes, je roule en direction de nulle part ; ensuite je descends du vélo et remets ma robe de chambre pour signaler que deux nulle part par jour me suffisent largement. Pourquoi aller quelque part ? Pour boire et manger aux frais de la princesse ? Dans les grandes et les petites surfaces, on ne m'adresse pas de paroles inutiles ; on ne me parle même pas de la pluie et du beau temps. Je prends ce que je veux et parfois je dis : « Une sole, s'il vous plaît », en m'adressant à la poissonnière. Je concède cette communication, ce contact qui fait partie de la fameuse condition humaine en hommage aux soles qui sont savoureuses en Belgique.

Si l'on revient aux boums et aux tocs, je pense que l'*Éthique* s'apparente au Big Bang où la vie recommence, à condition que vous analysiez scrupuleusement tous les chemins qui mènent vers l'éternité. Vous pouvez avoir l'impression de n'aller nulle part ; et pourtant je suis déjà dans le domaine du temps indéfini. Encore un toc, et je me trouve dans l'espace-temps indéfini. Encore un toc, et je découvre l'infini où l'on atterrit grâce au troisième genre de la connaissance. Mais nous n'en sommes pas encore là : pour le moment, Figaro est ici. Il monte l'escalier, descend l'escalier, va dans la cuisine, prend quelques flocons d'avoine et se prépare un porridge dans le sillage de Paul Bocuse qui ne mangeait rien d'autre au petit déjeuner. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, ce qui est presque infini. Grâce à ce porridge, il a vécu toute sa vie dans un temps indéfini, contrairement à cette dame qui, dans un roman de Wilkie Collins fait son testament en disant à sa nièce : « Je me dépêche car je risque de mourir d'un moment à l'autre. » Sa nièce lui conseille de lire un livre pieux ; sa tante lui répond que son état de santé ne le permet pas. Ce sont ses dernières paroles. Les livres pieux nuisent à la santé. Par contre, l'*Ethique* de Spinoza vous remet sur pied, même si parfois cela prend du temps, et pendant ce temps-là, les pieds continuent à marcher de travers.

Il faut regarder de plus près chaque proposition, par crainte de négliger une nuance, une scolie, une vétille d'où sort la lumière dont on a besoin pour comprendre le monde et son

pourquoi, comme on dit. Le temps indéfini ne peut-être défini ni par des chiffres ni par des paroles. Il ne suffit pas de dire : « Je ne sais pas : c'est si lointain. Et c'est peu probable. En tout cas, je ne vois par où il faut chercher cet événement ou cette substance ou cette stance. » Et les nombres ont beau défiler sous nos yeux : 54, 3423 098098, 9875, 5353353535 ; nous n'y comprenons rien. Il est facile et agréable de dire : « Puisque je vis dans un temps indéfini, je vivrai toujours, mon amour. Ne crains rien : je serai toujours à tes côtés. » Et puis boum, et puis toc – et tout s'écroule ; d'abord un corps humain, ensuite des espoirs. Le temps devient à la fois défini et fini, malgré les encouragements de Spinoza qui nous dit : « La chose ne peut être détruite sinon par une cause extérieure. » Par conséquent, le temps où nous vivons n'est pas limité car nous ne pouvons dépasser aucune limite, sauf s'il s'agit de notre grossièreté, de notre maladresse ou de notre ignorance. Quant au temps, il continue à s'égrener, et aucune de ces secondes ne représente ce que l'on appelle la « limite » au-delà de laquelle nous cesserons d'exister.

Le temps passe, lasse – il fait tout ce qu'il veut, mais nous continuons à persévérer dans notre être en nous disant : « Encore une minute. En voilà encore une. Mais ce ne sont pas des minutes-limites, si bien que elles ne me concernent pas, sauf si je m'adonne aux plaisirs indicibles et formidables. » Hélas, ces plaisirs ont des limites, mais nous en trouvons d'autres, et nous ferons de même tant qu'une seconde-limite n'apparaît pas à l'horizon. Et si cela arrive, nous dirons : « Non, non, non, non », et elle s'éloignera, cédant le triomphe à notre élan vital.

Oui, la destruction ne peut venir que de l'extérieur ; et c'est pour cela que je me barricade chez moi – tant bien que mal, je l'avoue humblement. Quelques chaises et un canapé ne sont pas capables de barrer la route à un messager de la mort. L'essentiel est de ne pas se suicider car, dans ce cas, la destruction viendrait de l'intérieur, de l'instinct de mort, du désir de mort, d'une décision irrévocable. On se dit : « Non, non, non. Je ne mettrai pas les mains sur moi-même, comme disent les Russes qui se suicident à tour de bras, à la même vitesse que les Japonais. Non, il faut étouffer dans l'œuf toute intention d'autodestruction, de self-destruction. C'est pour cela que, contrairement à ce que disent les Bouddhistes et les thérapeutes, je ne dois pas supprimer mon self : il résiste bien à tous les bains, à toutes les baignoires où l'on plonge d'habitude des veines mutilées. Non, aujourd'hui je ne prendrai pas de bain. Je risque de sentir mauvais. Tant pis – je n'attends personne, et la puanteur des saints ne choque ni leur narines ni leurs compagnons de fortune. Les saints étaient fiers des poux qui grouillaient dans leur barbe. Une baignoire remplie d'eau et de sels de bain est une grande tentation. Autant puer jusqu'à la fin des jours. »

Mais une baignoire, quelle que soit sa taille, est une cause extérieure, d'autant que son attrait augmente à mesure que l'on y ajoute des sels. Certes, elle a une cause intérieure : une angoisse, un désespoir de cause et d'effet, une dizaine de ras-le-bol. Spinoza nous parle de la définition d'une chose. Que ce soit une chose ou nous-mêmes, cette définition (par exemple : « Je suis baron de Tartempion ») ne détruit pas la chose ou le baron. Elle pose l'essence de la chose, et l'essence dudit baron est baronne, et rien d'autre : elle est sans pourquoi, sans parce que ; sinon, une fois de plus, nous serions obligés de nous demander pourquoi il y a quelque chose et quelques barons ; plutôt que rien du tout. (Moi, je pense qu'il n'y a rien du tout, mais il se peut que je me trompe.) Si vous dites : « L'essence de ce baron est baronne, et rien d'autre », vous détruisez le baron et la baronne parce que si vous n'êtes que le nom et pas la chose, vous n'existez pas. Et si l'on dit : « Notre monde existe car Donald Trump existe bel et bien », vous portez atteinte à l'essence du monde, à son sens et même à sa naissance. Autrement dit, on se demande à quelle fin ce monde a vu le jour et même la nuit.

« Aussi longtemps que nous ne prêtons attention qu'à la chose elle-même, et non aux causes extérieures, nous ne pourrions rien trouver en elle qui puisse la détruire. » Cette remarque explique, ne serait-ce qu'en partie, pourquoi je prête tant attention à moi-même – à tel point que les autres, alias les causes extérieures, perdent leur sens, essence et consistance. Si les autres existent (et ils se trouvent à l'extérieur, pas dans mon for intérieur), je risque de m'éteindre, pas de m'étendre paisiblement sur le même canapé. On sonne à la porte et je ne pose pas la question rituelle que l'on trouve dans tous les livres, dans tous les films : « Qui est là ? » Je connais la réponse : il s'agit d'une cause extérieure et destructrice ; et déstructurée, par la force des choses. Et ces choses-là sont fortes, très fortes. C'est grâce à cette attitude inébranlable, invincible, que j'arrive à consacrer tout mon temps (et même les temps des autres) à ma vie unique et indivisible.

Il ne faut pas dénigrer le genre littéraire que nous appelons « correspondance » (il se peut que cette appellation ne corresponde à rien, sauf à notre amour pour les raccourcis). Spinoza continue à penser à lui-même, même si ces correspondants ne correspondent pas à son genre de connaissance ; de sorte que souvent nous entendons des « boum, boum, boum » qui correspondent d'habitude à des vérités premières, pas à des vérités secondes ou même à des mensonges de première catégorie. Nous ne tombons pas sur un simple échange de politesses : « Comment allez-vous, ma tante ? »

Quant à vos remarques sur ma première proposition, je vous prie de considérer, cher ami, que les hommes ne sont pas créés, mais seulement engendrés, et que leurs corps existaient

antérieurement, quoique formés d'autre manière. Ce que l'on peut vraiment conclure, et que je reconnais aussi volontiers, c'est que, si une seule partie de la matière était anéantie, aussitôt l'étendue entière s'évanouirait.

Cette réflexion nous parle de nos vies antérieures et aussi de celles que nous mènerons après avoir franchi la limite de la dernière seconde, ce dont je doute car il n'y a ni limites ni secondes dans une vie qui persiste et signe. Il y a une étendue où notre corps et nos pensées glissent comme sur un lac des cygnes, et en effet, nous rencontrons des cygnes par-ci par-là ; et aussi des danseuses. Tout danse autour de nous ; tout chante, et rien d'étonnant que nous nous croyons au paradis décrit par tant de pensées, tant d'idées, tant de glissades. Si un seul cygne périt, emporté par la musique impitoyable de Tchaïkovski, tout s'écroule, malgré la qualité de la danse, et c'est pour cela qu'il existe une version optimiste qui triomphe de la mort au Bolchoï de Moscou. Les dirigeants soviétiques n'aimaient pas leur propre mort, et ce sont eux qui se trouvent à l'origine de cet optimisme chorégraphique : ni le prince ni Odette ne périssent à la fin du spectacle ; ils savent que l'existence du monde entier dépend de leur danse, de leurs pirouettes, de leurs pas-de-deux.

L'étendue dont Spinoza nous entretient dépend de mon pas-de-un, et je fais ce pas, malgré la faiblesse de mes jambes qui fléchissent de temps à autre, comme si j'étais un cousin d'Atlas ou d'un de ces athlètes qui portent des balcons dans les villes où nous avons passé nos existences antérieures. Nous voyons un balcon, un Atlas, un Hercule, et nous nous disons : « Voici un décor de notre vie antérieure. » Puis nous ne voyons rien du tout, et nous nous disons : « Voici un décor de notre vie future, de notre post-vie. » C'est ainsi que le temps passe, et ce temps est défini grâce aux décors dont le destin et le temps changent comme de chemise. Nous aussi, nous changeons de chemise, et parfois c'est à cause de nos chemises que nous savons quelle époque nous traversons. Et parfois, nous ne traversons rien du tout ; c'est mon état préféré car il n'y a rien de pire qu'une traversée du désert.

L'étendue que je surveille ne bouge pas, et je ne me demande même pas pourquoi je la surveille, comme si elle était ma douce amante : je sais que si une partie de cette étendue disparaît pour une raison ou pour une autre (peu importe les raisons), je mourrai sur le champ et peut-être dans un champ de houblon. (Pas de Van Gogh, pour une fois. La Belgique plutôt.) Cela veut dire que le monde compte, malgré toutes mes réticences et du solipsisme que j'ai acquis à cause de l'environnement. Mes gênes sont autrement plus sociables : il ne faut pas oublier qu'ils existaient à des époques lointaines et tout à fait acceptables. Ils acceptaient non seulement Jules César et Bouddha : ils échangeaient des répliques avec de simples passants.

Quel temps, quel temps ! À présent ils ne parlent même pas à certaines parties de moi-même – à mes caractéristiques acquises, comme on dit, comme disait Marx. Ou il ne le disait peut-être pas : j'oublie toutes ces définitions au fur et à mesure, à mesure et au fur. Tant mieux pour la chasteté des mes gênes.

Le mot « correspondance » vient de « correspondre », mais comme je ne corresponds à rien de ce qui m'entoure, je ne peux correspondre qu'avec moi-même ; et je me demande ce que je pourrais me dire, étant donné que je sais que l'étendue et ses endommagements ne doivent pas me détruire ; même s'ils en sont capables. J'étais en butte à tant d'obstacles, tant d'endommagements, à tant de dommages sans intérêts que je me suis entraîné dans ce domaine à fond, de sorte que je pourrais même gagner les jeux Olympiques (dans cette discipline, dans la discipline de survie), si c'était nécessaire, si ma vie n'était pas un jeu olympien. Je suis en train de relire Corneille – *Horace*, en l'occurrence. Et je me dis que ce n'est pas la peine de lire un roman anglais du XIXe siècle (ce que Tolstoï faisait pour mettre son inspiration en marche) ; c'est trop petit (même Dickens), comparé à la grandeur romaine ou grecque ou judaïque. Il faut être à la hauteur du passé, de ses gênes qui y sont enracinés (on pense d'habitude à Adam), au lieu de descendre et se contenter d'une basse-cour ; pas de la cour impériale tout court.

Il ne me reste qu'à correspondre avec moi-même, ce que je fais lorsque j'écris ou médite ou n'édite rien : peu importe l'expression matérielle de ma pensée. Elle peut demeurer immatérielle si elle veut ; et, selon toute vraisemblance, elle le veut, malgré ces textes interminables qui sortent de mon ordinateur, de son disque dur, de ma dureté, pour apparaître sur mes écrans, dans mes dossiers, dans mes rêves. Comme si je n'avais rien d'autre à me mettre sous la dent. Et pourtant j'ai Spinoza, Haendel et Corneille. Tous les trois survolent la psychologie pour atteindre l'au-delà du bien et du mal, du aïe, aïe, aïe et du bobobobo. Quand j'écoute un oratorio de Haendel, j'entends la nécessité, pas un chœur qui déplore tous les chemins et les croix qui jalonnent ces chemins. Il y en va de même pour Corneille et Spinoza.

Notre Esprit, en tant qu'il se connaît ainsi que le Corps sous l'aspect de l'éternité, a en cela nécessairement une connaissance de Dieu, et sait qu'il est en Dieu et se conçoit par Dieu.

Et Dieu est une ligne infinie, pas un zigzag. Pas une sphère, pas un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. De quelle circonférence parlez-vous ? de quel centre ? d'un centre commercial ? Si je parle de moi-même à quelqu'un – et ce quelqu'un est toujours un autre – ce quelqu'un (je ne dis pas « quelque chose ») dit : « Tu es égocentrique.

- Veux-tu dire que je crois que le centre ou le nombril du monde se trouve en moi, à côté de mon nombril ? Ou, d'après toi, qu'il coïncide avec lui ?

- Tu penses qu'il n'y a pas d'autres nombrils, dit mon interlocuteur, en pointant l'index vers mon nombril.

- Ce n'est pas mon nombril qui compte, lui réponds-je.

- Passons l'éponge », dit mon interlocuteur en claquant la porte.

Il paraît que l'on peut éprouver une joie spontanée, une sensation de bien-être, en voyant un autre être – en le rencontrant dans la rue, par exemple. On le voit et sans se dire quoi que ce soit (il me sortira de ce pétrin grâce aux dix mille dollars qu'il garde précieusement dans son coffre-fort) on sent une chaleur humaine dans tout son corps. Le corps se remplit de plus en plus de cette chaleur et le visage succombe à la longue à cette influence ou à cet affecte, comme dit Spinoza : il y a un sourire sur ce visage. Et ce sourire devient de plus en plus large. Cela me rappelle une histoire russe que l'on rangeait du côté des histoires sadiques, peut-être en plein milieu de ces histoires. Une petite fille perd son harmonica, et elle constate qu'elle n'arrive pas à vivre sans lui. Elle rôde dans les rues de sa ville natale sans discontinuer, sans aucun but ; une errance, d'après Nietzsche. Et puis elle se rend compte qu'elle cherche un autre harmonica – quelqu'un qui pourrait lui en faire cadeau. Elle voit un monsieur et lui dit en ouvrant la bouche : « Monsieur ! Avez-vous un harmonica à me prêter ? » « Non, dit le monsieur. Mais j'ai une lame de rasoir que je peux te donner. Un cadeau de Noël, tu sais. » La petite fille prend la lame et se met à jouer. Le sourire de la fille aux cheveux de laine et à la bouche pleine devient de plus en plus large.

Cette histoire fait partie de la mythologie humaine et rien d'étonnant que je la raconte dès qu'une occasion se présente. Et les occasions ne manquent pas : lorsque je vois un sourire qui signifie que la vie est belle ou quelqu'un est beau, je pense aux conséquences, aux déceptions et au reste de la vie. Et la vie se donne la peine de confirmer mes dires et mes pensées parce qu'elle est habituée à ce genre de preuve. Certes, il y a des preuves du contraire, mais le contraire n'arrive pas toujours et par conséquent on a affaire à des malheurs qui ne se contredisent pas. Un malheur dit : « Je suis un malheur.

- Ne croyez-vous pas que vous exagérez un peu ?

- Non, je n'exagère pas.

- Ne croyez-vous pas que vous soyez bon à quelque chose ?

- Non. Je ne suis bon à rien.

- Ne seriez-vous pas une ombre ?

- Une ombre ?

- C'est grâce à vous que l'on jouit pleinement de la lumière.

- C'est grâce à moi que l'on jouit pleinement de l'ombre. N'aimez-vous pas Caravage ? ou Rembrandt ? ou Dante ? »

Alors, vous voyez quelqu'un dans la rue et vous exhibez un sourire, même si ce quelqu'un ne vous donnera jamais rien ; même si cet individu vous traînera dans la boue jusqu'à la fin de vos jours. La fin de vos jours arrive à grand pas, et vous êtes toujours dans la boue. Mais vous souriez, comme si l'on vous disait sans arrêt : « Noblesse oblige. » Quelle noblesse ? pourriez-vous répondre. Aucune noblesse ne m'oblige à rien. Aucune noblesse ne m'oblige à passer toute ma vie dans la boue. Cette obligation imaginaire n'a rien à voir dans l'histoire puisque vous êtes dans la boue et vous y restez tant que vous respirez, tant que vous avez assez de force dans les poumons pour respirer et pour jouir de la vie, comme on dit. Vous êtes dans la boue et vous jouissez de la vie puisque vous vous dites : « Je suis au milieu d'un bain thermal et la boue me fait du bien. C'est pour ça que je suis là. » Oui, c'est pour cela que vous êtes là.

« Si nous voulons bien concevoir ce qu'est la pensée, il faut la comprendre sous forme d'idées : en supprimant les idées, nous détruisons en effet la pensée. » Si je ne supprime pas l'idée qui me dit et me dicte que tout va mal dans le pire des mondes, la pensée restera où elle est à présent : au centre de mon cerveau qui n'a pas de circonférence. C'est en vain que je cherche la circonférence de mon centre, de mon idée fixe ; je ne la trouve pas, quelle que soit la durée de mes recherches. Mais comment supprimer cette idée sans en avoir envie, sans motifs ? Je me lève et le soleil brille, ce qui est magnifique, d'après ma femme. « Il y a deux soleils, je lui réponds. Le premier soleil est dans le ciel et nous l'appelons (à juste titre) le soleil. La terre est aussi un soleil, même si nous l'appelons autrement. Et ce deuxième soleil nous cause des soucis. La terre ne brille ni par son absence ni par sa présence. »

Et les passants qui sont censés me faire éprouver une joie spontanée, désintéressée et sans bornes ne brillent pas non plus. Si je vois un être humain (qu'il soit passant ou non), mon corps réagit dans la mesure où il éprouve l'effet de la brillance de ce personnage, de cet humain. Si l'humain ne brille pas, ni mon corps ni mon inconscient ne réagit pas du tout parce que ce n'est pas la peine de dépenser de l'énergie si rien ne brille, à part le soleil. Le soleil brille et ma femme sourit ; je ne suis pas ma femme et je ne partage pas son talent pour les sourires. Par contre, je ris tout le temps, même sans raison, parce que je me dis qu'il y a toujours suffisamment de raisons pour rire tout le temps, même quand il n'y a pas de quoi rire.

Et puis Spinoza dit : « *Amor erga Deum in odium verti nequit* » (L'amour envers Dieu ne peut se tourner en haine). J'aimais Dieu quand je jouissais de la vie pleinement : je pouvais sauter à cette époque-là qui est assez lointaine, il faut l'avouer à haute voix. À présent je ne

saute plus, même si je recule dix heures par jour. Comme je ne peux pas sauter, je risque de laisser mon amour se transformer en haine (je risque de me lasser de mon amour) ; je parle de Dieu et je me demande si j'ai jamais parlé d'autre chose, d'un autre être, d'une autre substance, d'une autre ambiance. De quoi ai-je pu parler, en supposant que j'aie parlé de quelque chose ? par la force des choses ? De quoi, de qui ? Des anges ? Si vous voulez parler des anges (et parfois, vous le voulez vraiment, sans ambiguïté), il faut que vous le fassiez à la manière de Rilke ou de Denis Aréopage, si je ne me trompe. Je sais que quelqu'un a établi une hiérarchie des anges en attribuant un numéro à chaque ange :

L'ange primordial.

L'ange mondial.

L'ange matinal.

L'ange qui s'apparente à l'après-midi d'un faune.

L'ange crépusculaire, celui du *Götterdämmerung*.

L'ange des nuits et des chasseurs.

C'est ainsi que l'on parle des anges, si l'on veut en parler ; et parfois on n'a envie de parler ni des anges ni des dieux à qui ont dit : « Laissez-nous tranquilles. »

Entre-temps, Spinoza continue à parler : il est mort et les morts parlent sans arrêt car on ne peut les arrêter et rien ne les arrête. Ils disent : « Boum, boum, boum, boum. » Ou : « Toc, toc, toc, un toc, deux tocs, trois tocs. » Que cuisinent-ils dans leur enfer ? En, en, en, en. Et comme garniture ? Fer, fer, fer, fer. Et Spinoza dit : « Les âmes cependant ne se vainquent pas par les armes, mais par l'Amour et la Générosité. » À ce propos, une question se pose, et il vaut mieux répondre à cette question avant d'écrire quoi que ce soit, par exemple : likjnhlihguyg uyt fyştr dfjygh,nb. Oui, il vaut mieux répondre à la question qui se pose. Ma réponse est la suivante : « Je n'ai aucune envie de vaincre les âmes, quelle que soit leur étendue. » Est-ce la bonne réponse ? Je crois que oui, d'autant que je n'ai pas cette envie, un point c'est tout. On se demande si j'ai d'autres envies en ce moment. « N'avez-vous pas cette envie précise ou n'avez-vous pas d'envie du tout ? » Si vous voulez dire (c'est ma réponse) que je n'ai aucune envie parce que je n'ai pas envie de vaincre des âmes, je vous réponds : « J'ai beaucoup d'autres envies, mais elles ne concernent pas les âmes. Elles concernent les corps. »

C'est mon corps qui produit cette idée nette, claire et précise : je veux voir un autre corps, sans l'entendre. Qu'il ne me parle surtout pas, sauf s'il s'agit d'un corps mort, comme celui de Spinoza, par exemple. Il y a beaucoup d'autres exemples, mais j'ai choisi celui de Spinoza ; dans le cadre de cette œuvre, en tout cas. Mon corps ne peut vivre sans la vision que lui offrent d'autres corps humains, et ils défilent sur l'écran de ma télévision, grâce à la collection des

DVD que j'ai à portée de la main ; ou du corps. Je ne crois pas que ma main désire quelque chose : elle n'a pas envie de caresser les corps qui défilent, filent et disparaissent de mon écran (de mon écran mental aussi). Le contact humain qu'on appelle « *human touch* » ne m'intéresse ni outre mesure ni sans mesure, et c'est pour cela que je n'en parle jamais, surtout pas en anglais ; sinon, immédiatement, le monde entier ou plutôt l'humanité se met à vous toucher pour témoigner sa solidarité avec votre substance. Mais si je dis « substance », soit en anglais, soit en français, tout le monde disparaît ; on me prend pour un demeuré philosophique.

Je fais un effort (et pour une fois, je ne sais quelle partie de ma substance produit cet effort), et une pensée claire se détache sur un fond confus. Cette pensée me dit : « L'immortalité n'existe que dans ton imaginaire. C'est un conte de fées sans fées, et il vaut mieux être en présence d'une fée que d'un monde qui n'existe pas. » Alors, je commence à craindre tout ce qui me sépare de mon immortalité ou de mon éternité imaginaire : n'importe quelle égratignure me fait un mal incommensurable. « L'homme que mène la raison n'est pas mené à obéir par la Crainte. » Si l'on me proposait ce choix, le choix entre la raison et la crainte, j'opterais pour la raison ; mille et une fois ; ou deux fois, pour en être sûr. Mais la crainte m'envahit et c'est en vain que je cherche ma raison qui a toujours tort, de toute façon. « Mais, en tant qu'il s'efforce de conserver son être sous la dictée de la raison, c'est-à-dire en tant qu'il s'efforce de vivre librement... » Il est temps de s'arrêter quelque part, et le mot « librement », ainsi que ses dérivés m'ont toujours mis les bâtons dans les roues (le bâton « librement ».) Mes roues roulent librement, à ce qu'il paraît ; si ce n'est que le sentier est étroit, et je n'ai aucune envie de me cogner contre tous les arbres ou tous les astres que je rencontre sur mon chemin. Et puis je constate que mes pneus éclatent sans arrêt, et je m'arrête toutes les trois secondes, pour ne pas dire toutes les deux secondes. Je ne dis rien du tout – bouche cousue, comme on dit ; mais les pneus continuent à éclater ; ma vie aussi, comme si elle n'était qu'un pneu, rien de plus.

D'accord – ma vie est un pneu qui n'arrive pas à rouler sans encombre. Elle éclate sans arrêt et j'entends : pouf, pouf, pouf, pouf, pouf. Pendant tout un temps, je pensais que ma vie s'apparentait à l'*Art de la fugue*. À présent, je sais que c'est une série de pouf-pouf, une corde qui n'est pas capable de former une théorie cohérente ou une symphonie de Beethoven. Pouf, pouf, pouf. Et puis il y aura un « ouf » de soulagement ; sur le lit de mort. Pourrais-je mourir librement, sans penser à l'au-delà, à la gloire posthume, à Hume qui ne croyait peut-être pas à l'inévitabilité de la mort ? La mort personnelle est le soleil qui risque de ne pas sortir de ses gonds demain matin. Il n'y aura pas de soleil ; il n'y aura pas de mort. Je vivrai éternellement dans une *endless night*.

Einstein dit que les principes comptent bien plus que les idées. Mes principes s'occupent de l'harmonie qui ne tient pas compte de la diversité des corps et des univers. Ils peuvent faire et dire ce qu'ils veulent ; et ils veulent trop de choses à la fois. Je ne suis pas obligé de suivre l'itinéraire de leur vouloir ; mes pneus éclatent et ces éclatements suffisent à mon bonheur. Je les entends et je me dis qu'un rien suffit pour remplir le tout, si tant est que ce tout existe. Il n'y a peut-être rien à part mon rien, mon tout-rien ; c'est sans doute la raison nietzschéenne qui me dicte cette maxime. Ou la raison, tout simplement. Le corps n'y est pour rien.

Je ne suis rien – pas dans le sens auquel on recourt habituellement pour désigner une nullité dont les capacités mentales sont réduites à zéro. D'ailleurs, elles ne sont pas vraiment réduites à quoi que ce soit : elles n'ont jamais été différentes. Comme les philosophes le prétendent, nous naissons nus dans tous les sens du terme. Les seules choses que nous sachions faire à merveille sont les larmes et les cris. Les êtres humains se distinguent des animaux grâce à cette capacité : les animaux ne pleurent pas, jusqu'à nouvel ordre. Et puis quelqu'un vous dit : « Mon chien a pleuré toute la nuit », et vous changez d'avis, après avoir écouté les pleurs de ce chien en direct. Et personne ne nie que les animaux crient ; mais les enfants crient encore plus fort et on a beau les bercer en se promenant d'une pièce à l'autre : ils continuent de pleurer, comme si de rien n'était. Et ils ont l'air de vouloir nous dire : « De rien n'était, de rien n'était. » Et comme par leur bouche la vérité s'échappe constamment (on ne met pas de Pampers sur leur bouche), les savants se remettent à réfléchir à propos du Big Bang, au sujet du début de l'univers. « Rien n'était, répètent-ils en regardant leurs écrans et leurs calepins. L'univers a toujours existé, et personne ne lui a jamais donné ni coups de pouce ni coups de pieds. Pas de bangs, pas de bingos. »

Les animaux n'arrivent pas à nous égaler dans le domaine du rire, paraît-il, et pourtant j'ai l'impression que mon chat rit en présence de certaines personnes. J'irai plus loin encore : il n'arrive pas à se retenir et rit à gorge déployée ou presque. Si un soi-disant humain essaie de le prendre dans ses bras, mon chat passe à travers tous les barrages (doigts, coudes), se retourne, et se met à rire. Quelques minutes plus tard, je demande à cet individu de quitter ma maison : l'intuition de mon chat est infallible ; même Rousseau reconnaissait ce don animalesque.

Donc, comme dit l'*Internationale*, nous ne sommes rien, soyons tout. À leur naissance, les animaux sont remplis d'instincts et sont armés jusqu'aux dents et aux griffes, ce qui leur permet d'affronter la réalité sans périr à l'approche du premier tigre. Nous sommes désarmés, nus, démunis, et lorsqu'un tigre exécute quelques pas dans notre direction, nous nous mettons à crier ; et nous mettons les bouchées doubles pour que même les étoiles puissent nous entendre. Mais le tigre est sourd à nos prières enfantines (chaque cri est une prière, disent les théologiens)

et nous disparaissions dans sa gueule en un rien de temps, s'il a faim ; et s'il mange avec gourmandise, nous passons quelques minutes entre ses dents.

Un bébé, un enfant et même un adolescent passent des journées portes ouvertes ; presque tout le temps. L'école buissonnière est une des plus grandes portes qui soit ; et moi, je dois admettre que je n'ai pas beaucoup profité de cette ouverture. La nature et les jeux s'offraient à moi, et moi, je jouais du piano ou lisais les poèmes de Pouchkine. Je lisais aussi des romans de science-fiction. D'après mes parents et mes tantes, je n'ai tiré aucun avantage de la permission que Dieu nous donne à l'aube de notre existence : « Criez, lamentez-vous ! Remplissez la terre de vos cris ! » J'étais silencieux, d'après eux, et le silence consent, comme on le sait. À quoi ai-je consenti ? à ma venue au monde ? À l'aube de mon existence, je me suis sans doute résigné à mon ex-istence. J'aimerais retomber en enfance dans ce domaine que l'on appelle communément « domaine de résignation ». Heidegger l'appelle *Gelassenheit*. On se couche soit sur l'herbe, soit sur un drap et on dit à la cantonade : « Je me résigne à perdre la partie, je me résigne à perdre (et pendre) les partis communistes, socialistes, libéralisés, droitiers, gauchistes, gaucheries. » On perd la partie et on dit au monde entier, aux étoiles : « Je vous l'avais bien dit. »

Il vaut mieux être virtuel, sans pour autant s'adonner avec délice à tous les progrès technologiques qui nous fournissent des masques et des bergamasques. Cette panoplie de moyens dirigée vers un but (monde virtuel, univers virtuel) nous enfonce encore plus dans notre misère car seule une démarche créative, réaliste et tangible nous garantit ce que Prigogine appelle « liberté » – dans le bon sens du terme. Finis les garçons de café de Sartre ; c'est le Big Bang, la réalité des particules qui nous ouvre une voie royale. Cette voie n'a pas de but. Elle erre dans les bois, sur les cimes des montagnes. Quant à mes propres sentiments, je ne me sens ni libre ni sain et sauf si je ne décris pas mon chemin à travers je ne sais quel bois dormant, bois vivant. J'avance à tâtons ou j'avance à grands pas, mais ce qui se passe me dépasse, et je continue à vouloir dépasser ce dépassement. Tout est bien à sa place, et je le sens en compagnie de tous ceux qui sont sensibles à l'harmonie et même aux harmoniques. Mon esprit rebelle trouve sa place et ses distances à l'intérieur de cette harmonie, dans son cadre doré, argenté, platiné. Et puis mon extase se calme, retombe comme un soufflé et la petite dépression se met en route pour me prouver que rien n'est fait ; rien ne sera jamais ni fait ni défait. Il y aura peut-être des faits, rien de plus ; et encore, et encore.

Par hasard, je tombe dans ma bibliothèque sur un numéro du magazine Science&Vie ; ou Science&Mort ; ou Science&L'Au-delà, ce qui revient au même, au même état d'incertitude. C'est pour cela, j'imagine, que ce numéro porte un sous-titre (ou titre) *Pourquoi on ne saura*

jamais. J'imagine qu'avant l'avènement de la mécanique quantique, entre autres, on disait : Pourquoi on saura toujours. On dit, par exemple (dans ce même numéro) : « On ne connaîtra jamais le génome du T. rex. » Je ne connais ni ce T. rex ni ce génome (ce jeune homme, je pourrais dire en hommage à Mozart). « On y a pourtant cru. Après la mise au point des premières techniques de séquençage de l'ADN au cours des années 1970, la décennie 1990 a accumulé les records. » Et puis les records se sont mis à tomber, comme si quelqu'un courait encore plus vite, sautait encore plus haut. Il est vrai qu'on sautait, mais on retombait aussitôt. En 1994, paraît-il, on annonçait l'extraction d'un ADN de dinosaure de 80 millions d'années ! Et puis les questions se sont mises à se poser et tout est retombé une fois de plus ; surtout l'enthousiasme, l'optimisme et le mot progrès. En tombant, ce mot se casse et les lettres qui le composent se regroupent, ce qui donne « regret » ; ou « au gré de ». De qui ? de quoi ? Du destin, de Dieu que nous appelons de nouveau le « Tout-Puissant ». Certes, on ne L'a jamais appelé le « Tout-Impuissant », si ce n'est peut-être après la deuxième guerre mondiale, dans un état de choc. À présent on revient au mot « puissant » : ça ne fait mal à personne et peut rapporter gros – un séjour au Paradis, entre autres.

Pourquoi les planètes tournent-elles autour du soleil ? Pourquoi cela ou ceci ne tourne pas rond ? Pourquoi n'a-t-on pas un rond dans les poches ? Pourquoi a-t-on des poches sous les yeux ? Parce qu'on a trop bu pendant une semaine ? Parce que vous êtes amoureux de la danseuse d'un cabaret, ce qui provoque la colère de votre père ? Pourquoi le ciel est-il bleu ? Pourquoi les lauriers sont-ils tout noirs ? Pourquoi le mouvement est-il lié au désespoir ? Parce que l'immobilité est une garantie presque sûre de l'éternité ? On ne peut affirmer que toutes ces questions n'ont pas de réponses, et nous répondons à certaines d'entre elles pour ne pas tomber malades définitivement, succombant au pouvoir de l'angoisse qui se nourrit de l'inconnu. Encore une question sans réponse, encore une. L'angoisse monte d'un cran, déborde d'une coupe et on nous trouve prostré dans un lit de fortune, parfois au milieu des champs qui nous accueillent tant bien que mal, étant donné la présence des tempêtes et des vautours.

Par contre, on peut analyser la situation où les ronds se trouvent en dehors des poches. On vous dit que vous n'avez pas assez travaillé dans la vie, dans votre enfance. L'école buissonnière était votre occupation principale ; plus qu'un hobby, c'était votre vocation, pour ainsi dire. Vous n'avez appris aucun métier, aucune science. Rien d'étonnant que vous ne trouviez pas de travail, car votre diplôme n'est pas valable : vous n'en avez aucun, pour simplifier les choses. Les choses sont simples et les ronds sont loin. Que faire ? Vous dansez tout en rond, mais cela ne peut durer parce que les ronds et les rondos demandent beaucoup d'efforts de la part des danseurs ; et les efforts viennent en mangeant. Mais au lieu de blâmer

vos parents qui ne vous ont jamais administré de punition exemplaire (ils épargnaient vos fesses et le reste de votre corps, sans parler de votre âme), vous vous mettez à chercher plus loin – du côté de vos ancêtres lointains dans tous les sens du terme : parfois, ils sont enterrés en Australie. Vous vous dites que votre karma vient de leur insouciance et que vous n’y êtes pour rien. Et si vous y êtes pour quelque chose, cette chose est si minuscule que l’on peut l’éliminer d’une chiquenaude, comme si c’était un grain de poussière ou un insecte oisif.

Et puis la théorie des cordes nous envahit presque entièrement pour nous donner des réponses à toutes nos questions et pour offrir au monde entier cette unité dont Einstein, Eisenstein et leurs amis ont rêvé depuis le début du siècle dernier. On noue les cordes, on augmente les dimensions, on se dit qu’il s’agit d’une seule corde qui vibre comme n’importe quelle corde de violoncelle et que le propriétaire du violoncelle s’appelle soit Casals, soit Rostropovitch. Alors, on se dit que tout va bien : ces artistes de génie unifieront l’Orient et l’Occident en chassant Franco, Staline, Brejnev, et tous les autres nevs, ines et cons. Et puis Jean Iliopoulos vous dit : « Même si l’on arrive à prouver l’existence des cordes, se posera alors la question de leur origine. » Vous lui dites que leur existence est prouvée tangiblement puisque vous avez ces cordes dans votre gorge. Et lorsque vous chantez, elles vibrent et unifient l’univers ; surtout si elles chantent l’*Alléluia* de Haendel. Mais Costas Bachas ajoute : « Supposons même que l’on soit capable d’écrire les équations de la théorie fondamentale ultime. Pourra-t-on ensuite traduire mathématiquement la question de savoir pourquoi ses lois sont ce qu’elles sont ? » Et nous, pourquoi sommes-nous ce que nous sommes ? Nous sommes sûrs et certains que nous sommes, que nous sommes la somme de toutes nos expériences, de tous nos karmas. Mais cela prouve quoi ? Peut-on traduire mathématiquement cette connaissance intime que nous avons de nous-mêmes ? Nous sommes capables de traduire nos sommes, nos sommeils et leur absence *psychologiquement* : nos dépressions s’en chargent. Mais les mathématiques, c’est une autre paire de manches, et une fois de plus nous nous empêtrons dans les chiffres. Et puis les chiffres s’empêtrent en nous, et pour la première fois, depuis des mois, nous nous endormons d’un sommeil de plomb. Est-ce un sommeil de plomb ? Peut-on le prouver mathématiquement, physiquement ?

Par ailleurs (il s’agit d’un ailleurs), nous ne savons même pas si nous vivons à l’extérieur ou à l’intérieur de la terre. Il est vrai que les extérieurs et les intérieurs de ce qui nous est extérieur ne comptent pas tellement : c’est notre for intérieur qui compte ; et c’est pour cela qu’il est fort, ajoutent les spécialistes. Soit, toit, ton for intérieur, nous disent nos gourous qui parlent à peine notre langue natale. Ils nous parlent aussi du « géocosmos ». Il paraît qu’il faut simplement appliquer une inversion par rapport à une sphère, en l’occurrence la Terre (les

autres sphères ne nous intéressent pas, même s'il s'agit de Dieu) : à chaque point extérieur à celle-ci correspond un point intérieur.

Et bien, je peux vous assurer qu'aucun de mes points intérieurs ne correspond à vos points extérieurs, sauf si ces derniers points (et j'espère qu'ils ne sont pas derniers) me viennent des morts. La liste de mes morts préférés est très longue et ce n'est pas la peine de la reproduire sur ces pages ; ou sur d'autres pages, sur d'autres planètes. Ce n'est pas la peine non plus d'extraire un ADN de dinosaure de 80 millions d'années.

Vous entendez parler d'un tremblement de terre et vous vous dites : « Voltaire avait raison : Leibniz s'est trompé en érigeant ce monde en parangon de vertu. Nos concitoyens sont très intelligents et studieux et laborieux. Ils sont à la hauteur du Paradis sur terre décrit par Leibniz et tant d'autres humanistes. Mais les tremblements de terre, les tsunamis et tutti quanti nous laissent tomber de temps à autre. Ils nous laissent tomber littéralement : une crevasse se prosterne à nos pieds et nous y tombons, comme s'il n'y avait plus d'autoroutes et de Bentleys à notre disposition. Non, parfois il n'y a plus rien ni à notre disposition ni en dehors de tout ce que l'on peut imaginer : tout est rasé, on est blasé. Quel spectacle. Remboursez ! »

Mais le progrès scientifique nous sauvera, paraît-il, des catastrophes naturelles et d'autres catastrophes de tout genre ; parce qu'un savant très savant, le prix Nobel de l'année prochaine, vient d'ajouter une dimension à la théorie des cordes. Et cela signifie que, si une crevasse ouvre sa bouche béante à proximité de notre corps, nous pourrions toujours nous réfugier dans une dimension supplémentaire. Pour cela, il ne faut ni rails ni aéroports ni pistes d'envol ni pistes de vol. Nous dirons : « *Thanks a lot, my dear* », et nous échapperons à tous les tremblements, à toutes les craintes. Peu importe qu'ils trouvent leur unité tant désirée ou la laissent tomber une fois encore. (Nos savants, nos nobélisables.) Nous sommes sains et saufs, et nous chantons : « Donne-moi tes *mani, mani* » et l'air de Leporello.

Si vous dites à quelqu'un : « Dommage que notre époque... » On ne vous laisse pas terminer la phrase ; on vous coupe la parole en vous rappelant qu'avant-hier Doctor Johnson a muni la théorie des cordes d'une dimension supplémentaire. Alors, vous posez à votre interlocuteur une question simple : « Pourriez-vous dater la naissance de la théorie des cordes ?

- Oui, à peu près. Dans les années soixante.

- Vous vous trompez, chez collègue. C'est à la fin des années dix que Lénine a prononcé la phrase suivante : 'Les capitalistes nous vendront les cordes avec lesquelles nous les pendrons.'

- Combien de cordes comptait-il acheter chez les capitalistes ? demande votre interlocuteur.

- Je n'en sais rien. Un million, j'imagine.
- Aujourd'hui, la théorie des cordes a trois millions de dimensions.
- Aujourd'hui, Lénine aurait pendu toute l'Europe.
- Attendons un peu. D'ici quelques années, il pourra pendre le monde entier. »

Lorsque je parle de notre monde lamentable ou plutôt de notre époque qui laisse tomber le monde, les arts et même les sciences (dans une certaine mesure : il n'y a plus de visionnaires), je sais que l'on va me mettre dehors, où que je me trouve. Si je me trouve dans un jardin, on m'indique le portail – avec une canne ou en bougeant les sourcils. Si je suis dans un parc, on m'accompagne jusqu'à la sortie et on ferme le portail à triple tours, avant d'aller chercher des chaînes et des cadenas en série. Je suis censé obéir, et je ne demande pas mieux, d'autant que, durant mes séjours dans ces endroits très peu recommandables, je me pose toujours la même question : « Que fais-je dans cette galère ou plutôt dans ce palais innommable ? » Et puis on me téléphone et on me pose une autre question qui n'a rien à voir avec la mienne : « Pourquoi n'avez-vous pas tendu l'autre joue ? » « Parce que j'ai des tournis et si je tends l'autre joue, ne serait-ce qu'une fois, je risque de tomber et de me casser plusieurs membres. »

Dans une situation de cette envergure morale et religieuse, je suis même prêt à citer Calvin, ce que je fais parfois, aux moments où l'on réussit à pousser ma patience à bout. Calvin parle du préjugé qui nous persuade que les tendeurs de joues (« les débonnaires », comme il les appelle) seront seigneurs et héritiers de la terre. Au lieu de s'opposer à la rage et à la violence des méchants, ils tendent toutes les joues et pensent : « Les enfants ne font rien, eux non plus. Nous nous comportons comme des enfants qui entreront au paradis. » Ce n'est pas vrai, d'après Calvin : « Les enfants de ce monde ne s'estiment point être en sûreté autrement, sinon en se vengeant fort et ferme de tout le mal qu'on leur aura fait, et en défendant leur vie par armes et outrages. » Quels armes ? se demande-t-on. Pierres, lance-pierres, bouteilles de coca, bouteilles de vodka, bottes remplies de pierres, pierres enveloppées dans la boue, roues de voitures, roues hydrauliques des moulins à eau, roues de secours.

Et Calvin d'ajouter : « Mais vu qu'il nous faut tenir assurés que Christ est le seul gardien de notre vie, il ne reste autre chose sinon que nous nous cachions sous l'ombre de ses ailes. » Essayez un peu, lui répond-t-on. On essaie et l'on constate que les enfants connaissent Jésus tel quel, comme un homme : on ne leur a jamais dit qu'il avait des ailes, comme des anges. Alors, dès qu'ils voient des ailes, ils se mettent à les arracher en pensant aux oiseaux ; et ils pensent que les oiseaux existent parce que les humains peuvent les priver d'ailes – et de vie, par la même occasion. Ils arrachent donc les ailes de Jésus et l'on se voit presque nu sous le ciel ou sous les nuages ou sous quelque chose dont on ne connaît pas le nom. Mais les noms n'ont pas

d'importance, se dit-on, lorsqu'on est au seuil de la mort ; et on est au seuil de la mort lorsque les enfants s'acharnent contre les ailes de Jésus. Ils s'acharnent, ils s'acharnent, et même ces acharneurs voient à la longue qu'il n'y a plus rien à arracher, à part les cheveux.

Et nous avons beau dire que ce sont nos cheveux qu'ils arrachent à présent, au lieu de déplumer les oiseaux qu'ils détestent sans les détester : on ne peut pas dire qu'ils détestent les chats qu'ils noient un peu partout. Ils les noieraient dans leurs lavabos, si leurs lavabos étaient aussi grands que les chatons. Les chatons ne sont pas grands ; les lavabos sont encore plus petits. Donc, les enfants se dirigent vers des lacs, vers des rivières et même vers des océans pour noyer les chatons auxquels ils sont indifférents, somme toute. Ils les noient et rentrent à la maison pour manger leur soupe ou leur salade ou boire du lait, comme s'ils étaient des chatons d'autrefois. Ils boivent leur lait et s'endorment ; et les chatons s'endorment dans leurs lacs, dans leurs rivières.

Les enfants grandissent, mais leurs façons d'agir ne changent pas, et c'est pour cela qu'on se méprend sur le sens de mes paroles quand je dis : « Cet homme est un enfant. » On pense qu'il a une sensibilité fraîche et qu'il est aussi innocent qu'un ange à qui on n'a pas encore arraché tous les ailes. On se souvient de Tolstoï qui parlait de ce phénomène assez souvent. Il disait : « Demeurez ce que vous êtes. » Il le disait aux enfants et il leur lisait des contes, au lieu de leur expliquer la philosophie de Kant, car il ne voulait pas qu'ils grandissent et deviennent cyniques. Qu'ils grandissent ou non, le monde est plein de cruauté, de cynisme et de naïveté. Le monde croit qu'une conduite responsable mène directement au paradis sans qu'on s'attarde au purgatoire : pourquoi perdre son temps ? Les hommes et les femmes mûres vous arrachent les ailes sur lesquelles vous comptiez pour vous envoler de temps en temps ; pour rejoindre les autres dimensions qui n'ont rien à voir avec la théorie des cordes. Vous planez, vous volez sur les ailes de votre inspiration, et vous entendez le rire de vos destructeurs qui disent n'importe quoi pour vous arracher tous les membres auxquels ils ont accès. Et ils ont accès à tous les membres – même à ceux que vous ne possédez pas. Ils se disent : « Arrachons-leurs les membres actuels et virtuels. Le monde virtuel est aussi actuel que le monde actuel. »

On dit que le cosmos continue à s'étendre, et vous essayez de le rétrécir pour ne pas recevoir trop de coups de tous les côtés. Vous regardez dans un télescope et vous voyez un coin supplémentaire – un ajout dont profite la structure du cosmos. Et tout de suite vous voyez ce qui remplit ce coin : trois langues de vipère (une trinité de remplacement) et plusieurs poings qui se dirigent vers vous, comme s'il fallait boxer pour vous guérir d'une maladie dont vous n'avez jamais entendu parler. Souvent les individus de toutes espèces vous disent : « Ça vous

fera du bien, ça vous fera du bien », avant de vous arracher quatre dents, en vous donnant un coup de poing ou de pied. « Pourquoi pensez-vous que ça me fera du bien ? demandez-vous.

Parce que les dents pourrissent inévitablement, répondent-ils. Et chaque pourriture nous rapproche de la mort, de la poubelle éternelle. Moins de pourriture vous aurez dans votre bouche, mieux vous vous porterez.

Mais j'ai besoin de mâcher, dites-vous. Si je ne mâche pas les aliments que je mange, mon estomac et le reste de mon appareil qu'on appelle 'digestif', seront endommagés.

Il faut commencer par la source, disent-ils. Il faut toujours s'attaquer au mal par la racine. Tout vient des dents, même vos pensées : je pense ce que je mâche, comme on dit. Ce que vous avalez n'est plus sain. Autrement dit et fait, c'est de la pourriture que vous avalez, et cette pourriture s'enrichit d'autres pourritures pendant son voyage à travers votre ventre. Mais si au départ la pourriture n'est pas pourrie entièrement, vous avez une petite chance.

Quelle chance ? À quoi se rapporte-t-elle ?

À votre substance. Vous aurez l'air plus beau dans votre cercueil. À propos, à votre place je renouvellerai ma garde-robe. Vous n'êtes pas prêt pour le bal de Satan.

Je me prépare au bal de Dieu.

Dieu ne donne pas de bals. Dieu n'accueille que des travailleurs acharnés qui n'abandonnent pas leur boulot ni au Paradis ni dans l'au-delà du Paradis. »

Et ne croyez surtout pas que la discussion s'engagera dans la direction indiquée : l'au-delà du Paradis. On continue à parler de votre pourriture – physique et morale. Et vous pourrissez à vue d'œil car les paroles et les ondes qu'elles propagent sont très efficaces – encore plus efficaces que les ondes radioactives.

Bref, que ce soit les enfants ou les adultes ou les vieillards, vous recevez des pierres en pleine figure ; et vous marchez dans la boue, jusqu'au cou, même si le soleil brille de toute sa brillance, de toute son insouciance. Et vous vous adressez aux droits de l'homme car vous pensez que vous avez le droit de ne pas marcher dans la boue et de ne pas recevoir des coups ni par derrière ni en pleine figure. On vous dit : « Vous n'avez qu'à marcher sur des autoroutes pendant les journées où l'on voit le ciel bleu et même sans nuages. » Vous sortez sur une autoroute et vous regardez le ciel ; il est aussi bleu que le sang des aristocrates. D'ailleurs, vous avez déjà regardé le ciel – avant de sortir de chez vous : ce n'est pas la peine de sortir s'il pleut à verse. Et même s'il pleut doucement, s'il pluvine, comme on dit, vous n'avez pas envie de sortir, sauf si vous voulez danser sous la pluie ; comme si vous ne pouviez pas danser sous le soleil de Satan ou de Dieu. Mais vous sortez pour vous promener : vous ne savez pas danser ou vos jambes sont atteintes d'une paralysie latente, rampante ; pas dansante. Donc, vous regardez

le ciel qui vous salue mollement car le ciel n'est jamais sûr de ce qui lui peut arriver, surtout si l'on est à Paris, à Versailles ou en Belgique. Le ciel ne peut jamais garantir la stabilité, la solidité de sa couleur, si les vents se mettent à souffler dans le ballon, comme disent les ivrognes, et si les dieux jouent aux cartes en faisant fi de ce qui se passe sur terre.

Et puis on constate que les dieux n'y sont pour rien, même s'ils jouent aux dés. Les dieux s'exécutent et font étalage de leur compréhension, de leur humanisme. Dix mille paysans leur demandent de la pluie, en criant : « Oh, dieux du ciel ! S'il vous plaît, ne nous privez pas de vos gouttes miraculeuses, ne nous privez pas du pain, de la bière, du vin, etc. Faites en sorte que le ciel devienne une série de-vespasiennes où l'eau coule tout le temps. » Et les dieux s'exécutent – pas par amour de l'homme ou de la femme. Ils ont tout simplement envie d'aller aux toilettes ; et ils y vont tous ensemble, si bien qu'un déluge s'abat sur la terre. Et on ne s'étonne plus en voyant de la boue partout, ce qui veut dire que ce n'est pas la peine de s'adresser aux organisations dont la préoccupation principale consiste à veiller sur nos droits, sur notre droiture. C'est à Dieu qu'il faut s'adresser, ce que l'on fait sans réfléchir aux conséquences cosmiques, au manque de blé et de jus de raisin. On pense aux refroidissements, à la toux, au nez coulant, aux infirmières que l'on n'aime pas toujours, contrairement à ce que l'on voit dans les films pornographiques.

La pluie s'arrête, recommence ; il y a encore une manifestation, et encore, et encore. Il en résulte une révolution et la plupart des révolutionnaires ne savent pas de quelle révolution il s'agit, de quelle couleur est cette révolution. Certains prononcent le mot « velours », les autres disent « dur, dur ». Ou personne ne dit rien : on marche tout simplement pour atteindre le but qui n'est pas tout à fait au-delà de l'horizon. On voit un tout petit bout de ce but, et cela suffit pour enflammer les esprits. Les esprits s'enflamment de plus en plus et la révolution est en marche, comme on dit. Mais le passant solitaire a beaucoup de soucis : tantôt il est éclaboussé et trempé jusqu'au os, tantôt il meurt de soif. Et personne ne lui apporte un verre d'eau, ce qui est bizarre, étant donné qu'il n'est pas capricieux, notre passant. Il ne dit pas : « J'aimerais de l'eau gazeuse. » En ce cas, on pourrait lui répondre : « Nous n'avons que l'eau plate. » Il ne demande rien de particulier. Il ne demande même pas qu'on le laisse en paix car il sait qu'il ne sera jamais en paix – ni avec l'humanité ni avec son corps et sa conscience. Il demande de l'eau, et il ne dirait pas non si on lui apportait de l'eau d'un robinet situé en Union Soviétique ou en Chine. On ne lui apporte rien du tout, et il se rabat sur les dieux à qui il demande de la pluie. Et les dieux lui répondent : « Pour le moment, nous travaillons pour les viticulteurs qui s'occupent des vendanges. Nous veillons à ce que la qualité du vin de cette année soit supérieure aux petites années que nous connaissons tous. Même les pauvres connaissant les petites années, parce que

les vins sont à moitié prix. Ou on les vend pour rien. Les pauvres n'ont rien et on leur vend du vin. Mais cette fois, les pauvres n'auront rien parce que l'année sera grandiose. »

Mais les gauchistes protestent en disant aux dieux : « Vous êtes odieux. Vous ne pensez pas aux démunis, aux sans-culottes, aux sans-chaussettes. Vous soutenez les riches, parce que vous êtes ces bourgeois que nous détestons. D'ailleurs, vous n'existez pas. Il nous faut une petite année pour que les pauvres puissent boire un grand coup. Il nous faut des petites années dans tous les domaines pour que tout le monde puisse se sentir à l'aise, tandis que vous faites en sorte que tout le monde se batte avec les textes de Deleuze. » Les dieux ne nous parlent pas de l'économie libérale et par conséquent ne disent pas que plus l'argent circule dans le monde, moins on compte de pauvres et de miséreux. En d'autres termes, plus on compte, moins on compte ; et cela convient à tous les droitiers qui ont tous les droits de penser ce qu'ils veulent : eux aussi, ils vivent en démocratie. Et puis il y a ceux qui choisissent de ne pas s'exposer aux pierres et à la boue, mais, pour une fois, la démocratie ne fonctionne pas. On peut choisir tout ce que l'on veut (même Deleuze), mais la boue continue à atterrir sur certains visages, sur certaines chaussures, ce qui rend la marche plutôt difficile. Et moi, je souffre d'une faiblesse que mes jambes attestent à chaque pas ; et même si la boue (exceptionnellement) brille par son absence (après tout, je suis chez moi, à la maison), je ne marche presque plus. Et si je m'aventure hors de mon lit, je tombe, comme si la loi de la gravitation avait besoin de preuves, de confirmations.

Le monde ne commence pas au-delà de l'horizon pour m'approcher de plus en plus dans le but de me faire du mal. Je demeure chez moi dans tous les sens du terme, et ce terme a beaucoup de sens, d'après mon expérience que ma mémoire essaie de garder. Ou c'est le corps qui garde tous les traumatismes auxquels j'ai été exposé au cours de mon existence ou istence : il n'y a rien de ex dans ma vie ; tout est in, en, dans, dedans. Tout se passe à présent, dans le cadre du présent, du mouvement qui me porte (que je pousse) depuis toujours, depuis des siècles. Alors, on se demande (c'est moi qui me le demande) d'où viennent les coups, la boue et les ou-ou-ou que je reçois en pleine figure, en pleines jambes et même en pleins pieds. Cela ne servirait à rien de me plaindre auprès de toutes les organisations caritatives qui parsèment le monde civilisé et sa mauvaise conscience. On me dirait : « Voyons, tout vient de vous-même, de votre représentation, de votre imagination, de votre angoisse et de vos tremblements qui sont bien plus forts que n'importe quel tremblement de terre. C'est dans la tête, comme d'habitude. Et c'est une mauvaise habitude. » Sans doute y-a-t-il des individus qui se mettent devant un miroir et se donnent des coups – pour s'entraîner, probablement. Pour les jeux Olympiques ? Quel genre de jeux ? les jeux d'autodestruction, de construction quotidienne de la mort ?

Il y a des individus (ce sont vraiment des individus, étant donné leur bizarrerie) qui sont capable de se donner la mort – devant un miroir ou ailleurs – parce qu’ils apprennent ceci : « Les données observationnelles sur la courbure de l’espace-temps indiquent que l’Univers est au moins trois cents fois plus volumineux que sa partie observable. » Lorsque cette nouvelle leur tombe du ciel, ils restent d’abord silencieux et immobiles, comme pour méditer plus efficacement sur la partie invisible de ce qui pend au-dessus de leur tête. Ensuite ils se mettent debout, se dirigent vers la fenêtre la plus proche, l’ouvrent et regardent le ciel pendant quelques minutes. Cette contemplation ne leur ouvre aucune des portes qui, en principe, doivent mener à la découverte d’une face cachée du ciel. Ils se disent que la face cachée de la lune se trouve à présent dans tous les livres consacrés à notre satellite que les amoureux (et Debussy) aiment tellement. Ils se disent aussi que, tôt ou tard, les faces cachées de l’Univers seront découvertes, photographiées et publiées un peu partout – même dans le *Paris-Match*. Mais tout de suite ils se rendent compte qu’ils ne seront pas là pour admirer ces images, s’en repaître les yeux. Alors, ils s’éloignent de la fenêtre, s’approchent du miroir le plus proche – l’absence d’un grand nombre de miroirs leur facilite la tâche – et se mettent à se frapper le visage, le cou, les coudes, et même les pieds (avec la canne du grand-père).

Mais les manuels écrits par des gourous nous disent qu’au lieu de nous frapper inutilement, presque sans but – il y a toujours un but dans ce frappage, dans ce battage non-publicitaire – nous devons nous déchirer le corps à la façon de Francis Bacon ou de n’importe quel boucher que l’on voit d’ailleurs dans ses peintures (n’importe quel boucher) pour voir ce qui grouille et se passe à l’intérieur, à l’intérieur de tous les forts et faibles – partout, partout, ce que l’on appelle « se connaître soi-même par cœur ». On déchire tout cela et l’on se demande si l’on a assez de temps pour retenir tout cela, pour mémoriser les détritiques pour en faire quelque chose de présentable, de scientifique, pour que ce ne soit pas un amas de vaisseaux, de ruisseaux qui coulent n’importe comment et n’importe où – même pas vers notre enfer commun, comme disent Dante et ses successeurs. Nos mers et aussi nos mères coulent dans toutes les directions parce que nos ennemis, Satan entre autres, sans parler du fameux Démiurge, pensent que si nous ne retrouvons pas notre mère, nous sommes condamnés et damnés – d’un seul et même coup, ce qui signifie que les mères jouissent toujours d’une grande réputation dans le royaume du mal, sans parler de celui du potable (le juste milieu) ou du royaume du bien.

Nous visitons une boutique reliée à l’abattoir et recevons de la viande de bœuf (et aussi des œufs) pure et simple, fraîche et pas trop compliquée, et nous nous mettons en faire un plat de résistance auquel personne ne résistera, même si tout le monde fait partie de la Résistance. Si vous écrivez la Résistance avec un R majuscule, tout y passe : les bons et les méchants, les

bonnes et les marchands. Nous jetons un coup d'œil sur cet amas d'intestins, sur cet amas de n'importe quoi, sur ces tubes précurseurs de tous les tubes que l'on trouve partout actuellement (sur Internet, dans les salles et les stades), et nous nous disons : « Nous sommes à l'origine d'un grand mouvement, d'un grand renouvellement. Qui plus est (qui moins est), nous nous connaissons par cœur et aussi par des intestins et par tous les tubes que vous pouvez nous montrer pendant la procédure de l'identification. »

On vous montre un tube et vous dites : « Ce n'est pas moi.

Pourquoi ? vous demande-t-on.

Parce que je ne suis pas si-ré-fa-dièse.

Qu'êtes-vous alors ? Qui êtes-vous ?

Je suis la-bémol et la sol-dièse.

Ah bon, ah bon. Nous vous présentons nos excuses.

Et tant que vous y êtes, ajoutez-y encore un dièse, encore un la, à condition que vous ne soyez pas las de la.

Détrompez-vous : nous ne sommes las ni de la ni de si ni de do, d'autant que nous allons faire un dodo dont nous avons besoin. »

On se dirige droit vers le but, et puis on se dit que le but est ailleurs et qu'il ne faut surtout pas avoir de but : la main providentielle nous guidera où il faut sans notre participation, programmation et nos tutti quanti. Elle nous guide et, d'après les gauchistes, nous nous trouvons au milieu d'une autre crise économique où (en plein milieu de cette crise) les pauvres souffrent encore plus que les pauvres d'autrefois, ce qui est impensable, inconcevable, comme disent les vieilles dames et parfois les vieux hommes décorés. Il est inimaginable de souffrir autant que l'on souffrait pendant la Grande guerre et la Petite guerre qui l'a suivie. Et puis une autre Grande guerre suivie d'une autre petite guerre et, du coup, tout est devenu petit, de sorte que même la grandeur de la nature est devenue la petiteur de la nature, sans parler des humains. On l'explique aux visiteurs du musée de l'Homme en disant : Voici la petiteur de notre nature. Voici la médiocrité de notre nature. Voici notre bassesse. Vous en faites ce que vous voulez. » D'ordinaire, les visiteurs en font ce qu'ils veulent (ce qu'ils violent).

Après ça, on a envie de chanter, comme le font les Russes : « Tra-tra-tra, tra-tra-tra, un chat a épousé une souris. La souris nommée Souricière – Souricière Petrovitch Source. » La source de quoi ? Et les discussions démarrent au sujet de la mort qui est aussi vaste que la vie ou le préavis, ce qui revient au même, même si vous vous baignez dans cette mer en pensant que vous ajoutez quelques centimètres à votre santé, à votre bonté. Voici un des centimètres que vous ajoutez à votre bonté, à votre humanisme, à l'immortalité de la race humaine :

Que pouvez-vous ajouter de plus ? +++++ On vous dit que vous construisez un cimetière, au lieu d'enrichir la vie humaine et son confort de dollars. Alors, vous vous mettez à dessiner des dollars pour les mettre sur les lits, les oreilles, dans les rêves qui sont censés se réaliser, s'ils sont sensés. C'est ainsi que les schizophrènes passent leur temps dans le système capitaliste et psychanalytique, d'après Deleuze et Guattari. Et ils jouent aussi de la guitare en chantant :

Nous sommes des schizos,
 Nous ne buvons pas d'eau,
 Nous buvons dlodka,
 Vo, vo, ka, ka, ka.
 Vodka, cava, va,
 À tout va, tout va.

Spinoza est capable de mettre de l'ordre dans ces rimes et raisons : il est si clair et joyeux que, même si vous êtes au seuil de la mort, vous vous dites que les passions tristes ne doivent pas prendre dessus ; leur place est au-dessous de tout, comme il se doit. Parfois, elles quittent cette place pour atteindre les étages supérieurs de l'être, et à ce moment-là Spinoza nous dit que nous ne devons pas nous repentir et que tout va bien. Certes, nous avons tué notre mère, notre père et même notre frère qui traînait sous nos pieds et risquait de nous priver d'une grande partie de notre héritage. Nous avons compté tous les héritages ou plutôt toutes les parties de cet héritage, et nous avons compris que nous perdrons \$45676898, si nous laissons notre frère vivre en paix et aller à la banque quand cela lui chantait. Il va à la banque, retire \$96502 et nous constatons que nos poches sont vides et qu'il y a des poches sous nos yeux – au bout d'un tunnel composé d'une vingtaine de nuits blanches. La lumière que nous voyons d'habitude au bout de n'importe quel tunnel se trouve cette fois derrière nous : ce sont les nuits blanches au cours desquelles nous comptons l'héritage de notre frère qui aime les voitures de sport. Qu'une grande partie de l'univers nous échappe ou non, cela nous est égal ; c'est notre héritage qui nous échappe et aucun télescope ne nous permettra de voir ces dollars, ces euros et même ces roubles convertis en dollars au moment de leur naissance.

Et même si nous les voyons, tous ces dollars, tous ces chiffres, nombres et lettres, cela change quoi ? D'accord, nous les voyons assez clairement, et la canne de notre grand-père est à notre portée, pas loin d'une portière de notre voiture plutôt modeste. Nous prenons cette canne

et commençons à viser la somme faramineuse pendue au-dessus du toit de la voiture ; pas au-dessus du toit du monde (c'est ainsi qu'on appelle une montagne qui perce le ciel du Caucase). Nous visons, nous ratons, nous perdons : rien ne tombe du ciel, sauf quelques gouttes de pluie. Et ce n'est pas ce que nous voulions décrocher à l'aide de la canne proverbiale que notre grand-père gardait dans son lit. Il voyageait en sa compagnie jusqu'aux toilettes, jusqu'aux salles de bains et même jusqu'au grenier où il chassait les souris, les rats et les autres ennemis du genre humain. En les chassant, en les tuant au moyen de sa canne, il disait à mi-voix : « Meurs, canaille, meurs, canaille, *morto, morto*, métro, métro. »

Nous tuons les chats, les chiens et les humains qui résistent à nos désirs, à notre volonté, à nos caprices. Nous tuons aussi ceux qui ne peuvent rien nous offrir *avant* leur mort. Le mot en italiques nous met sur la bonne voie en nous rappelant son antonyme – « après » qui, la plupart du temps, figure au début de l'expression « après moi le déluge ». Dans ce cas particulier, votre oncle dont les millions dorment paisiblement à Singapour au lieu d'atterrir dans votre coffre-fort, puis chez Sotheby ou ailleurs, pense sans doute : « Après moi, le déluge durant lequel l'avalanche de dollars s'abattra sur mon neveu. J'espère qu'elle ne l'ensevelira pas. » Les pensées de votre oncle s'ordonnent dans le mauvais ordre car c'est vous qui l'abattez à l'aide d'une pierre tombale, ce qui vous permet de faire d'une pierre deux coups. Vous tuez votre oncle, vous le faites transporter au cimetière le plus proche (pas de transport en commun), vous le faites enterrer et vous mettez la même pierre sur sa tombe. Et pourtant les dollars qui se dirigent vers vous depuis le ciel et de tous les côtés – surtout depuis la tombe de votre oncle – vous auraient permis de lui offrir des funérailles nationales et même universelles ; des caméras partout, comme on dit.

Vous repentissez-vous en jetant l'argent de votre feu oncle par la fenêtre ? Vous savez que ni votre repentir ni votre sagesse financière ne ressusciteront votre oncle ni son talent qui lui permettait de gagner sans peine au bridge, dépouillant ses amis que la dépouille mortelle de votre oncle réjouissait au plus haut point. Même aujourd'hui vous recevez encore leurs cartes de vœux où figure la phrase : « Merci d'avoir vengé notre dépouillement. » À quoi bon se repentir ? On vous remercie, vous êtes le bienfaiteur d'une partie de l'humanité. Spinoza dit : « Aussi longtemps que nous ne sommes pas en proie à des affects qui sont contraires à notre nature, aussi longtemps nous avons le pouvoir d'ordonner et d'enchaîner les affections du Corps suivant un ordre pour l'intellect. » L'envie d'un meurtre n'est pas contraire à notre nature, à condition qu'elle ne nous prive pas de la liberté – de la *libertate humana*, comme dit Spinoza ; à condition que cela augmente considérablement ce qu'on appelle « notre amplitude de la

liberté ». Avec l'argent de nos oncles et de nos tantes nous sommes en effet en mesure d'acheter des tableaux, des yachts et même des châteaux en Espagne ; ou plutôt en France ou en Écosse.

Pourquoi parlé-je si souvent des yachts ? Je n'ai pas le pied marin et les étendues des mers ne me disent pas grand-chose : la sensation que j'ai éprouvé en voyant pour la première la mer Noire (ou la mer tout court) laisse des traces sans doute indélébiles dans mon cerveau tout entier, pas seulement dans ma mémoire. Et puis je me suis dit que toutes les mers (pas toutes les mères) se ressemblaient comme deux gouttes d'eau ; comme s'il n'y avait qu'une seule goutte d'eau dans chaque mer. Peu importe – les yachts sont un symbole dont on ne peut se passer lorsqu'on parle de l'opulence et du bonheur absolu où il n'y a de place ni pour le repentir ni pour la pitié : à quoi bon avoir de la pitié pour ceux que nous avons tué ? On peut avoir pitié de ceux que nous sommes sur le point de tuer, ce qui ne nous empêche pas de les tuer. Nous les regardons et hochons la tête, comme si notre langue balbutiait ces paroles : « Pauvre être, pauvre client des fossoyeurs. Et dire que tu voulais vivre jusqu'à cent-dix ans. 'Pourquoi cent-dix ?' t'ai-je demandé un jour. 'Parce que je suis un bon vivant', as-tu répondu. Et bien, tu es un mauvais vivant, mon pauvre. »

Les meurtres liés aux héritages pourraient disparaître de la terre, si l'on supprimait l'argent et les avantages qu'il apporte, comme Lycurgue l'a fait un jour ou une nuit. Mais le meurtre a d'autres origines, d'autres motifs – moins vulgaires, plus complexes, fines, imprévisibles. Votre père vous donne une gifle que vous avez amplement méritée, et vous gardez cette gifle dans votre mémoire et aussi dans cette partie du royaume de la rancune qui s'occupe des gifles en particulier. La gifle ne vous laisse pas tranquille à tel point que vous vous réveillez en sueur, même si le paysage de votre dernier rêve était idyllique (bouleaux, châtaigniers) et n'inspirait aucune vengeance. Mais vous saviez que la gifle était là ; en tout cas, vous voyiez un gant qui volait entre les nuages en faisant des suggestions de toutes sortes ; et une de ces sortes faisait une allusion directe au meurtre.

Les psychiatres disent qu'il ne faut pas se donner trop d'efforts dans le domaine de l'humiliation : il suffit d'égratigner un homme ou une femme. Vous égratignez quelqu'un en frottant contre sa joue une ronce, sans lui en demander la permission. Il y a des individus qui ne demandent pas mieux que de se promener dans les buissons, de s'exposer aux gratins de branches et de brins, comme ils disent. Ils rentrent ensuite à la maison et leur mère leur dit : « Il y a une égratignure sur ton visage. » « Oui, cette égratignure est le résultat d'un chatolement exquis que je n'oublierai jamais, même après dix ans passés dans la tombe. » Il n'y a pas mort d'homme, comme on le sait. Si quelqu'un frappe un autre quelqu'un sur le nez et que le nez se met à saigner, on dit habituellement : « Il n'y a pas mort d'homme. » Si l'on fait la même chose

avec une femme, on dit : « Il n'y a pas mort de femme. » Si soit la femme soit le gentleman meurt après cet exercice musculaire, on dit : « Il n'y a pas de vie d'homme / de femme. » Mais quoi qu'on dise, le ressentiment s'installe dans la psyché et partout ailleurs. On entend souvent dans les rues : « Pourquoi tu me tues ? » « Parce qu'il y a vingt ans tu m'as égratigné. » « Non, je t'ai donné un coup de pied. » « Oh, ça n'est rien. Mais l'égratignure couve dans mon esprit aux dépends de Spinoza. Et c'est ce que je ne te pardonnerai jamais. À cause de toi, je n'ai pas tiré assez de leçons de son enseignement. »

Si vous égratignez un homme sensible et délicat, il ne vous le pardonnera jamais. Il vous fera des croche-pieds, il vous renversera une multitude de sauces sur la tête. Et si vous lui posez la question rituelle : « Pourquoi ? Pourquoi ? » il vous répondra calmement et durement : « Te rappelles-tu le jour où tu m'a égratigné ?

Ne fais-tu pas allusion à la soirée où tout le gratin de notre profession était là ?

Exact.

C'est pour ça que je t'ai égratigné : tu ne faisais pas partie de ce gratin. Il fallait t'adouber. Ce soir-là, tu es devenu un *doube* – un chêne, en russe.

Cette égratignure est devenue grande, tu sais.

Comme le poisson de La Fontaine ? Montre-là moi.

Je ne peux te la montrer.

Pourquoi ?

Parce qu'elle loge dans mon âme.

Ne pourrais-tu pas me montrer l'anatomie de ton âme ?

Non. Je le ferais si tu étais mon ami. »

Et puis « poum » ; et puis boum. Après une lecture de ce meurtre (cela se fait dans la bibliothèque du cerveau), le meurtrier n'éprouve aucun remords ; d'ailleurs, il ne lit pas ce meurtre tous les jours, même pas toutes les semaines. Tous les mois peut-être ; et encore. Et il se dit en relisant son meurtre : « C'est bien écrit, il n'y a rien à dire. Le style ne m'a pas fait faux bond, ce jour-là. » Spinoza dit à ce sujet : « **Aussi longtemps donc que nous ne sommes pas en proie à des affects qui sont contraires à notre nature, aussi longtemps la puissance de l'Esprit par laquelle il s'efforce de comprendre les choses ne se trouve pas empêchée, et par suite aussi longtemps il a le pouvoir de former des idées claires et distinctes et de les déduire les unes des autres, et par conséquent aussi longtemps nous avons le pouvoir d'ordonner et d'enchaîner les affections du Corps suivant un ordre pour l'intellect** » (*ad intellectum*). Ad, ad, ad, comme disent les Russes, ce qui signifie « l'enfer ». Ils font de leur

mieux pour nous convaincre que l'intellect est infernal : il risque de nous mener en enfer – rien de plus simple que cela.

D'après Hobbes, c'est la bienfaisance qui se situe à l'autre bout de ce que l'on peut appeler « le tunnel de la vie », d'autant que, cette fois, il y a vraiment de la lumière à ce bout-là ; au lieu de la boue. D'habitude, les tunnels que l'on imagine sont bouchés, et leur bouche ou bout se compose de boue. C'est une composition que Francis Bacon, entre autres, admirait particulièrement. Mais la bienfaisance dont les saints et les mères de toute sorte font preuve est une lumière qui illumine la mort, rien que la mort. Les mères partent, les saints les suivent et on se dit : « Tiens, je n'ai plus de pain. Je n'ai plus rien. Où sont tous ces saints ? Où sont-ils, elles, mères, pères ? Où sont les Pères de l'Église ? Où est l'Église ? Pourquoi ne me donne-t-elle pas du pain, du vin ? D'accord, je lis Hölderlin tous les jours, de neuf heures à dix heures du matin ; au lieu de faire de la gymnastique ou nager dans une piscine. Et bien, je n'ai plus de force pour nager parce que je n'ai ni pain ni jambon ni pommes. Ni même un kilo de pommes de terre. C'est la mort que je vois et que je sens dans tous mes membres. Et aussi dans mon cerveau. Mon cerveau est-il un membre ? de quoi ? de mon corps ? ou d'un club quelconque ? d'un club d'intellectuels ? Non, c'est un membre de la mort, mon cerveau. Que je le sache ou non, que je sois du côté de Rousseau ou pas du tout, la mort s'approche, et le départ des saints signale l'approche de la mort. Tant que les saints sont avec vous, la mort n'ose pas vous approcher. Elle se dit : 'Il vaut mieux que je ne m'aventure pas dans cette contrée-là. Non, non, pas là. Il y a trop de sainteté dans ce quartier.' C'est comme si on traçait un cercle autour de soi : le diable n'arrivera jamais à franchir ce cercle. Les saints font office de ce cercle, surtout s'il y en a plusieurs dans votre voisinage. Il y a deux saints et une mère qui s'appelle Thalassa. Ils forment un petit cercle autour de votre corps, et le diable se met à pleurer dans son petit coin. Et puis, tôt ou tard, les bienfaiteurs, les gentils organisateurs de votre bien-être partent, et le diable sort de son petit coin. D'abord ce coin devient grand – c'est de lui dont La Fontaine parle dans une de ses œuvres –, et puis le diable exécute un saut qui bat tous les records du monde. Il atterrit sur vos épaules et vous vous dites : 'J'ai dû prendre quelques kilos. Je n'arrive plus à marcher convenablement parce que le plafond et le ciel sont très lourds.' Oui, le ciel est trop lourd pour vous, tandis que l'enfer est léger, très léger. Vous n'avez donc pas le choix. Vous ne choisissez pas l'enfer : personne ne le fait à part les masochistes. Vous y allez tout simplement parce que vous ne pouvez pas aller ailleurs. C'est ce qu'on appelle la prédestination. Et dire que toutes ces appellations sont contrôlées ! »

Encore un enchaînement logique dont Baruch Spinoza nous parle sans ambages, ce qui étonne tous ceux qui ouvrent l'*Éthique* pour la première fois. Je l'ai ouverte et refermée trente-

six fois ; mille-et-une fois plutôt, et l'absence d'ambages continue pourtant à m'étonner. Il y a des ambages partout, dans tout ce que nous disons, même si nous disons simplement : « Je vais dans le jardin. » Certes, nous allons dans des jardins et regardons des fontaines, s'il y en a, mais quelque chose cloche et nous constatons que nous ne sommes pas là où nous sommes. En tout cas, malgré notre certitude et nos affirmations, nous sommes à côté des paroles, des jardins, des fontaines. C'est comme si nous mentionnons tout le temps, aux autres et même à nous-mêmes. Il est vrai que les erreurs et la fausseté nous surprendront toujours dans le domaine de la science ; et pour le constater nous ne devons pas nécessairement évoquer Newton et Einstein. Ou Wittgenstein. (Il s'est contredit une fois pour toutes.) Prenons la théorie des cordes et ses discordes qui s'apparentent aux œuvres d'un mauvais élève de Schoenberg. Les scientifiques proclament triomphalement : « Nous allons construire une autre dimension pour harmoniser le monde. » Et nous savons tous que le monde n'a rien à voir avec l'harmonie, sauf si nous éliminons tous les humains à l'exception de quelques morts.

Mais tout s'enchaîne logiquement ou inévitablement dans le domaine des vies privées qui ne se privent pas de la logique du marché. Qu'il s'agisse d'un saint ou d'un non-saint, tout est harmonieux en commençant par les meurtres ou par le retournement des joues. S'il s'agit d'un saint, tout se passe devant les caméras car, en leur absence, les saints ne se tournent même pas les pouces. Le gros plan d'une joue que nous n'admirons pas pour sa beauté parce que la joue qu'on nous montre n'est pas belle. En revanche, elle est pleine de sagesse, de sorte qu'on se rend compte qu'on a affaire à un savant, un gourou ou Dalaï Lama. Puis la joue se met à tourner et nous entendons une claque spectaculaire, comme si le film s'appelait *La joue à claque*. Bizarrement, nous ne voyons pas la main (ou le pied) qui agit activement dans la situation, malgré le fait qu'elle crève l'écran presque littéralement. À la place de la main – elle ne compte pas du tout – nous voyons le corps étendu par terre, pas nécessairement sur le territoire du Vatican. Nous reconnaissons le saint en question, et nous nous demandons combien de temps il restera couché. S'il est entouré de ses collègues (deux collègues suffisent), il sera debout ou dans un hôpital séance tenante, même s'il ne tient pas debout. Sinon, c'est un cameraman qui vaquera à cette cérémonie de sauvetage. Et ce cameraman ne dira à personne que, pour rien au monde et à l'arrière monde, le saint n'a voulu répéter cette scène hors des caméras. « Pour la réussite du film, lui ai-je dit, nous devons voir la scène avant qu'on ne la filme.

Pas question, a répondu le saint.

Mais vous n'êtes pas un acteur professionnel.

Je suis un clown de Dieu.

Nijinski était professionnel, lui.

Je ne tends pas mes joues pour rien.

On doublera votre cachet.

Vous le doublerez de toute façon, sinon pas de film. »

Quant aux malheureux qui ont beau tourner leur corps (les malheurs sont toujours là, les derviches aussi), ils ont deux versions dans leur tête. La première version leur dicte un comportement qui est tout à fait conforme à la doctrine chrétienne et même à d'autres doctrines dont ils n'ont jamais entendu parler. Mais on n'a pas besoin de connaître les idées de Platon pour croire qu'il y a une pureté absolue qui se trouve dans le ciel. Ces individus-là se disent que leurs malheurs correspondent à la volonté du ciel, et ils n'entreprennent rien pour changer leur sort qui continue à les battre à plates coutures. À un certain stade, ils cessent de prêter attention aux plates et aux coutures, et on les compare volontiers aux matelots russes qui ont l'habitude d'enlever leur chemise en disant : « Tire, salopard. » Il est vrai que le destin est souvent pire que n'importe quel salopard endurci, mais le fait est là et les victimes de Dieu se prosternent dans la poussière et attendent le coup suivant, comme s'ils disaient à l'invisibilité et au futur : « Au suivant. » Le futur ou l'avenir arrive et assène son coup qui n'est pas toujours mortel. Pour faire durer le plaisir, comme on dit.

Les autres se battent à mort avec leur destin, ce qui les amène au même résultat – à la mort, en d'autres mots ; quoique le mot soit toujours le même. Ils se battent jour et nuit, et parfois ils ont l'impression que le destin cède à leurs assauts, et ils disent à leurs parents, à leurs voisins : « Ça va mieux aujourd'hui. » Mais le destin ne cède en rien aux saints, aux meilleurs chrétiens du monde : il offre l'autre joue tout en demeurant où il est, de sorte que le boulot qui consiste à importuner, à tuer à petit feu la victime coriace continue son bonhomme de chemin. Les individus dont je parle actuellement ne jettent pas l'éponge et meurent quelque part, l'éponge à la main. Même après la mort, ils ne jettent pas cette éponge, et on a envie de croire que la vie posthume et ce que l'on appelle « l'outre tombe » existe dans la réalité, pas seulement dans les mémoires. Cet outre tombe existe sans doute dans la mémoire, si l'on lit Platon de temps à autre ; si l'on n'éclate pas de rire lorsque quelqu'un se met à discourir sur la métempsychose ; ou sur les vies antérieures.

Tout cela est sur la même longueur d'ondes – sur la longueur et sur les ondes où l'on trouve l'*Éthique* de Spinoza ; comme si la vie n'était rien d'autre que Spinoza et son œuvre plus qu'immortelle. Cette œuvre prouve peut-être que l'au-delà existe ; bel et bien, sans doute. D'après elle, ce genre d'existence s'inscrit dans la troisième connaissance qui frôle Dieu et aussi Son entourage : tous les anges, tous les cieux. On frôle, on touche, on plonge, on s'enfouit, on fait partie de. C'est cela la vie d'outre tombe ; sinon ce n'est pas la peine de mourir.

D'accord, ce n'est pas la peine ; on se le dit et on ne meurt pas. Que fait-on, alors ? On continue à vivre pour rien, à enfumer le ciel, comme disent les matelots russes qui fument, tout simplement, sans analyser le ciel. Et la vie passe sans prêter attention aux discussions, tergiversations, aux cetera, aux parfois et mille (et une) fois.

À la télévision, on montre un malheureux qui implore de l'aide, du support et de l'empathie, et on lui donne une partie de ces mots sur le plateau, sur les écrans devant lesquels les bienheureux boivent du whisky. Et puis ils appellent le standard (à condition que le standard s'appelle « standard ») et disent : « Donnez-lui dix dollars de ma part. » Et les dollars rattrapent le malheureux qui est sur le point de quitter le studio. Pour aller où ? Vers le pont le plus proche ; vers le pont au-dessous duquel coule la Seine. « Coule la Seine, coule la Seine / Je m'en souviens », chantonne le malheureux. Il coule ; la Seine coule aussi. Et puis il sort un portable de sa poche et écoute les bonnes nouvelles. Les nouvelles tombent comme la pluie que l'on a admirée au cours du Déluge Numéro Un. (Dans chaque texte des temps anciens il y a un déluge, mais le déluge décrit dans la Bible est le premier ; d'après les croyants.) « Dix dollars, dit-on au téléphone.

Ah bon ? dit le malheureux.

Bon, bon, on lui répond.

Tant mieux, mieux, mieux », constate-t-il le malheureux.

Et il empoche dix dollars sans trop tarder. Il y a plusieurs billets de dix dollars qui lui tombent du ciel, et c'est pour cela que l'on compare ce cadeau à la pluie diluvienne et même antédiluvienne ; ou postdiluvienne, comme disent les postmodernistes.

Ce n'est pas la peine de parler de volonté et de sa puissance lorsqu'il s'agit d'une bataille privée contre la mort ou le destin qui boxe dans la même catégorie que la mort : certains de ses coups sont mortels, comme nous le savons tous. Certes, cela ne nous concerne qu'au tout dernier moment. Nous pouvons sentir ce moment ou plutôt son approche, et puis nous disparaissions, comme si de rien n'était ; comme si nous n'avions jamais existé ni sur la terre ni sous elle, dans des catacombes quelconques dans tous les sens du terme. Par conséquent, nous parlons de la volonté de puissance, de son grand style, quand toute la terre se prosterne devant cette volonté ; en tout cas, dans le cerveau du surhumain. Il plane au-dessus de la terre et son mépris de tout ce qui est souterrain est si évident qu'on le prend souvent pour Zarathushtra. On se renseigne sur son compte non seulement dans les œuvres de Nietzsche, mais aussi dans les pièces de Corneille. Je connais un metteur en scène qui monte ses pièces littéralement : les héros montent sur des échasses ou sur les épaules des acteurs de deuxième zone. Ils marchent sur scène majestueusement, comme s'ils voulaient conquérir tous les théâtres du monde, leurs publics,

leurs claques. Et leurs pas résonnent dans les salles si fort qu'on les entend dans les rues avoisinantes : clac, clac, clac, clac. (D'ailleurs, les mêmes acteurs participent aux représentations de la dernière page du *Temps retrouvé*.) Et puis on nous apprend qu'il s'agit d'un dictateur, d'un nouveau Staline, Lénine, Paul et Pot. Pendant que tous ces dictateurs vivent et donnent des ordres, on les vénère. Et si l'on dit à ces adulateurs : « Que faites-vous ? Ne savez-vous pas que vous applaudissez à un despote, à un meurtrier du genre humain ? » ils répondent : « Ne touchez pas à notre Paul. » Et on ne touche ni à Paul ni à Pierre qui continuent à sévir, à faire mourir des millions de personnes. À ceux qui ont peur des goulags, les acolytes de tous ces Pierre les Grands récitent Spinoza : « Les affects d'Espérance et de Crainte ne peuvent être bons par eux-mêmes.

Par quoi sont-ils bons ? demandent les futures victimes.

Non possunt esse per se boni.

Je vous demande pardon ?

Un défaut de connaissance et une impuissance de l'Esprit.

Quelle impuissance ?

Impotentia indicant. »

Par parenthèse, les bourreaux modernes ne demandent jamais pardon à leur victime – à la différence des bourreaux d'autrefois qui, avant de couper la tête de quelqu'un (Thomas More, entre autres) disaient : « Pardon. Je le fais à contrecœur. Mon cœur est tout à fait contre le coup que je suis sur le point de vous porter, mais ce n'est pas mon cœur qui est assis sur le trône de notre pays. »

Même à l'intérieur du goulag, l'homme libre ne pense pas à la mort, d'après Spinoza, et c'est ainsi qu'il définit la libération des hommes : elle n'a rien à voir ni avec les syndicats ni avec le gagatisme des propriétaires, des PDG et d'autres organismes plus ou moins vivants. On n'a pas assez de temps pour penser à la vie, pour s'occuper d'elle de plus près, en se mettant en face de la vie, tout près d'elle, en la regardant en face même quand elle a l'air de vouloir se dérober. On la rattrape et on lui dit : « Jouis, jouis, jouis, jouis. Jouis avec moi. M'entends-tu ? » On peut jouir de la vie sans penser à la mort même quand il neige et qu'on risque de tomber à chaque pas, de glisser, de pousser un cri déchirant, de se casser un bras, une jambe et deux côtes ; et deux dents, ce qui m'est arrivé récemment. Et pourtant je n'étais ni sur la neige ni sur les skis qui se dérobaient sous mon corps assez souvent, aux moments où j'essayais de faire du ski. On peut tomber sans skis, sans patins à roulettes, sans verglas ; on le peut parce qu'on a deux jambes qui fléchissent, trahissent le corps, le cerveau, se plient comme le pli de Leibniz et celui de Deleuze. Tout se plie, tout se ramasse ; on vous ramasse, si vous

n'arrivez pas à vous ramasser vous-même ; ou l'on ne vous ramasse pas et vous restez où vous êtes – dans la tombe provisoire ou peut-être éternelle.

Aujourd'hui il continue à neiger car la neige a de la suite dans les idées. La nature a toujours des idées, mais ses idées n'ont rien à voir avec celles de Platon. Son idée (celle de la nature) de la neige signifie qu'aujourd'hui, la neige tombera sur terre ; tandis que la neige de Platon, son idée ou son prototype reste au ciel et ne tombe jamais nulle part. Mais les idées de la nature n'ont pas toujours de la suite, contrairement à ce qu'on dit, comme j'ai dit la semaine dernière à un collègue australien. Voici une boule de neige. Si elle était déposée à Moscou ou à Pétersbourg, cette boule atterrirait immédiatement sur le front d'un gamin ou d'une jolie fille : c'est ainsi que l'on draguait des filles sur les territoires russes et soviétiques. Je ne sais pas ce que l'on fait à présent, comment on fait la cour aux beautés locales. On leur donne des bijoux, sans doute.

La boule dont je parle avait donc de la suite dans les idées : tantôt elle révélait la beauté d'un arbuste, tantôt elle séduisait un être humain. Mais parfois on tombe sur un bonhomme de neige qui constitue une idée, d'après certains platoniciens. Hélas, il n'a pas de suite dans ses idées ou à l'intérieur de sa propre idée : il demeure où il est, comme s'il n'était rien moins qu'un demeuré. Les jeunes femmes, les filles de toutes sortes rient à gorge déployée ; elles ne l'embrassent pas et n'ont aucune pitié de lui, comme si, elles aussi, étaient des adeptes de Spinoza. On leur pose cette question : « Croyez-vous que ce bonhomme n'a pas de suite dans les idées ? » Si l'on s'adresse aux musiciens, ce qui arrive de temps en temps lorsqu'un essaim de jeunes filles sans fleurs quitte une école musicale, on entend ceci : « Non, si on le compare à n'importe quelle suite de Bach.

Pourquoi faut-il comparer ce pauvre bonhomme à Bach ?

Nous avons notre échelle de valeurs.

Vous pourriez le comparer à Snegourochka, à la bonne-femme de neige de Rimsky-Korsakov, si vous étiez plus humaines, plus musicales.

Nous sommes assez musicales pour conclure que ce bonhomme ne vaut rien, pas un simple prélude, sans parler des fugues. »

Peu importe. Je sors dans mon jardin, tant bien que mal, clopin-clopant – pour ne pas me retrouver par terre, pour ne pas atterrir sur le sol, comme un avion, comme une fusée ; une fois de plus ; une fois de trop. Vous atterrissez et vous vous cassez – la formule de la cassure est simple comme bonjour ; comme au revoir, plutôt. Peu importe : je laisse mes pas sur la neige – de Debussy, de Debussy, diraient des jeunes ou des vieux pianistes pour montrer l'étendue de leurs connaissances de la musique française. Oui, ce sont des pas sur la neige dont je décore

mon jardin, au lieu d'y pendre quelques guirlandes en souvenir du Nouvel An. Le Nouvel An n'est plus une nouveauté, et je laisse tomber toutes les guirlandes, tous les souvenirs. Je ne laisse pas tomber les pas, sinon je m'écroule, et ce ne serait pas sage, si je suivais ce petit instinct de la mort. Je ne la suis donc pas, et on peut dire que je n'ai pas de suite dans les idées, moi non plus. Quelle suite, quelles idées ? L'idée que tout mortel doit mourir, même s'il se trouve en dehors de tous les goulags. Cette idée ne me convient pas, et je la rejette, après une lecture assidue de Spinoza. À la place, je joue une suite de Bach ou écoute mon enregistrement de cette suite.

Celui ou celle qui imprime ses pas sur la neige ne domine ni la terre ni les terriens. Ce promeneur (la promeneuse) solitaire imprime sa solitude sur la neige qui fondra demain ou la semaine prochaine – sans crier gare. Souvent la neige crie gare, mais ne fond pas, de sorte qu'en entendant ces cris, les Russes disent : « Elle crie en pure perte : on ne lui croit pas. » Et puis la neige fond. On sort dans les rues, dans les cours, dans les jardins et on se dit : « Dommage. Nous ne ferons pas de ski aujourd'hui. Mais nous irons peut-être dans les bois. Pourquoi ? Parce que, pour le moment, nos cheminées sont mortes. » En Russie, on est allergique aux morts de toutes sortes, comme on dit ; on ne le dit pas ; ce n'est pas la peine. Il ne faut pas toujours constater des faits qui parlent d'eux-mêmes ; sinon, ce ne sont pas des faits. D'ailleurs, ils ne sont pas beaux-parleurs.

Je ne me donne plus la peine de remettre en question mes liens avec les autres. Ces liens n'existent pas, à quelques exceptions près. Lorsque ma femme fait un geste qui me montre qu'elle passe une âme (je vois la direction, mais je ne connais pas la destination), je me dis que je serais ravi si ce geste s'adressait à moi, s'orientait dans ma direction. Mais si l'on accepte une âme, on doit en accepter beaucoup d'autres, et je crois qu'il s'agit cette fois d'une règle générale qui ne tolère aucune exception, si minime soit-elle. Et l'âme de Yahoo doit se promener, malgré l'usage que j'en fais ici, à la maison. (C'est sa maison, en parti. C'est sa patrie à présent.) Elle se promène et je lui dis : « Arrête-toi ! Tourne-toi ! Voilà, voilà, encore un peu. Encore un défaut, je m'y attendais. Tu sais, je ne pourrai jamais t'accueillir dans ma poitrine hospitalière. »

Fourier dit quelque chose à ce sujet. Il paraît que, pour mettre en valeur toutes les facettes de notre substance, il faut les éparpiller – il faut qu'elles papillonnent, à l'instar des papillons qui amusent mon chat. Il se met sur les pattes arrières et les regarde ; et je regarde son regard, sans pouvoir y déceler la moindre tentation de les attraper. Nos âmes – car il s'agit de nos âmes,

si étrange que cela paraisse – se réunissent et nous présentent notre ego. Et comme cet ego est multiforme, multipartite, cette présentation ressemble (comme deux gouttes de vodka Smirnoff) à un défilé de modes.

D'habitude, en regardant ces défilés ou plutôt les photos où parquent les jeunes femmes, je me dis : « N'a-t-on pas pu trouver des femmes de meilleure qualité ? » (Ce n'est pas une remarque misogyne, pas du tout : j'aime le mot « qualité ». On l'oublie trop souvent de nos jours ; au profit du mot « fait ».) Toutes ces laideronnes défilent sur une dizaine de chaînes de télévision qui ne nous montrent que ces corps chétifs et ces moues, moues, moues, moues, moues, moues, moues. Mais je m'imagine, ne serait-ce que l'espace d'un instant ou d'un demi-instant, qu'une de ces moues appartient à Yahoo (Yamou) ; du coup, je déchire les magazines et les écrans de télévision. Depardieu crève les écrans. Pourquoi ne pourrait-on pas les déchirer ? Que crèvent les écrans, comme aurait dit Tadeusz Kantor.

Il paraît – j'espère que c'est une illusion qui se perd dès que l'on en comprend la nature – que nous ne devons pas conclure, en regardant un individu ou une individuue : « Nous voyons un humain qui doit avoir une âme dans son for intérieur. » Non, non, non, d'après les fouriéristes. Nous voyons Yahoo, mais ses multiples âmes papillonnent autour de nous et même dans des contrées lointaines, outre-Atlantique. Alors, je me dis : « Tant pis », et je commence à écraser tous les papillons que je vois dans mon jardin. Puis je dresse mon chat pour qu'il attrape les papillons et les mange. Puis je me ravise et je lui dis : « Ne les mange surtout pas : c'est du poison. Tue-les et crache-les. Demain, le jardinier passera la tondeuse. »

Plotin s'y met aussi. D'après lui, l'intelligence (nounours ou mousse) tend à s'évader du morcellement de l'analyse. (Moi, je tends vers ce morcellement.) Elle désire atteindre un savoir total où Yahoo l'attend au tournant et au milieu de la route. Cette science intuitive et synthétique ne peut se passer de Yahoo parce que, selon la formulation de Plotin, « chaque signe gravé (Yahoo y compris) est une science, une sagesse (un sage indolent), une chose réelle (trop réelle), saisie d'un seul coup, et non une suite de pensées comme un raisonnement ou une délibération. » Autrement dit :

YAHOOAGNEAU

Une fois de plus, je dois me rabattre sur Leibniz et sa monade qui, privée de fenêtres, correspond parfaitement à mon état d'esprit. Tant pis (de temps en temps, je pourrais peut-être dire « tant mieux », même s'il n'y a rien de mieux et que tout est pire), je renonce à la lumière

du jour – à la lumière divine, comme on dit pour dire quelque chose, pour ne pas rester silencieux. Pascal dit qu'il n'y a rien de plus difficile que de rester dans une pièce vide, sans compagne, sans baratin, sans patatra. Sans même pata ou tratra. A-a-a-a-a-a-a ! de temps à autre ; c'est tout. Moi, je crois qu'il est encore plus difficile de rester silencieux lorsqu'on n'est pas seul dans une pièce, que ce soit un salon ou une chambre ou une salle de bains. Imaginons Yahoo (mon imagination n'est pas assez fertile pour imaginer quelqu'un d'autre) qui parle sans arrêt – à propos de la décadence française, du parlement Européen, du parti Républicain (Américain) qu'il adore depuis son enfance. Comment peut-on rester silencieux dans ces conditions ? On se mord les lèvres, mais on ne dit mot. Les lèvres saignent et le sang coule le long du menton, le long du cou, le long des genoux. On ne dit toujours rien. Cela me rappelle ce garçon – était-ce le fils d'un stoïcien ? – qui cachait un renard sur sa poitrine et son ventre. Une fois les poursuivants des animaux partis, le garçon sort le renard de son costume et découvre un bain de sang où il se baignait depuis quelque temps. Combien de temps s'était-il baigné dans cette baignoire ? L'histoire ne répond presque jamais aux questions primordiales.

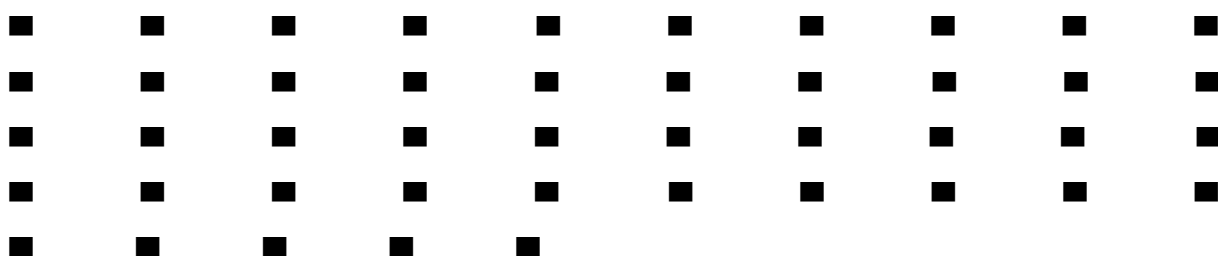
Donc, je n'ai pas de fenêtres et par conséquent je ne vois rien du tout ; même pas la splendeur de la création ; et celle de Dieu, cela va sans dire. Oui, je suis un proton enfermé dans la coquille d'un électron – si je ne me trompe. Quand je dis que je n'ai pas de fenêtres, je ne me trompe pas, même si j'ai un tas de fenêtres tout autour de la maison. Mais je ne vois rien, je ne veux rien voir, et c'est ce qui compte en définitive, comme on dit, lorsqu'on parle des versions définitives. Oui, c'est ça – c'est la version définitive de ma vie, de mon *Weltanschauung*, de mon *Weltnonanschauung*.

Yahoo n'est pas seul et c'est là le problème, une multitude de problèmes. Prenons un article que j'ai trouvé dans *Le Figaro*. Il se peut que sans cet article mon âme n'ait pas été complète, mais pour une fois je préfère les œuvres incomplètes à la foule qui est trop complète pour laisser entrevoir (ne serait-ce que dans un rêve) une échappatoire, une porte de sortie. On ne voit que des portes d'entrée et une armée de ploucs qui entre par ces portes. Cette armée est armée jusqu'aux dents, si bien que lorsque les soldats de cette armée ouvrent la bouche, on voit des armes. Ce sont les armes qui parleront, comme disait Hitler ou Himmler ou Göring ou leur idéologue dont le nom m'échappe par une échappatoire que ma mémoire offre trop généreusement – pas seulement à ceux qu'il faut oublier, au lieu de faire des films sur eux.

Parfois, je préfère les œuvres incomplètes : celles de Kafka, de Musil. Elles sont incomplètes de par leur nature, comme si elles voulaient nous signaler que la vraie échappatoire se trouve au-delà des œuvres et surtout au-delà de la vie ; ce qui veut dire que ce n'est pas la peine de se suicider car vous vous suicidez dans cette vie et pas ailleurs.

Mes œuvres sont pleins d'hommages aux génies du passé. Il n'y en a pas d'autres. On barre le futur ; point barre, comme dit ma femme. D'abord on met un point après tout ce que l'on dit à propos du passé et puis on barre le mot futur – mais pas à la manière de Heidegger qui, vers la fin de sa vie, s'est mi à barrer tous les *Sein* ; le sien, entre autres. On ne voit plus rien, rien ; pas de beaux ou de laids restes de lettres. Rien du tout.

Supposons que le reste de cette page soit le futur, l'avenir et, *generally speaking* (généralement bavardant), tout ce qui se trouve au-delà d'aujourd'hui. (Octroyons au monde encore quelques heures.) Et bien, une fois de plus je fais fi de cette façon-ci : ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■



Et entre ces façons-là, il y a les silences dont j'ai parlé plus haut ; les silences ci-dessus ou plutôt ci-ci-dessus. Au-dessus de ce ci ; au-dessus de tous les ci, si c'est possible et pensable. En ce cas, je vivrai au-dessus de tous les ci, de tous les si, mais pas au-dessus du Si ou du Si-bémol. Et même les Si-dièses resteront à ma disposition.

Le dessin ci-dessus ; on dirait un ciel étoilé. On s'imagine que les étoiles sont rondes. On se dit, comme d'habitude, que la sphère est l'objet le plus parfait ; et l'on évoque Platon, faute de mieux. En réalité, Platon parlait aussi des triangles, mais on oublie les triangles au profit des sphères. Après tout, les cercles (ou les étoiles) sont des sphères aplaties, des sphères à deux dimensions. Chemin faisant – et c'est un long chemin émaillé d'années-lumière – les étoiles perdent leur volume imposant et deviennent de petites créatures rondelettes.

Ce que je voulais dire n'a rien à voir ni avec les rondeurs ni avec les profondeurs perdues des étoiles. Il y a des protons qui, sur la terre, logent dans des coquilles que l'on nomme (à tort ou à travers) des électrons. Ces électrons sont plus ou moins identiques aux monades leibniziennes car ils n'ont pas de fenêtres. Toutes ces monades se disent que les fenêtres sont un luxe débordant et qu'une existence modeste, pas trop voyante, sied beaucoup mieux aux créatures issues de l'homme qui pensait que Dieu avait créé le meilleur des mondes possibles, pensables et faisables. « Même moi, je pourrais enchérir sur cette création de notre cher Démonstrateur », disait Voltaire en s'attirant les foudres de tout un chacun. Les foudres volaient autour de Voltaire, tandis que celui-ci continuait son bonhomme de chemin – comme si de rien

n'était et ne serait, à tout jamais. Il y a un dessin qui représente un bonhomme de chemin, Voltaire et trois foudres qui forment une auréole autour et au-dessus de sa tête.

Mais le problème n'est pas là ; le problème n'est jamais là où on le cherche. Il est vrai que si l'on se pose la question : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » (moi, personnellement, je suis las de cette question), on peut se féliciter en se disant que, pour une fois, on cherche le problème là où il se trouve véritablement. Et encore, et encore. Je pense que la vraie question est : « Pourquoi n'y a-t-il rien plutôt que quelque chose ? » Oui, il n'y a rien et l'on peut même dire qu'il n'y a rien du tout. Ou il y a rien, rien, rien, rien, rien, rien, rien. Il y a eu quelque chose, autrefois, mais c'était un autre des autres, des autres ci et là, et c'était une fois, une vraie fois – la fois. (La foi, comme disent certains. Trop facile, à mon avis. Mais il ne faut pas avoir peur de facilités.)

Il y a des étoiles où les protons ont toutes les libertés que l'on associe d'habitude (et à tort) aux pays démocratiques. Sur terre, les électrons leur disent : « Non, tu ne dois pas te marier avec cette jeune femme. Elle n'est ni riche ni influente, et sa beauté se fane déjà sous l'effet du soleil auquel elle s'expose trop souvent, imprudemment. » Au milieu des étoiles vous n'entendez rien de tel car les électrons n'exercent aucun pouvoir sur votre libre arbitre qui vole à droite et à gauche, faisant la cour à un électron, une électronne, un non-électron, un antiélectron. Plus de coquilles, plus de monades. Il n'y a que des univerades autour de vous.

Dans le royaume des étoiles je serais un salonard.

SAINT SÉBASTIEN

Supposons que saint Sébastien ne soit attaché à rien : ni à un lampadaire ni à un arbre ni même à une croix. Il se promène comme un électron au royaume des étoiles et aucune coquille ne restreint ses mouvements. De temps à autre, il s'arrête devant un bar à huîtres et mange quelques coquillages. Un peintre voit un homme qui est beau à tel point que tout le monde le prendrait pour saint Sébastien s'il portait quelques flèches sur sa poitrine. Rien d'étonnant que, de temps à autre, on lui pose la question suivante : « Où sont les flèches ? » Le corps de saint Sébastien demeure intact – pas pour longtemps, si l'histoire que nous étudions nous dit la vérité et rien, rien d'autre. Il se promène comme un électron stellaire et son corps, sa peau et même ses yeux attirent tous les regards. D'habitude, c'est son corps que l'on regarde : il n'y a pas de flèches dans ses yeux qui, par conséquent, ne présentent aucun intérêt. Pour le moment, d'ailleurs, il n'y a de flèches nulle part. Il faut sauter par-dessus les flèches qui volent déjà quelque part en direction du corps tant désiré. Alors, on saute par-dessus ces flèches et on arrive au bar où saint Sébastien mange des moules, des coquillages et des huîtres.

Les femmes le regardent parce qu'il attire tous les regards – même ceux des hommes ; encore plus, d'après les statistiques. Les femmes aussi bien que les hommes finissent par l'approcher et lui demander la permission de toucher son corps. « N'ayez crainte, disent-ils. Nous ne sommes pas des flèches.

- Je vois que vous n'êtes pas des flèches, dit-il. Vous n'êtes même pas des fléchettes.
- Peut-on vous toucher ? demandent ses interlocuteurs et ses interlocutrices.
- Pour quoi faire ?
- Nous voulons vous mater et paterner et filserner.
- Pourquoi ?
- Parce que vous êtes très beau. Et bientôt vous serez malheureux.
- Qu'est-ce que vous racontez, malheureux que vous êtes ?
- Les flèches vous feront mal.
- Et le Paradis me fera du bien. Je suis homme à grandes visées, comme disait Balzac.
- Vous pensez sans doute à Tertullien, à ses martyres et leur sang.
- Bien sûr. C'est plus important que vos caresses.
- Ressentez-vous leur douceur ?
- Je n'ai que faire de leur douceur. Mes peintres s'intéressent aux flèches. Mes chrétiens aussi. Sans les flèches à venir, à voler, à percer, je suis nul et non avenu. Sans mes blessures, je ne serais qu'un homme. »

Je ne suis ni sûr ni certain que notre Sébastien aurait été en mesure d'attirer une quelconque attention s'il n'avait été saint Sébastien. (En tout cas, les théologiens ne l'auraient pas remarqué : ils ne sont sensibles qu'à la beauté de l'âme.) Ce sont les flèches qui l'ont rendu célébrité et respectable. Cela explique en partie ma vision du monde où rien ne figure, à part Yahoo et l'agneau. L'agneau est aussi une collection de flèches, même si je pense à ma femme lorsque je regarde l'*Agneau mystique*. Je pense à Béatrice, à Dante ; pour une fois je ne pense pas à Yahoo. Mais il est là, et il le sait aussi bien que moi. Au cours de ma vie, j'ai entendu beaucoup de compliments ; à quelques exceptions près, je ne m'en souviens pas. Mais ma mémoire a retenu toutes les piques de Yahoo et seul l'Alzheimer m'en débarrassera définitivement ; à moins que cela ne recommence dans l'au-delà. De plus belle, comme d'habitude.

Comparons la fin de *Madame Bovary* à celle de *L'Éducation sentimentale*. Emma se débat dans des spasmes épouvantables. Flaubert se débat dans des spasmes épouvantables. Une jeune lectrice se débat dans des spasmes épouvantables. « Tu te souviens des jours anciens ?

- Oui, mais je ne pleure pas.

- Moi non plus. Mais je m'en souviens quand-même.
- Pourquoi pas.
- Nous étions heureux, plus ou moins.
- Si tu veux.
- Et un peu tristes
- C'est aujourd'hui que nous sommes tristes. Et vieux.
- Pas si vieux que ça.
- Pas encore. Mais ça viendra. Tôt ou tard ça viendra.
- Soyons gais, comme dit Offenbach. Aujourd'hui.
- Si tu veux.
- Nous nous souviendrons sans doute de cette conversation. Dans une dizaine d'années.
- Je ne crois pas. Nous perdrons la mémoire.
- Ou nous serons morts. Tu as raison.
- Ou nous vivrons.
- Ou nous vivrons. »

LA SÉPARATION

Spinoza pense que si nous séparons une émotion de notre être en en faisant un non-être ou un non-notre-être (émotion, sentiment, objet, sujet), nous pouvons nous en débarrasser. Comment ? Il faut d'abord savoir ce que nous séparons de nous, de notre ego : il y a tant de choses à séparer, à faire partir de notre être. La mort, entre autres ; et la mort n'est pas « entre autres » ; la mort est « entre toutes » et nous devons l'éliminer le plus tôt possible, avant que la première brique ne tombe sur notre tête. Pour le moment, je m'occupe de Yahoo car il faut cibler ses objectifs, sinon on risque de se perdre dans l'océan de la vie, comme disent Kant et les Russes. Je ne me perds pas dans la mer de la vie ; ou dans la *mère* de la vie, comme disent tous les Goethe imaginables et inimaginables. Je choisis une île déserte, sauf qu'elle est tout sauf déserte : Yahoo est aimé par tout le monde ou presque. Alors, je choisis presque et je me dis que je fais partie de ce presque et même de ceux qui se trouvent à l'intérieur de ce presque. Il ne faut pas nécessairement que ce soit un for intérieur : n'importe quel intérieur de ce presque suffira pour résoudre le problème de la séparation ; selon Spinoza. (Pas selon moi, hélas.)

Il faut donc séparer Yahoo (pour en être débarrassé) de mon for intérieur, de mon moins for intérieur et surtout de mon extérieur ; ce qui est déjà fait, à moins que sa femme ne me téléphone pour me dire que son mari ne peut vivre sans moi, ma bibliothèque, mes dons et mon jugement infaillible. J'entends la voix de sa femme et je dis poliment, en ressassant dans mon

cerveau la leçon de ma femme qui traite les fantômes avec une délicatesse inouïe : « S'il te plaît, sépare-toi de ton portable, dépose-le sur n'importe quelle table et n'écoute plus ma voix, d'autant qu'il n'y a plus rien à entendre. En tout cas, ma voix ne résonne plus. » Elle suit mon conseil et ma voix ne résonne plus dans le royaume de Yahoo. Et sa voix ? dans mon empire du silence ?

Comment opérer cette séparation capitale et radicale ? Spinoza suggère une association, et dès que j'entends ce mot, je me dis que pour rien au monde je ne veux m'associer ni avec Yahoo ni (en pensant globalement au genre humain) avec qui que ce soit, à part les morts. Mais les morts, je ne les perdrai jamais. Je ne piétinerai pas leurs tombes et je déposerai toujours des fleurs sur la tombe de mon chat défunt. (En revanche, les infantes défuntes me laissent indifférent.) Mais Spinoza ne pense pas à mes associations – aux associations que j'associe à la présence nuisible et insupportable de tous les Yahoo, Yeah-Yeah, Yae-Yae ; et même de tous les Ainsi de Suite. (Un cercle des nobles.) Spinoza nous entretient d'un entretien (d'un autre entretien) que nous devrions offrir à nos représentations pernicieuses. Oui, il faut les écarter (au lieu de les entretenir) – une fois pour toutes, deux fois pour toutes ; autant de fois (pour toutes) qu'il faut pour les écarter définitivement. Comment ? comment ? comment ? C'est la question que je me pose sans discontinuer et Spinoza continue à répondre à cette question.

Il dit qu'il faut associer Yahoo à d'autres pensées. D'accord, je n'ai rien contre cette idée, étant un spinosiste de longue date. Mais à quelles pensées devrais-je l'associer ? à la pensée de la mort ? Je ne veux pas y penser, d'autant que Spinoza pense que personne n'est aussi malheureux et miséreux que celui (ou celle) qui pense à la mort ; même si ce celui ou cette celle n'y pense pas tous les jours, deux heures par jour ; en sirotant son verre de cognac. Pour rien au monde je n'associerai Yahoo à l'Agneau à qui je consacre une grande partie de la journée. Pour rien au monde je ne le mettrai en face de moi pendant mes repas ou à n'importe quel autre pendant. Pendant, pendant, pendant. Je suis peut-être pédant, mais une élimination pédantesque de cet individu, de cette notion et de cette horreur de tout ce qui m'appartient, ne serait-ce que temporairement, est la tâche primordiale à laquelle je m'attelle : c'est mon devoir envers l'humanité. Bref, je ferai tout mon possible (pas simplement un de mes possibles ; ou deux) pour que Yahoo ne soit pas le pendant de ma vie. Comment ? comment ? (Cela me rappelle Schubert avec ces *Warum ? warum ?* Si je me souviens bien.) Voilà, voilà, voilà. Pourtant ce n'est pas encore fait : Yahoo est toujours dans l'air et même dans ma chair.

Spinoza pense et il le dit par écrit, à la différence de ceux qui pensent, mais ne disent et n'écrivent rien, que si nous associons Yahoo à d'autres pensées, idées, êtres idéaux (pas à d'autres idiots), notre haine envers la cause extérieure (Yahoo) sera détruite. Plus facile à dire

qu'à faire. Moi aussi, je dis un tas de choses ; l'état de choses n'en change pas pour autant. Ni les choses ni leur état ne changent et je continue à ruminer mon chagrin, ma peau de chagrin. Je n'ai aucune idée de ce à quoi se rapporte ma rumination (ou méditation, si quelqu'un préfère ce mot), mais Yahoo est toujours là – planté au milieu de tout cela, comme l'Arbre de Vie ; comme l'Arbre de la science du Mal.

Nous sentons la vie quand nous infligeons des coupures à nos veines ; ou quand quelqu'un d'autre s'en charge. Il faut émincer les veines finement, nous dit un chef cuisinier, et nous écoutons son conseil, même si nous n'avons aucune intention de manger nos veines en salade ; ou autrement. Veines meunières, par exemple. Une fois de plus, c'est plus ou moins scatologique ; en tout cas, c'est si près de la nature, des vers de terre (mais pas de la terre dont parlent les verts) que cela devient déplaisant, immangeable, imbuvable et insupportable.

Yahoo marche et jette des regards qui en disent long sur sa nonchalance, son mépris des règles de conduite dont le Talmud prend soin méticuleusement. Avec étonnement, je constate qu'il se promène dans la même rue – dans la rue où j'ai installé saint Sébastien. Yahoo n'a rien à voir avec saint Sébastien, et pourtant je ne dirais pas non, si l'on me tendait quelques flèches en pointant un arc vers le corps de mon ennemi presque mortel. Il est mon ennemi (qui mérite la mort) parce qu'il a réussi à défigurer l'image de saint Sébastien que j'ai essayé de broser dans le récit qui précède la présente réflexion.

Mon Sébastien parle des flèches à venir à la manière de Yahoo qui aime décrire la maladie grâce à laquelle il a connu l'intérieur de l'hôpital américain de Neuilly. (« J'ai bien mérité une villa au Paradis », pense-t-il sans aucun doute.) Grâce à cette maladie, un chirurgien américain a connu l'intérieur du corps de Yahoo. Affronté à une telle situation, je dis toujours : « Je vous prie, épargnez-moi les détails. » On épargne quelque chose et c'est une bonne chose parce que, si tout le monde agit ainsi, l'humanité ne mourra pas d'obésité, ni psychologiquement ni physiquement. Comme d'habitude, on ne sait quelle mort est préférable. Et si vous dites : « Aucune », on vous regarde de travers.

Un jour, je passe deux jours dans l'appartement que Yahoo avait acheté à Pétersbourg, près du palais d'Hiver, ce que lui avait permis de l'appeler « mon palais d'Automne ». « Pourrais-tu nous jouer quelque chose ce soir ? dit-il.

- Pourquoi pas ? dis-je (ou réponds-je).

- Essaie mon piano.

- Ce n'est pas le piano que je dois essayer. Ce sont les chaises qui constituent les problèmes auxquels je m'affronte dans les salles de concert. (Je ne parle pas comme ça. Dommage que, de temps à autre, je me sente obligé de parler.)

- Alors, on ira chercher une chaise pour toi. »

Nous trouvons la chaise que je convoite et nous nous voyons dans l'obligation de rebrousser chemin pour que cette chaise arrive à bon port. Et le bon port dont nous rêvons se trouve près du palais d'Hiver. Je me dis que le vrai bon port se trouve à l'intérieur du palais d'Hiver, mais je ne dis rien à Yahoo parce que j'observe les règles de conduite prescrites par le Talmud.

Nous nous dirigeons donc vers le bon port, mais avant de se diriger où que ce soit, Yahoo met la chaise sur le dos. Il a beaucoup de choses sur le dos : ses dépenses quotidiennes et annuelles ; et aussi ma présence qu'il tolère parce que je peux jouer du piano pour ses invités. Je me demande pourquoi il a mis un fardeau supplémentaire sur son dos qui en supporte déjà pas mal, pour ne pas dire trop. Il ne répond pas ; ni son dos ni la chaise ne répondent. Autrement dit, tous trois respectent le statu quo ; on se demande pourquoi. En tout cas, je me le demande. Et puis je dis : « Yahoo, voici un taxi qui roule dans la même direction.

- Que veux-tu dire par là ?

- On pourrait peut-être... »

Il vaut mieux ne pas terminer ce genre de phrases en présence de Yahoo.

L'IMMORTALITÉ

L'immortalité est à ta portée. Tu la prends et tu la laisses tomber. Elle se compose de deux parties : laisses et tomber. Tu laisses tomber, tu tombes et tu te laisses. Il est plus chic de laisser et tu laisses

067754760°9_0_°°80°8707987987690760976087°*8*°98*°080°80°80°8°08°08I986
Y87R654E768YTU765R987TU765R76U5E768FDU65YT87657987890U6890IUT76890OI
967890IUOYF67890IO67890IU867789IUR56789UIH789UIO8Y7T89U8Y7T6980IUY7689
~~UIH980IOU7890IOUY789°0IOU~~

GGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGHOOOOOOOOHHHH

Comment s'en débarrasser ? Un tel personnage ne se lève pas, ne se dirige pas vers la sortie, ne ferme pas la porte derrière lui.

On ne pousse pas un ouf de soulagement ; on ne dit pas : « Bon débarras. » Je ne suis même pas contre un *mauvais* débarras : un coup de pouce dans le dos, par exemple ; ou un geste que ma femme exécute à la perfection quand elle passe les âmes à droite ou à gauche ; ou juste

YAHOO

YAHOO

YAHOO

YAHOO

YAHOO

YAHOO

YAHOO

YAHOO

ET AINSI DE SUITE

D'après Spinoza, l'esprit peut faire tout ou presque ; ou sans presque. En tout cas, il peut faire en sorte que toutes les affections du corps (les images des choses et des mots) soient rapportées à l'idée de Dieu. Je serais ravi de pouvoir accomplir cette opération, si ce n'est que je n'ai pas envie de rapporter toutes les affections du corps – les insultes de Yahoo, entre autres – à Dieu, même s'il ne s'agit que de l'idée de Dieu. Il faut épargner au Tout-Puissant cette punition : même le Tout-Puissant, si tout et si puissant soit-Il, ne saurait se défendre contre cette gent (les Yahooistes) pernicieuse. **Plus une image est associée à un plus grand nombre d'autres, plus elle revit souvent.** Ils arrivent en masse et se mettent à insulter, taquiner et chatouiller notre saint, béni soit-il. Y penser, ne serait-ce qu'un instant, me rend malade pour la journée ou pour une semaine. Certes, je peux facilement rapporter à l'idée de Dieu l'affection

que me cause l'*Agneau mystique*, mais c'est peine perdue : l'*Agneau* est déjà en Dieu (comme nous tous) et il peut devenir Dieu Lui-même, à condition que nous n'en fassions pas une idole.

Il faut distinguer l'idolâtrie de la prière. Tous ceux que l'on voit agenouillés devant l'*Agneau* lui rendent un hommage spirituel. Ils ne dansent pas autour de lui, comme le font les personnages de l'opéra de Schoenberg *Moïse et Aaron*. Ils ne chantent pas :

Nous ne sommes pas bien.

Nous ne sommes pas bien.

Fais en sorte que nous soyons bien.

Nous n'avons rien.

Nous n'avons rien.

Fais en sorte que nous ayons tout.

Groupons-nous

Et demain.

Groupons-nous

Et après-demain.

Groupons-nous

Et après le Jugement.

Le moine Fazang compare le principe rationnel absolu, immuable et immanent, à toutes les choses (*li*), à de l'or (le veau d'or), et l'ensemble des phénomènes (*qi*) à la figure d'un lion. Aucun membre pris séparément ne forme le lion (le veau d'or), puisqu'il n'en est qu'une partie distincte ; tous les membres ont besoin les uns des autres pour qu'existe le lion dans sa totalité et non un autre animal (le veau d'or). Vous voyez une patte et vous vous demandez à qui cette patte pourrait appartenir. C'est une grosse patte, mais il y a beaucoup de grosses pattes de par le monde. Vous vous dites qu'il ne s'agit pas d'un insecte, mais cette constatation ou cette réflexion ne vous conduit à rien. Elle n'apporte rien avec elle non plus. Vous voyez une dent gigantesque et vous vous demandez si cette dent n'appartiendrait pas à un dinosaure. Vous vous

apprêtez même à téléphoner au musée des sciences naturelles ou à celui des sciences préhistoriques pour essayer de vendre cette dent à prix d'or. Après une courte hésitation, vous passez un coup de fil à cette institution, quelle qu'elle soit, et un expert vient chez vous pour examiner la dent. Il sort une loupe de sa poche, scrute la dent pendant quelques minutes, et dit avec un sourire désarmant : « Cette dent se trouvait dans la bouche d'un chat gigantesque, presque monstrueux. Mais elle n'a rien à voir avec les dinosaures et le monde préhistorique. »

li

li

li

li

li

li

li

li

li

QI

LION

VEAU

Il y a des gens qui me veulent du bien – paraît-il ; et ces gens me disent que je ferais mieux de quitter ma coquille (ou mon électron) de temps en temps, ne serait-ce que pour rencontrer mes futurs personnages. « Ce ne sont pas des personnages, leur dis-je, et même Yahoo, malgré son réalisme quasi-socialiste, n'est qu'une tache dans mon cerveau. Cette tache est pittoresque, mais mon cerveau est tachiste à tel point que toutes ces idées, tous ces sourires affables ou fabuleux, y surgissent sans discontinuer. C'est Yahoo et d'autres individus du même acabit ou d'un autre acabit qui m'accablent par leur présence trop présente. Avez-vous jamais fait appel à la technique mystique que Mircea Eliade appelle 'la création du milieu nécessaire

à la méditation' ? Je parle de la valeur concrète que prend l'image du *kasina*. Rien à voir avec le casino de Namur ou même de Monaco. L'ascète projette cette image devant lui avec tant de force qu'il peut méditer sur elle comme s'il se trouvait en face de l'objet réel qu'elle signifie. Cet exercice de méditation 'sans objet' (*nirmitta*) est très fréquemment usité dans presque toutes les mystiques indiennes. »

Je suis resté seul pendant quelques semaines, comme si je méditais sur une des taches du vide où, peu à peu, une tache se formait encore pour disparaître aussitôt, comme si de rien n'était. « Il n'y avait rien, suggérait la tache, et c'est pour cela que je me sens obligé de disparaître pour enduire tes sens en erreur. Il n'y a rien, ta méditation est *nirmitta*, sans objet, pas avec une marmite pleine de viande, pleine d'agneau. » Et une fois de plus, je me souviens de ma visite à Gand, à l'*Agneau* dans toute sa splendeur mystique et lyrique. Je me rappelle les gestes de ma femme qui signifient une passation de pouvoir, un passage d'âmes. Elle n'en parle pas ; elle montre ce passage en tendant les mains droit devant elle, pas dans ma direction. Je comprends que je dois la suivre, suivre ses gestes, sans attendre une âme, sans la recevoir. La lumière est tamisée ; je ne vois pas vraiment les détails qui comptent sans doute, mais chaque chose en son temps, comme disent les sages que je n'écoute jamais. Je saute par-dessus bord, par-dessus le néant, *Nichts*, *Niente*, *Trichte*, *Dichter*. Je vois l'agneau au loin et tous ces gens s'inclinent devant lui, cinq groupes, et ma femme est avec eux. Elle fait le geste que j'ai vu dans notre jardin. Elle veut sans doute passer une âme à une autre âme ou au corps de l'Agneau. Ma femme se met près de l'Agneau, et j'ai l'impression qu'elle lui parle. Et puis, quand je reste seul avec elle, elle me raconte cette histoire ainsi : l :k, lkj kjhb uiy fşëyytâç ik\$

^

\$\$

O po ujhç !yh è ! tè!ç!èà yçà!ià)ç

« Comment se fait-il qu'il y a des insignes \$\$ dans ton récit ? L'Agneau et ces insignes sont incompatibles.

- Tout est incompatible et tout est intolérable, si nous sommes seuls (dit ma femme).
- Que devons-nous faire ?
- Nous attendons la pluie depuis deux mois. Personne ne fait rien.
- Et toi ?

- Une personne ne suffit pas. Nous devons nous mettre ensemble pour évoquer l'herbe, la senteur d'un arbre qui sent la pluie. La médiation sans objet n'apporte de la satisfaction qu'à une seule personne. Es-tu cette personne ? Tu médites sans objet et puis Yahoo surgit des ténèbres comme s'il le faisait souvent pour rompre ta méditation *for the fun of it*. Il s'ennuie en d'autres termes, notre cher retraité. Il s'ennuie, appelle Pierre ou Paul, verse-lui une assiette de bortch et tout le monde sera content, sauf toi. Tu n'as pas entendu ma conversation avec l'*Agneau*. Tape-la sur ton ordinateur.

$\mu=1$

lù=klkhpç !èçà !èşç !y,jùpo jmoih ukyvucytugcuygpç !u

^_

BACH ET SES SUITES

Une suite de Bach nous parle d'elle-même : elle a toute une vie à sa disposition, sans parler de l'éternité. Il y a de quoi nous entretenir pendant des heures, avec tous les éternels retours, toutes les ritournelles que cela présuppose. Cela tourne, tourne, tourne ; cela tourne tout en rond. Parfois c'est une tour que l'on voit tourner dans le lointain. Elle ne tourne pas comme un derviche tourneur, pas du tout ; elle a un autre genre de dignité. Tous deux tournent et nous continuons à ne rien tourner ; et nos pouces nous répugnent au point de nous couper toutes les envies d'exprimer le dégoût que l'on éprouve pendant l'opération. Alors, on n'éprouve plus rien : ni le dégoût ni le goût. On éprouve une sensation liée à un froid léger, doux et mou, comme si l'on était à Versailles, ou au début d'un hiver russe. Mais cet hiver ne se manifeste jamais pleinement, et sa manifestation partielle se limite à la boule de neige que je jetais jadis en l'air, en espérant atteindre le ciel. Je l'atteignais parfois.

LE BONHEUR DES ANGES

Les apôtres nous disent : « Nous sommes beaucoup plus heureux que les anges », mais je ne suis pas sûr que les anges soient heureux ou malheureux ; qu'ils éprouvent les émotions, sentiments et péripéties du cœur au cours de leurs vols à travers l'espace, le temps et les galaxies. Pourquoi ? Parce que Jésus-Christ nous a plus honorés par la présence de sa chair, de son sang et de ses os, comme ils disent. Il est notre frère, tandis que les anges restent en dehors de nos relations intimes ; après tout, ce ne sont que des anges. Ils ne sont ni frères ni sœurs car ils n'ont pas de sexe, ce qui leur épargne les inconvénients liés à cette notion chantée par les successeurs de Freud, du marquis de Sade, des Pères de l'Église, des Pères du concile. « De là nous avons à conclure que le plus grand bien que nous puissions avoir nous serait ôté, si Jésus-

Christ ne communiquait avec nous en chair et en sang. Car comment serions-nous enfants de Dieu sans être ses frères ? » Mon ami dirait sans sourciller (il ne sourcille jamais) : « De toute façon, nous sommes les enfants de Dieu. Les enfants du Paradis, si tu préfères. »

Il y a plusieurs façons d'appréhender le rôle que Jésus continue à jouer dans l'histoire de l'humanité qui acquiert une histoire au moment de sa venue. (Et tout cela se passe au présent, comme dit Kierkegaard. Pas au passé simple ou compliqué.) Certains disent – ils ne le disent peut-être plus – que Jésus s'apparente aux corps célestes qui, eux aussi, ont besoin d'être sauvés. Mais si c'était le cas (et cela ne l'est certainement pas), nous ne pourrions tirer aucun avantage de notre Sauveur : Son sang et Sa chair seraient tout à fait différents des nôtres. Nous ne sommes tout de même pas fabriqués à la façon d'un corps céleste ; il suffit de prendre une motte de terre pour comprendre que nos chairs sont dissemblables. Autrement dit, la terre n'est pas notre semblable ; elle est peut-être notre mère, mais sa consistance, sa substance et sa constance – pour changer il lui faut notre intervention et des millénaires – sont d'une autre nature. Et même si nous connaissons cette nature (ce n'est pas pour rien que nous marchons sur cette terre et y plantons des fleurs), nous sommes fabriqués différemment. Par conséquent, il vaut mieux rejoindre un autre groupe de penseurs, de croyants, qui penche du côté de l'humanité du Christ.

S'Il est humain, ne serait-ce qu'en partie (et cette partie s'appelle « la moitié humaine »), nous pouvons obtenir des avantages auxquels ni les astres ni les animaux n'ont aucun droit. Par contre, il n'y a pas de penseurs qui oseraient affirmer que Jésus a des atomes crochus avec des chats ; même si, à cette occasion, on est prêt à parler d'atomes, de cellules, de corpuscules, et ainsi de suite. Moi, je pense à un autre aspect du problème, et j'y insiste malgré la désapprobation manifeste de Spinoza. Le péché originel contredit cet optimisme apostolique qui nous fait croire que tout va bien, étant donné que Jésus nous ressemble et que le flot de nos péchés continue à s'abattre sur Lui, de sorte qu'Il a l'air de nager dans nos péchés, au lieu de marcher sur eux. On peut marcher sur les eaux d'un lac, d'une mer et même d'un océan, mais les péchés humains sont d'une autre nature : on ne marche pas dessus, on nage dedans.

Quoi qu'on dise à ce sujet, nos yeux nous trahissent, et n'importe quel animal se dit, en regardant nos yeux : « C'est un être humain. » Pourquoi nous ne trompons-nous jamais dans ce domaine ? Certes, on peut comparer une femme à une chatte, en disant que ses yeux appartiennent à la race féline. (Il y a des films à ce sujet.) Et pourtant nous savons bien que la femme dont nous parlons n'est pas une chatte, même si elle se met à se frotter contre notre corps ; même si elle se met à miauler. Pourquoi ? Parce que le péché originel rayonne de ses yeux ; et c'est un rayonnement néfaste – noir, pour ainsi dire.

De quoi se compose ce rayonnement, ce péché ? Pas nécessairement des meurtres à venir, quoi que les films nous disent à ce sujet. Spinoza nous renseigne sur tout et même sur ce que l'on voit dans les yeux humains qui sont peut-être les miroirs de l'âme. (Cela me paraît trop simpliste, trop vulgaire : tout est un reflet de l'âme, même la main gauche.) « La sécurité est une Joie née de l'idée d'une chose future ou passée au sujet de laquelle toute cause de doute est supprimée. » C'est pour cela que, de temps à autre, nous contemplons un sourire béat sur une grande partie des visages qui nous entourent. Et les yeux se mettent à scintiller, comme si il y avait un feu d'artifice à l'intérieur de tous ces corps et âmes. Aucun doute – surtout pas le doute cartésien – ne déchire les visages et les âmes des animaux qui nous regardent sans hocher la tête. Ils la hochent intérieurement, peut-être : chaque tête a un double dans son for intérieur et parfois les mouvements de ces têtes ne coïncident pas. Les yeux demeurent sereins, ce qui ne les empêche pas d'avoir une expression indicible, mais presque tangible. Les expressions de nos yeux sont pleines de quelque chose de ridicule dont les stoïques et les bouddhistes se moquent doucement, à leur manière ; et à ces moments-là, leurs yeux ont une expression mi-moqueuse, mi-indulgente. Mais même les zennistes le plus aboutis n'arrivent pas à la hauteur neutre et expressive des chats qui ne nous jugent ni positivement ni neutralement. Ils ne jugent ni les humains ni les autres animaux. C'est eux qui continuent leur bonanimal de chemin, et ce chemin vaut beaucoup plus que n'importe quel vaille que vaille attribué aux humains.

« Le Désespoir est une Tristesse née de l'idée d'une chose future ou passée au sujet de laquelle toute cause de doute est supprimée. » Cette explication (XV) nous dit sans ambages que les humains continuent à douter, soit de ce côté-ci, soit du côté opposé. Un humain (ou une humaine qu'un cinéaste appelle « l'inhumaine ») croit qu'il (elle) a un cancer ; ou deux cancers. Pourquoi pas ? Le nombre des cancers est illimité, comme le nombre de dimensions dont jouit la théorie des cordes. « J'ai un cancer, j'ai un cancer », retentit dans une chambre ou dans toute la maison, dans le palais, les palais entiers. Un médecin supprime le dernier doute et les yeux de son patient se remplissent d'une tristesse presque folle. Cette tristesse saute aux yeux car elle saute dans les yeux que les parents du futur cadavre (ou d'un cadavre au présent : cela dépend du stade que la maladie a déjà atteint) regardent pour y déceler soit une leur d'espoir, soit la mort certaine et irrévocable : il faut tout de même savoir à quel moment fermer ses yeux pour qu'ils ne dépensent pas leur énergie pour rien. Parfois la tristesse que l'on y voit agace et frappe si outrageusement qu'on les ferme prématurément, avant que la mort n'annonce son arrivée et son départ. (Elle n'est jamais partie, comme disent les journaux.) Le demi-cadavre ouvre les yeux et murmure : « Je ne suis pas encore mort. De toute façon, vous n'hériterez strictement rien. À part mon cadavre.

Pardon, on croyait...

Ne croyez pas n'importe quoi. Croyez plutôt au second avènement du Jésus.

On y croit aussi.

Cela suffit. Amplement. À présent vous pouvez les fermer. Je vous y autorise. »

On dit que le doute témoigne de la nature humaine, et si vous doutez, vous appartenez à notre race (pas à la mienne), même si vous ne connaissez ni Descartes ni Leibniz ni Steinitz, le premier champion du monde des échecs ; et des mats. Si vous n'ajoutez pas « et des mats », on pensera que vous parlez d'un raté, ce que je fais assez souvent. Quoi qu'il en soit, que vous doutiez ou non, tout cela se voit dans vos yeux qui sont tellement alourdis de sens qu'ils ne voient que leurs échecs, leurs triomphes, leurs mats, leurs pats, leurs gloires, leurs humiliations ; tandis que les animaux regardent le monde comme une donnée où leur nourriture terrestre se promène en attendant l'heure du repas. Ni les uns ni les autres ne perdent rien à attendre, mais leurs yeux gardent la pureté que seul le Paradis pourrait offrir aux humains ; si tant est que tout cela existe : le Paradis, les humains qui le méritent, la pureté, l'idéal, une idée de Platon.

MOI, TOI, SAUTOIR

« Votre moi n'existe pas sans lui, sans elle. C'est en accueillant les autres moi en votre moi ou soi que vous devenez vous-même. En d'autres termes, vous devenez moi en disant : 'Bonjour à toi.' » Que je dise bonjour ou au-revoir, je suis seul et je continue à me découvrir, à déceler ce que je recèle grâce à moi-même, pas à toi-même : ce n'est pas ma voie, point barre. Et si vous barrez ce point, si vous dites : « Allez-y, franchissez vos propres limites, sautez par-dessus les barrières et devenez le mot d'une autre phrase », je ne réponds même pas. Et mon silence signifie : pas de réponse, pas de sauts, sauf ceux qui se rapportent à Kierkegaard d'après qui il faut toujours sauter, même si l'on a déjà atterri sur le territoire de Dieu. Dieu est infini et le nombre de Ses territoires est infini, lui aussi. Ou non. Je n'en sais rien.

CONSTITUTION, DÉCONSTRUCTION

Je ne sais pas si je dois me poser des questions au sujet de ma constitution : Comment suis-je fais ? de quoi ? de qui ? Il y a une multitude de parties dans mon moi et mon âme pullule d'instincts, d'instantanés imaginaires, de désirs qui font pencher la balance de mon être, comme on dit, en tous sens. Inutile de dire que la plupart de ces sens sont insensés, de sorte que je m'écroule régulièrement, physiquement, psychologiquement ; je me propose des tâches que seul Hercule pourrait accomplir avant de mourir de la mort ignominieuse que je m'imaginais dans mon enfance en lisant un livre russe sur des mythes grecs. Une grande partie des morts

auxquels on assiste dans le cadre doré ou plutôt ensanglanté de ces mythes nous font si peur que même Spinoza (sans parler d'Épicure) ne peut nous en guérir. Nous avons peur de mourir tous les matins lorsque, après avoir pris notre bain, nous nous habillons pour sortir ; ou plutôt pour mourir, comme nous le pensons. Nous mettons une chemise qui a l'air de sortir d'une machine à laver (n'oublions pas le fer à repasser), et nous tremblons de tout notre corps car nous imaginons la tunique de Nessus, pas de Dior, Chanel ou Cerutti. La force de l'imagination est inimaginable, et je me dis que je lui dois une très grande partie de ce que je suis.

C'est l'imagination qui me restitue la Russie et le monde que nous avons tous perdu au cours des deux guerres mondiales. Jacobson parle de son départ de Prague, quand il a brûlé une partie de ses archives ; ses poèmes russes, entre autres. Les Nazi s'approchaient, les archives brûlaient, et cet enchaînement logique nous a coûté notre héritage, notre implantation dans le passé, nos plantations futures qui ne sont ni belles ni laides ; elles ne sont rien. Jacobson parle des cendres qu'il a vues à la place des ses poèmes ; moi, j'ai sauvé mes poèmes, une partie de mon héritage juvénile, de sorte que, de temps en temps, je l'utilise pour prouver que je ne suis pas né de la dernière pluie. Il n'y a que des cendres de toute façon, qu'il s'agisse des archives personnelles ou du destin de l'humanité, et ce n'est pas la peine d'évaluer la quantité de ces cendres. La qualité, je l'évalue tous les jours et je me demande pourquoi je continue à faire ce que je fais, au lieu de rejoindre ces cendres.

Mais je dois continuer à me construire. Les cendres ou la construction – c'est la nouvelle question d'Hamlet ; ou son ancienne question posée autrement. Et pour cette construction, je n'utilise ni ceux qui essaient de m'approcher pour me demander un service exorbitant ni ceux que je voyais dans ma rue à l'époque où je pouvais encore me promener sans tomber. Je lis des poèmes ou des légendes dont je ne comprends qu'à moitié la langue. Même cette moitié me fournit des matériaux de construction inégalables, et ce n'est pas la peine de préciser que j'en suis privé dans ce monde où aucune légende dorée (même pas la Vierge de Fatima) ne fait son apparition ni sous nos yeux ni sous notre plume. Deleuze dit que le processus que l'on appelle « écriture » (je n'emploie jamais ce mot dans ce sens) dépend d'un contexte où l'on jouit, entre autres, du son produit par la plume. Il n'y plus de plumes ; nous sommes déplumés.

Dans tous mes intérieurs, fors et pas fors, je mets pêle-mêle les icônes byzantines, russes, le Talmud, Josquin des Prés. Il est vrai que les soi-disant vivants s'intercalent entre Piero della Francesca et Prospero, mais je deviens de plus en plus tolérant : je les exclue de mon champ de vision, d'ouïe et de réflexion sans les chasser ni avec mes béquilles ni avec mes *four-letter words*. Même trois lettres ne sortent pas de ma bouche en leur présence, et en Russe il y a un mot qui, malgré sa petitesse (trois lettres) détruit tout ce qui bouge, à condition que cette

bougeotte multiple connaisse toutes les nuances de ce mot. Je ne prononce pas de mots russes, malgré la force destructive qu'ils couvent en eux. D'ailleurs, les étrangers ont peur d'apprendre le russe pour ne pas subir les retombées de cette force qui nous rappelle le pouvoir du grec ancien dont Heidegger nous rebat les oreilles dès que l'on ouvre ses livres.

Le mot « prudence » dont je fais fi la plupart du temps-espace ne déplaît ni à Spinoza ni à Gracian. Je comprends que, pour éviter la mort, Spinoza était prêt au compromis : après tout, vous ne pouvez avancer votre *Éthique* si un assassin vous en empêche. Et même si vous apercevez son couteau avant qu'il n'entre dans votre chair (comme dans du beurre, disent les Russes), vous n'aurez pas assez de temps pour lui expliquer par le menu pourquoi il est en proie à une passion triste, pour ne pas dire criminelle. Avec beaucoup de chance, vous pourriez venir à bout de la proposition, mais les scolies resteront à tout jamais en dehors de l'horizon plutôt restreint de l'assassin. Et l'amplitude de son âme se contente d'une pointe de couteau et de la haine envers Dieu. Je ne sais pas quel couteau visait la vie de Gracian, mais parfois on est prudent même s'il n'y a dans les parages ni sabres ni poignards ni revolvers. Un coup de poing suffit pour vous priver de votre beau sourire, et pour le restituer, vous aurez recours à une série d'implants ou à un bridge ; et à un dentiste qui ne défigure pas les sourires, au lieu de les faire resplendir au cours des bals de charité et des interviews. « Ne pas condamner seul ce qui plaît à beaucoup. » Je ne fais que cela, comme si, avant de porter mon jugement sur un fait ou une œuvre d'art, je me renseignais sur les nombres qui penchent du côté de l'admiration et du côté de la condamnation sans appel. Une fois le problème du calcul résolu, je rejoins la minorité – c'est ce qu'on me reproche, j'imagine. Mais si tout le monde louait le *Paradis* de Dante, je rejoindrai cette foule sans hésiter un instant. Et pourtant j'entends : « C'est barbant, il n'y a que l'*Enfer* qui m'excite. » Dans la pièce de Bernard Shaw, l'*Enfer* excite tous les acteurs, sauf Don Juan. C'est en sa compagnie que je passerais l'éternité spinozienne au Paradis showien. « Penser avec la minorité mais parler avec la majorité. » Si la majorité parle, on ne réussira jamais à placer un mot, ce qui explique le choix des egocentriques. Leur vie perd son sens s'ils n'ont aucune chance de crier leur vérité sur les toits. Mais les toits ne sont pas toujours accessibles, et logiquement ils ont peur de tomber au beau milieu de leur discours. Alors, ils rejoignent la minorité et on les accuse d'élitisme, pas d'exhibitionnisme. Moi, je me souviens d'une estampe de Hokusai qui représente le mont Fuji, ce qui n'est pas étonnant. L'angle de vision dont le spectateur profite ne correspond pas à la règle du jeu réaliste, mais ce décalage presque intime vous permet de voir, d'avoir votre mont Fuji, pas celui des touristes. (Et mon Mont du Purgatoire.) « Vous dépendez de vous-même car c'est la suprême félicité que de ressembler à l'Être suprême. »

Notre âme se compose d'une multitude d'inclinations qui s'inclinent à droite et à gauche avant de s'envoler Dieu sait où – pour rejoindre le Paradis, peut-être. Deleuze (pas Leibniz, cette fois) parle aussi des actes de résistance, et je ne peux m'empêcher de voir mon expérience soviétique sous cet angle. À cette époque lointaine, je ne savais pas encore qu'un jour j'aurais besoin de cette armée des actes, de ce pouvoir de résistance qui, contrairement à ce que pensent les libéraux, ne doit pas se limiter aux régimes totalitaires où la question de survie se pose tous les jours ; et souvent on répond « non » à cette question. Mais elle se pose partout – avec moins d'acuité dans les pays dits démocratiques. La force à laquelle je me dois de résister est d'autant plus insidieuse et dangereuse que très peu de gens y prêtent attention. Quand ils voient Staline, ne serait-ce que dans un documentaire, ils crient : « Non, non, non, non, plus jamais. » Ils disent « oui » au monde qu'ils voient autour d'eux, comme si, pour eux, les œuvres de Nietzsche comptaient plus que la réalité.

Les inclinations fourmillent dans l'âme, et tant que ce fourmillement ne débouche pas sur une INCLINAISON, on ne bouge pas. On fume peut-être une cigarette ; ou l'on boit un verre de cognac. Et puis une centaine d'inclinations se précipitent vers le centre de notre être où l'INCLINAISON en question naît ou renaît de ses cendres.

*Pareil à de l'or en fusion,
le Centre-de-la-Base
étincelle comme l'éclair :
Quadrangulaire,
il est situé au-dessus du Feu,
mais en dessous du sexe ;
grâce au son qu'il émet de lui-même,
le souffle y pénètre,
trouvant là son point d'appui.*

Il y en va de même pour les actes de résistance qui, grâce à leur nombre, à leur qualité, donnent naissance à l'ACTE de résistance. En France, on descend dans la rue, on chante l'Internationale et l'on reçoit en récompense des congés payés. Et on se calme, on se calme ; on ne bouge plus. On fume une cigarette, on se prélassé sur les plages, on boit du cognac avec des copains, des copines et même avec les corps étendus à proximité de la bouteille.

Moi, je ne me suis jamais calmé et les plages n'ont rien à voir avec cette histoire du calme et de la tempête : je n'aime ni le soleil – excepté celui des païens – ni la proximité des corps,

même s'ils ne sont pas tout à fait nus. Et les plages privées ne sont pas de mon ressort ; de toute façon, aucune plage privée ne vous protège du soleil, sinon elles ne servent à rien, les plages privées : vous pouvez rester à la maison, dans votre salle de bain qui vous protège du soleil, de la pluie et de la nudité quasi achevée (ou tout à fait achevée) des corps humains. Le calme n'a jamais gagné mon âme car elle incline à la résistance, et si vous résistez, pas toujours coûte que coûte, vous n'êtes pas aussi calme que le ciel de Verlaine. (J'évoque ce poème assez souvent, comme si je ne connaissais de Verlaine que son emprisonnement.) D'ailleurs, au lieu d'évoquer Verlaine, son ciel et ses toits, je pourrais dire simplement : « Le ciel que je vois à travers ma fenêtre, le ciel belge ou le ciel tout court, est calme aujourd'hui et par conséquent je n'ai aucune envie de me comparer à lui ou à la maison d'en face. »

Je constate que j'écris souvent « tout court » et « partie », ce qui ne m'étonne pas. Notre habitude d'isoler les phénomènes, de les raser à la manière d'Occam nous empêche de les inclure dans un tout qui n'est pas toujours tout court : il peut être presque plein, de temps à autre. Et n'oublions pas que les inclinations ne valent pas grand-chose, si une inclinaison ne justifie pas leur fourmillement quasi-insensé. Mon âme s'exprime en entier quand tout est long, quand tout est tout, et grâce à mon insouciance vis-à-vis de tout ce qui est court, la plupart du temps je réussis à accumuler assez de parties et de fourmis pour m'exprimer sur toute la longueur de mon onde ou du monde. C'est pour cela que je tombe assez souvent car les marches que j'escalade sont des parties, tandis que l'ESCALIER se compose de lettres majuscules. Il ne contient qu'une marche.

Quand je parle de moi (et c'est toujours le cas), je ne me détourne pas de l'amplitude de mon âme ; je ne me décris pas de loin, quoiqu'on dise à ce sujet. Je fais mes discours de l'intérieur car je suis un ventriloque qui parle de son ventre, de Locke, de toutes ses plaies et toutes les plaines que l'on voit en Russie ou dans la peinture. J'aimerais me détacher de moi aux moments où mes jambes et mon corps tout entier rendent les armes et tombent dans un escalier ou ailleurs, dans une plaine quelconque. Bien que je vois mon corps étendu par terre, j'en fais partie et c'est pour cela qu'un de mes yeux peut devenir aussi rouge que le drapeau communiste qui continue à flotter sur la façade de l'ambassade de Chine devant laquelle je suis passé (sans tomber, cette fois) avant-hier à la recherche du consulat où j'ai ensuite fait la queue pendant plus d'une heure, en lisant un essai de Jacobson sur les statues dans la vie de Pouchkine. Lors de cette attente, j'étais ma propre statue, mon monument, et je suis toujours mon monument (en forme d'un escalier) qui ne quitte jamais sa demeure, même pour s'asseoir devant un ordinateur.

Je viens de voir une aquarelle de Klee intitulée : « Idole en pays fiévreux. » Je ne suis pas sûr que je veuille me comparer à ce tableau : je ne suis ni une idole (nulle part) ni l'habitant d'un pays, qu'il soit fiévreux, calme ou ridicule. Je suis chez moi, et ma maison qui aura bientôt cent-soixante ans continue à s'énerver : tantôt mon jardinier s'occupe des robinets, tantôt l'électricité me lâche, comme si j'étais un tyran domestique. Et si je tenais absolument aux comparaisons, je citerais Mandelstam qui a dit à sa femme : « C'est moi, le soldat inconnu. » *A terracota warrior.*

Depuis toujours, le dragon hante le monde chinois. Il a pris l'aspect d'un oiseau, d'un serpent, d'un crocodile, avant d'adopter la forme hétéroclite qui perdure.

L'alchimie nous rappelle que le dragon est au seuil de la porte, du portail. Il garde le temple ; il en a pris possession. On l'écorche vif et on continue cette procédure jusqu'à ce qu'il soit mort ; et même au-delà de la mort. Il faut aussi l'écorcher mort. Ensuite on enlève toute sa peau sans exception (même ses paupières) et l'on voit ses os nus. Un striptease définitif. On recouvre de sa peau les marches qui mènent au temple. On y entre et on trouve ce que l'on désire par-dessus tout.

Ma femme épluche des pommes de terre en disant : « Je donnerai les épluchures aux poules. » « Les poules n'ont que faire de tes épluchures, lui dis-je. Elles mangent du caviar. »

QUELQUE CHOSE

Quelle est la différence ?

RIEN

QUELQUE CHOSE

Quoi, se demande-t-on ?

Ma femme me quitte, mais j'ai toujours le livre intitulé :

Hubert et Jan VAN EYCK
créateurs de l'*Agneau mystique*

Récemment, j'ai téléphoné à une femme. Elle habite en Belgique depuis une vingtaine d'années. Elle n'a jamais été belle. Pourquoi avons-nous vécu ensemble pendant un an ? J'aimais ses jambes ? Oui, un peu. J'aimais sa façon de parler, de se comporter. Elle était douce et vague. C'est le vague que j'aimais en elle. Elle venait comme une vague et j'étais étendu sur une plage. Elle me caressait et repartais aussitôt. Elle ne restait pas avec moi, avec mon corps. J'aime les gens qui me caressent et partent. Je l'ai appelée parce que j'avais besoin de ses vagues. Elle est vieille maintenant, mais les vagues ne vieillissent pas. Ce sont les visages et les corps qui vieillissent. Elle n'a ni corps ni visage à présent. Elle n'est qu'une vague ; elle n'est même pas une femme. Mais c'est une vague dont j'ai besoin. Une vraie vague ne me satisfait pas ; il faut que ce soit une vague humaine.

Si on sort de quelque part ; si on entre quelque part. On dit que tout cela n'est rien, que cela veut dire quelque chose. Et si cela ne veut pas dire quelque chose, on se dit que cela n'est rien : tôt ou tard cela dira quelque chose. Quoi ? Par exemple : Les vérités sont créées. Dieu, qui fit tout, ne les fit jamais. Voici la vérité : Je suis mortel. C'est une vérité créée. Que dites-vous là ? C'est ce que l'on dit d'habitude lorsqu'on affronte la métaphysique et tout ce qui est méta, béta et ceteta. Et vous répondez : « Vérité, mort, vie, faites de beaux rêves. »

Avant toute action, Dieu consulte la sagesse. Il lui pose la question suivante :

« Ai-je bien fait ? »

- Quoi ? Toi ? la Création ? Tu peux aller te reposer, comme disent les Russes.

- Ce n'est pas encore fini.

- Un de tes pieds est déjà dans la Création. Ne me raconte pas trop d'histoires.

- Que faire ? Tu sais, je dégueule.

- Dégueule, dégueule, dégueule mon petit ange. Dégueule, dégueule, petit lapinet, lapine, lapinât. »

MON AMITIÉ

On peut dire que le temps et même l'espace courent sur leur lancée, mais parfois on a envie de savoir pourquoi cette lancée existe, et si elle existe vraiment, si elle ne fait pas semblant. Il y a le premier mouvement ou la première lancée, même s'il n'y a pas de premier lanceur, de premier mouveur ; tout d'un coup, nous nous trouvons sur une route et nous nous imaginons que nous sommes des sphères, car c'est la forme la plus parfaite

que nous puissions nous imaginer. Nous imaginons donc quelque chose et nous nous disons que nous vivons, que nous roulons, ayant été lancés un jour ou l'autre ; dans le passé assez lointain. La terre et le cosmos roulent aussi, sinon nous-mêmes, nous ne serions pas en mesure de rouler, d'hurler de temps en temps, quand le mal que nous supportons devient insupportable.

En Russie, on raconte beaucoup d'histoires aux enfants et aux adultes qui écoutent ces contes de fées sans sourciller : toutes les réalités sont réelles et effrayantes. On vous dit qu'il y a une sphère qui s'appelle *kolobok*, et cette sphère ressemble à un *pirojok* que chaque citoyen a envie de manger, surtout si une bouteille de vodka n'est pas trop loin. Ce quelqu'un s'approche, tend la main pour assouvir son désir, mais le *kolobok* évite la capture et continue son bonhomme de chemin. D'ailleurs, ce *kolobok* est une femme, dans une certaine mesure ; en tout cas, il s'apparente à une androgyne plutôt qu'à un homme pur et simple. Pour ne pas oublier son appartenance partielle à l'espèce féminine, il dit parfois : « Je continue mon bonnefemme de chemin », ce qui ne change rien, quant à sa trajectoire.

Il roule en direction d'un homme ou d'une femme et les passants font de leur mieux pour l'attraper, le ramasser et le placer entre leurs dents qui brillent déjà aux rayons du soleil ; mais la *kolobok* esquive un premier doigt, un deuxième doigt, et tous les doigts ainsi que les mains finissent par fondre dans l'air. En d'autres termes, personne ne mange la *kolobok*, personne ne l'embrasse tendrement parce qu'il ne veut appartenir à personne, à part lui-même, d'autant qu'il ne risque pas de s'ennuyer dans sa propre compagnie : il est à la fois un homme et une femme, de sorte qu'au moment de l'ennui ou de la fatigue, il remplace son côté féminin par un côté masculin d'où une femme s'apprête à sortir.

Je ne demande pas mieux que de m'identifier à ce *kolobok* : depuis quelque temps, mes jambes continuent à me lâcher, et mon bonhomme de chemin ressemble plutôt à un bonhomme de neige. La plupart du temps, j'ai froid aux pieds et mes jambes sont engourdis à tel point que j'ai l'impression d'avoir passé plusieurs années de suite sur une chaise inconfortable. De temps à autre, je sens une sorte de décharge électrique tout le long de la jambe droite ou gauche, mais ce phénomène n'a rien à voir avec les souffrances que les condamnés éprouvent sur une chaise électrique, avant de passer l'arme gauche. Quoi qu'il en soit, je ne me dis pas : « Dommage que cette chaise ne soit pas électrique, » car j'aime la vie à la folie ; et c'est de la folie, je m'en rends bien compte.

Je sais que la tête me tourne et qu'à cause de ce tournage je vois tantôt un homme, tantôt une femme, tantôt un animal. Je choisis inmanquablement ce dernier, mais personne ne demande mon avis ni dans ce domaine ni dans les autres royaumes. Rien d'étonnant qu'assez souvent j'ai affaire au genre humain auquel les ouvriers du monde entier chantaient des louanges pendant un siècle, si je ne me trompe. Je ne suis ni international ni national, et tout ces chants (l'*Ode à la joie* y comprise) me laisse froid, pour ne pas dire glacial. Et les amitiés que je noue malgré moi ne m'apportent ni chaleur ni satisfaction.

De l'amitié

Montaigne place son héros et son ami, Etienne de la Boétie dans un cadre doré, dans une légende dorée où tout paraît invraisemblable – en tout cas, à notre vue, de notre point de vue. « Et, le vide tout autour, il le remplit de grotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayant grâce qu'en la variété et étrangeté. » C'est nous, j'imagine, car nous sommes grotesques, fantasques ou plutôt ridicule : « a bien paru ridicule achevé », comme dit Molière. Peu importe si nous paraissions achevés ou inachevés ; ce qui est étonnant, par contre, c'est le fait que ce ridicule

ne nous tue point. Nous continuons à vivre et la seule chose que nous puissions enchâsser se trouve dans nos bibliothèques, dans nos musées, dans nos souvenirs plutôt lointains.

Prenons n'importe quelle phrase de ce texte doré et remarquable, et l'étonnement ne manquera pas à son devoir – ainsi qu'un émerveillement : ils nous envahiront en un rien de temps. On montre à Montaigne un essai de la Boétie et la lecture de cet essai qui sert d'une carte de visite « me donna la première connaissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entière et si parfaite que certainement il ne s'en lit guère de pareilles, et, entre nos hommes, il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontres à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. » Plus de trois siècles se sont écoulés de l'époque que cette amitié a embelli pour toujours, mais nous ne voyons rien de pareil ni dans notre entourage ni dans nos journaux ni sur les photos de la Lune, de Mars et de Jupiter. Et même si l'on connaît le nom de notre futur ami bien avant de le connaître personnellement, ce bonus ne présage rien de bon, malgré le riche contenu dont les noms se caractérisent dans notre esprit formé par Lacan et la Cabale.

Je ne sais pas si j'ai connu le nom de Mar avant de le rencontrer en chair et en os, mais aucune légende n'accompagne nos relations qui ont durées plus de cinquante ans ; elles ne dureront plus, ayant mourus de leur laide mort. Mar, mort – c'est tout ce que je veux dire au sujet de cette soi-disant amitié, mais la noblesse de mon cerveau et de ma mémoire (de ce qui en reste) m'oblige à continuer ce petit récit tant qu'il a envie de durer. Et j'ai l'impression qu'il a envie de durer un peu, pas beaucoup, l'espace d'une dizaine de pages. Je les remplirai tant bien que mal – pas dans l'intention d'offrir un quelconque hommage à cet homme qui ne se porte plus comme le pont Neuf. Mais la pitié ne me guide pas dans cette aventure, et je dirai tout ce qui me passera par la tête, sans m'arrêter aux considérations futiles et humanistes. Aucun bobo ne fléchira mes pensées ; même mes propres bobos ne m'embêteront pas – pas au point de me ranger du côté de la souffrance universelle. Il s'agit de ma souffrance, même si je ne tiens pas à elle particulièrement ; loin de là.

Il était beau à l'âge de quatorze ans, et son image suscite encore de l'admiration, malgré les ravages du temps et de l'alcool qu'aucune sagesse ne réussira à effacer entièrement du visage d'un homme. Il est toujours borné, têtu et implacable, comme si le temps et les maladies n'avaient pas de prise sur son caractère. Au cours de nos années scolaires, il me faisait comprendre que je ne connaissais presque rien et ce que je connaissais ne valait rien du tout. Il fallait lire Montaigne et Dante, au lieu d'acheter l'œuvre complète de Stendhal ; à présent je suis tout à fait d'accord avec lui. Mon indulgence et la patience que je manifeste vis-à-vis de ses opinions d'aujourd'hui s'expliquent en grande partie par ma supériorité intellectuelle, issue des dimensions de ma bibliothèque et ma connaissance des langues. Il ne connaît que le russe et même son russe est assez boiteux, ce que ne l'empêche pas d'écrire des livres que je lis avec intérêt, mais sans un vrai enthousiasme. Dans ses derniers opus, il ne parle que de lui-même, et cela nous rapproche tant soit peu car nous suivons le même chemin tracé par Montaigne : « Le monde regarde toujours vis-à-vis ; moi, je replie ma vue au-dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soi ; moi, je regarde dedans moi ; je n'ai affaire qu'à moi, je me considère sans cesse, je me contrôle je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs... moi je me roule en moi-même. »

Je me roule en moi-même à la manière d'un *kolobok* dont la hantise se limite à la fuite continuelle qui lui permet d'échapper à l'emprise de sa famille (la mère, la grand-mère) et aussi à tous les autres prétendants à sa possession. Mais si vous roulez en vous-même, vous n'échappez à rien – pas au moindre mouvement de votre âme. Vous roulez le long de vos nerfs, de vos capillaires, et vous savez à quoi vous attendre ; et vous apprenez aussi ce que vous avez déjà attendu, rien qu'une fois, peut-être. Toutes les vaines et fructueuses attentes surgissent

dire, d'autant que l'on n'a rien à dire, rien à se dire. Il y avait peut-être un nombre impressionnant de stre pendant notre avant-dernier rendez-vous, mais je ne tenais compte ni de stre ni de re ni même de e. Je regardais mon ami d'autrefois qui n'était pas encore autrefois, et je me disais que nous ne nous séparions plus, étant donné que nous n'avions pas assez de temps pour ça, pour vivre, pour nous bagarrer une fois pour toutes. On oublie souvent qu'une fois et toutes sont partout, et qu'il faut en tenir compte, tenir et compte, tenir et compte.

À cette époque-là (et ce n'est pas une époque lointaine), je ne me tenais pas bien sur mes jambes, ce qui veut dire que je ne me tenais bien nulle part, même pas dans mon cerveau. Mais il fallait que je regagne les pénates de mes amis chez qui je logeais, si je ne me trompe. Je crois que je logeais dans un hôtel ou dans un logement quelconque, et mon ex, ex, ex, ex, m'a accompagné jusqu'à la porte d'entrée ou de sortie : on sort toujours, on entre toujours ; ou jamais, si l'on veut. Nous nous sommes embrassé à la russe ou à la française ou l'anglaise, et j'ai pensé à cette fameuse boucle ; pour une raison inconnue qui est peut-être connue actuellement. Que sais-je actuellement ? Je sais que la boucle est bouclé ; autrement, autrement. Terminé ; autrement, autrement. Un peu comme la *Quinzième* de Chostakovitch. Poume-poume-poume-poume-poume-poume-poume-poume-poume. Pomme, pomme, pomme. Newton, Newton.

Je pensais que tout se terminait en beauté parce que l'on ne dit pas que tout se termine en laideur, comme cela arrive beaucoup plus souvent que la terminaison en beauté qui arrive parfois ; très rarement, comme on le sait. On sait tout ce que l'on peut savoir, mais on oublie presque tout pour pouvoir tenir le coup, tenir, tenir ; et on tient quelque chose, sauf que l'on ne sait pas exactement ce que l'on tient. Il vaut mieux sans doute lâcher ce que l'on tient pour tenir autre chose ou pour tenir tout court. On ne lâche rien car on sait que tout ce que l'on lâche ne revient jamais, même si l'on subit les retombés de l'éternel retour. Il tombe, mais on ne retrouve rien du tout, même pas l'éternité.

Rien ne se terminait en beauté, même pas la beauté, et on se disait au-revoir pour rien ou pour un désastre : il fallait dire : « Adieu, dieu, ieu. » On s'est revu. À la fin de notre dernière rencontre, il a dit qu'Ascona (le colloque, Jung) n'était rien et même rien du tout. Ne m'enlève pas le peu qui me reste. Il est vrai qu'il me reste très peu de chose, et je ne suis même pas sûr que ce soient des choses qui me restent. Et mon meilleur ami les enlève, une par une. Il n'y a peut-être qu'une seule chose, mais cela ne l'empêche de l'enlever, de l'arracher, comme si c'était une dent. Ce n'est pas une dent, mon très cher ex-ami. C'est un acquis que je perdrai d'ici peu de temps. S'il te plaît, ne m'enlève ni ce temps ni cet acquis. À qui, à qui, à qui ? À qui a-t-on parlé à Ascona ? À moi, mon cher, mon très peu cher. Et je tiens à ces paroles, à ces sourires, à cette admiration qui s'envole à la mesure où la vie continue son vol. Qu'elle continue ce qu'elle veut ; moi, je ne continue pas. En tout cas, notre amitié est bel et bien finie. La belle et le bien.

Si quelqu'un est toujours en retard, il et elle seront en retard même dans l'au-delà. Et même si aucun au-delà n'existe, Dieu créera une sorte de l'au-delà pour que ces individus-là puissent continuer à être en retard. À l'âge de seize ans, Mar disait au téléphone et même pendant nos têtes-à-têtes : Je dois m'absenter, mais je te rejoins d'ici deux heures. Il disparaissait et apparaissait deux, trois, quatre jours plus tard. Ou il n'apparaissait pas du tout ; en tout cas, pas dans le même espace. Pendant son absence de mon champ de vision, il voyageait peut-être à la vitesse de la lumière et par conséquent dans son cerveau et dans son corps le temps (et l'espace, sans doute) s'écoulait autrement ; je ne sais pas comment.

Quand on lui téléphone de nos jours (je ne suis pas certain que ses jours sont les mêmes, ses jours, à lui), il dit : « D'accord, je suis libre. Mais je dois d'abord passer plusieurs coups de fils, et puis on doit me transmettre

une partition sans laquelle je serai incapable de continuer ma composition, mon installation. Je t'appelle dans vingt minutes. » Une fois de plus, Einstein et même Peter Stein entrent en jeu, s'installent sur scène et le décor change peu à peu, si bien que l'on ne voit plus rien de ce que l'on voit d'habitude à cette heure-ci ou à cette heure-là. Et Mar n'est pas là – ni vingt minutes plus tard, ni trente minutes plus tard. Il est peut-être là, là, là, là et les vingt minutes qu'il accueille aux bras ouverts l'accueillent aussi ; aux bras ouverts. Pendant vingt minutes tous les deux restent quasi ouverts et puis d'abord les bras et ensuite le reste de leurs substances respectives se ferment ; lentement, mais sûrement.

Avant ma dernière visite à Moscou (je crains que ce ne soit la toute dernière visite, si mes pressentiments sont bons ou plutôt mauvais), j'ai décidé de tout arranger à l'avance, en ne laissant rien au hasard : même le hasard, le hasard lui-même n'était pas en mesure de contrôler ses propres actions. Je lui téléphone une semaine plus tôt pour lui dire que j'arriverais une semaine plus tard. Tout cela a l'air compliqué – sur papier, sur papier. Comment voulez-vous que ce soit clair sur papier ? D'accord, vous écrivez : « Je suis un génie universel, beaucoup plus universel que Spielberg », et votre affirmation vous convainc à tel point que vous la trouvez pur et simple et clair comme l'eau dont on parle dès qu'il s'agit de la clarté. Et puis on vous dit : « Quoi ? Que dites-vous là ? On ne vous connaît pas. Spielberg, par contre, est l'auteur des *Dents de la mer*. » Rien n'est plus clair, et vous vous dites que la foule vous a trahit une fois pour toutes ; pas simplement une fois de plus, pas cette fois.

Pour Mar, ce n'est pas clair non plus. Je lui dis : « Ascona », et il répond : « Quoi ? » Pour lui, ce qui compte se trouve du côté de la galerie Trétiakov à Moscou. Prigov meurt (un poète connu, reconnu, un peintre aussi), et on expose ses œuvres dans cette galerie. Moi, je me marre, mais Mar lève l'index et me regarde avec désapprobation dont il est un grand spécialiste, de sorte que si on lui passait l'uniforme de Staline, il remplirait le Goulag en un tour de main. Il en va de même pour Kabakov que l'on expose actuellement dans la même galerie. Il y a quelques années, on mettait cet installateur sur la liste des dix meilleurs artistes du monde et Mar levait son index approuvateur dès que les lettres Kab faisaient leur apparition dans l'air. Alors, nous nous mettons à dialoguer : « Tu penses que c'est important ?

- Il n'y a rien de plus important dans le monde des arts. Surtout pas Ascona.

- Il y a une décennie, à Versailles, le nouveau directeur a exposé les œuvres de Koons. S'il avait refusé, s'il avait ri à gorge déployée, il aurait été contraint à plier les bagages.

- Exact.

- Tu penses que c'est justice ?

- Exact.

- L'air du temps ne compte pas. L'éther prime la mode.

- Tu ne piges rien. Ceux qui ne font pas partie du marché n'existent pas.

- Alors, tu n'existes pas, et c'est à moi-même que je parle en ce moment. En tout cas, ce n'est pas avec toi que Robert Wilson a mené à bout un grand projet musical. Il a choisi Arvo Pärt qui fait partie du marché. Un génie universel. Qu'en penses-tu ? »

Je ne sais pas ce que Mar pense à ce sujet : je ne lui poserai jamais cette question pour la bonne raison que je garde envers lui une sorte de loyauté amicale. Je me demande pourquoi je persiste et signe tout ce que je peux

signer dans le domaine de la loyauté. Ce n'est pas la peine, et personne ne l'apprécie. Il se peut même que l'on se moque de moi.

Mar savait que j'allais arriver à Moscou, d'autant qu'en arrivant, je lui ai passé un coup de fil pour le prévenir que j'étais déjà à l'aéroport. « À bon ? à bon ? » a-t-il dit.

- Bonbon, bonbon, ai-je répondu.

- Tu vas où à présent ?

- Qu'en penses-tu ?

- Je ne pense pas.

- Je vais à l'hôtel : personne ne m'héberge à Moscou. Et j'ai perdu mon appartement il y a quarante-cinq ans.

- Ton hôtel est où ?

- Près du conservatoire, cette fois.

- À bon ?

- Pourrait-on se voir ce soir ?

- Oui, pourquoi pas. Dans une heure, je ne serai pas loin du conservatoire.

- Moi non plus. S'il n'y a pas trop d'embouteillage.

- Téléphone-moi de l'hôtel. »

Je lui téléphone de l'hôtel et il me dit qu'il n'est pas loin de la bibliothèque Lénine. Je n'ai pas l'intention d'exposer dans mes écrits l'architecture de cette bibliothèque ; et pourtant elle ne me déplaît pas outre mesure. Elle ne me déplaît même pas du tout, mais de là à prétendre que je l'ai toujours adoré, par-dessus tout ou presque tout, il y a une distance d'une énorme dimension, comme dit un personnage de Gribouïedov. Il suffit d'écrire : « Bibliothèque, Lénine, salopard, la plus grande bibliothèque, le plus grand salaud », et tout le monde comprendra à quoi je fais allusion.

Si l'on a envie de représenter la pluie, on écrit : goutte, goutte, goutte – à la manière de Prigoff, de Kabakoff et de tous les autres. Et la neige ? Si l'on doit se contenter d'un mot, on choisira sans doute « flocon », quoique cela se prête aux malentendus, étant donné l'ubiquité du mot « flocon ». Il suffit de se souvenir de la phrase suivante : « Flocons de brume accrochés aux montagnes », ou même citer Victor Hugo : « Les flocons d'écume, volant de toute parts, ressemblaient à de la laine. » Autant dire qu'il faut préciser de quel flocon il s'agit, sinon on risque de prendre ce flocon pour un flacon : un flacon de parfum, par exemple. On écrit donc : « Flocon de neige », et on distribue ce flocon tout autour de l'espace dont on dispose pour démontrer et rappeler à tout le monde que la neige tombe comme une nappe, pas comme une colonne, que ce soit une colonne vertébrale ou les statues-colonnes du portail de Chartres. D'ailleurs, même ces dernières me préoccupent beaucoup moins, à présent (malgré leur beauté), que ma propre colonne et mes vertèbres malades et maussades. (Ces deux mots ont l'air d'être soudés une fois pour toutes – grâce à Verlaine.) Je répète : la neige ne tombe pas comme une colonne ; elle répugne d'adopter cette forme, et je remercie le bon Dieu pour cette répugnance. Je me demande si je ne frissonnerais pas de tout mon corps, si la neige était fêrue de cette forme. On ampute un doigt gelé ; j'imagine que l'on ampute aussi une colonne vertébrale, si on l'expose aux froids sibériens.

Je crois que j'ai failli mourir de cette mort qui n'a rien d'héroïque – en attendant mon ex-cher Mar en face du monument à Tchaïkovski. Résumons mon résumé : mon ami se trouve aux environs de la bibliothèque Lénine. Je lui téléphone et il me dit qu'il peut atteindre ledit monument en l'espace de quarante-cinq minutes. J'arrive au monument et je me mets à geler, comme si c'était le but de mon voyage Bruxelles-Moscou. Résumons ce résumé en images, si cher à deux off auxquels j'ai fait allusion plus haut.

Flocon de neige

Flocon de neige

Flocon de neige

COLONNE

VERTEBRALE

CORPS

J'ai oublié le vent glacial.

[illegible]

J'ai oublié aussi le monument. Peu importe : il ne risque pas de geler. Et comme il n'est pas d'une beauté insondable, je ne dirais pas non si on lui amputait un bras ou le cou. Je n'ai pas oublié la trahison de mon ami, et ce n'est pas ce froid, cette exposition au froid et à la mort, en quelque sorte (mais même ce quelque sorte peut être mortel, s'il veut et il le veut souvent) qui m'incite à prononcer le mot trahison que j'associe depuis toujours à notre amitié, sans guillemets, avec un tas de guillemets et d'immondices. Je l'ai attendu plus de vingt minutes, une demi-heure, trois quarts de quelque chose. J'avais froid et j'étais sur le point d'attraper un rhume ; et j'ai déjà oublié ce point et le rhume en tant que tel : je ne sais pourquoi je ne souffre plus jamais de gripes et de refroidissements. Je souffre beaucoup et en toute saison du rhume de foin, mais laissons tout cela de côté et tranquille. Moi, je suis loin d'être tranquille ; on ne doit pas se sentir en paix avec son âme quand on perd un ami très cher.

Je suis entré dans un café et j'ai même jeté un coup d'œil sur les petits gâteaux exposés sur un comptoir. Je n'avais pas de portable – je ne porte presque jamais de portables –, et par conséquent je ne pouvais l'appeler ni pour annuler notre rendez-vous, ni pour lui dire que je ne le supportais plus. Je sors du café ; il n'est toujours pas là, comme s'il ne voulait tirer aucun avantage du temps que je lui offrais pour se racheter, pour racheter toutes les fautes de jugements et de goûts qu'il avait commises au cours de notre longue amitié. Et presque toutes ses fautes se rapportaient à moi, devenant mes blessures au moment où elles naissaient. Ne c'est, ne c'est, ne c'est, ne c'est. Ce n'est pas, ce n'est plus. À quoi bon y penser ?

L'improvisateur que Pouchkine a mit dans les nuits qui se rapportent à l'Égypte dit qu'il n'a pas besoin du public pour composer un poème sur le coup, *on the spot*. Son hôte (il croit plutôt naïvement que celui-ci est aussi un poète) lui suffit car un connaisseur vaut une foule d'ignorants. J'ai toujours connu des foules d'ignares, mais Mar était mon héro : il comptait plus pour moi que n'importe quel prix Nobel. Ce prix ne compte plus

actuellement ; à cette époque-là – à l'époque de Borges et de Beckett – il comptait sinon énormément, au moins un petit peu. Mar ne m'a jamais encouragé ; il n'a jamais dit « oui » à ce que je faisais soit au piano, soit devant une feuille vierge. Il me rabattait tout ce qu'il y avait à rabattre ; je suis toujours là, malgré de nombreux rabattements. Il est vrai que je continue à les sentir, mais il y a une grosse différence entre sentir et mourir.

À une autre occasion, je lui ai parlé de la mort de mon chat ; il y a eu trop d'occasions dans notre vie commune, et si vous avez trop d'occasions, vous en utilisez plusieurs pour blesser tout ce qui bouge. Et c'est moi qui bougeais à ces moments-là. Alors, on se dit qu'il vaut mieux ne pas bouger du tout pour que personne ne vous voit. Et oublions les Taoïstes pour une fois : ils ne sont pas les seuls hommes invisibles sur la planète. (Il y a aussi le héros de G. H. Wells.) Je crois que ce sont des crapauds qui réagissent à tout ce qui bouge – beaucoup plus que des coureurs de jupons. Mar est un crapaud, et il continue à le prouver parce que je bouge : je ne suis pas encore mort, malgré mes jambes qui refusent ceci, cela et même ceci.

Je bougeais, je donnais mon avis, et il me détruisait par petits bouts pour ne pas détruire tout à la fois car le plaisir n'est pas un vrai plaisir s'il n'appelle pas une suite, s'il ne fait pas appel à la durée. La durée est là et le plaisir continue à vivre dans toutes mes plaies où pullule tout un monde de méchanceté, de dureté, de durée. Et bien, je lui raconte la mort de mon chat ; et il n'est pas seul à avoir entendu ce récit à la Edgar Poe. Il en parle dans son dernier livre en disant qu'il était jaloux de mon chat, de mon attitude envers son *dying*. J'étais couché à côté de son corps mourant, et je ne sais pas combien de temps j'ai passé à ses côtés dans cette posture de cadavre. Il y a deux ans j'ai trouvé un message sur mon répondeur où (à l'intérieur de mon répondeur) notre ami commun (encore un traître) me parlait de la mort d'un autre ami commun. Pour une fois, il ne s'agit pas d'un traître. Il était charmant, adorable, très spirituel, et sa mort m'affecte véritablement.

Je pense qu'il s'agit de Mar : à cette époque-là, il pouvait s'agir de lui. Vous vous dites, en essayant de survivre : il s'agit de, il s'agit de, il s'agit de. Parfois, vous décrivez ce de ou plutôt ce à quoi il se rapporte par le menu – surtout si vous êtes un adepte de la phénoménologie. Parmi les milliers d'il s'agit que j'affrontais tous les jours, il y en avait plusieurs qui se rapportaient à Mar, directement ou indirectement. Si « il s'agit » se rapporte *directement* à quelqu'un, vous le touchez, vous l'embrassez, tendrement ou autrement. S'il s'agit d'un contact indirect, vous vous promenez autour de l'objet d'il s'agit, en le regardant de temps à autre. Vous lancez un regard en sa direction, et un contact indirect s'établit ; parfois à votre insu. C'est cela la vie ; la vie de tous les jours, si vous voulez.

J'ai donc appris la mort de Mar (*fake news*) grâce (c'était un coup de grâce) à mon répondeur, et tout de suite je me suis mis à écouter ses œuvres interminables. J'ai décrit quelque part cette écoute, et je n'ai pas envie de répéter quoi que ce soit, d'autant que sa musique s'appelle « répétitive ». Pas d'éternel retour ; pour une fois. Je ne sais pas s'il faut ajouter « s'il vous plaît » : s'il vous plaît, merci, s'il vous plaît, merci – c'est ainsi que les petits bourgeois s'apprentent à devenir princes et princesses ; et comtesses. Pas d'éternel retour, s'il vous plaît, s'il te plaît. Et puis, j'ai appris – grâce au même téléphone, le répondeur n'y est pour rien (j'ai donné un coup de téléphone à un autre ami commun) – qu'il s'agissait d'un autre ami.

CADAVRE

Il s'agit de

Il s'agit de

Il s'agit de

Il s'agit de
 Il s'agit de
 Il s'agit de
 Il s'agit de
 Il s'agit de
 Il s'agit de

À côté de cette expression toute faite (et toute défaite), vous mettez tous les noms que vous voulez. Et ne vous contentez pas de Staline et d'Hitler. S'il vous plaît. Mais n'oubliez surtout pas que la mort (ou le destin ou Dieu ou notre démiurge) ne vous écoute pas toujours : elle a d'autres vieilles chansons à sa disposition.

VIEILLES CHANSONS

Faites en sorte que maman vive toujours.
 Ma bien-aimée ne doit pas mourir.
 Je ferai bâtir un monastère, si mon opération réussit.
 Qu'il meure, ce Satan de poche.
 Qu'elle disparaisse, cette fille qui est moche
 À crever, à crever, à crever, à crever.

Disparaît, disparaît, disparaît, disparaît,
 Apparaît, apparaît, apparaît, apparaît,
 Bienheureux, bienheureux, bienheureux, bienheureux,
 Malheureux, malheureux, malheureux, malheureux

Mal, mal, mal, mal,
 Bal, bal, bal, bal

Maria Callas parle de Médée, de son film de Pasolini. Elle dit qu'elle essaie de trouver (de mettre doigt dessus) le côté humain de son héroïne. Moi, j'essaie (en vain) de trouver mon, mon, mon aspect humain – *if any, if any, if any*. J'ai un côté animal – cela ne fait aucun doute. Et si un doute de cette catégorie se fait quelque

part, je le détruis tout de suite. Mon côté humain ? Bonne question, comme ils disent (elles s'y mettent aussi). ?

J'ai beaucoup plus en commun avec des insectes, avec des plantes. Pas avec de douces amantes ; plus maintenant.

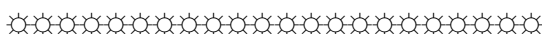
Je ne crois plus à rien. Je crois que le temps se décale assez vite : il suffit de frôler contre lui. Et puis on vous apprend que c'est un monument historique, ce temps-là, et par conséquent il ne décollera jamais, quoi que vous fassiez. Vous faites décoller un avion après l'autre, à tour de bras ; votre bras tourne, la terre tourne aussi et les avions suivent la trajectoire de la terre. Mais le temps suit sont trajet, et vous ne savez ni comment le décoller ni comment le recoller. Par conséquent, vous n'avez à votre disposition que les éclats du temps, et vous vous

mettez à les assembler tant bien que mal, tant mal que bien, mais ni Proust ni Bergson ne sont toujours pas là. Einstein non plus. Au fait, vous cherchez Peter Stein, Clemens Kraus : le temps est le cadet de vos soucis.

Avant ma dernière visite à Moscou, j'étais presque sûr que le boucle de nos relations était bouclé ; que tout n'était plus que l'ordre et beauté. Au lieu de dire à chaque fois que l'on pense à l'harmonie : « Mozart, Mozart, Mozart, Mozart, Mozart », on pourrait peut-être dire Baudelaire ; ou Léra – c'est ainsi que Maman m'appelait autrefois ; et j'étais harmonieux, à cette époque-là. J'étais beau aussi. À présent je ressemble plutôt à deux ruptures survenues à Moscou, au cours de mes deux déconvenues. Mar doit être aigri à cause de l'échec de ses relations avec Robert Wilson dont le traitement de la musique est autrement remarquable. Et Pärt est à la hauteur, comme d'habitude. Et Mar ? Les bas-fonds ? De faux-bonds dont il m'a nourrit pendant notre vie commune ont fini par déboucher les bas-fonds où il se trouve actuellement.

Vous faites un faux bond : au lieu d'atterrir ici -----

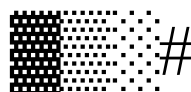
Vous atterrissez là-bas



Encore un faux bond ;

Encore un faux bond :

Vous êtes ici à présent :



Il y a des hauts et des bas ; il y a des bas et des bas. Mar dit qu'il était jaloux de l'affection que j'avais manifesté à mon chat à l'heure de sa mort, pendant son agonie. Il était couché près de mon lit ; moi, j'étais couché près de son corps. Et comme j'ai dit à plusieurs reprises, je ne sais pas combien de temps cette scène a duré. Il y a des bas, des bas et des bas : tous les deux, nous étions au pied de mon lit parce que nous nous aimions d'amour tendre ; comme deux chats. Mar ne saurait jamais couché au pied de mon lit, même au seuil de la mort. Moi, je ne me saurais jamais couché près de son corps, même s'il avait été près de mon lit, au pied de mon lit, à mes pieds. Je ne dis pas que je grimperai jusqu'au plafond pour être plus loin de lui ; je sortirais peut-être dans le jardin pour sentir une fleur. Puis je jetterais cette fleur en l'air, et elle volerait très haut.

Cicéron pense que nous aimons ceux qui nous sont proches, faisant partie de la même communauté ou, mieux encore, de la même famille. Je ne suis pas du tout certain que je partage son opinion, étant donné une quantité de curiosités qui me pousse à droite et à gauche, en me permettant de découvrir d'autres individus, d'autres coutumes ; de ce point de vue, je ressemble plutôt à Montaigne. Hélas, je parle de mes habitudes de jadis : à présent, rien et personne ne m'intéresse en-dehors de moi-même. Je ne dis pas que je connais le monde entier et

tous les habitants de ce monde. Simplement, je n'ai pas envie de les connaître, de nouer des amitiés avec eux. Pourquoi ? Pour ne pas les attendre près du monument dédié à Tchaïkovski, pour ne pas attraper les angines et les sidas, pour ne pas écouter les bêtises et les remontrances. Par contre, j'écoute du Tchaïkovski chez moi, près de ma cheminée – sans attendre personnes.

Cicéron pense qu'un parent peut toujours se dérober ; « ce n'est pas le cas d'un ami ». C'est le cas d'un ami et d'un parent ; c'est le cas de tout le monde, et il y a des individus qui se dérobent sans savoir qu'ils se dérobent. Et quand on le leur signale, ils disent : « Robes ? avez-vous dit robes ? »

Un de vos proches vous connaît mieux que le premier venu, le deuxième venu, et sa connaissance risque de s'étendre jusqu'à votre plaie la plus profonde. Les invités qui vous voient une fois par mois ne connaissent que vos égratignures et sont par conséquent inoffensifs. Lorsqu'ils se mettent à dépasser la mesure, vous prenez une épingle et leur frotter légèrement le nez, ne serait-ce que pour leur rappeler une des plaisanteries de Stavroguine. Votre ami intime, votre âme sœur ne vous chatouille pas, et ce n'est pas une épingle qu'il tient entre les doigts. C'est plutôt un couteau de cuisine qu'il manie à merveille de deux mains et même de deux pieds, s'il le faut ; et même de deux mâchoires. Et il tape d'abord dans les nerfs et ensuite dans le mille. Les invités ignorent complètement votre table de multiplication ; et votre anatomie psychologique, psychanalytique et ainsi de suite. Par hasard il leur arrive parfois à effleurer le vingt-trois ou le quarante-cinq, mais ils s'en arrêtent là, incapables de multiplier quoi que ce soit, sauf leurs frustrations. Votre La Boétie personnel tape dans le mille et double la somme, triple la somme de la douleur. C'est ce que l'on appelle (à juste titre) l'intimité. Mar sait pertinemment à quel point la reconnaissance que j'ai obtenue à Ascona m'est chère. C'est pourquoi il met les bouchées quadruples.

« Quoi de plus doux que la présence de quelqu'un à qui l'on peut tout dire, comme à soi-même ? » Je dis à moi-même que j'ai tous les droits de me réjouir de mon succès à Ascona ; de mon triomphe même : si vous n'employez pas ce mot en parlant de vos labeurs, on pense que vous avez échoué. J'étais assez stupide pour employer le mot « succès » lorsque notre discussion s'est mise à rouler sur mon intervention dans le cadre du symposium. « Tu penses que ça compte ?

- Je crois que oui.

- Pour qui ? pour toi ? pour ta femme ?

- N'oublie pas Jung.

- Même le prix Nobel de la littérature ne compte pas aujourd'hui. Penserais-tu que les membres de l'Académie française soient immortels ? Oui, je me souviens de ton poème juvénile au sujet des petites joies. D'après ce poème – et d'après toi, sans doute – les petites

joies sont grandes. Si tu réussis à te contenter d'une toute petite joie, tant mieux pour toi. Une vraie réussite. Bravo ! »

Mar tourne le couteau dans toutes mes plaies béantes. Pour lui elles sont béantes : il les connaît mieux que moi. Même son couteau les connaît mieux que moi ; par habitude professionnelle. Moi, je ne suis pas professionnel ; en tout cas, pas dans le domaine du masochisme.

Prenons le mot « bien » et supprimons-le simplement et carrément. Pour cela il ne faut rien barrer du tout, ni de dire à la cantonade : « Vous savez, aujourd'hui j'ai supprimé le mot 'bien' ».

- Pour toujours ?

- Oui.

- Alors, il n'y aura plus de bien ? même pas dans les vieux dictionnaires ?

- Non.

- Et par-delà le bien et le mal ? qu'en faites-vous ?

- J'en fais : 'Par-delà et le mal.' Il ne nous reste donc que par-delà et le mal. Le monde se trouve dorénavant par-delà où règne le mal absolu.

- Par-delà ou au-delà ?

- Par-delà, par-delà. »

Comme vous voyez, l'envie de partager la nouvelle avec tout le monde entraîne beaucoup de conversations stupides et une perte de temps que personne, même pas Dieu, ne nous rendra. Il n'empêche que le mot a été supprimé il y a une belle lurette. Il n'y en va pas de même pour les habitudes. Il est quasi impossible de les supprimer ; pour mettre les choses au mieux, on peut les atténuer. Pour en revenir à mon habitude liée aux noms qui m'échappent, aucun de ces mots ne me parle de ces échappatoires. Je cherche un mot, je constate qu'il m'échappe et je me dis qu'il est parti à l'anglaise ; même s'il s'agit d'un mot français. Il y en va de même pour les noms, cela va sans dire.

Une héroïne de Kafka parle donc d'un défaut qu'elle a, et elle le montre, elle s'en vante. Elle trouve que vivre sans défauts corporels ne représente aucun intérêt ni au plan physiologique ni au plan psychologique. Je me range de plus en plus à son avis. Je trouve, par exemple, qu'une ligne (ou une jambe) parfaitement droite n'est pas sexy à cent pour cent. Supposons que la jambe dont je vous entretiens ressemble à ceci :

1

Qu'a-t-elle de sexy ? Le petit crochet qui la couronne. Il a l'air d'un képi porté à l'envers. Il est plutôt sexy. Le reste non. (Ne parlons pas du piédestal qui imite tant mal un soulier paysan que l'on appelle *laptia* en russe.) Mais il ne faut pas pour autant tomber dans l'autre extrême et s'agenouiller devant un zigzag du genre :



D'ailleurs on ne comprend pas tout de suite de quoi ce dessin nous parle, à quoi il fait allusion. Une fois de plus, nous avons affaire à la tendance que l'on appelle « abstraction », mais de là à affirmer que ce que nous voyons est une belle jambe il y a, une fois de plus, une distance des dimensions énormes ; d'autant que le dessinateur prétend qu'il ne voulait pas peindre la figure que les acrobates désignent sous le nom « pont ». « Non, c'est une belle jambe », insiste le dessinateur. Apparemment, le chef-d'œuvre s'intitule « Cela vous fait une belle jambe ». « Cela nous fait une laide jambe », riposte un autre artiste, et deux minutes plus tard, la discussion dégénère. Les critiques appellent cette discussion « Dégénérescence », et cela recommence de plus belle, quelque part, un jour, une nuit. C'est ainsi que la vie passe et lasse ; rien d'étonnant que tant de personne se suicident autour de nous.



D'après les sages et toutes ces images, l'amour ne s'accroche qu'à une partie de notre être et risque d'abandonner cette partie, si celle-ci devient difforme, d'après le jugement des observateurs. Par exemple, une jambe qui a l'air d'un point d'interrogation, devient un point d'exclamation. Et il y a des individus qui sont allergiques aux points d'exclamations ; par exemple, la plupart des ex-soviétiques.

LA SUITE OU PLUTÔT LA FIN D'UNE AMITIE

On peut parler des suites, surtout s'il s'agit de nombreuses suites de Bach, mais la fin n'est jamais la fin : quelqu'un se met au clavecin et continue à jouer les même suites à n'en plus finir. Elles ne finissent donc pas, et on a presque envie de dire qu'il en va de même pour les amitiés et les amours. On se souvient de Tristan et Iseult, de Montaigne et de la Boétie. Et puis je me souviens de Mar et je ne peux m'empêcher de dire que tout a sa fin ; et je me demande même si c'est la peine de commencer quoi que ce soit, même la vie. Il est vrai que l'on peut commencer un bon dîner et d'habitude, à condition que le pâtissier soit à la hauteur des autres membres du personnel, il se termine en beauté. Mar n'est pas un bon membre du personnel que l'on appelle l'humanité, si l'on

tient à insinuer que les humains travaillent pour Dieu et ne font rien d'autre au courant de leur vie. C'est un travail honorable qui ne paie pas toujours, certes, certes, certes, mais il faut choisir entre le chaumage et Dieu ; et d'habitude on choisit Dieu, à quelques exceptions près. Ce n'est pas aux athées que je pense en ce moment ; je pense aux suicidés.

Cicéron croit que l'amitié procure de nombreux avantages : elle est plus fidèle au poste que la santé, les plaisirs et l'argent. (Et les plaisirs ne sont pas toujours synonymes de l'argent.) Elle est toujours présente et jamais pesante, ce dont je doute pendant mes rencontres avec Mar. Chaque mot qu'il prononce me pèse car il enfonce les clous sans arrêt, sans s'arrêter un seul instant. Même quand il se tait, il enfonce les clous : son regard prend la relève des mots. Et parfois il tape sur la table – si nous sommes dans un café –, comme pour enfoncer les clous d'une manière plus réaliste. Un jour (c'était une belle punition), sa main s'est heurté à un clou et il s'est blessé en disant : « La vérité est blessante. » « Veux-tu dire qu'elle blesse même celui qui blesse ? comme le pensait Platon ? D'après lui, l'offenseur doit souffrir plus que l'offensé. » Mar ne répond pas à ce genre de question : il est au-dessus de tout ce que l'on lui raconte, sauf si l'interlocuteur est exposé à la galerie Tretyakov ou à une côte vénérable sur le marché.

J'ai l'impression que Cicéron se trompe sur toute la ligne, même si la ligne de raisonnement qu'il adopte ressemble plutôt à la droite. Il dévie de la vérité inscrite dans le ciel et même sur terre : il suffit de regarder les oiseaux qui se battent et les humains qui se querellent pour une bouchée de pain. La bouchée disparaît dans la bouche d'un adversaire, et à présent les deux adversaires se battent pour un billet d'avion ou pour le reliquaire d'un star du sport. Et les humanistes appellent cela « la même longueur d'onde ». Voici ces longueurs proverbiales :

~~~~~

~

Le commentaire d'un théologien : Les uns croient à la sainte Trinité, les autres au Dieu unique. « L'ondulation signifie-t-elle une sorte d'hésitation ? » « Oui et non. Les vrais mystiques hésitent toujours à douter car il n'y a qu'au ciel que l'on apprend la vérité. Mais les saints de saints n'hésitent pas, de sorte que leurs ondes sont droites, telles des flèches. »

Il paraît que l'amitié nourrit une foi en l'avenir qui empêche les âmes de fléchir ou de succomber. Sous l'influence de Mar, mon âme se décomposait, littéralement et sûrement. Mon guru prenait un composant de mon âme en disant, « Cela ne compte pas » ou « C'est insignifiant » ou « C'est pourri » ou tout simplement « Quelle pourriture ». Le composant tombait et devenait une fleur puante ; peut-être même une fleur du mal. Mar montrait la fleur du doigt et je n'avais plus le choix : je ramassais la fleur et jetais ses restes dans une poubelle ou dans le vide-ordures. Et je n'avais aucun avenir, cela va sans dire, si bien que Mar n'avait pas besoin d'en parler. Tous les pianistes, tous les poètes étaient bien supérieurs à ce que je faisais dans tous les domaines. Je n'avais qu'à disparaître dans le même vide-ordures. Récemment, je suis tombé dans l'escalier qui mène à l'étage, à ma chambre,

à mon lit. J'ai eu l'impression que je tombais dans un vide-ordures. Freud et même Jung auraient été contents. Mar aussi.

La valeur de l'amitié que nous sommes censés apprécier à sa juste valeur fait en sorte que nos villes tiennent le coup, malgré les guerres et les tremblements de terre. Je crois que rien ne tient le coup : ni nos arts, ni notre civilisation toute entière, ni toutes les liaisons que nous lions avec tous les Mar. Encore un Mar, encore une fleur sur le tapis – pourrie, pourrie, pourrie, pourrie. Et quand un romain me dit que, dans le monde, tout ce qui est stable doit sa cohésion à l'amitié et tout ce qui branle est imputable à son éclatement, à la discorde, je compose un hymne au branle :

Sonnez en branle,  
Sonnez en branle,  
Fini l'amitié,  
Tant mieux, hé, hé, hé.

Et je n'imagine pas Mar dans le rôle de mon sauveur : il ne se ferait jamais tuer à ma place, en criant : « Tuez-moi, tuez-moi ! Tout le monde a marre de mon moi ! Par contre, mon ami est innocent. Il est le plus pur des purs, le plus chaste des chastes. Il est le meilleur poète du monde. » Mar dans le rôle de mon ami. Jamais je ne l'ai froissé, jamais il ne m'a froissé. Et Cicéron d'ajouter : « Du moins n'en ai-je jamais eu conscience. » Il est vrai que moi, je n'ai jamais eu conscience de quelconque offense adressée d'une manière ou d'une autre à Mar, alias Ras-le-bol. Lui, il m'offensait, et il savait très bien ce qu'il faisait, autrement il ne l'aurait pas fait : offenser ses amis est une de ses vocations. À moins que je ne sois le seul ami qui joue ce rôle – celui d'un ami trahi, bafoué, piétiné, flagellé. On n'a pas besoin d'être un bon acteur pour se coucher par terre et exposer son dos aux multiples fouets ; comme si tout un bataillon de soldat (décrit merveilleusement par Tolstoï) s'acharnait sur votre corps, mais pas d'une manière homosexuelle ni sexuelle. Je ne nie pas que la flagellation fait partie des plaisirs érotiques ; je nie simplement qu'un ami est dans l'obligation presque morale de flageller sans arrêt son ami qu'il continue à appeler « mon meilleur ami ».

« Je n'ai jamais entendu de sa part un seul mot que je n'aurais souhaité entendre. » Une fois de plus, c'est Cicéron qui parle, persiste et signe ; moi, je ne signerai jamais une déclaration pareille, qu'il s'agisse de Mar et des autres Ras-le-bol. C'est le contraire que je soutiens, signe et crie sur les toits : de leurs bouches, j'ai toujours entendu tout ce que je ne voulais pas entendre. Je n'apprécie pas les flatteurs, et je suis d'accord avec le paragraphe ou même le chapitre où Cicéron les stigmatise systématiquement et pertinemment. Quand on me dit que je suis génial, je souris et remercie le flatteur car on ne gifle pas ceux qui vous disent que vous êtes génial. Mais je n'appelle pas de mes vœux des représailles continuelles : elles ne servent à rien de toute façon. Tôt ou tard, vous vous rendez compte que vous entendez des représailles et pas une critique fructueuse.

Et puis on parle de la vertu qui est étroitement liée à l'amitié, de sorte que l'on ne sait pas qui est qui – tant elles sont inséparables, presque indissolubles. Quand on dit « la vertu », on pense à l'amitié, et vice versa, ce que l'on ne dirait pas au sujet de l'amour car il ne faut surtout pas oublier que l'on n'aime pas entièrement, comme Montaigne l'a dit plus haut. Une partie d'un corps s'enflamme pour une partie d'un autre corps ; puis la flamme s'éteint, peu à peu ou soudainement, et l'amour s'enfuit, comme un voleur qui plonge dans les ténèbres, poursuivi ou non par un policier ou un passant courageux et armé. L'amitié ne s'éteint jamais, même si vous soufflez de

toutes vos forces, comme vous le faites pour éteindre une soixantaine de bougies qui ornent votre gâteau d'anniversaire. Tout cela est charmant, mais les contes de fées perdent leur attrait à mesure que l'on avance sur les chemins de la vie et l'on découvre les trahisons et même les poisons.

On pense – et je ne me souviens plus de l'identité de cet on – que, contrairement à toutes les idées reçues et approuvées, les forts sont plus enclins à se lier d'une amitié durable, voir éternelle, que les faibles qui ont besoin de toutes sortes de soutiens, y compris les aides financières. Les faibles s'inclinent devant les forts en les suppliant de devenir leurs amis. Et pendant qu'ils parlent et lancent des regards pleins de suppliques, leurs pensées scrutent les comptes en banque de ceux devant qui ils sont prêts à s'agenouiller. Non, l'amitié (et seule une vraie amitié est digne de ce nom) est désintéressée et par conséquent les forts qui ont tout ce qu'il leur faut sont plus doués dans ce domaine que les faiblaris. Un fort s'approche d'un homme digne de son amitié, lui tend la main et dit : « J'ai tout ce qu'il me faut, sauf ton amitié.

- Moi de même. Tu es la seule personne qui me manque.

- Y a-t-il des objets qui te manquent ? une voiture de sport, par exemple ?

- J'en ai trois. Mais je ne t'ai pas, toi.

- Tu m'as.

- Toi aussi, tu m'as. »

Et ils se serrent les mains et même les bras.

Que dit-on encore dans les parages de l'amitié ? On dit quelque chose que je ne comprends pas tout à fait. On dit que l'on ne peut devenir un vrai ami qu'à une condition : il faut prévoir la haine qui doit nécessairement remplacer l'amour ; un jour, tôt plutôt que tard. Vous rencontrez un homme intelligent, beau et affable, et vous vous dites que vous aimeriez le voir le plus souvent possible. En d'autres termes, vous voulez qu'il devienne votre ami. Et vous vous demandez aussitôt si un jour (le jour qui arrivera tôt plutôt que tard) vous serez capable de le détester. Je suis tout à fait capable de détester notre Mar ; on dirait même que je suis superbement doué pour cette besogne. Mais le jour où je l'ai vu pour la première fois, je ne pensais pas qu'un jour je le détesterais de tout mon cœur.

Il y a des grands récits (ils ne sont plus du tout à la mode) et des petits récits qui sont partout. Vous vous promenez en ville et vous vous dites sans arrêt : « Voici un petit récit. Encore un, encore un. » Vous lisez un journal et vous vous dites les mêmes choses, les mêmes choses : « Encore un, encore un. » Vous regardez la photo d'un président, et une fois de plus vous dites : « Petit, petit, récit, récit. » Parfois vous vous contentez d'un seul mot : petit. Il y a quelques jours, j'ai lu un article intitulé « Marius Petipa, un illustre inconnu ». Marius Grandpa, un illustre connu ; en Russie, en tout cas.

## LES GRANDS RECITS

L'immortalité de la bêtise

L'immortalité de la méchanceté

L'immortalité de la cruauté

L'immortalité des trahisons

L'immortalité de la médiocrité

L'immortalité de la pub  
 L'immortalité des tubes  
 L'immortalité du péché  
 L'immortalité tout court  
 L'Agneau mystique  
 L'harmonie définitive

#### LES PETITS RECITS

Amitié  
 Espoir  
 Humanisme  
 Capitalisme  
 Communisme  
 Socialisme  
 Libéralisme  
 Totalitarisme  
 Isme

## UN CITÉ

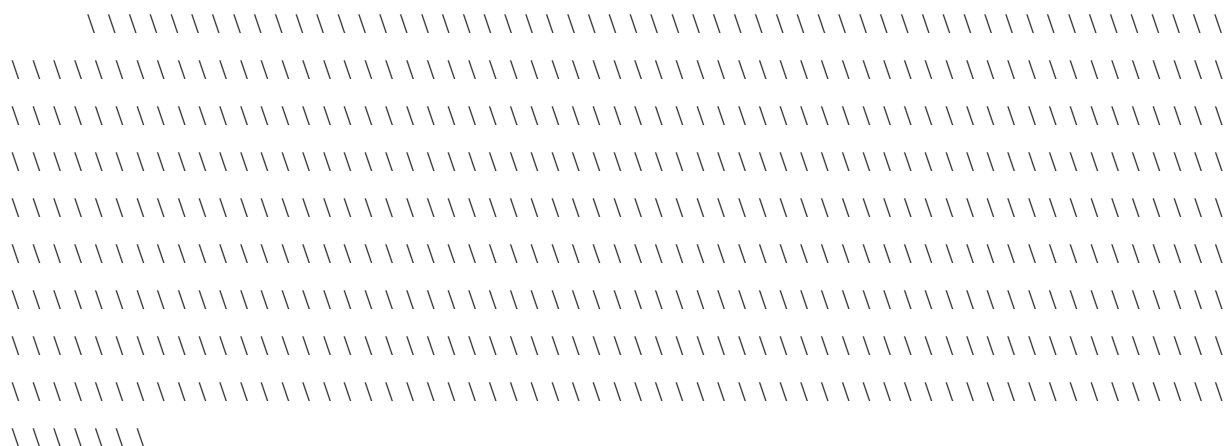
Un Russe a voulu construire une ville où tout le monde serait heureux, parce qu'il se rendait compte que très peu de gens, sinon personne, étaient heureux dans les villes qui parsemaient la surface de la terre. Il se demandait s'il pouvait construire une ville calquée sur le ciel, et c'est pour cela qu'il regardait le ciel assez souvent, presque toujours, surtout dans la matinée, lorsqu'il ouvrait les yeux pour voir le monde ou plutôt pour contempler ce qu'il pourrait en faire à la longue et même à la courte. Il regardait le ciel et se demandait s'il pourrait y construire une ville, une goroville qui signifie montville en russe. Il se demandait, il se demandait, il se demandait ; et au bout de quelque temps il a cessé de se demander quoi que ce soit : il a décidé d'agir. Il s'est dit que l'action était la meilleure prière accessible à l'homme et même aux animaux domestiques. Il avait un chat qu'il regardait de temps à autre, et il se disait que le chat assis était le plus bel exemple d'une prière adressé à Dieu ou à plusieurs dieux à la fois.

Mais ce chat assis ne regardait pas le ciel, et notre saint Russe qui venait de la Sainte-Russie pensait qu'il fallait penser verticalement, tandis que le chat pensait (ou regardait) horizontalement. Ce défaut le détournait parfois de son chat, en le tournant vers les montagnes (pas vers Montaigne) qui lançaient leurs regards vers le haut, vers les étoiles et ainsi de suite.

Alors, un jour ou une nuit ou un matin, il se propose de construire une ville qui regarde vers le haut : Hautville, en quelque sorte. Et il la dessine de la façon suivante :

Et puis il se dit : « Non, c'est trop petit et insignifiant. Certes, il ne faut pas que ce soit une nouvelle tour de Babel, mais tout de même. » D'ailleurs, la plupart de ses réflexions se terminent par cette formule : « mais tout de même », ce qui est plus que compréhensible. Il y a d'autres formules qui sont aussi compréhensibles que celle-ci, et certaines sont encore plus compréhensibles ; mais cela n'entre pas dans le cadre du sujet qui concerne exclusivement Montville ou Hautville ou Plusplusplusville ou capitale.

Le dessins grandit et devient aussi grand que ceci :

[illegible]

Que peut-on dire à part cela ou d'autre ou outre toutes les mesures que l'on imagine pour échapper à la mort ? On peut dire : « Je monte et je perds parce que je ne puis faire autrement. » Si, tu ne peux pas perdurer ; et tu ne perds pas, autant que je sache. Que sais-je ? Je sais ceci :



Tu ne dures que l'espace de cette note. Et je l'entends,  
cette note :





Et voici le palais construis à l'aide (précieuse) de ces colonnes :

$\mathcal{D}_p \mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p$

On demande au Russe : « Ne pensez-vous pas que votre palais risque de s'écrouler ? » En guise de réponse, le Russe dessine un autre plan :

$\mathcal{D}_p \mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p$

$\mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p \mathcal{D}_p$

Le palais est là et les visiteurs y affluent du monde entier qui a l'air s'ouvrir à ce palais, à ce cité de  $\mathcal{D}_p$ .

Ils disent : « Je me promenais par-çi par-là. Et puis je tombe sur  $\mathcal{D}_p$ . Et je me sens chez moi – *at home*, pour ainsi dire. »

« Et moi, je méditais, je méditais. Je regardais une pomme et je méditais. Et puis je m'installe ici. Et je médite sur  $\mathcal{D}_p$ . Et ça me fait du bien. »

« Quel bien est-ce que ça vous fait ? »

« Beaucoup de bien. »

« Combien ? Pourriez-vous nous montrer le bien que ça vous fait ? »

« *DpDpDpDpDpDpDpDpDpDpDpDpDp* »

Et je suis sûr, ajoute-t-elle, que dans trois ans  
j'aurais trois fois plus de  
*DpDpDpDpDpDpDpDpDpDpDpDpDp*

« Et je dois ajouter que je ne peux pas le faire sans les autres. Ils sont là, ils applaudissent et soignent les mêmes plantes. Les plantes grandissent, mûrissent et *so do we, you know.* »

Dans le journal que notre Russe tient, tient, et auquel il tient par-dessus tout, à tel point que lorsqu'il l'ouvre pour lire quelques extraits à ses invités, il dit : « Tenez-vous bien. » Ils se tiennent bien, et il leur lit encore un témoignage, un de plus, de sa perspicacité qui lui a permis (pour ne pas dire dicter) cette construction. Son intuition lui a permis de s'engager dans le projet dont nous sommes en train de parler, et son talent, son expérience et le reste de son bagage intellectuel lui ont permis de construire la ville qui répond entièrement à tous les appels du cosmos. Mais commençons par son journal, par les témoignages qu'il cueille et recueille pendant ses promenades matinales et nocturnes.

#### TEMOIGNAGE A

Je voulais mourir, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Je m'y suis pris maladroitement, je l'avoue modestement. D'ailleurs, je ne crois pas que l'art du suicide soit bien côté dans le monde, sauf si l'on pense à De Quincey et ainsi de suite. J'avoue que je n'ai pas tellement envie de penser à ce qui se cache derrière cet « ainsi de suite ».

Je m'installe donc dans ma baignoire et je m'ouvre les veines avec un rasoir, ce qui est rasoir en soi. Mais passons, passons, passons : ce qui nous attend au bout de ce tunnel est autrement plus important et beau ; d'autant que la vue du sang n'est pas très belle, surtout s'il s'agit de votre propre sang qui n'est pas bleu. Je dois avouer que je me serais réjoui, si ma baignoire était remplie du sang bleu ; pendant mon suicide raté. Et bien, c'était du sang rouge, comme celui que l'on voit dans un conte d'Andersen. Mais je ne me rappelle ni le conte ni le sang. Peu importe : mon sang est bien plus important que celui d'Andersen et de ses princesses sur les pois. À propos, je ne sais pas s'il y a quelque chose de plus important que mon sang ; peu importe sa couleur. Il n'empêche que, grâce aux sels que j'achète de temps en temps, l'eau de ma baignoire est bleue ; aussi bleue que le ciel bleu qu'aucun orage ne menace.

Je coupe toutes les veines qui s'offrent volontairement à mon rasoir, et puis je constate – c'est la partie la plus rasoir du processus – que le sang coagule, au lieu de gicler de partout et partout. Il ne gicle pas, loin de là ; et pourtant je lui dis : « Gicle, gicle, gicle. Tu n'as rien à craindre : il n'y a pas de Raspoutine dans les parages. » À présent je sais que ce n'est pas la peine d'ouvrir quoi que ce soit pour que mon sang se promène de par le monde parce que mon sang s'appelle l'humanité et Dieu. Ce sont mes noms, à moi, ce qui veut dire que je ne m'appelle ni Nicholas ni Alexeï. C'est grâce à moi que tout ce qui bouge et ne bouge pas continue à exister, au lieu de mourir de sa belle, laide ou n'importe quelle mort. Moi aussi, j'existe parce que je suis Dieu.

Je me penche de nouveau sur l'histoire de la Cité où il n'y a que des dieux, apparemment. Ces dieux continue à la construire. La cité a l'air parfait, malgré l'absence d'un plan général. Il n'y a rien de général dans ce monde à part où tout est particulier. « Comment ça ? » demandent les visiteurs. « Comme ça », répondent les aborigènes. Et ils expliquent ça de la façon suivante :

A est particulier.

B est particulier.

C est particulier.

D est particulier.

Au bout de quelques minutes, les visiteurs comprennent que les autochtones connaissent tout l'alphabet.

Chaque autochtone pose une brique. Inutile de préciser que toutes les briques ont leur propre (ou impropre) forme ; de sorte que la ville ressemble à ceci :

$\Gamma$        $\partial$   
 $\perp$   
 $\triangle$   
 $\mathfrak{A}$   
  
 $\parallel$   
 $\%$   
 $\mathbb{F}$   
 $\mathbb{W}$   
 $\Omega$

$\mathbb{Z}$

Et ainsi de suite.

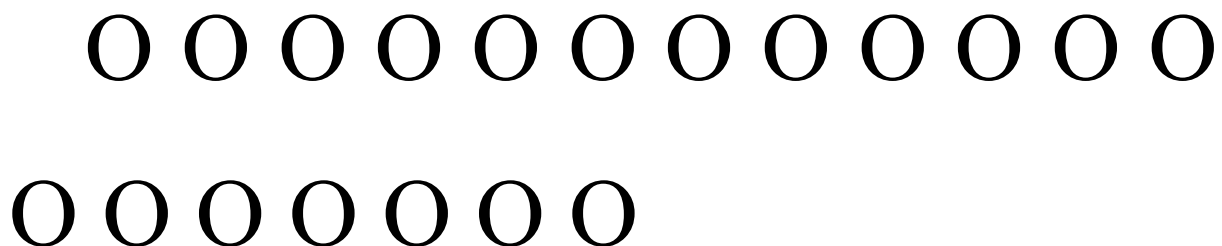
N'oublions pas que la Cité s'appelle  $\mathcal{D}_p$ . « D » signifie Dieu ou le général Dourakine. Ou doge. Ou docteur. Ou drogue. « p » signifie pluriel ou les autres.

« Il n'y a pas de Dieu sans les autres », dit le Russe.

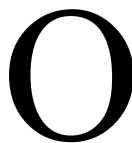
« Sans Dieu, il n'y a que des cercles vicieux », dit le Russe.

« Sans les autres, il n'y a qu'un cercle vicieux », dit le Russe.

DIAGRAMME A



## DIAGRAMME B



## DIAGRAMME D



En Chine, l'armée en terre cuite. Vous allez au diable vauvert et vous voyez une armée des anges qui ne demande pas mieux que vous rejoigniez leurs rangées. Vous avez l'impression que tous les morts sont là. Ils se tournent d'un côté et d'un autre. Les regards de l'autre dont on vous rebat les regards, les caquets et les casquettes sont là, simples et tranquilles. Je vois tous les morts avec leurs caquets qui ne sont pas rabattus pour la première et la dernière fois. Ce sont des caquets qui avancent, et aussi les visages qui ne se ressemblent pas. S'il n'y avait pas de caquets, ils auraient l'air de voyous. Alors, c'est les caquets qui comptent, parce qu'on peu les rabattre ?

Je dois les joindre, sinon ils ne se bâteront pas pour nous. Un group me regarde. Tu ne te bas pas pour nous. « Mais si, mais si. » Mon cœur ne bat que pour eux et je pérís, tra-la-mla.

Je vois tous les morts, tous les vivants et tous les survivants. Ils avancent, ils n'avancent pas d'une semelle. Les semelles sont là et elles sont plutôt petites. Mais même ces semelles-là sont trop longues pour l'humanité. Par contre, nous reculons pour ne sauter jamais. (Ça vaut mieux que « pour pire sauter ».) Autrefois, les Chinois ont fait un grand bond en avant.

Je ne me donne plus la peine de remettre en question mes liens avec les autres. Ces liens n'existent pas, à quelques exceptions près. Lorsque ma femme fait un geste qui me montre qu'elle passe une âme (je vois la direction, mais je ne connais pas la destination), je me dis que je serais ravi si ce geste s'adressait à moi, s'orientait dans ma direction.

À l'époque où je faisais mes études au Conservatoire de Moscou, on voyait parfois sur les murs une *gazetta* censé divertir les étudiants que les fugues et les sonates assommaient, ce qui fatalement portait préjudice à la musique. Voici un de ces gazettes :

Belle comme un tableau

Lilia Sartalo.

Un étudiant espiègle y ajoute :

La vieille au bois dormant.

Va-t-en, va-t-en.

Peut-on appeler cet exercice du style « thèse et antithèse » ? Quoi que l'on fasse, il n'y aura pas de synthèse. On peut rester devant ce mur pendant des heures et des semaines. On y lira l'histoire de la veille, de la vieille et de son bois. Personne n'y ajoutera rien, comme si tout le monde y voyait l'inscription : « Complet. » Il se peut que ce soit complet, en effet. On fait la queue pour assister à quelque chose. Soudain la caissière dit : « Complet », et la chose que l'on aspirait à voir devient la chose en soi.

Il est bizarre que l'on aspire toujours voir quelque chose, même si l'on sait que le monde est complet depuis le sixième jour de la Création et que tout est là depuis ce jour-là. Et puis, même si une partie était ailleurs, on doit se demander pourquoi il faut connaître le monde dans sa forme définitive, comme si toutes les esquisses que l'on a vues jusqu'ici prédisaient une harmonie sans pareille, pas une chaussette dépareillée. Si notre monde est le meilleur des mondes possibles, concevable ou lamentable, on n'a rien à y ajouter, à part quelques larmes, peut-être : les larmes sont inévitables et bienvenues.

Mon cerveau doit trouver assez de matière (et d'esprit) pour rire, sinon il risque de mourir, faute de nourriture. Il ne peut se nourrir toujours de Kant et de Gand où l'on reste planté devant l'*Agneau mystique* pendant des heures, ce qui veut dire que la contemplation de cet agneau n'est jamais complète, à la différence d'un agneau dans votre assiette. Vous ne le contemplez même pas ; vous le reniflez et vous vous mettez à le manger, flanc par flanc, cuisse par cuisse,

La notion que l'on désigne sous le nom « complet » se manifeste un peu partout, pas seulement chez Parménide. Il pensait que l'on ne pouvait rien ajouter à l'Un, sinon il ne serait pas un : il se multiplierait, comme si notre Dieu lui avait dit : « N'oublie pas de te multiplier tous les jours. » Et l'Un est sans doute Dieu, sinon Spinoza ne l'aurait pas identifié à la nature. À propos, dès que j'entends *Deus sive natura*, j'imagine notre Dieu porté sur une civière ; tout au centre de la nature. Cela est dû exclusivement à la créativité inépuisable, infatigable des langues qui, pourtant, connaissent le mot « complet ». Mais ils connaissent aussi les mots « incomplet », « indéfini », « épuisé », « raté ». C'est ce dernier mot qui, depuis quelque temps, correspond toujours à la vérité.

#### COMPLET

Le cœur est cassé.

Retire-toi – assez.

Pour que votre femme ne prononce jamais cette phrase, vous devez l'observer tout au long de l'acte sexuel. Rien d'étonnant que les maris professionnels et sensibles se disent très souvent : « Elle en a assez. » Mais ils ne se retirent pas toujours car ils sont capables de se contredire, après un autre moment de réflexion et d'observation : « Non, elle n'en a pas assez. » Il est vrai que parfois ils se retirent et regrettent aussitôt leur geste car ils entendent

des cris déchirants qui leur disent : « Tu es fou ou quoi ? Serais-tu devenu impuissant ? Ne vois-tu donc pas que je n'en ai pas assez ? loin de là ?

- Loin ? demande le mari.
- Très loin, répond son épouse.
- Aussi loin que cette étoile-là ?
- Encore plus loin. »

Il n'empêche qu'un jour elle dira : « Retire-toi, assez. »